

LES ÉLÉMENTS DIALECTAUX

DU
VOCABULAIRE LATIN

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT
A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR
A. ERNOUT

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ
ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS
LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR
Libraire de la Société de Linguistique de Paris

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1909



Digitized by the Internet Archive
in 2026

https://archive.org/details/IA41547127_0002

LES
ÉLÉMENTS DIALECTAUX
DU
VOCABULAIRE LATIN

LES ÉLÉMENTS DIALECTAUX

DU

VOCABULAIRE LATIN

THÈSE

PRÉSENTÉE POUR LE DOCTORAT

A LA FACULTÉ DES LETTRES DE L'UNIVERSITÉ DE PARIS

PAR

A. ERNOUT

AGRÉGÉ DE L'UNIVERSITÉ

ÉLÈVE DIPLÔMÉ DE L'ÉCOLE PRATIQUE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

Libraire de la Société de Linguistique de Paris

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1909

CHAPITRE I

LES CONDITIONS HISTORIQUES DE L'EMPRUNT A ROME

Dès que les membres d'un groupe social parlant une langue définie se trouvent en relations directes avec d'autres groupes parlant une autre langue ou un autre dialecte, il s'introduit dans le parler de chacun d'eux des éléments nouveaux résultant des échanges commerciaux, des relations politiques ou militaires, en un mot du contact de civilisations différentes. Telle est l'origine de l'emprunt.

Si donc la phonétique nous révèle les caractères qui différencient un mot emprunté d'un mot indigène, c'est l'étude des conditions géographiques, historiques et sociales du peuple dont on étudie la langue qui, seule, peut faire apparaître les raisons de l'emprunt et expliquer l'introduction d'éléments étrangers dans un vocabulaire primitivement homogène. Une langue parlée par une population stable, dont les membres se marient entre eux, et exercent des métiers sédentaires, se modifie lentement et n'accueille qu'un petit nombre de mots étrangers : ces causes par exemple expliquent le caractère remarquablement conservateur de l'islandais. Introduit dans l'île par des colons norvégiens, qui n'eurent jamais que de rares relations avec le continent, parlé par des familles auxquelles ne s'est mêlé qu'un minimum de sujets parlant des langues différentes, ce dialecte a évolué beaucoup plus lentement que tout autre dialecte germanique, et a maintenu son

unité jusqu'à nos jours. Dans le domaine roman, le corse et le sarde ont gardé dans leur phonétique beaucoup plus d'archaïsmes que l'italien, et leur vocabulaire est à peu près exempt d'emprunts germaniques : la barrière que forme la Méditerranée les a protégés contre des influences auxquelles furent soumises les autres langues néo-latines. Par contre, en latin, M. Meillet a noté justement que « la rapidité de l'évolution linguistique coïncide avec les changements également rapides et profonds qu'ont subis à Rome les institutions familiales, économiques et politiques, et l'étendue de la cité elle-même. Le caractère composite qu'a eu dès le début la population romaine est justement l'une des choses qui sont le plus propres à hâter le cours de l'évolution linguistique ; là où une population se compose, dès le principe, d'éléments divers et reçoit d'une manière continue, durant un long temps une forte immigration étrangère de provenances variées, le sentiment linguistique y devient de plus en plus incertain, surtout quand il n'est pas maintenu par une littérature influente, par une aristocratie ayant une forte culture, et une culture nationale, et par un enseignement élémentaire largement répandu » (*M. S. L.*, XIII, 350).

Au début de la tradition historique en effet l'Italie apparaissait comme une terre chaotique où se heurtent des nations et des langues d'origines extraordinairement diverses. Au nord les Ligures occupent leur territoire que bornent le cours inférieur de l'Arno, le versant occidental de l'Apennin, le Pô, les Alpes et le golfe de Gènes, se plaisant surtout dans les montagnes (« Ligures montani duriatque agrestes », dit Cicéron, *De lege agr.*, II, 95), et vivant en lutte avec leurs voisins immédiats, les Gaulois, qui occupaient les deux rives du Pô (*Gallia Transpadana*, *Gallia Cispadana*) et dont les invasions menaçaient continuellement leur territoire. Cette hostilité entre Celtes et Ligures a duré pendant toute la période républicaine de Rome, et a même été utilisée par les Romains pour affaiblir la puissance celte dans le nord de l'Italie ; cf. Plutarque, *Paul-Émile* 6, 2 : « οὐ γὰρ ἦν βουλευμένοις τοῖς Ῥωμαίοις παντάπασιν

ἐκκόψαι τὸ Λιγύων ἔθνος ὥσπερ ἔρχος ἡ πρόβρολον ἐμποδὼν καίμενον τοῖς Γαλατικοῖς κινήμασιν ἐπαιωρουμένοις ἀεὶ περὶ τὴν Ἰταλίαν. » De ces deux peuples, Gaulois et Ligures, nous ignorons à peu près totalement les langues; si la phonétique des noms gaulois établit le caractère indo-européen et laisse apercevoir l'aspect remarquablement archaïque du dialecte, l'étude des gloses et des noms que l'on connaît du ligure ne permet pas de décider à coup sûr s'il est possible de le rattacher au même groupe (cf. d'Arbois de Jubainville, *Les premiers habitants de l'Europe*, II², ch. 9, Kretschmer, *K. Z.*, 38, 97 sqq., et Hirt, *Indogermanen*, I, 43, II, 563 et suiv...). Sur les Raeti et les Veneti voisins des Celtes au nord et à l'est, les documents sont également rares et incertains. La langue des Vénètes semble se rapprocher du messapien parlé en Calabre, et faire partie du groupe illyrien; l'influence de ce groupe sur les langues italiques paraît d'ailleurs avoir été à peu près nulle.

Plus importants sont les peuples habitant la partie péninsulaire de l'Italie, au sud de la frontière naturelle formée par le cours de l'Arno et celui du Rubicon, et qui constituent proprement le groupe dit italique. Les principaux représentants en sont au nord les Ombriens dont le domaine primitif, qui autrefois s'étendait sur toute la largeur de la presqu'île, avait été réduit par les envahisseurs étrusques. Ceux-ci s'étaient établis dans la région délimitée par l'Arno au nord, le Tibre à l'est, et à l'ouest par la mer à laquelle ils ont donné leur nom « mare Thyrrhenum », refoulant les vaincus dans la région montagneuse bornée par la rive gauche du Tibre à l'est, et la rive droite du Nar au sud. Les Ombriens étaient considérés par les anciens comme les premiers habitants de l'Italie: « Vmbrorum gens antiquissima Italiae existimatur », Pline, *Nat.*, III, 112; la fondation d'Ameria était placée par Caton en l'an 1113 avant l'ère chrétienne; et les découvertes archéologiques modernes confirment l'ancienneté de leur établissement¹. Le dialecte ombrien était étroitement apparenté

1. Voir entre autres le livre de M. Modestov : *Introduction à l'histoire romaine*.

à l'osque, dont le domaine propre était surtout la Campanie, mais qui se parlait également au sud dans le Bruttium, la Lucanie et l'Apulie, où il subsistait à côté du grec des colons établis sur les côtes, et de l'étrusque parlé dans certains centres commerciaux. Au nord dans le Samnium (Hirpini, Frentani), et chez les Péligniens, les Marrucins et les Vestiniens, c'est également des dialectes osques qui étaient en usage. L'osque et l'ombrien ne sont pas deux aspects différents d'un même dialecte; dérivant d'une source commune, ils ont eu chacun une évolution indépendante : par exemple le prétérit en *-tt-* du type *prufatted* « probait » est propre à l'osque (y compris le pélignien, le marrucin et le volsque); car contre le prétérit en **-nky-* comme *purdinsust*, « porrexerit » est une création uniquement ombrienne. Néanmoins ils ont entre eux d'assez nombreux points de ressemblance pour qu'on les étudie de pair, et qu'on oppose le groupe osco-ombrien au troisième grand dialecte italique, celui du Latium.

Le latin est la langue parlée par les peuplades disséminées dans la plaine que délimitent au nord la rive gauche du Tibre, au nord-est le cours inférieur de l'Anio, à l'est les monts Sabins et Eques qui se relie à l'Apennin, au sud la chaîne abrupte des monts des pays volsques dont les contreforts viennent se terminer au cap Terracine, point le plus méridional du Latium. A l'ouest la limite naturelle est la mer, qui lave une côte monotone, sablonneuse et sans abris sûrs, depuis Circei jusqu'au delta du Tibre où s'élèvera plus tard Ostie, port de Rome. C'est dans cette plaine que sont venus s'établir les anciens Latins :

quam prisce casci populi tenuere Latini.
(Ennius fr. 24, Bachrens).

D'abord ils n'y occupèrent que le petit carré de terres que bornent au nord le Tibre, au sud les hauteurs du mont Albain. Immédiatement au delà se trouvent au début de la tradition, d'autres peuples étrangers ou hostiles. Le pays au nord de

l'Anio est habité par les Sabins, qui se vantent d'être le peuple le plus ancien de l'Italie, et les autochtones « ἔστι δὲ καὶ παλαιότατον γένος οἱ Σαβῖνοι καὶ ἀυτόχθονες » Strabon, V, 3; c'est dans leur pays que se trouve le lac de Cutilia « nombril de l'Italie », « in agro Reatino Cutiliae lacum in quo fluctuetur insula Italiae umbilicum esse M. Varro tradit », Pline, III, 109. La partie de la rive droite du Tibre qui fait face à la Sabine est aux mains d'une peuplade italique qui a réussi à se soustraire aux attaques des Étrusques, et qui a sa langue propre, les Falisques, dont le territoire ne deviendra romain que vers le milieu du III^e siècle avant l'ère chrétienne. Au sud-est de la Sabine, autour du lac Fucin, sont les Eques *AEqui*, dont Virgile rapporte encore avec horreur les combats et les rapines

Et te montosae misere in proelia Nersae,
 Vfens, insignem fama felicibusque armis :
 Horride praecipue cui gens, adsuetaque multo
 Venatu nemorum, duris AEquicula glebis.
 Armati terram exercent, semperque recentis
 Connectare iuuat praedas, et uiuere rapto.
 (*Æn.*, VII, 744, sqq.)

les Herniques dans la vallée du Trerus avec les villes d'Anagnia, d'Aletrium et Ferentinum, les Marses dans la vallée supérieure du Liris, puis les Volsques, dont Rome ne triomphera qu'à la fin du IV^e siècle, et dont la langue, si on en croit le vers de Titinius

qui obsce et uolsce fabulantur, nam latine nesciunt

était encore parlée au second siècle. Enfin vis-à-vis de Rome, de l'autre côté du Tibre, se trouvent *Veii* et *Caere*, villes étrusques dont le nom est mêlé constamment à l'histoire de Rome à l'époque royale, et aux débuts de la période républicaine.

Sur l'origine des Latins, et sur la date de leur migration, nous n'avons que des documents légendaires; les découvertes archéologiques sembleraient prouver qu'ils sont venus du

nord, par la même voie que les Ombriens, et à une époque un peu antérieure. Les *Aborigènes* représentent dans la légende les autochtones qui, sous le commandement du roi Latinus, conclurent un traité d'alliance avec les envahisseurs troyens (Tite Live, I, 1,5); le nom de *prisci Latini* fut réservé aux colonies fondées dans le Latium par Latinus Silvius, fils de Silvius AEnéas : « ab eo (Latino Siluio) coloniae aliquot deductae, Prisci Latini appellati » Tite-Live, I, 3. 7. A l'époque où nous reportent ces légendes, il a dû exister des bourgades, dont la fondation apparaît ancienne, Tibur sur l'Anio, Préneste au pied des monts du pays Hernique; Labici, Gabii Nomentum, dans la plaine entre le mont Albain, la Sabine et le Tibre; puis, suivant une ligne qui se prolonge jusqu'à la mer, Velitrae, Cora, Norba, peut-être Circei. Tous ces pagi doivent leur origine à d'anciennes familles qui se groupèrent à un moment donné autour d'un centre choisi par elles et formèrent ensuite les tribus rustiques « tribus rusticae »; ainsi la tribu Claudienne s'est constituée par l'établissement de la gens Claudia sur le bord de l'Anio. Entre ces tribus latines, il n'y avait d'autre lien que la parenté de langue, des institutions communes (communauté des mariages, des sacrifices sur le mont Albain), et une union politique assez lâche autour d'Albe-la-Longue, considérée comme la métropole du Latium. Entre les tribus latines réunies en confédération, les rapports ne devaient être ni très fréquents, ni très étroits; chacune vivait sur son territoire, ayant son parler, cultivant ses terres, et ne se trouvait réunie aux autres que le jour du conseil ou de la fête religieuse. Il se peut que la métropole ne fût qu'un bourg comme les autres, qui n'avait pas de puissance ou d'autorité particulière, simplement choisi pour sa position géographique avantageuse. Rien ne permet d'affirmer que l'influence d'Albe ait été à cette époque prépondérante dans le Latium. Dans le Latium même, il n'y avait point strictement d'unité ethnique ou politique : la tribu latine des Rutules à Ardées s'était toujours montrée hostile aux Latins. Ailleurs des Sabins s'étaient établis sur le Quirinal; et le nom

même de Tusculum indique que la ville était une fondation étrusque.

Ce sont ces divers éléments occupant le Latium, qui concoururent, dans des proportions impossibles à déterminer, à la fondation de Rome. Les recherches des historiens ne sont pas arrivées à éclairer les commencements de la cité : des récits légendaires, rajeunis et remaniés d'après les modèles fournis par la littérature grecque, il est impossible de tirer un témoignage certain ou simplement vraisemblable. Le récit de Tite-Live, qui représente des transfuges d'Albe venant, sous la conduite de princes de sang royal, occuper l'emplacement des sept collines, traduit d'une manière simpliste le sentiment confus que les Latins durent avoir de l'opportunité du lieu, et de la supériorité de cet emplacement sur celui d'Albe. Des bandes allogènes, Sabins, Latins, Étrusques occupèrent d'abord des points séparés du territoire, avant de se fondre en une cité ayant une unité politique : « ciuitas ex nationum conuentu constituta », dit Cicéron, *De petit. consul.* 54. L'influence étrusque se manifeste immédiatement dans les noms les plus anciens de la ville : les *Titius*, les *Rammes*, les *Luceres* sont des gentilices étrusques ; *Rōma* est une transcription de l'étrusque *Ruma* (Schulze, *Lateinische Eigennamen*, 218; 580) ; le Tibre *Tiberis*, en étrusque *Θεπρε* est un fleuve étrusque « *Tuscus amnis* » dont on ne doit pas rechercher l'étymologie en latin « nihil ἑτυμολόγειν latinum », dit Varron, *L.L.*, V, 29. De même les légendes concordent pour affirmer la participation à la fondation de Rome d'un élément sabin assez considérable ; et de nombreux témoignages historiques apportent une preuve à ces récits. Suivant Tacite, les sodales Titii, un des collèges sacerdotaux les plus anciens, avaient été créés pour conserver le culte sabin « *retinendis Sabinorum sacris* » (*Ann.*, 2, 54), et Varron, peut-être par esprit de clocher, retrouve partout à Rome, dans les institutions comme dans la langue, des preuves de l'influence de ses compatriotes. Ainsi à ses débuts, Rome apparaît comme un centre d'attraction où, pour des causes économiques et stratégiques, se réunissent

des hommes de provenances diverses, qui n'ont de communs entre eux ni la langue, ni les mœurs, et qui n'arriveront que peu à peu, par des concessions mutuelles, et par l'abandon de leurs idiotismes les plus singuliers, à créer une unité artificielle.

Ce qui les a rassemblés sur ce point du Latium, ce n'est pas la fertilité particulière du sol : la campagne romaine est moins riche et moins fertile que le reste de la plaine latine ; ce n'est pas la douceur du climat, ou la salubrité de l'atmosphère. Ce fut en premier lieu cette situation privilégiée qui fait de Rome la clé du pont du Tibre. M. Bérard a résumé d'une façon saisissante cette influence du pont sur l'histoire de Rome :

L'histoire de Rome ne fut que l'histoire du pont. Avant même que la ville se fondât, une île, émergée des boues et divisant les eaux, marquait déjà le gué du fleuve. Puis la ville naquit du désert, le jour où l'Étrurie au nord et la Grande-Grèce au sud, les deux Italies de la première histoire, se mirent à commercer d'échanges. Elles entrèrent en relations. Leurs caravanes fréquentèrent le gué. Pour rançonner leurs convois, Romulus installa sur la rive gauche, au sommet d'une butte escarpée, sa horde de coupe-routes et son blockhaus de Rome Carrée, *Roma Quadrata*. Puis le pont se construisit, un pont de bois, un pont volant, *pons sublicius*, avec ses ingénieurs et ses gardiens, ses « faiseurs de ponts », ses pontifes. Une première période de l'histoire romaine s'ouvrit : la Rome des rois.

En cette période primitive, deux ou trois siècles durant, Rome, gouvernée par des Tarquins étrusques ou grecs, vécut dans la clientèle du voisin. Les deux Italies, chacune à leur tour, régnèrent chez elle. Il fallut deux ou trois siècles de cette sujétion pour que, lentement développées, la valeur et la richesse romaines pussent enfin secouer le joug. Mais quand ses maîtres d'Étrurie et de la Grande Grèce eurent fini d'éduquer cette Rome sauvage, du mélange de leurs deux civilisations le génie romain tira sa force et sa personnalité. Il voulut et put agir de lui-même. Il se libéra des rois et de la clientèle étrangère. Une seconde période s'ouvrit avec la Rome de la république.

Alors, durant cinq ou six siècles, les possesseurs et les faiseurs du pont exploitent, étendent jusqu'aux extrémités de l'Italie, puis jusqu'aux confins du monde, les dépendances et la clientèle de leur ville. Par cinq siècles de guerres et de triomphes, ce pauvre pont du Latium devient le centre de l'Italie et de l'univers. Méthodiquement, étape par

étape, la force romaine accomplit cette tâche. Elle s'installe d'abord solidement sur les deux rives du fleuve. A la Rome Carrée de Romulus, succède la ville des Sept-Monts qui couvre les deux bords. Les deux têtes du pont sont assurées. Puis, sur tous les chemins qui viennent y converger, sur les doubles chemins du nord et du sud, sur les chemins de l'est et de l'ouest, Rome s'avance au devant des convois.

(Rome intangible, dans *Revue de Paris*, oct. 1903, p. 887-888.)

Cette page brillante tire les conséquences d'un fait dont les écrivains latins avaient déjà senti toute l'importance. Cicéron dans sa *République* a mis en valeur le rôle du fleuve dans l'histoire de la ville. « Qui potuit igitur diuinitus et utilitates complecti maritimas Romulus et uitia uitare? quam quod urbem perennis amnis et aequabilis et in mare late influentis posuit in ripa, quo posset urbs et accipere ex mari quo egeret et reddere quo redundaret, eodemque ut flumine res ad uictum cultumque maxime necessarias non solum mari absorberet, sed etiam inuectas acciperet ex terra : ut mihi iam tum diuinasse ille uideatur, hanc urbem sedem aliquando et domum summo esse imperio praebituram : nam hanc rerum tantam potentiam non ferme facilius alia in parte Italiae posita urbs tenere potuisset » (*Rep.*, II, 5); et Tite-Live s'est souvenu de ce passage dans le fragment suivant du discours de Camille : « Non sine causa dii hominesque hunc urbi condendae locum elegerunt, saluberrimos colles, flumén opportunum, quo ex mediterraneis locis fruges deuehantur, quo maritimi commeatus accipiantur, mare uicinum ad commoditates nec expositum nimia propinquitate ad pericula classium externarum, regionem Italiae mediam, ad incrementum urbis natum unice locum » (T. L., V, 54). Le Tibre est la route naturelle ouverte dans la chaîne de l'Apennin depuis la limite septentrionale de l'Ombrie ; c'est sa vallée que suit encore la route moderne d'Ancône sur l'Adriatique à Civita-Vecchia sur la mer Tyrrhénienne ; c'est son cours qu'empruntèrent durant toute l'histoire de Rome les bateliers ombriens, étrusques et sabins qui apportaient à la ville les richesses de leur sol. Dirigé du nord au sud, il se divise en trois parties.

Le cours supérieur arrose la fertile plaine de Tifernum qui, au temps de Pline le Jeune, envoyait à Rome ses produits agricoles : « medios ille agros secat nauium patiens, omnisque fruges deuehit in Urbem, hieme dumtaxat et uere; aestate summittitur immensique fluminis nomen arenti alueo deserit, autumnio resumit » (*Epist.*, V, 6, 12); son affluent le Clitumne dessert Spolète, Trébie, Meuania, Asisium; non loin de ses bords se pressent Fulginium, Hispellum, Arna, Vettona, Vruinum; sur la rive droite en territoire étrusque est Pérouse (Perusia). Dans la seconde partie de son cours, il arrose Tudet et reçoit en affluents le Clanis qui était autrefois navigable (Pline, *Nat.*, III, 53), un peu plus au sud le Nar aux eaux sulfureuses « sulphoreas Naris undas » (Ennius, *Ann.*, 265) qui baigne Interamna et Narnia; dans le Nar se jette l'Auens grossi aux environs de Réate de l'Himella et du Tolenus. De là commence le cours inférieur du fleuve. Ses eaux reçoivent encore le Farfarus (dont le nom latin est *Fabaris*) et l'Anio « καλὸς μὲν ἐφ' ἧται, γλυκὺς δὲ πίνεσθαι » (Dyon. Halic., V, 37, que les anciens considéraient comme navigable, et qui, creusant une vallée à travers les monts des Eques, met en relation avec Rome la plaine de Tibur, d'où la ville tire le travertin et les matériaux de construction. Puis le fleuve pénètre dans Rome, roulant une eau limoneuse qui lui a valu l'épithète de *flauos*. Mais sur cette eau boueuse naviguent aussi bien les lents radeaux que les barques rapides

Tu licet abiectus Tiberina molliter unda,
 Lesbia Mentoreo uina bibas opere
 Et modo tam celeres mireris currere lintres
 Et modo tam tardas fumibus ire rates

(Prop., I, 44).

amenant à Rome les produits du monde entier « quamlibet magnarum nauium ex Italo mari capax, rerum in toto orbe nascentium mercator placidissimus », suivant l'expression de Pline.

Maîtresse de cette route fluviale unique dans l'Italie

moyenne, Rome est encore le centre où convergent les grandes routes terrestres de la péninsule. Dans le nord, l'Apennin étalant sa large courbe vers l'est a rendu impraticable la côte adriatique ; la route qui traverse l'Italie de l'est à l'ouest n'a qu'un tracé : la trouée du Tibre. Du nord au sud, de Toscane en Campanie, la route qu'ont toujours suivie les peuples, c'est celle qui, de Pise à Rome, s'appellera plus tard *uia Aurelia*, et de Rome à Naples ou à Brindisi, *uia Appia*, *uia Latina* :

Route maritime des sables et route continentale des rivières ; par l'un et par l'autre de ces passages, l'Italie du Nord et l'Italie du Sud peuvent facilement communiquer et s'unir. A travers l'histoire, chaque fois que les deux Italies voulurent se connaître, ces deux routes furent toujours les traits d'union indispensables. Rome encore les commande l'une et l'autre. Toutes deux, au milieu de leur course, doivent franchir le fossé du Tibre. Pour l'une et pour l'autre, il n'est de pont qu'à Rome. Car la route maritime, aux parages du Tibre, doit s'écarter un peu du rivage afin d'éviter les bords fluides du delta, les terres mouvantes et les inextricables fourrés des Marais Pontins : elle monte jusqu'à Rome. Et la route continentale doit s'écarter aussi de l'Apennin, descendre un peu le fleuve pour éviter les coupe-gorge de la vallée supérieure et les contreforts sourcilleux de l'Abruzze : elle descend jusqu'à Rome.

Ainsi de Florence à Naples, les deux routes italiennes décrivent une double boucle, dessinent une sorte de 8 régulier, dont le pont romain fait le nœud. Rome est aussi la clef, la guichetière de ce double passage entre le Nord et le Midi. Il n'est donc pas de chemin italien qui ne conduise à Rome. Sans le pont de Rome, il n'est pas de relations, d'union, d'unité italiennes (Bérard, *loc. laud.*).

Par cette position même, Rome a pris dès le début de son histoire un caractère différent de celui des autres cités latines. Dans cette ville merveilleusement située pour devenir une place commerciale, se sont rapidement développées des habitudes de la vie urbaine qui se superposèrent aux habitudes rustiques des habitants du Latium. Il y avait dans ces pratiques un danger qui menaçait de détruire la pureté de la race et la fidélité aux traditions anciennes. Les relations d'échanges, faites surtout par des étrangers¹, risquaient d'ame-

1. « Nam e barbaris quidem ipsi nulli erant antea maritimi praeter

ner à Rome en même temps qu'un contingent de mots nouveaux une foule de choses et de mœurs nouvelles : « Est autem maritimis urbibus etiam quaedam corruptela ac mutatio morum : admiscentur etiam nouis sermonibus ac disciplinis, et importantur non merces solum aduenticiae, sed etiam mores, ut nihil possit in patriis institutis manere integrum » (Cicéron, *Rep.*, II, 4). L'organisation stricte de la famille et de la cité, la séparation des citoyens et des non citoyens, l'égalité civique entre citoyens contribuèrent à maintenir au début une certaine unité entre les diverses gentes latines ou sabines qui se trouvaient réunies sur le territoire romain. Dans quelle mesure le vocabulaire romain fut-il enrichi à cette époque de mots nouveaux, italiques ou étrangers, mais non proprement latins, c'est ce qu'aucun document ne permet de connaître et ce qu'on ne peut préciser *a priori* : il est néanmoins évident que parmi les tribus qui constituèrent le noyau de la Rome primitive, s'est créée une sorte de *κοινή*, où se sont fondus des éléments venus des différents points du Latium et de la Sabine, et probablement des mots de civilisation empruntés, directement ou non, du grec et de l'étrusque. Mais l'unification ne manqua pas de se produire, et dans les premiers temps de la cité, les anomalies durent être réduites et soumises aux lois phonétiques générales qui régissaient le fonds commun du vocabulaire.

Sous les rois la cité s'agrandit. Occupant d'abord le sommet du Palatin, où le héros éponyme Romulus avec ses bandes guerrières avait fondé la Roma Quadrata, la ville s'étend au bas du mont et englobe les faubourgs (*Exquiliae*) qui se pressaient autour d'elle. Le Quirinal, où résidait une population, semble-t-il, indépendante, ayant ses dieux, ses temples, est réuni au Palatin ; les *Collini* sont incorporés aux tribus des *Montani*, leurs cultes deviennent des institutions de la cité ; et d'après ce qu'on peut conjecturer, il y a fusion des

Etruscos et Poenos, alteri mercandi causa, latrocinandi alteri. » Cicéron (*Rep.* II, 4).

deux villes beaucoup plus que conquête de l'une par l'autre. Rome ainsi agrandie devient maîtresse d'un important territoire qui s'étend sans rencontrer d'obstacles jusqu'à la mer; sur la rive droite du Tibre elle occupe le Janicule que relie au Palatin le pons Sublicius. Du côté de la terre, elle va s'accroître aux dépens de petites cités latines ou sabines qui paieront de leur indépendance ce voisinage dangereux. Gabies, au milieu de la plaine entre l'Anio et le mont Albain, Albe, la vieille métropole, tombent au pouvoir de Rome. Tibur et Préneste qui restent indépendantes forment au nord et à l'ouest la limite de l'ager Romanus. La prise d'Albe eut certainement un retentissement considérable dans tout le Latium et dut entraîner la soumission à la nouvelle capitale de petites bourgades qui étaient restées jusque là fidèles à l'ancienne; de là pour Rome nouvel accroissement de territoire, incorporation de nouveaux membres dans les anciennes tribus, immigration de Latins à la ville, où les vaincus grossirent la classe des plébéiens. On cite le nom de familles originaires d'Albe transportées à Rome où elles acquirent le droit de cité, et qui, à l'époque impériale, n'auraient pas perdu le souvenir de leur origine¹. En même temps les paysans latins, que les vainqueurs avaient laissés à leurs champs, avaient des rapports plus étroits avec la ville; ils y retrouvaient leurs parents ou leurs anciens patrons, et les marchés y étaient des foires importantes où l'on écoulait facilement les produits du sol, échangeables contre des produits manufacturés venus de Grèce ou d'Étrurie. La fédération latine ne périt donc pas avec Albe, elle se reforma autour de Rome, qui traita les cités confédérées non pas en villes soumises, mais en alliées, accordant à leurs habitants les mêmes droits civils qu'aux citoyens romains, autorisant les mariages communs, levant dans l'armée des cités latines un contingent égal à celui

1. Tite-Live, I. XXX : « Principes Albanorum in patres, ut ea quoque pars reipublicae cresceret, legit : Iulios, Seruilios, Quinctios, Geganios, Curiatios, Cloelios. »

qu'elle fournissait elle-même. Néanmoins, par sa force même, par le nombre de ses habitants, la grandeur de son territoire, par les ressources qu'elle offrait, Rome était réellement plus qu'une unité dans le groupe des cités latines; jouissant du prestige de la puissance, elle avait en outre une autorité morale qui la désignait à l'hégémonie dans tout le Latium.

L'accroissement de Rome fut donc grand et rapide du côté du sud; les traités comme les conquêtes amenèrent à la ville un important élément latin et sabin, et rien ne se serait opposé à la prédominance de l'élément romain, si, du côté du nord, la ville ne s'était heurtée à un peuple conquérant d'une civilisation avancée, les Étrusques. Vers la fin de la période royale à Rome, les Étrusques avaient dans l'Italie du nord une puissance singulière, qui s'étendait sur un territoire allant de l'embouchure du Pô jusqu'aux portes de Rome, à Veii. Vainqueurs des Ombrions qu'ils avaient repoussés dans les contreforts inhospitaliers de l'Apennin, maîtres des routes qui plus tard furent la uia Aurelia et la uia Claudia, ils avaient des villes nombreuses et puissantes : *Felsina* (Bononia), *Rauenna*, *Pisae*, *Florentia*, *Arretium*, centres riches et industriels où l'on importait les produits de l'art hellénique. *Caere* était la ville maritime où les navigateurs grecs, étrusques et phéniciens faisaient relâche, certains d'y trouver un abri contre la piraterie. L'Étrurie exportait les richesses minérales de son sol et fournissait en outre les cités italiques d'objets de civilisation importés de Grèce ou imités des produits grecs. L'augmentation de richesse et de puissance de l'Étrurie amena les habitants à accroître leur domaine. Le nord de l'Italie offrait peu de ressources; il était habité par les indomptables tribus gauloises. Il y avait plus de profit et moins de danger pour les possesseurs de la rive droite du Tibre (à l'exception de l'ager Faliscus) à tenter de franchir le fleuve pour gagner le sud. L'histoire primitive de Rome est pleine du récit des luttes que la ville eut à soutenir contre Veii pour la possession de *Fidenae*, tête de pont importante sur la rive gauche; avec *Caere* plus éloignée, les relations semblent au

contraire avoir été assez cordiales. Bien qu'il soit impossible de retracer exactement la marche de l'invasion des Étrusques, il est certain que vers l'an 600, ils étaient maîtres de Rome, où ils étaient représentés par la dynastie des Tarquins dont le nom même indique clairement l'origine. Tanaquil, femme de Tarquin l'Ancien, a un gentilice étrusque. Repousser l'hypothèse de la domination étrusque à Rome, comme l'a fait Mommsen, est un moyen commode, mais un peu arbitraire, de se tirer de la difficulté, et que les historiens modernes n'ont pas admis. Au témoignage de Tite-Live (IX, 36) les jeunes Romains recevaient une éducation étrusque, comme plus tard ils recevront l'éducation grecque : « habeo auctores, uolgo tum Romanos puerōs, sicut nunc Graecis, ita Etruscis litteris erudiri solitos. » D'ailleurs l'influence étrusque a marqué de sa forte empreinte les institutions, la religion, la science romaines. C'est sous la domination des rois étrusques que s'accomplissent les premiers grands travaux d'architecture destinés à embellir, à assainir ou à fortifier la ville ; c'est au cours de cette période qu'est introduit à Rome l'art d'interroger les éclairs et les entrailles des victimes ; il n'est pas jusqu'à des divinités comme Minerve qu'on ne soit tenté de ramener d'abord à l'Étrurie (voir Bréal, *Actes du X^e Congrès des Orientalistes, Section I bis*, p. 6 sq.). A Rome le uicus Tuscus par son nom même atteste encore le séjour des vainqueurs et leur établissement dans la ville. Maîtres de Rome, ils ont gagné le sud : au témoignage de Caton, cité par Servius *ad Æn.*, XI, 567, ils ont occupé presque toute l'Italie. Ayant soumis les Volsques, ils ont possédé la Campanie. Capoue et Nola sont devenues villes étrusques, à peu près à l'époque où Tarquin régnait à Rome ; c'est par leur intermédiaire que les peuples sabelliques ont connu l'alphabet grec.

Il est impossible de préciser la durée de la domination des Étrusques à Rome, et de déterminer les causes de leur expulsion : tout au plus en peut-on entrevoir quelques-unes : réveil du sentiment national latin, affaiblissement de la puissance maritime des vainqueurs par la concurrence grecque et la

concurrence carthaginoise, relâchement des mœurs et des qualités guerrières dû à l'abondance des richesses; et surtout les invasions gauloises qui ne leur permirent pas d'organiser à la fois la résistance sur leur territoire et de maintenir leur domination dans l'Italie centrale et méridionale. Mais il est certain que pendant le temps de leur règne à Rome, les Étrusques ont dû influencer sur la langue comme sur le reste. La pénétration de l'étrusque dans le vocabulaire romain reste indémontrable dans le détail, et il est surtout impossible d'en fixer l'importance, mais elle a laissé des traces qui ne peuvent être négligées par l'historien de la langue latine : M. W. Schulze (*Sitzsber. Akad. Berl.*, 6 juillet 1905), et M. Skutsch (*A. L. L. G.*, XV, 145 sqq.) en ont relevé quelques-unes; et c'a été le grand mérite et la nouveauté capitale du livre de M. Schulze (*Lateinische Eigennamen*) de montrer le nombre considérable de noms et de suffixes étrusques qui ont pénétré dans l'onomastique romaine. Quoique l'objet du présent livre soit de déterminer la part qui revient aux dialectes italiques indo-européens dans la constitution du vocabulaire romain, et que, par là, l'étrusque soit hors de cause, il était impossible de ne pas signaler au moins brièvement l'existence de cet élément étranger, dont le rôle a dû être très grand, beaucoup plus grand en tout cas que les philologues classiques ne veulent le reconnaître¹.

Pendant les années qui suivent l'établissement des Tarquins, Rome tout entière occupée par les luttes intérieures qui divisent les citoyens, secouée par la révolution qui détrôna les rois pour fonder la république, ne put songer à agrandir son territoire. Le conflit entre la puissance consulaire et la puissance tribunitienne intéressait tous les esprits et accaparaient toutes les forces. Le calme revenu, l'activité romaine doit s'employer à deux objets : la lutte pour secouer le joug

1. Pour plus de détails consulter les articles sur l'Étrurie de M. Martha dans le *Dictionnaire* de Daremberg et Saglio, et de M. Skutsch dans la *Realencyclopädie* de Pauli-Wissowa.

étrusque et la résistance à l'invasion gauloise. Profitant de l'émoi causé en Étrurie par l'immigration des Boïens et des Senones, Samnites et Romains s'efforcent de se débarrasser de leurs conquérants. Capoue est reprise par les Campaniens en 424 avant l'ère chrétienne. Les Romains, soutenus par les Latins et les Herniques, intéressés eux aussi à la chute du pouvoir étrusque, reprennent Fidènes et Véies (396 avant J.-C.); Capène et Faléries, qui les avaient soutenues, demandèrent à faire la paix, puis Volsinies. Mais les Gaulois interrompent cette série de succès; venus des plaines de la vallée du Pô, une fois maîtres de l'Italie septentrionale, ils se répandent vers le sud, écrasent les Romains à la bataille de l'Allia, s'emparent de Rome dont ils ne s'éloignent que moyennant rançon. A cette invasion succèdent d'autres moins importantes, mais qui tiennent en alarme l'armée romaine, occupée en outre à achever la déroute des Étrusques. Caere est assujettie et reçoit le droit de *ciuitas sine suffragio*; Faléries conclut avec Rome un traité d'alliance.

Le danger passé, Rome reprend son œuvre de pénétration en Italie, interrompue pendant près d'un siècle. La préoccupation des rois avait été de faire du Latium un territoire romain, *ager Romanus*, où Latins et Romains vivaient sur un pied d'égalité, guerroyant en commun, ayant une part égale au butin, participant aux fondations de colonies romaines. La lutte contre les Étrusques affermit encore le lien qui unit entre elles les cités latines; fortes de cette alliance, elles attaquent et conquièrent le pays des Sabins, des Eques et des Volsques. Chez les Sabins, où la résistance a été moins grande, le latin s'est rapidement fondu avec l'ancien dialecte; peut-être aussi les Sabins avaient-ils reculé vers le Samnium, dans la vallée du Tiferno et du Volturne. En tout cas, des laboureurs latins s'y sont établis de bonne heure, prenant la place des émigrants, et on connaît l'épisode fameux du consul Manius Curius, qui, vainqueur du roi Pyrrhus, s'en retourna cultiver son petit domaine de la Sabine, d'où le uiator venait le rappeler à la conduite de la chose

publique : « Viatores appellantur qui magistratores apparent, eo quia initio omnium tribuum, cum agri in propinquo erant urbis atque assidue homines rusticabantur, crebrior opera eorum erat in uia quam urbe, quod ex agris plerumque homines euocabantur a magistratibus » (Festus 564, *Tb. P.*). Au commencement du IV^e siècle, l'envoi de colonies romaines dans Cora, Norba et Signia commença la défaite des Eques que l'alliance des Herniques avec les Romains sépara de leurs compagnons de luttes, les Volsques ; ceux-ci, plus difficiles à réduire, ne le furent que par la fondation de forteresses occupées par des garnisons romano-latines dans toute la plaine qui s'étend de Velitrae à Circei. Un soulèvement des cités latines Tibur, Préneste, Lanuvium, Tusculum fournit aux Romains l'occasion d'une intervention armée (Tite-Live, VI, 21-30) ; Tusculum est le premier exemple d'une ville latine incorporée totalement à la cité romaine (Tite-Live, VI, 26 et 33 ; cf. *C.I.L.*, XIV, p. 253). Après ces conquêtes, Rome sent la nécessité de renouveler l'alliance latine ; les trente anciennes cités qui avaient formé la première ligue reçurent confirmation de leurs privilèges ; les autres fondées ou conquises après l'an 418 av. J.-C. ont le droit de commerce et de mariage avec Rome seule et non avec les autres cités (Tite-Live, VIII, 14 : « Ceteris Latinis populis comitia commerciaque et concilia inter se ademerunt »). Maîtresse ainsi du Latium tagrandi, Rome touchait à la frontière samnite, et bientôt allait entrer en conflit avec ce nouvel ennemi, plus redoutable que tous les autres. Les Samnites vainqueurs des Étrusques, ayant réduit les cités grecques dont ils avaient emprunté la culture et les mœurs, formaient de puissants groupes couvrant la Campanie, la Lucanie, le Bruttium, inquiétés seulement par les tribus montagnardes qui trouvaient un butin facile chez les populations riches et amollies de la plaine. Une première fois, Capoue, pour échapper à ces pillages réguliers, sollicita d'elle-même l'appui de Rome et lui offrit sa soumission. Depuis, à la suite d'une révolte des cités latines, à laquelle elle s'était jointe, elle devint, comme elles, romaine

et sujette. Des terres furent distribuées aux colons romains sur le territoire de Priuernum et de Faleries, pendant que des forteresses commandant la route de Rome à Capoue étaient établies à Cales et Fregellae.

Ce fut le premier contact direct des paysans soldats romains avec cette riche et plantureuse civilisation suditalique. Il est certain qu'ils durent admirer les ressources agricoles et commerciales de Capoue, la richesse de Naples, ce degré avancé de culture littéraire et artistique dont témoignent les alphabets osques, les monnaies, les bijoux d'or trouvés dans les nécropoles; il est certain aussi que c'est par l'intermédiaire des Osques qu'ils empruntèrent beaucoup de termes grecs d'objets ou de métiers usuels à un peuple où chacun naissait pour ainsi dire bilingue : « Bilingues Bruttaces Ennius dixit, quod Bruttii et Osce et Graece loqui soliti sint » (*P. F.*, 25 *Tb. P.*¹); mais l'osque a sans doute déjà fourni aux Romains des mots de civilisation proprement italique dont *botulus* et *popina* sont les représentants les plus expressifs. La durée du séjour des armées latines en Campanie devait favoriser les emprunts. La ligne samnite, reformée après la prise de Capoue s'était grossie des peuplades montagnardes Vestini, Frentani, Marrucini, et les hostilités ne tardèrent pas à reprendre, circonscrites entre le Samnium et Rome. Les Grecs Campaniens de Palæopolis, les villes au sud du Volturne, la plupart des chefs Lucaniens avaient traité avec Rome. Il est inutile de rappeler ici les alternatives de succès et de revers, l'humiliation des Romains aux Fourches Caudines, les victoires de L. Papirius Cursor, qui aboutissent à la conquête de l'Apulie et de la Campanie que consacre la construction de la grande

1. Cf. Horace, *Sat.*, I, 10, 30 :

patriis intermiscere petita
Verba foris malis Canusini more bilinguis,

où le scoliaste note : « Bilinguis dicitur, quoniam utraque lingua Canusini usi sunt, sicut per omnem illum tractum Italiae, quem ex maiori parte Graeci incoluerunt. »

voie militaire de Rome à Capoue due au consul Appius Claudius. Du côté du nord, les Étrusques qui, profitant des troubles de l'Italie méridionale, avaient tâché de se libérer de la domination romaine, furent écrasés à la bataille du lac Vadimon; et leurs villes de Pérouse, d'Arretium, de Cortone et de Tarquinies conclurent de longues trêves avec les Romains : l'Ombrie qui, à la fin du iv^e siècle, avait conclu un traité d'alliance avec Rome, était restée fidèle à ce pacte, et avait ouvert aux armées romaines un passage à travers son territoire. De nouveaux soulèvements samnites fournissent aux généraux romains l'occasion de nouvelles victoires; la paix est signée en 304 avec les Sabelliens, les Marses, les Marrucins, les Péligniens, les Frentans, les Vestins, les Picentins. Rome envoie des colonies dans l'Italie centrale; les cités herniques sont privées d'une partie de leur territoire dans lequel on établit deux nouvelles tribus de citoyens; dans le pays volsque, la romanisation se poursuit, hâtée par l'envoi d'une garnison permanente de quatre mille hommes à Sora; chez les Eques, Albe est occupée par six mille colons (Tite-Live, X, 1). Vers le nord, on construit une grande route menant de Rome à Narnia en passant par Viriculum; celle-ci devint plus tard la uia Flaminia, et desservit Spolète, les marchés de Forum Sempronii, Forum Flaminii, pour arriver à la capitale des Senones. Une autre qui devait être la uia Valeria permettait aux colons établis à Albe de communiquer avec la métropole. Ainsi se complétait le réseau de routes, qui devait contribuer à la romanisation du sol italique : et l'exemple de Plaute, Ombrien de naissance, montre comment elles aidèrent à répandre la langue latine dans le pays qu'elles traversaient. Des forteresses furent établies à Minturnes, à Sinuessa; à Venouse aux confins du Samnium, de la Lucanie et de l'Apulie, vingt mille colons latins eurent la garde de ce territoire encore tout secoué par la révolte. Dans le nord de l'Ombrie, Ariminum fut fondé pour contenir les Gaulois; dans le Picenum, Firmum et Castrum Nouom eurent un rôle analogue.

A ce moment, c'est-à-dire vers le milieu du III^e siècle, le sol italique est presque tout entier devenu romain; l'unité italique s'est réalisée autour de Rome qui domine en fait aussi bien les sujets que les alliés. Le territoire de la cité s'étend en même temps que croît le nombre des villes pourvues de la *ciuitas optumo iure*, incorporées à Rome. Les Sabins en 268 av. J.-C. sont déclarés en masse citoyens romains, et en 240 est créée la tribu Quirina qui comprend toutes les communautés sabines avec Amiternum (cf. Mommsen, *C. I. L.*, IX, p. 396); quelques villes volsques jouissent du même privilège; les colonies romaines y participent naturellement. Les peuples vaincus, en état de sujétion, étaient gouvernés par la loi romaine, payaient l'impôt, fournissaient des soldats; les ligues entre cités avaient été dissoutes. Partout on constate « l'absorption des riches et antiques nationalités italiques dans une seule nationalité qu'elles agrandissent » (Mommsen, *Hist. Rom.*, t. II, p. 283 de la trad. d'Alexandre).

Une des premières conséquences de cette absorption est la pénétration de la langue des vainqueurs dans le pays vaincu; et de fait, la rareté et le peu d'importance des documents dialectaux d'Italie ne s'explique que si l'on suppose une « romanisation » rapide tout au moins de la langue officielle; mais il ne faut pas négliger l'influence qu'ont dû avoir sur le romain les dialectes absorbés, à une époque où nulle tradition littéraire ou grammaticale n'avait fixé le bon usage. « On ne doit pas oublier qu'avant d'être portée par les légions au delà des frontières italiennes, la langue latine a été parlée, modifiée, altérée de mille façons pendant de longs siècles par les masses si diverses de populations italiques et que, si ce sont les aigles romaines qui conquièrent le monde, ce fut au moyen de milices italiotes et de colonies détachées de toutes les régions de la péninsule. Les premiers empiètements de Rome et du latin sur les territoires italiques commencent à peu près avec le VI^e siècle avant notre ère : or ce n'est guère qu'au II^e, après Hannibal, qu'elle s'occupe de coloniser et de latiniser l'Europe, d'en faire des terres romaines et de la

Méditerranée, sa mer propre, *mare nostrum*. Le latin s'est donc développé, transformé, altéré en Italie durant une germination de trois à quatre cents ans avant de parvenir aux autres provinces de l'Empire... Comment dès lors méconnaître que le latin vulgaire est essentiellement sinon exclusivement un produit italique, l'altération naturelle du latin dans la bouche des Falisques, des Ombriens ou des Marses, le résultat d'une sorte de compromis entre le *sermo rusticus* du Latium et les dialectes locaux qui en étaient d'ailleurs si voisins par les formes autant que par le vocabulaire ? » (Mohl, *Chronologie du latin vulgaire*, p. 16).

Au moment où apparaissent les premiers témoignages écrits du latin, les traces de cette confusion linguistique sont visibles pour ainsi dire à chaque ligne de chaque texte, attestant l'état profondément troublé de la phonétique comme de la morphologie. Il n'y a pour ainsi dire pas de documents linguistiques antérieurs au II^e siècle avant J.-C.; on ne peut citer la pierre brisée du Forum ou l'inscription du vase de Duenos qui sont toutes deux parfaitement inintelligibles, et par là même inutilisables. Hors ces deux monuments, seules quelques légendes de monnaies ou de vases attestent l'existence d'une littérature romaine au III^e siècle. Cette rareté de documents écrits n'est pas fortuite; si les fouilles qui, ces dernières années, ont bouleversé le sol du Forum n'ont rien livré qu'une inscription mutilée, c'est qu'il n'y a pas eu de tradition littéraire à Rome avant les premières influences grecques. Pendant la période royale, et dans les premiers temps de la république, il est fort probable que l'étrusque fut l'idiome officiel. Plus tard, la langue de la métropole, n'étant pas fixée par un code grammatical, a subi sans résister toutes les influences qu'exerçait sur elle le langage des immigrants encore dominés par le souvenir de leurs dialectes, ou celui des peuples italiques avec lesquels les légions se trouvaient en contact. Le sentiment de la prépondérance du parler romain sur les autres parlers de la péninsule n'existe pas encore, et Rome, dans les premiers temps où s'est constituée

sa puissance en Italie, n'a pas songé à imposer sa langue aux peuples soumis ou alliés. Il est probable au contraire que ce sont les colonies romaines qui ont adopté le dialecte des régions où elles étaient fondées, ou que tout au moins il s'est établi un compromis entre le *sermo romanus* et tel ou tel *sermo italicus*. Cette hypothèse reçoit une confirmation intéressante dans les parlers du Picenum, de Pisaurum dont la phonétique, dans les inscriptions archaïques, subit encore profondément l'influence ombrienne.

Au témoignage de Strabon, le falisque se maintenait encore au temps d'Auguste, et avait conservé assez de traits particuliers pour être considéré comme un idiome à part : « ἐνταῦθα τῶν Τυρρηγνῶν φασι εἶναι τοὺς Φαλῆριους, ἀλλὰ πάλιν ἰδιόγλωσσον καὶ τοὺς Φαλίσκους ἴδιον ἔθνος » (Strab., V, 2, 9). La création de ces dialectes était favorisée par l'inscription de citoyens romains dans les colonies latines, et par la liberté laissée aux indigènes de faire partie de la colonie ; cf. Tite-Live, VIII, 14 : « Antium noua colonia missa cum eo, ut Antiatibus permetteretur, si et ipsi adscribi coloni uellent » ; à Frégelles, autre colonie osque, quatre mille familles samnites et pélagiennes s'inscrivirent en même temps que les Romains (Tite-Live, XLI, 8). Pour l'osque, si Rome lui impose des termes du langage administratif ou militaire (par exemple *senateis* « *senatus* », *kvaissur* « *quaestor* », *aïdil* « *aedilis*, *kenzsur* « *censor* »), c'est à des écrivains d'origine campanienne, Ennius, Pacuvius, Lucilius qu'elle s'adressa pour fixer grammaticalement sa langue. Avant eux, avant que leur enseignement ait eu le temps de se répandre et de s'implanter, l'unification du romain n'est pas faite. Les formes, les flexions rustiques ou pérégrines y ont cours, sans qu'une norme bien établie permette de les en chasser. La langue des inscriptions officielles républicaines, grâce à son caractère conservateur, a gardé quelques vestiges de cet état flottant et troublé (voir *M. S. L.*, XIII, 345 et Meillet, *De quelques innovations de la déclinaison latine*, p. 3). Aux traces de confusion signalés par ces auteurs, il serait facile d'en ajouter d'autres : des inscriptions purement

littéraires, comme celles des Scipions, toutes pénétrées de l'influence grecque, et qui présentent des oppositions, des allitérations, des jeux de mots, dus à un auteur savant et au courant des finesses de style, ont une graphie qui déconcerte un lecteur non prévenu. Dans l'építaphe de L. Cornelius Scipio, fils de Barbatus, qui fut consul en 259, censeur en 258 avant J.-C., la ligne peinte au minium porte *a jidiles, cosol, cesor*; l'inscription métrique gravée dans la pierre, *consol, censor, aidilis*; la diphtongue *oi* y est maintenue dans *oinom, ploirume*, la diphtongue *ou* réduite dans *Luciom*; *m* final est omis dans *oino, duonoro, optumo, uiro, Scipione, Corsica Aleriaque urbe, aide*, mais persiste dans *Luciom*; *e* et *i* s'emploient indistinctement l'un pour l'autre : on lit *fuet, dedet* et *cepit, hic* et *bec, meretod, tempestatabus, aidiles*, mais *aidilis*; *n* est omis dans *cosol, cesor* (inser. au minium), *cosentiunt* et maintenu dans *consol, censor* (ligne 4); *s* est omis dans *Cornelio* (inser. au minium), et maintenu dans *filios* (ligne 3). On pourrait faire des remarques analogues à propos du titulus de Cornelius Lucius Scipio Barbatus, père du précédent. Dans ces conditions, on ne peut invoquer la graphie *plourume* de la première inscription pour prouver la réduction de la diphtongue *ei* à *e* long dans le parler romain¹; *plourume* est contredit par *uirtutei* de l'inscription de L. Cornelius Scipio Barbatus, *seruei, liberei, incastreis* au décret de Paul Émile, *foideratei, oinuorsei* de l'inscription dite S. C. des Bacchanales, textes sensiblement contemporains des premières inscriptions du tombeau des Scipions². *Ploirume* est une forme de patois introduite par le graveur sans doute par affectation d'archaïsme à un moment où la prononciation *i*, *plourumī*, de la ville ne s'était pas encore imposée, et n'est pas plus probant que *ioure* de la lex Acilia Repetunda-

1. C'est l'opinion soutenue par M. Solmsen dans un compte rendu du *Parler de Préneste* paru dans la *Deutsche Literaturzeitung*, 25 nov. 1905, col. 2933.

2. Sur la date probable de ces inscriptions, voir Wölflin, *Rev. Philol.*, XIV, p. 113 sqq., 1890 et *Sitzb. d. kais. bayr. Akad. philos. philol. u. histor. Cl.*, 1892, p. 188 sqq.

rum, l. 34, à côté de *fraudei*, *ibid.*, l. 28, *iudicei*, l. 60, et *practori quaestori*, l. 73, *fonte* de la *sententia Minuciorum*, l. 42, à côté de *fontei*, l. 6 ou *posedet* de la même inscription à côté de *pose-deit* sur la même ligne 28, *plebeue* de la *lex Agraria*, l. 44, à côté de *plebeiu*, l. 2, 3, 9, 10 et *plebiue*, l. 6, 13. Les tentatives faites par Lucilius pour distinguer par la graphie les diverses sortes d'i finaux, suivant leur valeur grammaticale, ne semblent pas avoir abouti, et il faut attendre jusqu'à l'époque impériale pour voir se fixer une orthographe officielle, enseignée par les maîtres d'école, et conforme à la prononciation des lettrés de Rome, débarrassée des influences dialectales. Mais même à cette date, les parlers voisins de Rome n'avaient point perdu toute leur vitalité, puisqu'au barreau c'était une coquetterie fort recherchée par certains avocats que d'affecter une prononciation rustique, et de farcir leurs plaidoiries d'expressions et de tournures campagnardes. De même l'empereur Auguste qui pourtant évitait les archaïsmes « *reconditorum uerborum foetores* » (Suétone, *Octav.*, 86) employait la forme de génitif *domōs* qu'il avait sans doute entendue dans sa ville natale de Velitrae en pays volsque¹. La constitution du parler romain a été le résultat d'une longue suite d'efforts poursuivis pendant une durée de deux siècles, et qui n'ont abouti que le jour où le triomphe de la littérature a coïncidé avec la fin de l'œuvre d'unification qui a groupé toute l'Italie autour de la capitale. C'est à cette date seulement que la langue apparaît une et rigoureusement fixée.

Mais le vocabulaire a gardé la trace des influences diverses qui se sont exercées sur lui. S'il était possible en effet aux grammairiens d'établir une prononciation une et de ramener à des règles fixes l'emploi des formes grammaticales, en prenant pour modèle l'usage des lettrés de Rome, le dictionnaire échappait à cette influence. Les mots empruntés avaient en effet acquis droit de cité ; le temps avait effacé le souvenir de

1. Cf. Mohl, *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, p. 50 et suiv.

leur origine étrangère, et l'ignorance où l'on était de leur étymologie interdisait de les réduire à un type romain : de plus, la plupart des lois auxquelles ils auraient dû être soumis — intensité initiale, sonorisation des spirantes etc. — avaient depuis longtemps cessé d'agir à Rome. La langue ne pouvait pas revenir en arrière, pas plus qu'en français on n'a jamais été tenté de conformer à la phonétique parisienne les mots *oie* et *foin* par exemple qui proviennent d'autres régions. Les campagnards du Latium, les Sabins qui apportèrent à Rome leurs cultes et leurs institutions politiques, les peuples alliés ou soumis dont la ville adopta les dieux et les sanctuaires, les Campaniens qui fournirent aux laboureurs du Latium les modèles d'une civilisation et d'une littérature italiennes ont chacun contribué à l'enrichissement du parler romain. Les emprunts se laissent ranger dans trois catégories : mots ruraux, mots rituels ou administratifs, mots de civilisation.

Les premiers sont naturellement les plus nombreux, puisque jamais l'écart ne fut absolu entre la ville et la campagne : le citoyen se doublant généralement d'un propriétaire foncier, et les marchés réguliers entretenant des rapports constants entre bourgeois et paysans. Dans cette série se rangent les

Noms d'animaux : *adasia* « brebis », *anas*, *-atis* « canard », *anser* « oie », *apis* (?) « abeille », *asilus* « taon », *asinus* « âne », *blatta* « blatte », *boa*, *boua* « nom d'un serpent », *bōs* « bœuf », *bruscus* (?) « grenouille », *būfalus* « buffle », *būfō* « crapaud », « taupe » et « chat-huant » (cf. *gufō*), *burdō* « bardeau, mulet », *colobra* « couleuvre », *ēdus* « chevreau » (*fedus*), *er* « hérisson », *frisiō* « nom d'oiseau », *hircus* « bouc » (*ircus*, *fircus*, *irpus*), *borda* « vache pleine », *inmusulus* (?) « nom d'oiseau, vautour », *iuuencus* « jeune taureau », *lupus* « loup », *melicae* « sorte de poule », *monērula* « choucas », *mufrō* « mouflon », *petrō* (?) « bélier », *scrōfa* « truie », *ursus* « ours ». A ce groupe se rattachent les épithètes désignant une couleur de la robe des animaux, *badius*, *basus* « bai », *beluos* « brun », *rōbus*, *rōbeus*, *rūfus* « roux, rouge », ou une qualité physique

bronus « aux dents proéminentes », *camur*, *camurus* « aux cornes recourbées », *clōdus* « boiteux ». Comme les animaux domestiques, les noms des gardiens sont empruntés : *agasō*, *equisō* « palefrenier », *bufulcus* « bouvier »; *ōpiliō* « berger ».

Noms de plantes et analogues : *acus*, *-eris* « paille », *alatermus* (?) « nerprun », *aleum* « ail », *apluda* « criblures, son », *bruscum* « nœud de l'érable », *bufa*, *bufus* « βοῦπρηστις », *cōdex* « souche, bûche », *cōlis* « tige de plantes, chou », *ēlex* « yeuse », *farfārus* « tussilage », *fēnum* « foin », *fordeum* (doublet de *hordeum*) « orge », *furfur* « son », *herba* (?) « herbe », *larix* « mélèze », *lōretus lōretum* « laurier, lieu planté de lauriers », *olus* « légume », *scirpus* (*sirpus*) « jonc », *talla* « peau d'oignon », *tūfer* « nœud d'un arbre, truffe », *uolēmum* « sorte de poire ».

Termes se rapportant à l'agriculture : *būris* « manche de charrue », *casa* « hutte en chaume », *clostrum* « barrière, palissade », *fouea* « fosse, piège », *furca* « fourche », *irpex* « herse », *labea* « partie du pressoir », *manicum* « manche », *talea* « bouture, branche », *intertaleō*, *-taliō* « couper un surgeon », *tēba* « tertre, colline », *tesca*, *-orum* « lieu désert (où l'on prend les augures) », *tifāta* « montagne plantée d'yeuses », *tragum* « filet qu'on traîne », *tragula*, *-ae* « herse », *treblae* « fléau », *turdus* « grive », *uēcus* « village », *ūligō* « humidité du sol ». L'adjectif *dēlērus* employé métaphoriquement à Rome, a signifié d'abord « qui s'écarte du sillon ».

abdōmen (?) « ventre de porc », *aleps* « graisse », *botulus* « boudin », *cāseus* (?) « fromage », *colostrum* « petit-lait », *fel* « fiel », *floccēs* « lie de vin », *hīra* « partie de l'intestin », *lien* « rate », *lōra* « piquette », *nefrendēs* « testicules » (prénestin *nefronēs*), *omentum* « épiploon, viscère », *poples* (?) « jarret ».

Les emprunts de Rome aux rituels italiques apparaissent dans *abēnus* « de bronze », *amata* « nom de vestale », *arferia aqua* « adferial », *aser* (*asar* ?) « sang » et *asaratum*, *asignae* « incisiae », *cupencus* « sacerdos Herculis », *dīra* « présage sinistre » (cf. *Dirae*, *arum* « les Furies », et *dīrus*, *a*, *um*), *farīolus* « uates », *februm* « purification », *Fērōnia* « nom de

déesse », *firctum* « gâteau sacré », *fitilla*, de sens analogue, *fundō* « verser une libation », *hanulum* « fanulum », *Idus* « ides », *inferus*, *a*, *um*, sans doute d'abord usité dans l'expression *Di inferi*, *insula* « bandelette », *lepesta* « vase de sacrifice », *lixulae* « gâteaux offerts en sacrifice », *Loucetius* « épithète de Jupiter », *Mulcifer* « épithète de Vulcain », *neriō* (Martis) « uirtus », *nouensiles* (*dī*) « divinités s'opposant aux *dī indigetes* », *pontifex*(?) « pontife », *popa* « prêtre d'ordre inférieur », *Quinquatrus* « nom d'une fête », *Rūsina* « nom d'une déesse champêtre », *sancus* « sanctus » (d'où *sanqualis*), *strēna* « heureux présage », *strebula*, *-orum* « cuisses des victimes ».

L'existence d'un élément sabin considérable est attestée par un certain nombre de termes de la langue juridique ou officielle tels que *consules*, *multa*, *trabea*, lēuir par la phonétique du nom de certains quartiers de Rome *Capitōlium*, *uīcus Ciprius*.

Enfin reste une série de mots désignant des choses inconnues à Rome, et introduits en même temps que les objets qu'ils désignent. De ce type sont *bitūmen* « bitume », *rōdus* « minéral », *sulp(h)ur* « soufre », *tōfus*, *tūfus* « tuf »;

Les noms techniques *cūpa* « manivelle de moulin à huile », *forfex* « ciseaux », *furnus* « four », *grūma* « instrument d'arpentage », *irnea* « pot à vin », *olla* « marmite », *popina* « auberge », *ubba* « sorte de vase », *ungulus* « anneau »;

indūsium « tunique », *maforte* « vêtement de femme », *supparus* « sorte de robe ».

Les catégories ci-dessus n'épuisent pas la liste des emprunts, et il serait puéril de vouloir les y introduire tous de force. Aucune langue ne peut se vanter d'une telle régularité. Mais ceux qui restent reçoivent leur explication d'ailleurs : effet de style recherché par un écrivain, recherche du mot rare, absence dans le parler de Rome, pour des raisons inconnues, du terme correspondant à l'idée, introduction par des auteurs étrangers de formes de leur propre dialecte, influence analogique qui a favorisé l'extension d'une forme dialectale, rapprochée faussement d'un mot romain. Ici des causes psychologiques se substituent aux causes historiques et sociales. Tous

les mots cités n'appartiennent pas au langage général; la plupart au contraire sont propres à certains groupes sociaux déterminés et n'ont dû que rarement en sortir; mais s'il est vrai que le vocabulaire d'une langue est composé de la somme de ces vocabulaires spéciaux (seuls les mots abstraits ayant une valeur et un emploi universels), il est instructif de rechercher leurs origines et de déterminer les différents apports dont la réunion a constitué la *κωινή* romaine.

CHAPITRE II

LES TÉMOIGNAGES ANCIENS SUR LES DIALECTES ITALIQUES

L'étude des origines de Rome a démontré que de tout temps le parler de la ville s'est trouvé en contact étroit avec des parlers très voisins de lui, comme celui des paysans du Latium, et aussi avec des dialectes ayant une même origine, mais qui avaient évolué diversement comme l'osque, l'ombrien, le sabin et le falisque. Ainsi depuis la fondation de leur ville, les Romains ont eu avec les sujets appartenant à ces divers groupes linguistiques des relations ininterrompues qui finalement ont abouti à la formation d'une langue unique pour toute l'Italie, mais dans laquelle on peut reconnaître beaucoup d'éléments étrangers au vocabulaire romain, et qui se dénoncent comme ayant une origine dialectale.

Pour le latin, deux critères permettent de reconnaître un emprunt ou un dialectisme : l'étude phonétique et le témoignage des grammairiens et des lexicographes. Une série de remarques disséminées un peu partout, depuis Plaute jusqu'aux glossateurs de basse époque, indique que les anciens ont eu la notion du dialecte, et savaient qu'à côté de Rome et dans le Latium même, et naturellement en Italie, il y avait des parlers différents du latin de Rome par leur vocabulaire, par leur phonétique, et par leur morphologie. Un des renseignements les plus clairs est fourni par Cicéron et par son disciple Quintilien sur la *rusticitas*, terme employé pour désigner

le latin des paysans de la campagne romaine et des populations foncièrement latines, par opposition au latin de Rome, *urbanitas* : de *Or.*, 3, 12, 44 : « Quare cum sit quaedam certa uox Romani generis Urbisque propria, in qua nihil offendi, nihil displicere, nihil animadverti possit, nihil sonare aut olere peregrinum, hanc sequamur, neque solum rusticam asperitatem, sed etiam peregrinam insolentiam fugere discamus. » Et à plusieurs reprises, Cicéron traite de cette *rusticitas*, de cette prononciation paysanne et grossière, de cette manie patoisante qu'affectaient à cette époque quelques orateurs désireux de donner à leur style une couleur antique, et qui ne parvenaient qu'à sortir de l'*urbanitas* nécessaire à toute éloquence : *De orat.*, 3, 11, 42 : « Est autem uitium, quod nonnulli de industria consecantur. Rustica uox et agrestis quosdam delectat, quo magis antiquitatem, si ita sonet, eorum sermo retinere uideatur : ut tuos, Catule, sodalis, L. Cotta gaudere mihi uidetur grauitate linguae sonoque uocis agresti, et illud, quod loquitur, priscum uisum iri putat, si plane fuerit rusticanum » ; cf. en outre *Brutus*, 36, 137 ; 74, 259. Mais ce n'est pas seulement une prononciation qui est en cause, c'est le vocabulaire même. Quintilien par exemple signale, pour le blâmer, le barbarisme *precula* de Tincia de Plaisance, *Inst. Or.*, 1, 5, 12 : « ... duos in uno nomine faciebat barbarismos Tinga Placentinus (si reprehendenti Hortensio credimus) preculam pro pergulam dicens, et immutatione cum *c* pro *g* uteretur, et transmutatione cum *r* praeponeret antecedenti » ; sur cette forme, voir W. Meyer-Lübke, *K. Z.*, XXX, 345 et Vendryes, *Intensité initiale*, p. 262.

Ainsi donc Cicéron et Quintilien connaissaient l'existence des patois du Latium, d'une forme de latin patoisante, nettement différenciée du langage de la ville ; en outre le premier recommandait d'éviter la *peregrina insolentia*. Ce qu'il désignait au juste est difficile à préciser. Il ne s'agit évidemment pas de langues non italiques, celtique ou carthaginoise par exemple, qui risquaient fort de n'être pas comprises au forum, mais d'abord vraisemblablement de l'accent étranger, que

devaient avoir les avocats d'origine non latine. C'est ce qu'indique Quintilien *Inst. Or.*, XI, 3, 30 sqq. : « Non alia est autem ratio pronuntiationis quam ipsius orationis. Nam ut illa emendata, dilucida, ornata, apta esse debet : ita haec quoque emendata erit, id est, uitio carebit, si fuerit os facile, explanatum, iucundum, urbanum, id est, in quo nulla neque rusticitas neque peregrinitas resonet. *Non enim sine causa dicitur barbarum Graecumue. Nam sonis homines ut aera tinnitu dignoscimus.* » *ibid.*, I, 5, 32 : « Sunt etiam proprii quidam et inenarrabiles soni, quibus nonnumquam nationes reprehendimus. » Cicéron reproche aux poètes nés à Cordoue de « pingue quiddam sonare atque peregrinum », *pro Arch.*, 26; et les historiens de l'histoire Auguste notent que Septime Sévère ne put jamais se débarrasser de son accent africain, *Septim. Seu.*, 19, et qu'Hadrien, qui était Espagnol, fit rire le sénat en prononçant son premier discours, *Hadr.*, 3.

Mais l'*insolentia peregrina* comprend aussi l'introduction de mots étrangers dans le vocabulaire latin, Quintilien *Inst. Or.*, I, 5, 8 : « Unum (barbarismum) gente, quale fit, si quis Afrum uel Hispanum Latinae orationi nomen inserat, ut ferrum quo rotae uinciuntur, dici solet *cantus*; quanquam eo tamquam recepto utitur Persius, sicut Catullus *pleximum* circa Padum inuenit et in oratione Labieni (siue illa Cornelii Galli est) in Pollionem *casnar* assectator, e Gallia ductum est; nam *mas-trucam*, quod est Sardum, irridens Cicero ex industria dixit »; *id.*, I, 5, 56 « uerba aut Latina aut peregrina sunt. Peregrina porro ex omnibus prope dixerim gentibus, ut instituta etiam multa uenerunt. Taceo de Tuscis et Sabinis et Praenestinis quoque, nam ut eorum sermone utentem Vectium Lucilius insectatur, quemadmodum Pollio deprehendit in Liuiio Patauinitem, licet omnia Italica pro Romanis habeam. Plurima Gallica ualuerunt ut *reda* ac *petorritum*, quorum altero tamen Cicero, altero Horatius utitur. Et *mappam* circo quoque usitatum nomen Poeni sibi uindicant, et *gurdos*, quos pro stolidis accipit uolgus, ex Hispania duxisse originem audiui. Sed haec diuisio mea ad Graecum sermonem praecipue pertinet... »

N'eût-on que ces témoignages quelque peu imprécis, on en pourrait déjà conclure que les Romains distinguaient, grossièrement à vrai dire et de façon toute superficielle, dans le vocabulaire latin le parler de la ville, les patois rustiques, et les emprunts à des langues étrangères. Mais ces renseignements ne sont pas les seuls. Une phrase, une note, une glose isolées contribuent à accroître notre connaissance des dialectes italiques et apportent des confirmations précises à ces données générales. Dans les environs immédiats de Rome, à Lanuvium, Festus nous apprend que le synonyme du latin *testiculī* était *nebrundines*, Macrobe, *Sat.*, I, 3, 13, que l'équivalent de lat. *bonum* était *mane*. Du parler de Tusculum, les auteurs nous ont transmis quelques mots : *cenaculum*, Varron, *L. L.*, V, 162 « ubi cenabant cenaculum uocitabant, ut etiam nunc Lanuui apud aedem Iunonis et in cetero Latio ac Faleriis et Cordubae dicuntur », *deus Maius* « Iuppiter » cité par Macrobe, *Sat.*, I, 12, 17, *Septemtrius*, *Sexatrus*, *Triatrus* dans Festus 340 *Th. P.*, *struppus* « quod in puluinari imponatur Castoris », id., p. 462. Comme caractérisant le parler de Préneste, Plaute *Truc.*, 677 cite *cōnea* « ciconia », *Trin.*, 611 *tam modo* « modo », Varron, *L. L.*, 6, 4 y ajoute *medidies* « meridies », et l'abrégé de Festus, p. 161, *Th. P.*, *nefrones* « testiculi », et p. 539 *tongitio* « notio ». Le mot n'a pas passé dans la langue de Rome, mais Ennius emploie le verbe *tongere*. Du parler des Marses, nous connaissons deux termes *hernae*, *herna* « saxa » transmis par l'abrégé de Festus 71 *Th. P.*, et *porculeta* « spatia inter binas uitis intermissa », recueilli par Pline, *Nat.*, 17, 171. D'après Marc-Aurèle dans Fronton, *Ep.* 4. 4, *samentum* « pelli-cula de hostia, quam in apicem suum flamen, cum in urbem intro eat, imponit » était en usage chez les Herniques; d'après Festus, p. 414 *Th. P.* *sublicius* était un adjectif de la langue volsque. Plus nombreuses sont les gloses sabines : *alpus* « albus », transmis par l'abrégé de Festus 3 *Th. P.*, *ausum* « aurum », *ibid.*, p. 6, *cascus* « uetus », Varron, *L. L.*, 7, 28, *catus* « acutus », *ibid.*, 7, 46, *cesna* « cena », P. F., 504, *Th. P.* (ms. *scensa*), *creper*, *crepuscus*, Varron, *L. L.*, 5, 5, *cumba*

« lectica », P. F., 45, *Th. P. cupencus* « sacerdos Herculis », Servius *ad Aen.*, 12, 358, *curis* « hasta », *Iuno Curitis*, Ovide *Fasti*, 2, 475 sqq., P. F. 34 *Th. P.*, *fasena* « harena », Varron, *fragm.* 58 Willmanns, *februum* « purgamentum », Varron, *L. L.*, 6, 13, *fedus* « haedus », Varron, *L. L.*, 5. 97, *fircus* « hircus », *ibid.*, *Fērōnia*, *ibid.*, 5. 74, *bernae* « saxa », Servius *ad Aen.*, 7. 684, *idūs*, Varron, *L. L.*, 6. 28, *lepesta* « vas vinarium », Varron, *L. L.*, 5, 12, 3, *lixulae*, *similixulae* « circuli », *ibid.*, 5. 107, *reloquī*, *ibid.*, 6. 57, *lucii* « prima luce nati », *ibid.*, 6. 5, *neriō*, *-ēnis*, Aulu-Gelle, 13. 23, *nouensilēs* « nouensides », Varron, *L. L.*, 5. 74, Arnobe, 3. 38, *Sancus* « deus Sabinus », Varron, *L. L.*, 5. 66, *strēna* « ὑγίεια », Lydus, *de Mens.* 4. 4, *tebae* « colles », Varron, *R. R.*, 3. 1. 6, *tesqua*, *-orum (tesca)*, Pseudo-Acron *ad Hor. Epist.*, 1, 14. 11. M. Conway, *Ital. Dial.*, p. 362, ajoute encore à cette liste *ceres* « panis », Servius, *ad Georg.*, 1. 7, *cipro-* « bonus », Varron, *L. L.*, 5. 159, *dīra* « mala », Servius *ad Aen.*, 2. 235, *Lebasius* « Liber », Servius *ad Georg.*, 1. 7, *nar* « sulphur », Servius *ad Aen.*, 7. 517, *regia oliua*, Pline, *Nat.*, 15. 13, *ludi Taurei*, Servius *ad Aen.*, 2, 140, *terenus* « mollis », Macrobe, 3. 18. 13, *trabea*, Lydus *Mens.*, 1, 19, *trimodia*, Pseudo-Acron *ad Hor. Sat.*, 1. 1. 53. Quelques mots du falisque nous sont également parvenus : *cenaculum*, Varron, *L. L.*, 5, 162, *Decimatrūs* Festus, 340 *Th. P.*, *haba* « faba » Terentius Scaurus, *G. L. K.*, VII, 13. 9, *Struppearia*, Festus, 452, *Th. P.*, *Halaesus*, Ovide *Fasti*, 4. 73, voir Deecke *die Falisker*, Index, p. 231 sqq.

Enfin de l'osque et de l'ombrien, dialectes que nous ont surtout révélés les inscriptions, quelques mots nous sont aussi parvenus par les auteurs : de l'ombrien nous connaissons *plotus* « pedibus planis » Festus, 304 *Th. P.*, *strebula*, *ibid.*, p. 452 et *porculeta*. Pline, *Nat.*, 17. 71 ; de l'osque *seculae* « falces », Varron, *L. L.*, 5. 137 ; *uersus*, *uorsus* « agri modus centenum pedum in utraque parte », puis *camurus* « curuos », Maer., 6. 4. 23, *casnar* « senex », Varron, *L. L.*, 7, 29, *daliuos* « insanus », P. F., 47, *Th. P.*, *famel*, *id.*, p. 62, *Luce-tius*, Servius *ad Aen.*, 9. 570, *maesius* « lingua Osca mensis

Maius, P. F., 109, *Th. P.*, Mamers « Mars », Mamercus, *Mamertini*, id., pp. 99 et 152, *meddix* « magistratus », P. F., Tite-Live, 23. 35, *petora* « quattuor » Festus, 250, *Th. P.*, *pipatio* « clamor plorantis lingua Oseorum », P. F., 263 *Th. P.*, *pitpit*, id., p. 263, *sollus* « totus », Festus, 426, *Th. P.*, *supparus* « uestimentum puellare lineum », Varron, *L. L.*, 5, 131, P. F., 448, *Th. P.*, *ueia* « plastrum », P. F., 560, *Th. P.*, *ungulus* « annulus », Festus, p. 570. La plupart de ces mots signalés comme dialectaux ont passé dans le vocabulaire romain, c'est à ce titre surtout qu'ils ont été recueillis par les écrivains; ils seront étudiés plus longuement dans le lexique qui suit cette étude; les autres qui n'ont jamais eu droit de cité à Rome intéressent uniquement l'histoire des dialectes italiques et ne seront invoqués que quand la comparaison de l'un d'eux avec un mot latin permettra d'établir phonétiquement l'origine dialectale de celui-ci.

CHAPITRE III

PHONÉTIQUE

Notre connaissance des éléments dialectaux du vocabulaire latin serait bien maigre s'il fallait se contenter des témoignages recueillis dans la littérature latine. Les glossateurs en effet n'indiquent qu'un petit nombre de ces emprunts, ceux dont l'origine, pour des raisons diverses, leur apparaissait particulièrement limpide. Mais beaucoup d'autres leur sont demeurés inconnus, ou du moins n'ont pas été signalés par eux ; d'autres fois, ils ont manifestement méconnu l'origine d'un mot, attribuant par exemple aux *antiqui* ce qui était sans doute un dialectisme, ou au contraire assignant une origine étrangère à un mot sûrement latin, comme *gurdus*, tenu fausement pour espagnol par Quintilien, *Inst. Or.*, 1. 5. 56. Enfin, jamais ou presque jamais ils n'ont indiqué les caractères qui différencient une forme dialectale de la forme romaine correspondante, se contentant d'affirmer sans plus que telle ou telle avait telle ou telle provenance. C'est donc au linguiste de chercher et de trouver, si faire se peut, pourquoi un mot est latin, pourquoi un autre ne l'est pas, et pourquoi cet autre provient d'une région de l'Italie plutôt que d'une autre. C'est la phonétique qui, dans la plupart des cas, contribuera à résoudre le problème : il faut dire dans la plupart des cas, parce qu'il peut se faire qu'un mot soit dialectal sans que rien ne le révèle dans sa phonétique ou dans sa morphologie : on en verra plusieurs exemples dans le lexique. Dans ce cas l'emploi du mot en justifie géné-

ralement l'origine : un terme du vocabulaire rural, un nom d'objet inconnu dans le Latium et importé à Rome par exemple ont des chances de n'être pas romains; et si un témoignage ancien en affirme l'origine dialectale, le sens et l'emploi viennent ici la confirmer heureusement. Mais c'est la phonétique comparée des différents dialectes latins et italiques qui est l'auxiliaire le plus précieux dans ce genre de recherches, car elle fournit les critères les plus certains. Elle permet d'allonger la liste des dialectismes fournie d'abord par l'affirmation des anciens, en expliquant par l'emprunt les dérogations aux lois phonétiques latines autrement inexplicables, et en même temps elle est un instrument de contrôle et de vérification des témoignages déjà recueillis.

Enfin à la notion vague et indéterminée de mot « rustique » ou « dialectal », elle substitue souvent une indication plus exacte et mieux localisée, restituant soit aux parlers du Latium, soit au falisque, au sabin, ou aux dialectes osco-ombriens, la part qui leur revient dans la constitution du vocabulaire romain. C'est l'apport de chacun de ces parlers à la langue latine que nous allons maintenant tâcher de déterminer.

Apophonie des voyelles brèves intérieures.

Tandis qu'en latin *ă, ě* en syllabe intérieure tendent à se fermer et prennent le timbre *i* (*e* devant *r* ou en syllabe fermée), toute une série de dialectes italiques a ignoré l'apophonie. En osque et en ombrien, *ă, ě* se maintiennent à l'intérieur comme à l'initiale du mot : osq. *Anterstatai*, lat. *Interstitae*; *tribarakauim* « aedificare », cf. lat. *co-erceo*, ombr. *antakres* « integris », *procanurent* = lat. **pro-cinerent*, cf. *cecini*; *aṛkani* « cantum », lat. **accinium*, etc.; osq. *Genetai*, lat. *Genitae*; ombr. *taçex, tasetur* « tacitus », *maletu* : lat. *molitus*. Les exemples contraires qu'on a voulu relever dans ces dialectes sont très incertains, et admettent tous des explications

particulières, voir Buck, *Osc. Umbr. Grammar*, §§ 85 sqq.¹ L'état des dialectes intermédiaires est mal connu ; néanmoins le pélignien semble marcher de pair avec l'osque et l'ombrien, cf. *pristafalacirix* = lat. **praestibulatrix*, Conway, *Ital. Dial.*, 217 ; de même le volsque *atabus* « attigerit », ibid., n° 252. Il est plus difficile encore de se rendre compte de l'existence d'une intensité initiale dans les parlers du Latium plus proches de la langue de Rome : toutefois la plus ancienne inscription de Préneste ne présente aucune trace d'apophonie : *ꝑhe ꝑhaked* qui correspondrait à un parfait lat. **feficit*, cf. osq. *fefacid*, *fefacust* ; *Numasioi* = lat. *Numerio* ont conservé tous deux leur *ā* intact en syllabe intérieure. De même *primogenia*, *C.I.L.*, XIV, 2863 répond à lat. *primigenia*, cf. *indigena* de **endogena* ; mais cet exemple est beaucoup moins probant que les deux premiers, le latin ayant formé beaucoup de composés dont la voyelle thématique du premier élément est tantôt *o*, tantôt *i*, v. Stolz, *Hist. Gramm. d. lat. Spr.*, 381. Lefalisque a *cuncaptum* = lat. *conceptum*, Conway, *Ital. Dial.*, 321, mais qui a pu être refait sur le simple *capio*. Ce qu'il faut retenir c'est que toute une série de dialectes italiques et probablement de parlers latins se différencient du parler de Rome, en ce qu'ils ignorent la fermeture des voyelles brèves inaccentuées, sous l'influence de l'intensité initiale. Cette constatation explique l'existence de formes isolées ou de doublets, qui ont pénétré dans le vocabulaire latin et semblent faire exception à une loi fondamentale de la phonétique latine.

Ce sont *alacer* pour lequel on attendrait **alicer*, génitif **alecris*, *alabrum*, *alapa*, *alaternus*, *calamus*, *calamitas*, *salaputtium*, *talatrum*, *celeber*, *elementum*, *elephas*, *pelecanus*, *colobra*, *colostrum*.

Il est vrai qu'on a tenté d'expliquer ces formes comme ayant conservé leur *a* ou leur *e* sous l'influence de l'harmonie

1. Néanmoins M. Thurneysen, *Glotta*, I, 240 sqq., se fondant sur le fait que les voyelles longues de l'osque sont redoublées à l'initiale seulement, a émis l'hypothèse qu'il existait dans cette langue un accent d'intensité sur l'initiale (Note de correction).

vocalique causée par *l*; mais si cette doctrine est admissible en théorie¹, elle n'est pas confirmée par les faits qu'on a invoqués en sa faveur, et elle est démentie par d'autres témoignages.

A côté de *alacer*, il a existé une forme **alecer* dont dérivent les représentants de l'adjectif dans les langues romanes, voir lexicque s. v.; *alapa*, d'origine inconnue, n'est attesté à Rome qu'à l'époque impériale, et paraît bien être une onomatopée; *alaternus* désignant le « nerprun » ne figure que trois fois dans tous les textes connus; c'est un mot qui peut provenir de parlars ruraux; il est d'étymologie aussi obscure que *alapa*, et c'est sans raison que l'on considère comme bref le second *a* du mot, puisqu'il ne se lit dans aucun texte poétique, et que les dérivés romans sard. *aladerru*, esp. *ladierno* ne nous renseignent pas à cet égard. *Calamus* est la transcription du gr. κάλαμος, le mot latin étant *culmus*; *calamitas*, qui est emprunté au sabin, la forme romaine étant **cadamitas*, a subi l'influence de *calamus*; *salaputtium* terme d'injure de sens imprécis a été rapproché par Keller, *Volksetymologie*, 69 de σαλπικτής (pour le sens voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v.), et présente, si le rapprochement est correct, une épenthèse osque. Ce serait sans doute un mot sud italique, venu à Rome par l'intermédiaire des Atellanes. *Alabrum*, *talatrum* ont des doublets *alibrum*, *talitrum* qui présentent une apophonie, d'ailleurs incorrecte en latin de Rome, et aussi surprenante que celle de *ianitrices* en face de *genetrix*, *obstetrix* (*alibrum* est dans Isidore, *Orig.*, 19, 29, 2, cf. Thesaurus s. v.; sur l'existence de *talitrum*, voir Bücheler, *A.L.L.G.*, I, 28 et 212). *Celeber* doit son *e* intérieur à l'influence de formes comme *celebris*, de même que *integer* en face de *tetigi* a été refait d'après *integra*,

1. « Les consonnes *l* et *r* ont pour la voix des tracés qui ressemblent beaucoup à ceux des voyelles qui leur sont contiguës. Ainsi *l* dans *ala* et *r* dans *ara* offrent une image atténuée de l'*a*...; l'associée à diverses voyelles se modèle en quelque sorte sur celles-ci. » Rousselot, *Principes de phonétique expérimentale*, p. 418.

etc.; les formes anormales **celiber*, **intiger* ne pouvant subsister isolées dans la flexion (Brugmann, *I. F.*, IV, 225). Si *elementa* vient de *L.M.N.*, comme on l'a avancé plusieurs fois, et si c'est de cette série alphabétique de sonantes qu'on a tiré le pluriel *elementa*, le mot est tellement artificiel qu'on ne peut rien conclure de sa phonétique. Que *elementa* soit un mot forgé, ceci ressort encore de la conservation de *e* initial qui aurait dû passer à *o* devant *l* vélaire comme *helus*, *helusa* sont devenus *olus*, *olera*. *Elephas* est un emprunt savant au gr. ἑλέφας; à côté de cette forme littéraire a existé un doublet populaire **oliphantus* (de **olephantus*? attestant le caractère vélaire de *l*?) d'où dérivent got. *ulbandus*, v. h. a. *olpenta* « chameau », et v. fr. *olifant*. *Pelecanus* est une simple transcription, attestée à très basse époque, du gr. πελεκάνης (voir Saalfeld, *Tensaurus italograecus*, s. v.), et les manuscrits hésitent entre *pelecanus* et *pelicanus*. *Colubra* et *colustra* sont attestés à côté de *colobra*, *colostra*; il peut s'agir ici de doublets dialectaux.

Au contraire *Aleria* du gr. Ἀλῆριζα, *phalera* du gr. φαλῆρα, *talentum* du gr. τάλαντον, *balineum* du gr. βαλανεῖον dans Plaute, *Merc.*, 127, *Asin.* 357, *balinea* dans Charisius, *G.L.K.*, 1. 99.3, *balineator* dans Plaute *Rud.* 527, *balinearium*, *C. I. L.*, I, 1166, *uēlitis* génitif de *uēles*, *molucrum* qui n'a pas de doublet **molocrum*, etc. sont autant d'arguments contre l'hypothèse de l'influence de la liquide sur la préservation de *ā* en syllabe non intense. Ce phénomène d'harmonie vocalique n'appartient pas à la phonétique du latin, mais à celle de l'osque. On connaît le phénomène désigné sous le nom d'anaptyxe : c'est l'intercalation d'une voyelle dans un groupe composé de liquide ou nasale + consonne. Dans ce cas la voyelle intercalée après la liquide (ou la nasale) a toujours le même timbre que la voyelle précédente, cf. *Kalauis* « Caluius », *Helenuiēis* « Heluii », *aragetud* « argento », *Herekleis* « Herculis », etc., voir Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, §§ 79 sqq. Le fait se retrouve en pélignien, *Alafis*, lat. *Alfius*, *Heleuis*, lat. *Heluius*. Inversement, dans un groupe composé de consonne +

liquide (ou nasale), il s'intercale dans ces dialectes une voyelle de même timbre que la voyelle suivante; l'osque oppose ainsi *zicolom* « diem », *ziculud* « die », loc. sing. *zicel*[ei, dat. abl. pl. *zicolois*; *σακρο* « sacrum » et *sakarater* « sacratur », *saka-raklúm* « sacellum »; *púterēi-píd* « in utroque », et nom. plur. *pútúrús-píd* « *utrique » de **potro*-, cf. gr. πέτερος; le pélignien a de même *sacaracirix* « *sacrātrix », *pristāfalacirix* « *praestibulātrix ».

L'ombrien ne présente rien de semblable : ainsi s'affirme l'origine sud-italique de *alacēr*, et des mots de même catégorie¹.

De plus le problème de la prétendue harmonie vocalique ne saurait en latin être limité à *l*. Il existe toute une série de mots dans lesquels la voyelle intérieure a le même timbre que la voyelle de la syllabe initiale. Rentrent dans ce cas :

anas, *anatis* (à côté de *anitis*, voir lexique s. v.);

ansār, blâmé dans l'appendix Probi, 129-164 : *anser*, non *ansar*, qu'on trouve *C.I.L.*, V, 7906, *C.G.L.*, III, 17, 36; 89, 55, voir M. Niedermann, *Contribution à l'étude des gloses latines*, p. 5;

aser et *as(s)aratum*, v. lexique s. v.

assar, *assaris* « poutre, ais, chevron » *Itala cod. Lugd. Exod.* 27, 19; 38, 21; *C.G.L.*, II, 439, 21; III, 19, 43; V, 169. 6; 169. 7 (toujours au pluriel);

baccar, *baccaris* « nard sauvage » du gr. βάκκαρις (voir Saalfeld, *Tensaurus Italograecus*).

camara, *ae*, à côté de *camera*, gr. καμάρα. Mais si selon Charisius, *G.L.K.*, I, 58. 23, Velius Longus voulait qu'on prononçât *camara*, forme qu'on lit *C.I.L.*, VI, 3714, et VIII, 9316, et que blâme l'appendix Probi : *camera* non *cammara*, cela prouve

1. L'adjectif *camurus*, employé par Virgile, et donné comme osque par Macrobe, offre une particularité analogue. L'osque déclinait sans doute **camoros*, **camurud*, **camereis*, etc.; Virgile a emprunté le nominatif *camurus* (le correspondant phonétique latin serait **camerus*), dont le vocalisme intérieur s'est étendu analogiquement à celui de tous les autres cas; voir lexique s. v.

simplement qu'à côté de la forme latinisée, la forme purement grecque continuait à vivre, de même que **canastrum* a existé à côté de *canistrum*, comme le prouve l'espagnol *canastro*.

carcar, *carcaris*, *C.I.L.*, IX, 1617 (de l'an 134 après J.-C.), actes des frères Arvales, auquel remontent got. *karkara*, v. h, a. *karkari*, irl. *carcar*, gall. *carchar*;

farfarus, ī, à côté de *farferus*, voir lexique, s. v.

lasar, *-aris* au lieu de *laser* dans Pelagonius, p. 51. 3. 23; 54. 6 éd. Ihm., *C.G.L.*, II, 385, 35; 502, 22; III, 15. 7;

passar, *-aris* attesté par le blâme de l'appendix Probi : *passer* non *passar*;

salar, *-aris* « truite », mot attesté seulement dans Ausone et Sidoine Apollinaire. On le donne ordinairement comme celtique, cf. Holder, *Altkelt. Sprachschatz*, II, 1299, mais sans aucune preuve;

supparus, ī, voir lexique, s. v.

Certains de ces mots sont d'origine étrangère, grecque pour la plupart; ce peuvent être ou des transcriptions, ou des emprunts postérieurs à l'époque où agissait l'intensité initiale, voir Vendryes, *Intensité initiale*, §§ 330 et 331. Pour les autres, la conservation de *ā* en seconde syllabe peut avoir été favorisée par la présence d'un *a* dans la syllabe initiale, comme le soutiennent MM. Brugmann, *Grdr.*, I², 839 et Vendryes, *op. laud.*, §§ 332 et 339. Mais cette hypothèse ne peut rendre compte de *iubar*, de *caesar*, *caesaries* où cette influence n'existe pas. De plus le latin ne connaît que *anser*, *anseris*; *asser*, *asseris*; *carcer*, *carceris*; *laser*, *laseris*; *passer*, *passeris*; c'est le traitement phonétique attendu comme le prouve l'emprunt *siser*, *-eris* du gr. *σίσαρον* (*sisara* n'est pas un mot latin; Pline qui le cite, *Nat.*, 11. 42 le donne comme grec : « Atheniensens eam tetradicen appellant, *Euboca sisaran.* ») *Anas*, *anitis* est également la flexion romaine, voir lexique s. v. Dans aucun de ces mots, l'influence de l'*a* de la syllabe initiale ne s'est exercée; il faut donc admettre que tous les mots en *-ār*, *-āris*, correspondant à des formes latines en *-er*, *-eris*, et y compris *Caesar* pour lequel d'ailleurs *Caeserem* est attesté, *C.I.L.*, IV, 2308.

etc., *caesaries* et *iubar*, sont des variantes dialectales provenant d'une région où l'apophonie n'existait pas, ou représentent des prononciations dialectales de mots du vocabulaire latin. C'est sur le domaine primitivement occupé par les dialectes de l'osque que ces faits ont dû naturellement se produire.

On pourrait être tenté de ramener à la même origine des formes telles que *hebes hebetis*, *seges segetis*, *teges tegetis*, *resex resexis*, *senecis senecio* à côté de *senex* qui surprennent en face de *ales*, *alitis*, *miles*, *militis*. M. Vendryes, *Intensité initiale*, §§ 340, p. 306, et 333, p. 294 suppose que ces formes « ont conservé leur *e* en seconde syllabe sous l'influence de l'*e* précédent ». Selon lui, l'accent initial frappant une syllabe initiale brève a débordé sur la seconde syllabe en la préservant de tout changement de timbre ou de quantité. *Hebes*, *seges*, *teges* s'opposeraient à *uēles uēlitis*, *satelles satellitis*, *merges* « botte, gerbe » *mergitis* (l'ablatif *mergite* est dans Virgile, *Georg.*, 2. 516), *termes terminis*, *caespes caespitis* où les conditions n'étant plus les mêmes, le passage de *e* à *i* a pu se réaliser.

L'hypothèse est séduisante, et semble recevoir une confirmation indirecte dans des faits analogues du germanique mis en lumière par M. Axel Kock dans les *Beiträge z. Gesch. d. deutsch. Spr. u. Litter.*, XIV, p. 53, et rappelés par M. Vendryes, *loc. laud.*, p. 129. Malheureusement, elle ne peut rendre compte de *equitis* génitif de *equus* où *e* est ancien et représente l'apophonie de *o* en syllabe fermée : *equus* remonte à **ekwot-s*, dont la formation est analogue à celle de gr. *ἰππότη-ης*, cf. Sommer, *Hdb. d. lat. Laut u. Forml.*, p. 399 (*peditis* génitif de *pedes* ne saurait être invoqué comme un second exemple contraire, puisqu'il a sans doute été formé secondairement d'après *equus*). Il faut noter en outre que la 1^{re} personne du pluriel de *legō* est *legimus* issu de **legomos* et non **legemus*, et que *legimini* remonte sans doute à **legemenai* (Henry, *Esquisses morphologiques*, V, 24).

La difficulté subsiste donc, tant qu'*equilis* n'aura pas reçu d'explication. Le cas de *seges*, *teges*, etc., n'est pas comparable à celui de *carcar*, *carcaris* coexistant à côté de *carcer*, *carceris*,

puisque les doublets **segitis*, **tegitis*, qui seraient conformes à la phonétique romaine, ne sont jamais attestés. Si d'autre part il est possible de considérer *seges segetis* « champ ensemencé », *resex resexis* « jeune vigne taillée », *teges tegetis* « natte » (mot rural à ce qu'il semble cf. Varron, *R. R.*, 1. 22. 1), comme des importations dialectales, l'explication vaut difficilement pour *hebes hebetis*, *senecis senecio* et toute la liste de mots donnée par M. Vendryes, *loc. laud.* C'est sans doute par des influences analogiques qu'il convient d'expliquer toutes ces formes : influence du nominatif sur les autres cas, du simple sur les composés ou les dérivés. Il se peut aussi que certaines aient été créées à des époques où l'intensité initiale avait cessé d'agir.

Avant de terminer ce paragraphe, il est nécessaire de signaler, pour la combattre, une hypothèse qui considère comme provenant d'un dialecte italique, où l'accent pénultième aurait été intense plus tôt qu'en latin, les formes *lucuna* à côté de *lacuna*, *tugurium* (supposé dérivé de **tegurium*), *ricinus* de **recinus* (lit. *erké*), *licinus* de **lecinus* (gr. *λεκροί*), *socors* de **secors*, *iocur* à côté de *iecur*. Cette théorie exprimée d'abord par M. Sommer, *I. F.*, XI, 341¹, a été reproduite par lui dans son

1. Der ursprünglichen Lautgruppe -cor an und für sich eine besondere assimilierende Kraft zuzuschreiben, wäre eine etwas sonderbare Annahme. Das Wahrscheinlichste ist, dass in *iocur* eine dialektische Erscheinung vorliegt : dafür spricht vor allem das späte Auftreten dieser Form und der Umstand, dass die gleichen Lautverhältnisse zeigenden *equos* und *secus* immer unverändert bleiben. Unter allen Umständen lehrt aber die Chronologie des Erscheinens von *iocur*, dass es mit den gewöhnlichen Fällen von o- Umlaut nichts zu thun hat. Auf irgend einem Gebiete des Lateins mag also auch die gutturale Tenuis für den Umlaut einer *ē* in offener Silbe durchlässig gewesen sein. Will man dies einmal einräumen, so mag man dialektisch auch den *i* Umlaut bei *c* annehmen. Man kann dafür *ricinus* « Viehlaus » aus **rēcinus* zu lit. *erké* « Schaflaus », Basis *erek-* (vgl. Hirt *Ablaut*, § 565) und das erst spät bezeugte *licinus* « aufwärtsgebogen » aus **lēcinus* zu *λόφος* auführen. Beide Wörter stammen vom Lande (*licinus* wird ursprüngl. von den Hörnern der Ochsen gebraucht). Jedenfalls beschränken sich diese dialektischen Beispiele auf den Umlaut vor der velaren Tenuis, für *t* und *p* ist nichts dergleichen nachzuweisen. » Sommer, *I. F.*, XI, 341.

Hdb. d. lat. Laut u. Formenl., p. 129. Elle est plus spécieuse que satisfaisante, car on ne connaît pas de dialecte italique où l'existence d'un accent pénultième ait pu être constatée, à l'époque où apparaissent les mots cités plus haut. Il peut s'agir aussi bien d'une assimilation qui se serait développée sporadiquement à Rome : en tout cas il est tout à fait arbitraire d'attribuer au phénomène une origine dialectale.

Traitement *ō* de la diphtongue *ou* (*eu*).

Ce traitement s'oppose dans toute une série de dialectes au traitement romain *ū* de la diphtongue *ou* avec laquelle s'est confondue en italique commun la diphtongue *eu*. Alors que les dialectes suditaliques maintiennent la diphtongue *ou*, osq. *toùtiks*, *toutad* de i.-e. **teutā*-, got. *fiuda*, v. irl. *túath*, cf. lit. *tautā*; osq. *Lúufreis* gén. sing. « Libéri », pélinien *loufir* « **loufirtō* », cf. gr. ἐλευθερίας, pélin. *Loucies*, *Nounis*, les parlers du Latium et l'ombrien la réduisent à *ō*. En prénestin le correspondant de lat. *Pollux*, gr. Πολυδεύκης est *Poloces*, *C.I.L.*, XIV, 4095, celui de *lūna* est *losna* qui provient d'un ancien **louksnā*; de ce thème *louk-* dérive un adjectif **lucinus* qui apparaît à Norba sous la forme *Locina*, *Not. d. Scav.*, sér. V, vol. XI, 1903, p. 255; en falisque, au pélinien *loufir* répond une forme *loferta* « liberta » d'un ancien **loudhertā*, Conway, *Ital. Dial.*, n° 324. L'ombrien ne connaît que *ō* : cf. *totām*, *totar*, en face de osq. *touta-*, *rofu*, *rofa* : lat. *rūfus*, gr. ῥεῦθω lit. *raūdas*. Le génitif des thèmes en *-u-* (4^{me} déclinaison latine) est en *-or* issu de **-ous*, **-ōs* : *trifor* en face de osq. *castrous*, lat. *domūs*. La forme de génitif *domōs* employée par Auguste, au témoignage de Marius Victorinus (cité par Mohl *Introduction à la chronologie du latin vulgaire*, p. 50) représente donc un traitement dialectal de **domous*. Sur le territoire ombrien, cette réduction de la diphtongue s'est maintenue, comme le prouve la forme *Ofentina* d'une inscription latine de Tuficum, *C.I.L.*, XI, II¹, 5702; et en osque, la diphtongue a tendu à se rappro-

cher de *ō* comme le prouve le nom latin de la ville campanienne *Nōla* en face du dérivé osque *Nūulanūs* du cippe d'Abella. C'est de ces dialectes que proviennent les emprunts latins *abdōmen*(?), *brōcus*, *fōnus* doublet de *fūnus*, *lōrea*, *ōpilio*, *pōmilio* doublet de *ūpilio*, *pōmilio*, *rōbus* et ses dérivés *rōbeus*, *rōbur*, *rōbigo*, *rōpio*. A cette liste il faut ajouter *bōbus* datif dialectal de *bōs* en face de romain *būbus*, et peut-être *poticio* en face de *pūsus*. On a, il est vrai, tenté d'expliquer différemment les doublets *ōpilio*, *ūpilio*, *Pōsilla*, *Pūsilla*; MM. Sommer et Brugmann ont essayé de démontrer que cette hésitation entre *ō* et *ū* était due à la place de la diphtongue avant l'accent tonique; hypothèse fautive puisque c'est sous l'influence de l'accent initial frappant justement la première syllabe *ow-* que la voyelle brève *i* a été absorbée dans *ūpilio*, *ōpilio* de **owi-poliō-n*. Il reste donc établi que *ūpilio* est conforme à la phonétique romaine, et que *ōpilio* est dialectal.

D'autre part, M. Solmsen, dans ses *Studien zur latein. Lautgesch.*, p. 82-109, a prétendu établir que le groupe *owe-*, *owi-* aboutissait à *ō*, par la réduction dans certaines syllabes inaccentuées de *we* à *o* qui en se combinant avec *o* (précédant respectivement *ǎ*) est devenu *ō* : ainsi **nowenos* de *nouem* aboutit à **noonos*, *nōnus*. Cette théorie est *à priori* invraisemblable. Si c'était, comme le suppose M. Sommer, la semi-voyelle qui disparaît, on devrait avoir

$$*nowenos > *noenos > *noinos > *nūnus.$$

Si comme l'a démontré M. Vendryes, *Intensité initiale*, §§ 251 et suiv., c'est au contraire la sonante qui dans cette position absorbe la voyelle brève suivante, on a

$$*nowenos > *nounos > *nūnus.$$

En réalité, aucun des faits sur lesquels M. Solmsen étaye sa théorie ne la justifie suffisamment¹. Les adjectifs en *-onsus*,

1. L'exposé suit l'ordre adopté par M. Solmsen dans son livre.

-ōsus ne reposent pas nécessairement sur un ancien *o-wyt-to-s, *owenssos, la comparaison des autres langues ne permet pas de rien fixer de précis : l'indo-iranien a -vant- : skr. *putrá-vant-*, zd *puθra-vant-* « qui a un fils », qui ne renseigne pas sur le timbre de la voyelle, le grec -φεντ- (*χαρι-φεντ χάρεις « qui a de la grâce ») avec *e* ; rien n'empêche de poser pour le latin un suffixe à voyelle alternante *o*, soit *-wont-to-; *uīnōsus* « qui a du vin » remonterait ainsi à *woino-wont-to-s, *woino-wons-so-s : *formōsus*, *formonsus* « qui a de la grâce » à *forma-wont-to-s*, *uirōsus* à *wiro-wont-to-s : dès lors la preuve en faveur de la règle de M. Solmsen tombe. *Cōntiō* sort en effet de *co(n)-uentiō, mais c'est un exemple de syncope de *we-* en syllabe inaccentuée; alors que *conuentus* subsiste, *co(n)uentiō* conformément à la loi de Barbelenet (Vendryes, *Intensité initiale*, p. 184) est syncopé et passe à *contiō* comme **quinque-nī* à **qui(n)c-nī*, *quīnī*; *couentionid* de l'inscription des Bacchanales est une graphie étymologique. De plus dans *contiō* l'influence analogique de *com-*, *con-* est évidente. *Nōnus* provient de **nowe-no-s*, mais a gardé la voyelle de *nouem* dont il était inséparable, *nondinum* de la loi de Bantia, *C.I.L.*, I, 197, 31 est une graphie d'après *nōnus*; dans le sud de l'Italie est attesté épigraphiquement le traitement normal ou dans *noundinum*, du SC. des Bacch., *C.I.L.*, I, 196. 23, *nounas* à Naples, *C.I.L.*, X, 2381, pélignien *Nounis*, Conway, *Ital. Dial.*, 239. De la graphie *conctos* du chant des frères Arvales, *C.I.L.*, I, 28, on ne peut rien tirer; c'est une copie tardive d'un texte mal compris; de même *o* de *pronontiato*, *pronontiatom erit* des *Fragmenta legum incertarum*, *C.I.L.*, I, 207. 208 (environ 104 avant l'ère chrétienne) ne prouve pas plus celui de *tolerint*, *tabolam*, I. 11 et 12 de la même inscription; tous sont dus à l'affectation archaïsante des textes officiels épigraphiques, dans lesquels un *u* est remplacé mécaniquement par *o*, quelle qu'en soit l'origine. *Nōla* est un nom propre qui affecte au plus la prononciation campanienne, l'osque a *Núulanús* avec diphtongue. Avant de prétendre que *dze noine* est une « umgekehrte Schreibung » pour *dze *none*, il faudrait d'abord fixer exactement la

lecture et l'interprétation de ce fragment très obscur de l'inscription de Duenos. *Môtus*, *fôtus*, *uôtum* de **mowetos*, **fowetos*, **uowetos* doivent leur *ô* à l'influence de *môuî*, *fôuî*, *uôuî* et ont à leur tour influencé le vocalisme de *moueo*, *foueo*, *uoueo*; ce n'est pas la seule trace de l'influence du vocalisme du parfait sur celui de l'adjectif verbal, comme le montrent *uîsus* formé d'après *uîdi*, *fûsus* d'après *fûdi*; *mûtâre* a au contraire un *û* conforme à la phonétique romaine. L'étymologie de *tōmentum* **toni* ē *mentum*, skr. *tavāḥ* « fort », *tāvīti* « il est fort » est fautive; *tōmentum* « rembourrage, bourre » provient sans doute de **tond-s-mentom*, **ton-s-mentom*; cf. *tondere*, comme l'a démontré M. Havet, *M. S. L.*, IV, 228; si *tôtus* provient de **towetos*, ce qui est très hypothétique, il peut avoir subi l'influence de *lot*, et d'ailleurs d'après le témoignage des langues romanes qui attestent **tüttus*, il a dû exister un doublet phonétique **tütus* de *tôtus*. *Lôtus* est la forme vulgaire et dialectale de *lautus* issu de **lawito-s*; *eluo* est la forme avec absorption normale de *lauo* en composition, et sur les participes *elûtus*, *dilûtus*, etc., on a refait un simple *lûtus*, comme on a recréé *clûdo* d'après *conclûdo*, *inclûdo*, etc.; *lôtor*, *lôtiô*, *lôtium*, *lōmentum* sont donc aussi des formes dialectales, cf. *collegium lotorum* sur une inscription d'Aricie, *C.I.L.*, XIV, 2518. L'étymologie de *glōria* par **clowesiā*, cf. skr. *çravasyām* est fautive et ne rend pas compte du *g* initial. Expliquer *ôlim* par **owelim*, **awelim*, c'est supposer « la persistance dans ce mot isolé du thème **arwo*- bien attesté seulement dans deux dialectes aussi voisins l'un de l'autre qu'ils sont éloignés du latin, le slave et l'iranien; l'*u* de *uls* et *ultra* peut sortir de *o* aussi bien que de *u*; **ouls* est une pure hypothèse; *ôlim* en face de *oble* n'est peut-être qu'un doublet comparable à *cûpa*, *cûppa*; sur *olim* et *ille*, cf. Rozwadowski, *I. F.*, III, p. 251 et suiv. » (Meillet, *Revue bourguignonne*, 1895, p. 229). *Omen* peut s'expliquer en partant de **ôwismen* avec *ô* qu'on retrouve dans skr. *âviḥ*, v. sl. *javê*; le gr. *ὄφις* a un *ô*; *ômen* serait le résultat d'une syncope qui est régulière à tous les cas autres que le nominatif et l'accusatif singulier, par exemple, au génitif singulier **ôwismenis* > *ô(s)minis*,

*ōminis*¹. *Opiter* de **awopater*, **awipater* est une forme vulgaire et dialectale pour **auṑiter*; *ōtium* doit sans doute être rapproché de got. *auṑida* « öde » comme le proposait Fick, *Etym. Wört.*, I⁴, 123; *pōmum* n'a sans doute aucun rapport avec *puer*, *pūpus*, *pūtus*, et il est peu probable qu'il signifie « le petit de l'arbre », comme le voulait Curtius, *Grundz. griech. Etym.*, 5^e éd., 287; les mots de cette famille ont tous le vocalisme *ū* : *pūsus*, *pūsa* dans Pomponius cité par Varron, *L. L.*, VII, 28

dic tu illam *Pusam*. sic fient mutua muli;
nam uere *pusus* tu : tua amica senex.

pūsio, Juvénal, VI, 34

nonne putas melius quod tecum *pusio* dormit.

La forme **pōtus* invoquée par M. Solmsen, et reprise par M. Vendryes, *Intens. initiale*, p. 213, qui devrait se trouver dans Virgile, *Catál.*, 9. 2, n'existe pas puisqu'il faut scander *pōtus* dans le pentamètre

dispeream nisi me pēdidit iste potus.

Les éditeurs modernes après Scaliger corrigent *potus* en *putus*. Il faut donc renoncer à expliquer par ce **pōtus* inexistant *Potoni* dans la même épigramme de Pomponius citée par Varron

fili Pōtoni sesquisenex puerum.

1. On ne peut dissimuler tout ce que cette étymologie a d'hypothétique. Elle est fondée surtout sur le témoignage de Varron qui, faisant dériver *ōmen* de *os*, suppose un intermédiaire non autrement attesté *osmen*, *L. L.*, VI, 76 et VII, 97. *Osmen* a sans doute la même valeur que *osnamentum*, *casmenae*, *cosmittere* (sur ces formes voir entre autres, Havet, *M.S.L.*, IV, 233; Ernout, *ibid.*, XIII, 334 sqq.). M. Havet, *loc. laud.*, supposait *ōmen* issu de **augmen*, et comparait pour le sens *auctor* : *ōmen* est le présage sur lequel on se décide; *ōmen* dans ce cas serait une forme dialectale par le passage de *au* à *ō*.

Les éléments dialectaux du vocabulaire latin.

De même la quantité du premier *o* de *poticiō* dans un sénéaire iambique de Plaute, *Bacch.*, 123

is stultior es barbaro poticio

est inconnue; *poticiō* peut former deux iambes, licence permise quand le vers se termine par un mot de quatre syllabes, cf. Térence, *Andr.*, Prol., 5

nam in prologis scribundis operam abutitur;

et Plaute emploie *putillus* dans *Asin.*, 694 (septénaire iambique).

hirundinem monerulam passerulum putillum.

Ni le sens ni la forme de *poticius* ne sont d'ailleurs bien établis; la glose de l'abrégé de Festus, 271, *Th. P.*, porte : « putitium dixit Plautus pro stulto », on entrevoit dans le codex Farnesianus... *tior est* (*lege es*) *barbaro*, qui est évidemment la citation de Plaute.

Il ne resterait donc, de cette famille de mots, pour établir le traitement *ō* du groupe *owe* que *Pōsilla* (Horace, *Sat.* II, 3. 216),

Rufam aut Posillam adpellet fortique marito

Mais c'est un nom propre et *Pusilla*, *Pusinna* sont attestés épigraphiquement : on a donc affaire ici à des doublets dialectaux comparables à prén. *losna* en face de lat. *lūna*. *Prōnus* ne dérive pas de **prowenos*, mais de **prōd-no-s* (Havet, *M. S. L.*, IV, 228), la voyelle longue se retrouve dans gr. *πρῶξα*, v. sl. *pravŭ*. *Rōma* n'est sans doute pas un mot indo-européen, et l'origine en paraît étrusque (cf. Schulze, *Latein. Eigenn.*, 579); *rōrārīŭ* ne représente pas un ancien **rowes-ar-ioi*, cf. Walde, *Latein. etym. Wört.*, s. v.

Donc aucun des exemples invoqués par M. Solmsen n'est solide; et il en est une foule d'autres sûrs qui contredisent sa thèse : **awe*, **awi* aboutissent normalement à *au*; cf.

<i>fauitor</i>	>	<i>fautor</i>
<i>cautum</i>	>	<i>cautum</i>
<i>avidus</i>	et	<i>audeō</i>
<i>rauos, ravidus</i>	et	<i>raucus</i>
<i>*auiceps</i>	>	<i>auceps</i>
<i>*auibubulcus</i>	>	<i>aububulcus</i>

comme **owe*, **owi* aboutissent à *ū* ; cf.

<i>*nouiper</i>	>	<i>nūper</i>
<i>providens</i>	>	<i>prūdens</i>
<i>*co-uiria</i>	>	<i>cūria</i>
<i>*iouis glans</i>	>	<i>iūglans</i>

(cf. volsque *couehriu*, Conway, *Ital. Dial.*, n° 252) ;

<i>*spowema</i>	>	<i>spūma</i>
-----------------	---	--------------

(cf. v. irl. *iūān* d'un ancien **oweno-*, **poweno-*, tous deux provenant d'une racine où *sp-* alternait avec *p-* à l'initiale.

<i>Iouilos</i>	>	<i>Iūlus</i>
<i>*nog^wedo-s, nowedo-s</i>	>	<i>nūdus</i>

(cf. got. *naqaþs*, v. isl. *nokkuedr*, irl. *nocht*, lit. *nūgas*, v. sl. *nagŭ*, skr. *nagnāh* ;

iuiuenis et *iūnior*,

pour lesquels il n'y a pas de trace de doublets **nōper*, **prōdens*, **cōria*, etc. Il est ainsi démontré qu'un *ō* représentant un ancien **owe*, **owi* dont la voyelle non intense a été absorbée, doit être d'origine dialectale en latin quand il ne s'explique pas par des influences analogiques.

Traitement *ō* de *au*.

La réduction de la diphtongue *au* à *ō* se produit dans les

parlers du Latium et le dialecte ombrien qui diffèrent en ce point de l'osque et du romain. A osq. *aut*, *auti*, lat. *aut* répond ombr. *ute*, *ote*, à osq. *ταυρεν*, lat. *taurus*, ombr. *turuf*, *toru* « tauros », à ombr. *frosetom*, lat. *fraudatum*. *Au*, maintenu dans quelques noms propres, aboutit finalement à *o* en prénestin, *C.I.L.*, XIV, 3369, *Plotia*, *Plotina*, en falisque *Pola*, lat. *Paula*, Conway, *Ital. Dial.*, n^{os} 330, 336 ; d'autres témoignages épigraphiques sont cités dans Lindsay-Nohl, *Latein. Spr.*, p. 45 et 46. En latin, la notation *au* de la diphtongue n'était pas une simple habitude graphique et correspondait à une prononciation réelle. Une première preuve se trouve dans l'aventure fameuse que Suétone rapporte de Vespasien : « Mestrium Florum consularem, admonitus ab eo plastra potius quam plostra dicenda, die postero Flaurum salutavit », *Vesp.*, 22. A une date assez basse de l'époque impériale, on avait donc encore à Rome le sentiment de la distinction entre *au* et *ō*. Une seconde preuve est tirée du témoignage de Festus qui attribue aux rustici la prononciation *orum* et *oriculas* « *Orata* genus piscis appellatur, a colore auri, quod rustici orum dicebant, ut auriculas oriculas. Itaque Sergium quendam praediitem, quod et duobus anulis aureis, et grandibus, uteretur, Oratam dicunt esse appellatum », *Festus*, 202, *Th. P.* *Orata* nom propre figure dans Cicéron, *Fin.*, 2, 70 : « quid affers cur... omnium horum magister, Orata, non iucundissime uixerit ». Enfin la réduction de *au* à *ō* ne saurait être considérée comme étant commune à tout le latin vulgaire. En effet le sarde a conservé *au* jusqu'à nos jours ; le provençal du moyen âge ne connaissait que *au* ; dans les parlers rétiques, en sicien, en roumain, *au* est demeuré *au* ; le portugais atteste le degré intermédiaire *ou* du passage de *au* à *ō*. D'autres preuves indirectes attestent encore l'existence réelle de *au* en latin et en roman ; l'opposition de *aula* et *olla* ; le maintien de la sourde dans les formes romanes issues de *plautus*, voir lexique, s. v., *olla* et *plôtus* ; enfin le traitement *ch* et *j* de *c*, *g* dans fr. *choue*, *chou*, *joue* issus de *causam*, *caulem*, *gautam* ; voir Zauner, *Romanische Sprachwissenschaft*, I, § 44, 1.

La réduction de la diphtongue est donc un phénomène qui s'est accompli partiellement dans certains dialectes italiques, soient les parlers ruraux du Latium et l'ombrien, mais qui ne saurait être attribué ni au latin de Rome, ni à la *κοινή* impériale dont sont issues les langues romanes. Mais les patois latins ont eu assez d'influence pour faire pénétrer dans le vocabulaire de Rome une série de mots isolés ou de doublets où l'on chercherait en vain la diphtongue à laquelle l'étymologie leur donne droit. Ce sont *clōdus*, *clōstrum*, *cōda*, *cōdetum*, *cōdex*, *cōles*, *cōleus*, *cōpō*, *flōcces*, **fōx* (dans *fōcale*, *fōcaneus*, *suffōcō*), *lōretum*, *lōtus*, *lōmentum*, *ēlōtus*, *lōtium*, *ōlla*, *ōmen* (?), *ōmentum*(?), **ōpiter*, *ōricula*, *ōricilla*, *ōpiscor*, *plōdō*, *plōstrum*, *plōtus*, *rōdus*. Ces formes pénétrèrent sans doute dans le langage de la plèbe illettrée, tandis que la classe instruite maintenait soigneusement la diphtongue dans les doublets *claustrum*, *cauda*, *caules*, *caupo*, *faux*, *laurus*, *aula*, *auris*, *auspicor*, *plaudō*, *plaustrum*, *plautus*, *raudus*. Les grammairiens et les lettrés, ayant le sentiment que *au* romain équivalait à *ō* « rustique », furent amenés à substituer *au* à *ō* dans des mots où ce dernier était phonétiquement régulier. Ainsi s'expliquent les graphies *cautes* au lieu de *cōtes*, *aureae*, *auriga*, *ausculum*, *ausculor*, *austia* dérivés de *ōs* (où d'ailleurs la question se complique de l'existence d'une alternance i.-e. **ō(u)s*, **aus-*, voir Walde *Lat. etym. Wört.*, s. v.). M. Thurneysen, *K. Z.*, XXVIII, 157 considère encore comme étant de ces « hyperurbanismes », *plaudō*, *cauda*, *caupo*, *aula*, *clāudus*, *Claudius*, *claudicat*, *claudipes*, *fauces*, *Plautus* ; mais cette doctrine repose le plus souvent sur des étymologies indémonstrables, ou franchement fausses ; elle ne se vérifie guère que pour *haurire*, où le sarde *orire* semble bien attester un *ō* primitif, *au* y étant représenté par *au*, *a* (dans ce cas il faut renoncer à rapprocher, comme le fait M. Walde, *haurio*, de v. isl. *ausa*, gr. *αὔω*). On trouvera une discussion particulière de chacun de ces cas dans le lexique *sub verbis*.

Il existe encore trois mots pour lesquels les manuscrits fournissent des graphies *au* et *ō* : *caurus* « vent du nord » et *cōrus* ; *pausea* et *pōsea* « sorte d'olive », *saurix* et *sōrix* « sorte

d'oiseau ». Mais il est impossible de décider si les formes avec *ō* sont dialectales ; *cōrus* qu'on a rapproché de lit. *sziaurē*, *sziaurys* « vent du nord » (de **kēur*-?), v. sl. *sēverŭ* peut s'expliquer phonétiquement en latin, si on part d'une diphtongue à premier élément long **kō(u)ro*- ; *pōsea* (dans Caton, *A. G.*, 6. 1, Varron, *R. R.*, I. 24. 1) est sans étymologie connue ; ce n'est qu'un expédient de rattacher ce mot à un gr. **πασέα* non attesté ; *sōrix uel saurix* « auis tributa Saturno ab auguribus », ne figure que dans un passage de Marius Victorinus, *G. L. K.*, VI, 26. 7 ; le sens et la forme en sont tout à fait obscurs.

On ne peut tenir compte de la graphie *aurichalcum* qui est due à un faux rapprochement avec *aurum*, comme le prouvent la glose de l'abrégé de Festus : « aurichalcum uel orichalcum quidam putant compositum ex aere et auro, siue quod colorem habeat aureum, orichalcum sane dicitur, quia in montuosis locis inuenitur, mons etenim graece ὄρος appellatur », *P. F.*, 7, *Th. P.*, et le jeu de mots de Plaute sur *aurum* et *aurichalcum*, *Curc.*, 201 et 202 : « auro contra cedo modestum amatorem : a me aurum accipe. — Cedo mihi contra aurichalco quod ego sane seruam. » et de Cicéron, *Off.*, 3. 92 « si quis aurum uendens orichalcum se putet uendere ».

Orichalcum est une transcription du gr. ὀρεχάλκος ; l'orthographe étymologique « aurichalcum » ne correspond pas à une prononciation réelle.

Traitement *ō* de la diphtongue *oi*.

La diphtongue *oi*, maintenue en osque et en pélignien, aboutit en romain normalement à *ū*, osq. *ūttiuf* « usus », pélign. *oisa* « usa », lat. *ūtor*, arch. *octor* ; en ombrien au contraire, elle aboutit à *ō*, noté *u* dans l'alphabet indigène, mais *o* dans l'alphabet latin, ombr. *pōra* « quā », osq. *poizad*. C'est l'état du prénestin *coraueron*[*t*], *C. I. L.*, XIV, 2847, lat. *cūrauerunt*, issu d'un ancien **coisā*-, attesté par pélign. *coisatens*, Conway, *Ital. Dial.*, n° 239. La variante *pōmex* qu'on lit *C. G. L.*, III,

581, 18; 587. 12 du lat. *pūmex* représentant un ancien **poimex* (apparenté à **spoima* qui a donné *spūma*), v. h. a. *feim*, v. sl. *pěna* « écume, mousse » présente ce caractère dialectal. Elle est importante, parce que c'est à elle que remontent les dérivés romans ital. *pomice*, fr. *ponce*, esp. *pomez*, et les emprunts germaniques v. h. a. *bumiz*, ags. *pumic*, cités par M. Meyer-Lübke, *Einführung*, p. 111.

Réduction de *ei* à *ē*.

La diphtongue *ei* dans tous les dialectes italiques autres que le latin a tendu à se rapprocher du son *ē*, tant en syllabe initiale ou intérieure qu'en syllabe finale. Alors que dans le latin de Rome le timbre du second élément de la diphtongue a triomphé, et que *ei* a abouti à *ī*, partout ailleurs on constate la prédominance de l'élément *e*. L'osque maintient dans l'alphabet national la notation de la diphtongue *deīuai* « *diuae* ». *deikum* « *dicere* », *eh-preīui...*, cf. lat. *priuos* *Diduei* « *Ioui* »; mais déjà la réduction est accomplie dans *ceus* « *ciuis* » d'une racine **kei*- qu'on retrouve dans got. *heiwa-frauja* « *Hausherr* », voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v., et dans *Minies* d'une inscription de Capoue à côté de *Mitnieis*. Dans les inscriptions latines de Pompéi, on trouve une forme de datif *labore*, *C.I.L.*, IV, 2310 *k*; à Panhormus, sur un territoire de langue osque *Apoline*, *C.I.L.*, X, 7265, *Apolone*, *C.I.L.*, X, 4632. C'est l'état des dialectes intermédiaires entre l'osque et l'ombrien, volsque *deuē Declune* « *diuae Declunae* », Conway, *Ital. Dial.*, n° 262, marrucin gén. *Ioues, patres, ocreis* qui reposent sur **Ioueis*, **patreis*, **ocreis*, cf. osq. *Liukanateis, ufteis*. *E* des formes marrucines ne correspond pas à la désinence latine *-es*, *-is*, puisqu'un *ē* dans cette position est syncope dans ces dialectes. L'ombrien a partout *e* par exemple dans *preuer* « *singulis* », osq. *preīuatud*, lat. *priuos*, *etu* de **citōd*, lat. *itō*, *Matrer* « *Matris* », osq. *Maatreis*, *Iuue* « *Ioui* ». Les parlers du Latium, et ceux qui sont attestés sur

des régions de langue autrefois osco-ombrienne se séparent également du latin : à Préneste sont attestés les datifs *Hercole*, *C.I.L.*, XIV, 2891, 2892 ; à Tibur, *Marte*, *C.I.L.*, I, 62 ; à Tusculum, *Maurte*, *C.I.L.*, I, 63 ; à Albe, *patre*, *C.I.L.*, IX, 4177, à Vrbs Saluia, *Ioue*, *C.I.L.*, IX, 7265, à Lanuvium, *Iunone*, *C.I.L.*, I, 1110, dans le lucus fratrum Arualium *Forte*, *C.I.L.*, VI, 167, sur le territoire falisque *Abelese*, *Plenese*, Conway, *Ital. Dial.* 336, *C.I.L.*, XIV, 3160, I⁴, 1313 ; chez les Marses, *Valetudne*, *C.I.L.*, X, 3812, 3813, *patre*, *ibid.*, 3808, *socique*, *Martses* « sociisque, Marsis » de **sociisque*, **Marseis*, Conway, *Ital. Dial.*, 267. A Spolète, en pays ombrien, on a *Ioue*, *C.I.L.*, XI, 4766 ; à Pisaurum, également en pays ombrien, *Iunone*, *C.I.L.*, I, 172 et 173, *matre* 177, *sede* 178, *salute* 179 ; *honore* 188 ; *Dioue*, *C.I.L.*, VI, 3692 ; sur une inscription du lac Fucin *iue*, ombr. *Iuue*, lat. *Iouī* ; dans le Picenum à Cluentum *Apolline*, *C.I.L.*, IX, 5803, à Norba, au bord des marais Pontins, entre Cora et Setia, *Iunone* à côté de *Iunonei* d'une autre inscription (*Notizie degli Scavi*, série V, vol. XI, p. 255, 1903). Ces formes dialectales de datif ont pénétré dans la langue officielle et juridique, *iure ciuili studere* (Cicéron), *duumvir iure dicundo* (inscript.), *ubei ioure deicundo praeesse solent lex Acilia repetundarum*. *C.I.L.*, I, 198, l. 31 à côté des datifs *fraudei*, l. 28, *iudicei* 60, *maiorei* 60, 75, *alterei* 76, *praetori* 39, *quaestori* 73 ; *alieno iure subicere* (Digeste), *lex opere faciundo*, Cicéron, voir Neue-Wagener, *Latein. Formenlehre*, I³, 298 sqq., et Meillet, *De quelques innovations de la déclinaison latine*, pp. 5 et 35.

Au témoignage de Quintilien, Tite-Live employait *sibe* et *quase*, et c'était sans doute un des caractères de cette « pataunitas » que lui reprochait Pollion : « *sibe* et *quase* scriptum in multorum libris est, sed an hoc uoluerint auctores nescio : T. Liuium ita his usum ex Pediano comperi, qui et ipse eum sequebatur. Haec nos *i* littera finimus ». *Inst. Or.*, I, 7. 24.

En syllabe non finale, *ei* passe à *ē* à Pisaurum : *Lebro*, lat. *Libero*, *C.I.L.*, 174, et sur le territoire des Marses : *uecos*, lat. *uīcus*, *C.I.L.*, I, 183, add., p. 555, cf. IX, 3849 ; *uecus*, *C.I.L.*,

I, 3813, *ueci*, C.I.L., IX, 3374 et le nom propre falisque *Vecineo* = lat. *Vicinius*, Conway, *Ital. Dial.*, n^{os} 327-328. Des traces de cet état apparaissent encore en latin, cf. Quintilien, *Inst. Or.*, I, 4, 17 : « quid? non *e* quoque *i* loco fuit? Menerua et Leber et magester et Dioue Victore non Dioui Victori? » *Leber* cité ici est exactement comparable à *Lebro* de Pisaurum, et correspond à lat. *Liber*, osq. *Lúu'freis*, gén. « *Liberi* » ; *Lêber* représente un ancien **Loudh-ros*, avec passage de la diph-tongue *ou* à *oi*, puis *ei* entre *l* et labiale, et réduction dialectale de *ei* à *ē*. A côté de *Lêber*, Servius signale une forme sabine *Lebasius*¹ qui est à *Liber* comme le prénestin *Numasius* est à lat. *Numerius*. L'adjectif *dēlērus* attesté à côté de *dēlīrus* et dérivé de *lira* ancien **leisa* n'est donc pas d'origine romaine.

Varron attribue aux rustici les formes *speca* et *uella* : « *spica* autem quam rustici, ut acceperunt antiquitus, uocant *specam*, a spe uidetur nominata », *R.R.*, I, 48. 2, et *ibid.*, I, 2, 14 : « rustici etiam nunc quoque uiam *ueham* appellant propter uecturas, et *uellam* non uillam, quo uehunt et unde euehunt ». *Spīca* et *spēca* remontent tous deux à **speica* ; le premier est conforme à la phonétique romaine, le second est dialectal. *Spēca* n'a pas survécu dans les langues néo-latines qui n'ont conservé que *spīca*, **spīcum* : sard. *ispiga*, esp. *espiga*, port. *espiga*, cat. *espiga*, prov. *espiga*, *espīc*, ital. *spiga*, bergam. *spiga*, fr. *epi*, rhét. *spīc*, roum. *spīc*. Mais c'est à **stēua* dialectal au lieu de *stīua* romain, dont l'alternance suppose un prototype **steiua*, que remontent milanais *streuva*, esp. *esteva*, ital. *stegola* cités par Meyer-Lübke, *Einführung*, p. 110 ; de même c'est du dialectal *ēlex*, et non de *īlex*, que dérivent ital. *elce*, prov. *euse*.

Enfin, au lieu d'expliquer roum. *vecin*, fr. *voisin*, esp. *vecino*, par une dissimilation du premier *i* atone par *i* tonique suivant, comme le fait M. Meyer-Lübke, *loc. laud.*, p. 121, on peut les considérer comme représentant un ancien **uēcinus*

1. Servius *ad Georg.*, I, 7 : « quamuis Sabini Cererem Pandam appellant, Liberum Loebasium, dictum autem, quia graece λαιβή dicitur res diuina. » *Loebasius* est une simple graphie étymologique.

dérivé normal de *nēcus* attesté épigraphiquement, auquel devait se rattacher géographiquement le *uella* cité par Varron.

Réduction de *ai* à *ē*.

La réduction de *ai*, *ae* à *ē* est une des caractéristiques les mieux connues des parlers du Latium, qui cette fois encore marchent de pair avec l'ombrien, tandis que l'osque et le pélignien, qui maintiennent *ai*, *ae*, sont d'accord avec le latin de Rome. A osq. *prai*, lat. *prae* s'oppose ombr. *pre*; au mar-
rucin *aisos* apparenté à osq. *aisusis* « sacrificiis » répondent marse *esos*, volsque *esaristrom*. En territoire ombrien, cette réduction s'est maintenue dans les parlers latins qui se substituèrent au dialecte indigène : deux inscriptions de Spolète portent *cedre*, *cedito* = *caedere*, *caedito*, *C.I.L.*, XI, 3766. *bone dee*; *C.I.L.*, XI, II¹, 4767, une autre de Pisaurum, *Cesula*, = lat. *Caesula* « caesiis oculis », et *Diane*. On a de même en territoire marse *Victorie*, *C.I.L.*, IX, 183, add. p. 555, *Fortune*, *C.I.L.*, I, 64. Dans les environs immédiats de Rome, le falisque réduisait la diphtongue dans *pretod*, *pret...*, lat. *praetor*, *praetores*, Conway, *Ital. Dial.*, n^{os} 321, 323, ainsi que le prénestin *Ces[ula]*, *C.I.L.*, XIV, 3193. Au témoignage des inscriptions s'ajoute celui des auteurs; Lucilius attribuait aux *rustici* la prononciation *pretor* et *Cecilius* : *Cecilius pretor ne rusticus fiat*, Luc., IX, 10.

D'après un renseignement fourni par Varron, *L. L.*, VII, 96, « *rustici pappum* (dicunt) *mesium* non *maesium* ». De la phrase de Varron, il faut rapprocher la glose de l'abréviateur de Festus « *Maesius lingua Osca mensis Maius. Osci enim a regione Campaniae, quae est Oscan, vocati sunt* ». *P. F.*, 109, *Th. P. M. von Planta*, *Gramm. osk.-umbr. Dial.*, II, 207 a démontré que le *mesius* de Varron, comme le *maesium* osque de Festus sont un même mot, dérivé à l'aide du suffixe *-yo-* d'un comparatif **ma(h)-is-* (cf. le *mais* de la table de Bantia). Les *rustici* dont parle Varron emploient *mesius* avec le sens de *pappus*,

de même qu'en latin *maior* s'emploie avec le sens de « âgé, plus âgé ». Si l'on songe que les Sabins maintiennent -s- intervocalique (cf. le nom propre *Casinum* donné comme sabin par Varron, *L. L.*, VII, 29) et réduisent la diphtongue *ai* à *ē*, et si l'on se rappelle que la plupart des citations dialectales faites par Varron sont tirées du vocabulaire sabin, c'est aux *rustici* du Samnium qu'on attribuera le *mesius* équivalent au *pappus* latin.

Edus, forme de la campagne latine correspondant à romain *haedus*, *lœuir* au lieu de **laeuir* non attesté, *fēnum* ont sans doute la même origine.

E issu de *ae* n'avait pas la même prononciation qu'un *ē* primitif, c'était un *ē* ouvert, qui dans les langues romanes s'est confondu avec *ē*¹, tandis que *ē* ancien se confondait avec la voyelle plus fermée *i*. Aussi la graphie *ae*, qui correspondait à une prononciation *ē* ouvert a-t-elle pénétré indûment dans une série de mots où elle est aussi incorrecte qu'inattendue, *scaeptrum*, *scaena*, etc., voir Lindsay-Nohl, *Latein. Sprache*, p. 48. Les langues romanes confirment ici une loi phonétique des dialectes italiques et latins différents du parler de Rome : « Les diphtongues, en se réduisant, tendent à prendre le timbre de leur élément vocalique, et aboutissent ainsi nécessairement à des phonèmes moins fermés que les phonèmes correspondants du latin de Rome ». *Ou*, *au*, *oi* y aboutissent à *ō*; *ei*, aboutit à *ē* (fermé); *ai* à *ē* ouvert.

E en hiatus au lieu de *i* est attribué aux *rustici* par Varron, *R. R.*, I, 2, 14 « rustici... uiam ueham appellant »; du *ueha* cité par Varron, il faut rapprocher *cōnea*, *filea* de Préneste, *filea*, etc. du falisque, Conway, *Ital. Dial.*, 334; des exemples tirés de différents parlers latins différents du romain sont réunis dans *M. S. L.*, XIII, 319. C'est à ces parlers que le latin a emprunté *aleum*, doublet de *allium*, cf. *āleato* dans Plaute,

1. Il y a hésitation pour *fēnum*, voir lexicque; le portugais *sebe*, esp. *seto* remontent à *sēpes*, *sēptum*; d'autres exemples sont dans Meyer-Lübke, *Gr. L. R.*, I, § 292, p. 253 de la trad. française.

Mostell., 48, *labea* « manivelle de moulin à huile », *trabea* « robe blanche ornée de bandes de pourpre », mot sabin, *talea* « peau d'oignon » (doublet de *talla*, dialectal à un autre titre). D'autres exemples sont réunis dans Lindsay-Nohl, *Latein. Sprache*, p. 24. L'orthographe ombrienne hésite entre *uia*, T. Eug., VIb. 52, etc., et *uea*, I b 14, 23; l'osque note dans ce cas un *i* ouvert (*i*) *uîû*, *uîam*, etc. Sur l'emprunt à l'osque *agea*, voir lexique, s. v.

Traitement de *e, o* + *r* + consonne.

Dans certains dialectes italiques différents du latin de Rome, une voyelle brève *e* ou *o* placée devant un groupe composé de *r* + consonne (généralement gutturale ou nasale) tend à se fermer et passe à *i* :

$$\begin{aligned} e + r + c \text{ (ou } n) &> irc, irn \\ o + r + c \text{ (ou } n) &> urc, urn. \end{aligned}$$

Devant gutturale, le traitement est bien établi. Tandis qu'à Rome le groupe demeure stable, on a en prénestin :

Mirqurios, *Mircurios*, *C.I.L.*, XIV, 4099; 4106; dans le Picenum, *Mircurio*, *C.I.L.*, IX, 5350; à Lucérie *stircus*, *C.I.L.*, IX, 782. Cette prononciation était connue de Varron, *de sermone latino*, I, fr. 4 « nostris auribus secus placet, scilicet per *e* ut et *Mercurius* et *commencia* dicantur ». Velius Longus, *G.L.K.*, VII, 7, 7.13, s'inspirant de cette phrase de Varron, attribue aux *antiqui*, *Mircurius* et *commircium*. A cette dernière forme est comparable l'osque *amiricatud* « sine mercede » qui correspondrait à lat. **immercato*; dans ce mot la fermeture de *ē* a précédé l'anaptyxe du second *i*. *Firmus*, **firtum*, (*h*)*ircus* qui proviennent de **fergmos*, **ferctum*, **herk^wos*(?) sont donc des importations dialectales. Le témoignage de *merx* démontre que la fermeture de *e* n'est pas due, comme l'a soutenu M. Niedermann, *ē und i im Latein.*, pp. 14 et 84, à la présence d'un groupe de trois consonnes après la voyelle.

Le groupe *-irc-*, *-irg-* qui était inconnu à l'indo-européen ne figure en latin que dans *circus*, *uirgà* et *uirgō*. Le premier est sans doute un emprunt au grec *κίρκος*; l'étymologie des autres est inconnue.

La fermeture de *ĕ* devant un groupe composé cette fois de *r* + nasale, qui semble s'être réalisée dans *hirnea*, *irnela*, *hirnula* doit être d'origine non romaine. Ces mots en effet se rattachent peut-être à une racine indo-européenne **gher-* « contenir » représentée en latin de Rome par *(h)erneum*, voir Lexique, *s. v.*

*Irpe*x est probablement dérivé du samnite *(h)irpus* « loup »; *scirpus*, qu'il est impossible de rattacher à skr. *çarah* « roseau », comme l'a fait M. Bartholomae, *Zeits. d. morgenländ. Gesellsch.*, L., 700, rappelle par son consonantisme initial certains mots étrusques (Stolz, *Hist. Gramm.*, I, 301), et doit être d'origine non indo-européenne. Aucun des deux mots ne démontre l'existence d'un groupe *-irp-* en latin.

O en ombrien présente dans les mêmes conditions une altération exactement comparable à celle de *ĕ*. Au latin *cornix* répond ombr. *curnaco*, *curnase*. C'est à un diminutif du mot ombrien **curnacla* que M. Havet, *Bull. Soc. Ling.*, vol. III, lxxvij, a rattaché l'italien *cornacchia*. Selon lui l'a de l'italien ne peut s'expliquer par la forme latine *cornicem*, car « on ne saurait citer un second exemple d'un *i* accentué latin devenu *a* en italien¹ ». *Furnus* est donc un doublet dialectal de *fornus*; tous deux remontent à un ancien **g^why-no-s*; de même le nom de l'« ours », *ursus* de **orcsos*, i.-e. **rk^hpos*, donné comme lucanien par Varron, et qui serait à Rome **orsus*, et le nom de la « fourche » *furcà* de i.-e. **ghy-tlo-*. Le traitement *ur* de **r* en latin est peut-être phonétique après labio-vélaire non aspirée; c'est ce qu'enseignerait l'opposition de *gurdus* issu de i.-e. **g^wr^h-do-s* (gr. *βραδύς*), et de *cor* issu de i.-e. **k^hrd-* (gr. *καρδία*), *hordeum*

1. Il faut noter toutefois que cette explication du mot italien n'est pas généralement admise. Pour Mohl par exemple, *Chronologie du latin vulgaire*, 161, note 2, l'a de *cornacchia* est aussi récent que celui de *cronaca* et autres semblables.

de *ghyzd- (v. h. a. *gersta* « orge », gr. γερσθή). D'ailleurs si **ɣ* était représenté à Rome par *ur*, la coexistence de *furnus* et de *formus* ne s'expliquerait pas.

Cor, *hordeum* et *corpus* montrent qu'en latin *o* subsiste devant -rd-, -rp-; *turdus* « grive » issue de **tyzdo-s*, *turpis* de **typis* doivent donc avoir la même origine que *furca*, *furnus*, etc.

Stircus, *hircus*, *Mircurios*, *commircium* sont à *furca* et *ursus* ce que *irnea*, *irnela* sont à *furnus*. Les deux séries sont parfaitement concordantes : il faut signaler seulement que pour *o* la fermeture de la voyelle est attestée non seulement devant gutturale ou nasale mais devant dentale ou labiale.

M. Meyer-Lübke, *Philol. Abhandl. Schweizer-Sidler gewidmet*, p. 21 sqq., a dressé un tableau des formes qui présentent *o* devant *r* + consonne ou sonante, et de celles qui ont *u* devant le même groupe. Les premières sont conformes à la phonétique latine, et n'intéressent pas cette étude. Dans les secondes, les unes ont *ur* issu de **ɣ* après *w* ou après labio-vélaire : c'est le cas de *gurdus*, *gurges*, *scurra*; d'autres ont un *u* ancien comme *turgeō* apparenté à *tumeō*, *curuos*, *curlus*, cf. gr. κυρτός, kurde kûrd « court » (Bartholomae, *Zeitschr. d. morgenl. Gesell.*, L, 702), *turba*, *turbō*, gr. τύρβη, att. τύρβη, *turris*, *urceus*, *urna* empruntés du gr. τύρσις, ὕρχη; d'autres sont sans étymologie claire : *burra* « bure », *reburrus* « aux cheveux hérissés », *urruncum* « partie inférieure de l'épi », *spurcus* « sale », *lurco* « gourmand », *sturnus* « étourneau », *urbs* « ville », *uruos* « circuitus ciuitatis », *uruom* « quod bubulcus tenet in aratro », *turma* « escadron », *tursio* « sorte de poisson », *turtur* « tourterelle ». Enfin on a vu que l'emprunt expliquait *turdus*, *ursus*, *furnus* et *turpis*.

Le latin, en se répandant à travers l'Italie et en absorbant les parlers locaux, n'a pas réussi à faire disparaître toute trace de ce dialectisme. Jusqu'à une époque assez basse, on trouve, sporadiquement, il est vrai, des graphies comme *Förtunata*, *C.I.L.*, VI, 7527, *órnau(it)*, *C.I.L.*, X, 6104 (époque d'Auguste), *órnaire*, *C.I.L.*, XII, 4333 (époque des Antonins), *órnatum*, *C.I.L.*, X, 6009, 8; *órnaú(it)*, *ib.*, 6104; *exórnauer(unt)*,

ibid., 1839. signalés par M. Vendryes, *Intens. initiale*, p. 346. Marius Sacerdos dénonce comme un barbarisme la prononciation *pērnix*, *G.L.K.*, VI, 451, 5. Le signe de la longue n'indique pas que la voyelle avait une durée d'émission plus longue qu'un *o* ou un *e* ordinaire, mais que le timbre en était plus fermé. L'appendix Probi enseigne *formica* non *furmica*; le gr. τόρνος est devenu *turnus* en latin vulgaire: esp. *tornar*, ital. *torno* avec *o* fermé; *furmica* et *turnus* doivent avoir la même origine que *furnus*, *furnacator*. On a même signalé des traces de fermeture de *a* devant *r* + consonne, par exemple dans *arma*, voir Lindsay-Nohl, *Latein. Spr.*, p. 161. Le peu d'extension du phénomène, et sa disparition dans les langues romanes contribuent à prouver son origine dialectale.

Passage de *o* à *u* devant explosive labiale géminée.

Au témoignage de Festus, c'était une caractéristique du parler de Tusculum, et du falisque où le gr. σπρόφος était représenté par *struppus*, correspondant à latin de Rome *stroppus*. Le doublet *ubba* de *obba*, signalé par Nonius, 146, 8 apparaît donc comme dialectal : « obba poculi genus quod nunc ubba dicitur ».

Maintien des groupes *enc*, *onc*.

Par contre alors qu'en latin, *ĕ* devant nasale + gutturale passe à *i*, comme dans *tinguo*, gr. τέγω (le maintien de *e* dans *menceps*, *nomenclator* est dû à ce que le premier terme de ces composés était trop reconnaissable pour que son vocalisme pût être modifié), le groupe *-enc-* se maintient intact dans *iuuencus*, *iuuenca*. M. Hoffmann, *Bezzenb. Beitr.*, XVIII, 159, suppose que la préservation de *ĕ* est due à l'influence de *iuuentus*; mais l'emploi de *iuuencus*, *iuuenca* pour désigner un jeune homme ou une jeune fille est très rare et n'apparaît que chez les poètes de l'époque impériale (Horace, *Od.*, 2, 8, 21; Ovide, *Her.*, V, 117).

Il est plus vraisemblable de supposer que *iuuencus* provient d'un dialecte où la loi valable en latin ne s'exerçait pas. En osque, la loi latine paraît avoir existé, quoiqu'on ne puisse l'appuyer que d'un seul exemple, et suspect, puisque c'est un nom propre, *Tintiriis* issu probablement de **Tenktrio*-, et apparenté à gr. τέτρω, lat. *linguō*, *tinctus* (on ne peut tenir compte du pélingien *incubat* qui paraît être emprunté directement au latin); mais en ombrien, la fermeture de *e* en *i*, en cette position, ne paraît pas s'être réalisée entièrement; à côté de la graphie *cringatro* *T.E.*, VI b, 49, *krikatru*, II b, 27. 29, d'une racine **krengħ-*, cf. v. sl. *kragŭ* « cercle », v. angl. *bring* et la forme parallèle lat. *clingo*, on lit *krenkatrum*, I b, 11; sont attestés également *iuengar* « iuuencae », *T.E.*, VII b, 2, *iuenga*, VII a, 31, *iueka*, I b, 40, 42. Il est à remarquer que justement pour le correspondant ombrien de *iuuencus*, on n'ait jamais la graphie **iuinga*-. De même, le sabin *cupencus* (voir Lexique *s. v.*) ne paraît pas avoir connu la fermeture de *ĕ* en *ĭ*. C'est donc de ces régions que doit provenir *iuuencus*, mot rural, dont l'emprunt à Rome ne saurait surprendre.

Enfin pour compléter le parallélisme, on connaît au moins deux dialectes où ne se réalise pas la fermeture de *o* devant nasale + gutturale, qui est normale à Rome, cf. *uncus* en face de gr. ὄνος. Un parler très voisin du romain, le prénestin, a *tongitio* « notio »; un dialecte beaucoup plus lointain, l'osque, a *ionc* « eum », en face du latin *hunc* anciennement *bonc*. Le verbe *tongere* introduit dans le vocabulaire latin par le poète Ennius se dénonce donc comme un emprunt; c'est également ainsi que doit s'expliquer l'adjectif *longus* dont l'*o* est anomal.

Mais le maintien de *o* devant ce groupe n'a pas dû persister longtemps, ni avoir une grande extension dialectale. Le latin, au contraire, tend généralement à fermer *o* devant *n* + consonne. Ainsi *o* + *nd* passe à *und*. Les grammairiens connaissent *futes*, *frundes*¹, voir Lindsay-Nohl,

1. Priscien, 1, 26, 33, *G.L.K.* : « *Futes pro fontes, frundes pro frondes...*, quae tamen a iunioribus repudiata sunt, quasi rustico more dicta. » Au contraire de l'italien, l'espagnol *fuate* représente la prononciation classique.

Latin. Sprache, p. 37; on trouve sur une inscription frute « frontem », *C. I. L.*, X, 8249. Ces graphies concordent avec l'état de l'italien moderne où *o* est fermé: *ponte*, *fronte*, *fronde*; cf. sarde *tundere*, sicil. *tunniri*. L'isolement de formes comme *tongere* les condamnait à disparaître ou à se modifier conformément à la phonétique latine. Dans le cas de *tongere*, c'est la première possibilité qui s'est réalisée.

Fermeture des voyelles longues *ē* et *ō*.

Un caractère commun à tous les dialectes italiques est la fermeture des voyelles longues *ē*, *ō*, et on sait le rôle important qu'a joué le phénomène dans la phonétique des langues romanes. En osque, le passage de *ē* à *ī* est déjà réalisé; cet *ī* issu d'un ancien *ē* était moins fermé qu'un *ī* ancien; le premier dans l'alphabet national est noté *i* ou *īī*, le second *i*, *īī*. De même *ō* y est devenu *ū* noté *u*, *uu*, *u*, sans qu'ici la graphie ait noté une différence de prononciation entre *ū* ancien et *ū* issu de *ō*. Ainsi à lat. *lēge* correspond osq. *ligud*, le thème **fēs-* de lat. *fēstus* apparaît sous la forme **fīs-* dans *fīisnu*, *fīsnam* « fanum »; *Fluusaī* est en latin « Florae »; sur la persistance du fait dans le latin des populations de l'Italie méridionale, voir Mohl, *Introduction à la chronol. du lat. vulgaire*, pp. 118 sqq.

La même tendance existe en ombrien où *ē* est noté par *e* dans l'alphabet national, mais par *ei* et *i* dans l'alphabet latin, cf. *habitu* « habētō »; *sei-podruhpei* « seorsum », lat. *sēd*. *Habitu* représentant un ancien **habētōd* démontre que *ō* avait un traitement comparable à celui de *ē*. L'état des autres dialectes est mal connu. Néanmoins le traitement *ei* de *ē* dans *leigibus* d'une inscription de Préneſte, *C. I. L.*, XIV, 2892, est comparable au traitement osque; les formes *castud*, *facitud* « castō, facitō », sur une inscription aujourd'hui conservée à Bologne, *C. I. L.*, I, 813, *castud* sur une plaque de bronze trouvée à Norba (*Not. d. Scav.*, série V, vol. XI, p. 255, 1903), rap-

pellent exactement les formes osco-ombriennes d'ablatif-instrumental et d'impératif futur en *-ud*, *-tud*. Enfin le nom propre falisque *Petrunes* Conway, *Ital. Dial.*, 326 b, lat. *Petrōnius* a un *u* issu d'un *ō*, et le sabin *similixulae* cité par Varron, *L.L.*, V, 107, si toutefois *i* n'est pas dû à une confusion, fréquente dans les manuscrits, entre *e* et *i*, correspondrait à lat. *sēmīlixulae*.

Le latin au contraire distinguant toujours *ē* de *i* et *ō* de *u*, il faut admettre une origine dialectale pour *hīra* issu de **hēra*, *sibus* et *persibus*, forme de participe parfait à vocalisme en *ē* et pour le nom propre *Plinius*, sans doute apparenté à *plēnus*; *būbinō*, *būfō*, *būra*, *cūpa*, *exbures* (la quantité de *u* est inconnue), *fūr*, *grūma*, *tūfus*.

C'est cette origine non romaine qui rend le mieux compte des doublets *nūgae* de *nōgae*, *rūdus* de *rōdus raudus*, restés obscurs jusqu'à présent; c'est par elle également qu'on a expliqué (Vendryes, *Intens. initiale*, p. 163 sq.) les doublets *crumēna* et *crumīna*, *bucētum* et *bucītum*, *grauēdo* et *grauīdo*, *sagēna* et *sagīna*, *torpēdo* et *torpīdo*, *ualētudo* et *ualitudo*, *dēlerus* et *dēlirus*, *amīcus* et *amēcus*. Mais tous ces mots ne doivent pas recevoir la même explication : *crumīna* est la forme donnée par les meilleurs manuscrits (voir Georges, *Lex. d. latin. Wortf.*, s. v.), *crumēna* peut être dû à une confusion entre *e* et *i*, fréquente chez les scribes de basse époque; *grauīdō*, *torpīdō*, *ualitudō* ont sans doute été influencés par le vocalisme des adjectifs *grauis*, *grauīdus*, *torpīdus*, *ualīdus*; *bucītum* est peut-être la forme normale, et *bucētum* serait analogique des autres mots en *-cētum*, voir Walde, *Latin. etym. Wört.*, s. v. Enfin *sagēna* et *sagīna* ne sont pas deux doublets : *sagīna* « graisse », toujours attesté avec *i*, n'a rien à faire avec *sagēna* « filet de pêcheur, seine », transcription du gr. *σαγήνη*. De *dēlirus* et *dēlerus*, c'est le premier qui est conforme à la phonétique romaine et le second qui est dialectal par le traitement de la diphtongue *ei*, cf. plus haut et Lexique, s. v. Restent *amēcus* et *amīcus*, mais *amēcus* qui ne figure que dans l'abrégé de Festus, 11, *Th. P.* : « ab antiquis autem ameci et amecae per E litteram efferebantur » ne saurait avoir une grande valeur probante.

Siricus, *siricarius*, attestés dans l'Italie méridionale, sont peut-être dus à la prononciation campanienne, mais *i* peut représenter également la prononciation de η des marchands grecs qui eurent longtemps entre les mains le commerce de l'Italie méridionale ; sur ces formes, voir Sommer *K.Z.*, XXXIV, 89.

Par contre, le latin **octūber* auquel remontent les représentants romans, v. esp. *otubre*, port. *outubre* (*octūbris* est attesté dans une inscription d'Espagne de 119 après J.-C., *C.I.L.*, II, 2959), et la forme d'origine osque **obtūfri* supposée par le napolitain *attrufe* n'ont pas nécessairement un *ū* issu de *ō*, et remontent aussi bien à une forme **oktōu-* dont la diphtongue se serait maintenue en syllabe intérieure, en abrégant son premier élément, tandis que dans *octō* il y aurait une chute à la finale du second élément de la diphtongue *-ōu*, comparable à la chute de *-i* au datif des thèmes en *-o-* (*lupō* issu de **lupōi*, cf. prén. *Numasioi*). Le latin *octōber* serait une formation analogique d'après *octō*.

I. — On a attribué une origine dialectale à *uillus*, *-ī* doublet de *uellus*, et M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. se demande si le passage de *e* à *i* n'est pas d'origine non romaine. Mais il n'y a aucun moyen de le démontrer positivement ; dans ce cas, comme sans doute dans celui de *millus*, il peut s'agir d'un *i* issu d'une sonante liquide ou nasale, voir Niedermann, *ě und ĭ im Lateinischen*, 65 sqq.

Labio-vélaires **k^w*, **g^w*, **g^wh*.

Les labio-vélaires indo-européennes ont subi un traitement différent dans chacun des deux groupes linguistiques de l'Italie, le latin et l'osco-ombrien. En latin **g^w* est représenté généralement par *u-* : *ueniō*, osq. *kumbened* « conuenit », ombr. *benust* « uenerit », cf. skr. *gam-*, got. *qima*, gr. *βαίνω* supposant i.-e. **g^wem-*, sauf devant consonne où il aboutit à *g* : *grauis*, gr. *βαρύς*, et après *n* où l'articulation labiale de l'occlusive gutturale se maintient :

inguen, gr. ἄδην. **K^w*- est représenté par *qu-*, qui perd son élément labial devant consonne (cf. *coctus* en face de *coquō*, i.-e. **pek^wō*), et **g^{wh}* par *f-*, *-u-*, *-gu-*, *-b-* suivant qu'il est à l'initiale, à l'intervocalique, après nasale, ou devant *r* : ainsi on a *formus* de **g^{wh}ormos*, cf. gr. θερμός; *niuīs*, gén. sing. de *nix*, et *ninguit* de **sneigh^w*-, cf. v. sl. *sněgŭ*, lit. *snėgas*, got. *snaiws* « neige », gr. νείφει; sur le passage de **g^{wh}* à *b* devant *r*, voir *M.S.L.*, XIII, 338 et 339. Tous ces traitements sont bien connus et établis par des exemples incontestables.

Mais en osco-ombrien **g^w* et **k^w* ont abouti respectivement à *b* et à *p* (osq. *petiropert* « quater », ombr. *peturpursus* « quadrupedibus »), **g^{wh}* est passé à *f* tout au moins à l'intervocalique, seul cas où les documents aient fourni un exemple clair, v. Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, §§ 150-152. L'état des autres dialectes est mal connu ; néanmoins le prénestin a un *f* intervocalique issu de **g^{wh}*, et se rapproche par là de l'osco-ombrien, voir Lexique, s. v. *nefrendes*.

Cette différence de traitement des labio-vélaires dans les dialectes de l'Italie permet d'expliquer par l'emprunt une série assez considérable de mots du vocabulaire latin qui ont un *b*, un *p* ou un *f* au lieu de *u* (*g*), *qu* et *b* attendus. Ce sont *bāsium*, *bitūmen*, *boa*, *bōs*, *botulus*, *bria*, *broccus* (*bronus*), *bruscum*, *bruscus*, *brūtus*, *būfō*, *būra*, *burdō*, *exburēs* ; 2° *lupus*, *pāla*, *pertica*, *popa*, *popīna* ; 3° *nefrendēs*, *nefrundinēs*. Le rapprochement avec des mots apparentés d'autres langues indo-européennes indique l'existence de **g^w*, **k^w*, **g^{hw}* à l'initiale ou à l'intérieur dans toutes ces formes (voir Lexique, s. v.). L'emprunt est moins sûr pour *arbitr* et *baetō*, *poples*, *pontifex*. *Petorritum* qui, par sa phonétique, pourrait être rangé dans les mots d'origine osco-ombrienne, est en réalité un emprunt au gaulois : « *Petorritum* est non ex Graecia dimidiatum, sed totum Transalpibus ; nam est uox Gallica : id scriptum est in libro M. Varronis quarto decimo rerum diuinarum, quo in loco Varro cum de petorrito dixisset esse id uerbum Gallicum, lanceam quoque dixit non Latinum, sed Hispanicum uerbum esse », Aulu-Gelle, XV, 30. D'autres témoignages concordants relatifs à ce nom sont réunis dans Holder, *Altkeittischer Sprachschatz*, II, 973.

Aspirées **gh* et **bh*, **dh*.

L'osco-ombrien et le latin représentent également à l'initiale la gutturale aspirée **gh* par *h*, et les labiales et dentales aspirées **bh*, **dh* par *f*. Mais dans une série de parlers du Latium, à *h* romain répond *f* à l'initiale¹. Pour le sabin, le fait est bien établi par Varron, *L. L.*, V, 97 « *Ircus* quod Sabini *fircus* : quod illic *fedus*, in Latio rure *edus*... », cf. Velius Longus, *G.L.K.*, VII, 69 « ... nonnulli *harenam* cum adspiratione, siue quoniam haereat, siue quod aquam hauriat, dicendam existimauerunt, aliis sine adspiratione uidetur enuntiandam. Nos non tam propter illas causas quas supra proposuimus *harenam* dicimus, quam propter originem uocis, siquidem, ut testis est Varro, a Sabinis *fasena* dicitur, et sicut *s* familiariter in *r* transit, ita *f* in uicinam adspirationem mutatur² ». M. Strachan, *Phil. Soc.*, 1893 May. 5, a rapproché irl. *ganem* « sable » (de **ghasnimā*), *harēna* représentant **ghasesna* (sur *s* intervocalique, cf. Varron, *L. L.*, VII, 27, « *asenam arenam* », et gloss. Plac. *C.G.L.*, V, 25. 15 « *hasenam harenam*, ut *hasas* quod nos *aras* et *lases* quod nos *lares* dicimus »); *fasena* a le traitement sabin de *gh*- initial. *Arēna* cité par Varron est la forme des patois du Latium.

Le prénestin a de même *Foratia*, *C.I.L.*, XIV, 3138 = lat. *Horatiā*. *Fariolus*, *fasēna*, *fēdus*, *fircus*, *folus*, *fordeum*, *fuma*³ sont

1. Un essai d'explication phonétique du passage de **gh* à *f* et de **dh* **bh* à *h* initial a été donné, *M.S.L.*, XIII, 336 sqq.

2. Cf. *ibid.*, p. 81... antiquorum consuetudo respicienda est, quibus moris fuit pro hac adspiratione litteram dicere *f*, itaque *harenam* iustius quis dixerit, quoniam apud antiquos *fasena* erat, et *hordeum*, quia *fordeum*, et, sicut supra diximus, *hircos*, quoniam *firci* erant, et *haedos*, quoniam *faedi*.

3. *fuma* est glosé par *terra*, *C.G.L.*, IV, 240. 24, etc., et correspond à *humus* avec passage aux thèmes en *-a* dans lesquels se sont rangés la plupart des féminins en *-us*. Le **gh* initial est attesté par la comparaison de gr. γῶν zend loc. sing. *zəmi*, v. sl. *zemlja*, lit. *žemė*, etc. M. Schlutter, *A.L.L.G.*, XI, 192, a proposé de voir dans *fuma* une altération de *rura*, mais cette correction n'est nullement nécessaire.

donc des doublets dialectaux de *hariolus*, *haedus*, *hircus*, *holus*, *hordeum*, *humus*. *Fames*, *faux*, *fel*, *fenum*, *flocces*, *flōrus*, *fouea*, *fundō*, *fūtilis*, *exfuti*, *furca*, *furfur* sont des mots empruntés par le latin de Rome.

En falisque, **bh* et **dh* ont abouti à *h* en face de latin *f*; cf. Terentius Scaurus, *G.L.K.*, VII. 13. 9 « quam Falisci *habam*, nos *fabam* appellamus »; de *faba*, *haba* il faut rapprocher v. pruss. *babo*, v. sl. *bobŭ* qui supposent également une labiale initiale **bh*. *H* issu de **dh-* apparaît dans le nom propre *Hirmio*, Conway, *Ital. Dial.*, 323, lat. *Firminus*, d'une racine **dhergh-* représentée dans skr. *ḍṛḍhā-* « ferme ». Ces faits concordent avec le témoignage de Servius *ad Aen.*, 7, 695 : « Faliscos Halesus condidit. Hi autem inmutato *H* in *F* Falisci dicti sunt, sicut *febris* dicitur quae antea *hebris*, Formiae quae Hormiae fuerunt ἀπὸ τῆς ὀρμῆς; nam posteritas in multis nominibus *F* pro *H* posuit. » Il ne s'agit pas, comme l'indique faussement Servius, d'une substitution de *f* à *h* qui se serait produite durant le cours de l'évolution du latin, mais de la disparition d'une forme dialectale sabine qui a été supplantée par la forme latine à *f* initial. A côté de *haba*, *hebris*, il est une série de doublets dialectaux du même type, cités par les glossateurs sans indication d'origine. Ce sont :

hanula, voir Lexique, *s. v.*

Haunii glossé *di agrestes*, Löwe, *Prodromus*, p. 426, à côté de *Faunius* : *siluestris*, *C.G.L.*, V, 198. 24, et de la glose d'Hesychius Φαῦνος Ἰταλικὸς θεός.

horctus doublet de *forctus*, *fortis*.

borda, *bordicidia* doublets de *forda*, *fordicidia*.

La plupart de ces mots ne sont conservés que par les grammairiens, et il est impossible de savoir s'ils ont pénétré dans le vocabulaire romain. On peut le prétendre pour *hanula*, *horctus* cités par Festus, pour *borda*, *bordicidia* cités par Varron. En tout cas ils restent isolés et ne doivent jamais avoir eu grande vitalité.

A cette série ont été rattachés *hilum* et *herba* considérés comme doublets de *filum*, *forbea*; mais le rapprochement est très incertain, voir Lexique, *s. v.*

Perte de la labialisation de $*k^w$ devant voyelle autre que δ , $\ddot{u}$.

La labiovélaire $*k^w$ de l'indo-européen a perdu en latin son appendice labial dans les voyelles vélares δ ou $\ddot{u}$ (Meillet, *M.S.L.*, VIII, 279 et Vendryes, *Intensité initiale*, 275 sqq.); on a donc *colus* : gr. $\pi\acute{o}\lambda\omicron\varsigma$, *iecur* (de $*yek^wrt$, $*yequort$) : skr. *yakrt*, gr. $\xi\pi\alpha\rho$, *torculum* et *torques*, *coculum* et *coquere*, *cottidie* et *quis*, etc. Mais devant toute autre voyelle, le w s'est maintenu à l'initiale : *quattuor*, *quercus*, *quis*, comme en finale *aqua*, *torquēs*, *sequi*; le traitement intérieur n'est bien établi que devant $\tilde{e}$ où w a subsisté : *linquere*, *liquēre*, *querquētum*, dans Varron, *R. R.*, I, 16, cf. *querquetulānae* dans Festus, 348, *Th. P.*; l'adjectif *querceus* formé d'après *quercus* est postérieur à Auguste; à l'époque républicaine on emploie *querneus* : Caton, *R. R.*, 5, 8 « frondem populneam, ulmeam, querneam, caedito per tempus ». Devant i en hiatus, le w disparaît; c'est ainsi que *licium* « trame » s'oppose à *obliquos*¹; mais devant i voyelle les exemples décisifs manquent : le génitif *iecinoris*, *iocinoris* ne prouve pas la chute de w , car le c y est dû à l'influence de *iecur* et d'un autre génitif *iecoris*, conforme à la phonétique latine. En fait la flexion *iecur*, *iecoris* est la seule attestée dans le latin de l'époque républicaine, cf. Pacuvius, *Chryses*, fragm. V, 84, Ribbeck, *Trag.*,³ p. 98 :

Plusque ex alieno iecore sapiunt quam suo.

De même Cicéron a *iecore*, *N.D.*, II, 137; *iecoris*, *ibid.*, III, 14; *iecorum*, *Div.*, I, 118; cf. *ibid.*, II, 37, et *Tusc.*, II, 24; Varron, *L. L.*, V, 79 et 212; et *iecinoris*, *iecinoris*² n'appartiennent qu'à l'époque impériale; il n'y a donc rien à tirer de cette graphie³. Mais les mots qui conservent le w devant i , *conquiniscō*, *inquinil-*

1. L'exemple de *socius* qu'on cite souvent en face de *sequi* est mauvais, car *socius* peut être rapproché de skr. *sākhi-* « compagnon ». Sur le traitement des sourdes aspirées, voir Meillet, *Dialectes indo-européens*, 78 et suiv.

2. **iecinis* n'est nulle part attesté.

3. Sur la flexion de *iecur*, voir Neue-Wagener, *Formenlehre*, I³, p. 837-838.

nus, *inquināre*, *sterquilinium*, ne sont pas non plus probants, cf. Vendryes, p. 279 ; (*h*)*irquitallus* est attesté à date trop basse pour que son témoignage ait grande valeur. Le parallélisme de *e* et de *i* permet néanmoins de supposer avec vraisemblance que le *w* subsistait devant *i*. D'ailleurs seul le traitement de la syllabe finale intéresse ici.

Naturellement, dans la flexion, l'analogie a fait disparaître des anomalies apparentes comme *sequi* **secuntur*, **ecus equi* ; mais partout c'est la notation de la labio-vélaire qui a triomphé ; d'après *equi*, on a refait *equos*, *equom*, d'après *sequi*, *sequeris*, etc., *sequontur* ; et dans la flexion du relatif, la notation *qu-* est la seule connue, même devant voyelle vélaire : *quom* (au lieu de l'archaïque *qum*), cf. *qoi* de l'inscription de Duenos, *quoque*, *quoniam*, *quotidie*. Pour certains même, *qu-* est seul attesté (*quoniam*, *quoque*), et les grammairiens blâment l'emploi des formes avec *c*, cf. Annaeus Cornutus, dans Cassiodore de *Orth.*, *G.L.K.*, VII, 149. 3 : « non nulli putant auribus deseruiendum atque ita scribendum, ut auditur. Est enim fere certamen de recta scriptura in hoc, utrum quod audimus, an quod scribi oporteat scribendum sit. Ego non omnia auribus dederim. *Quotidie* sunt qui per *co* cotidie scribant, quibus peccare licet desinere, si scient quotidie tractum esse a quot diebus, hoc est omnibus diebus ». *Hircus*, *hirci* est donc exceptionnel, et l'on attendrait **hirquos*, *hirqui* ; la labio-vélaire intérieure étant confirmée dans ce mot par le correspondant samnite *irpus* ; de même *tesca*, orthographe d'Ennius et de Varron, au lieu du normal *tesqua* employé par Horace, et *cāseus*. Ceci tient à ce que les trois mots ne sont pas romains ; *tesca* est donné comme sabin par le commentateur d'Horace ; *hircus* par son vocalisme se dénonce comme dialectal ; enfin *s* intervocalique de *cāseus* est inexplicable par la phonétique latine. A cette série, il faut sans doute joindre *canis* : gr. *κύων*, skr. *çvā* gén. *çināḥ*, irl. *cú* gén. *con*, etc., qui remonte à un ancien **kwon-is*. M. Sommer, *Hdb. d. lat. Laut u. Forml.*, p. 230, embarrassé par la chute du *w* dans le mot, avait déjà songé à l'expliquer par un emprunt à un parler rustique, mais sans appuyer de preuves son hypothèse : elle se trouve maintenant démontrée.

Altération des spirantes intervocaliques.

Les dialectes occidentaux de l'indo-européen tendent pour la plupart à sonoriser les spirantes intervocaliques et intersyllabiques. En latin, à l'époque historique, cette transformation apparaît réalisée complètement et, et c'est seulement par la comparaison avec les autres langues qu'on peut rétablir les stades suivants :

$$\begin{array}{l} s > \zeta > r \\ f \text{ (issu de } *bh) > \bar{b} > b \\ \phi \text{ (issu de } *dh) > \bar{d} > d \text{ (} b \text{ avant et après } r, \text{ devant } l, \\ \text{après } u, w). \end{array}$$

Mais cette altération est limitée à Rome même. Le rhotacisme est inconnu à l'osque où la sonorisation de *s* intervocalique est en train de s'accomplir : *s* dans cette position est transcrit par ζ dans l'alphabet latin, mais par *s* dans l'alphabet national où ζ a la valeur de *ts*. La finale des génitifs pluriels osques est *-asúm*, *-azum*, lat. *-ārum*, ombr. *-aru*, *-arum*. Le pélignien ignore le rhotacisme : *coisatens* « curauerunt », *upsaseter* « operaretur ». En ombrien, le rhotacisme est accompli comme en latin, mais il y a pourtant un cas où il ne s'est pas réalisé, celui des adjectifs formés avec le suffixe *-āsio-*, lat. *-ārius*, osq. *sakrasias*, ombr. *urnasier*, *plenasier*, *kurçlasiu*, *sestentasiaru*, qui correspondraient à des adjectifs latins : *sacrārius*, **urnārius*, **plenārius*, **circulārius*, **sextantārius*. Ce suffixe *-āsius* osco-ombrien a été emprunté dans l'adjectif latin *amāsius* et a survécu dans une série de noms propres d'origine non romaine, qui ont été introduits à Rome. Il suffit de citer : *Caepasius* (en face de *Caeparius*); cf. *Ocresius*, *Vinesius*, *Caluisius*, *Numisius* (en face de *Numerius*, cf. prénestin *Numasius*), *Crepusius*, *Volusius* où l'on a des suffixes *-usio-*, *-isio-*, *-esio-*.

Plus près du latin, le sabin a résisté longtemps à l'action du rhotacisme, si l'on en croit Varron et l'abrégé de Festus : « Harena, ut testis est Varro, a Sabinis *fasena* (ms. *fasana*)

dicitur », Varron, p. 58, Willmanns, Funaioli, *Gramm. rom. frag.* 280 ; « aurum alii a Sabinis quod illi *ausum* dicebant », *P.F.*, 6, *Th. P.* ; cf. en outre le nom de ville *Casinum* cité par Varron, *L.L.*, VII, 29, et le nom de mois *Flusare* de l'inscription de Furfo, Bréal, *M.S.L.*, VI, 215. C'est d'un de ces dialectes que proviennent les mots du vocabulaire latin : *adasia*, *agasō* et *equisō*, *amāsius*, *aser* (noté *assy*) et *asaratum*, *asilus*, *asinus*, *Caesar*, *caesaries*, *cāseus*, *fusus*, *indūsium*, *inmusulus*, *miser*, et le nom de la déesse *Rūsina*. Il serait tentant de considérer *nāsus* comme un emprunt en face de *nārēs*, phonétiquement correct en latin ; les correspondants du mot dans les autres langues indo-européennes ont, en effet, *s* simple intervocalique, skr. *duel nāsā*, v. pers. *nāham* « narem », v. h. a. *nasa*, etc., mais il existe en latin une série de formes avec *-ss-*, voir Lejay, *Rev. de Philol.*, XVI, 18 sqq. ; on lit *nassum*, dans Plaute, *Merc.*, 310 A. Il y a peut-être eu dans *nāsus* un élargissement en *-s-*, comme il s'en forme un dans *os* (gén. *ossis*) issu de **osth-s-* ; *nāsus* (*nassus*, *nassum*) serait un élargissement d'un ancien **nas(s)*, gén. **nassis*, comparable à *ossum*, *i* employé par Varron, *ossu*, fréquent dans les inscriptions, au pluriel *ossua*. Le cas de *nāsus*, si l'on admet cette hypothèse, est le même que celui de *causa* anciennement *caussa*, *quaesō* anciennement **quais-s-ō* (sur cette question, voir Lindsay-Nohl, *Latein. Spr.*, p. 126 sqq. et 348 ; Vendryes, *Intens. init.*, p. 39).

Les autres spirantes de l'italique commun ont totalement échappé à la sonorisation en osque et en ombrien ; à *b*, *d* latins représentant i.-e. **bh*, **dh*, y correspond la spirante bilabiale sourde *f* : osq. *tfei*, ombr. *tefe* = lat. *tibi*, cf. skr. *tibhyam*, pélign. *seffi* = lat. *sibi*, osq. *mefiaī* « in media », cf. lat. *medius*, skr. *mādhyah*, osq. *puf*, ombr. *pufe* = lat. *ubi*, skr. *kuba* (de **kudha*), gâth. *kudā*, v. sl. *kūde*. Dans les dialectes du Latium, *f* intervocalique s'est maintenu également : à Préneste, *f* issu de **g^wh* persiste dans le nom du « rein » *nefrones* ; en pays volsque, on connaît le nom de fleuve *Oufens*, *Ufens* dont le thème correspond à celui de latin *ūber*, gr. *οὔζαρ*, skr. *ūdhar*. De là dérive l'adjectif *Oufentinus*, dont le féminin a servi à

désigner une tribu du Latium, cf. Festus, 226, *Th. P.* : « Oufentinae tribus initio causa fuit nomen fluminis Oufens, quod est in agro Priuernate mare intra et Taracinam. Lucretius : « Priuerno Oufendina uenit, fluuioque Oufente » postea deinde a Censoribus alii quoque diuersarum ciuitatum eidem tribui sunt adscripti. »

A Rome, l'affaiblissement des spirantes intervocaliques issues de **bh*, **dh* a dû se réaliser de très bonne heure, puisque les grammairiens, qui connaissent et citent des formes non sonorisées de mots contenant un *s* intervocalique, et fixent approximativement l'époque où *s*, dans cette position, a abouti à *r* (voir les extraits des grammairiens dans Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 347), ne fournissent aucun témoignage sur le passage de *f* à *b*, de **ǵ* issu de **dh* à *d*, et que les plus anciens documents n'en présentent aucun exemple. Il faut donc considérer comme des emprunts toute une série de mots du vocabulaire latin attestés à date historique, dont la spirante sourde intervocalique est contraire à la phonétique romaine. Ce sont : *anfractus* (?), *bafer*, *bifariam*, *bufa*, *bufalus*, *būfō*, *bufulus*, *bufus*, *crefrō*, *effafilātus*, *forfex*, *gufō*, *inferus*, *insula*, *maforte*, **manfar* (attesté sous la forme corrompue *mamphur*), *mufrius*, *mufrō*, *mulcifer*, *nefrendes*, *rūfus*, *scrōfa*, *sifilō*, *sulfur*, *tifata*, *tōfus*, *tūfer*, *uafer*. A côté de ces mots, bien attestés dans les textes ou dans les glossaires, il en est d'autres dont l'existence ne nous est révélée que par le témoignage des langues romanes. Ce sont

**cufāre* à côté de *cubāre* ¹.

**farfa*, **farficula* à côté de *barba*, supposé par l'italien *farfecchia*

1. Schuchardt, *Rom. Etym.*, II, 54 : « Dieses *accovarsi*, sien. *accovolarsi*, pist. (*incovoroni*) zeigt sich merkwürdigerweise in den verschiedensten Gegenden der Halbinsel mit altit. *f* statt lat. *b* (*cubare*; vgl. riet. *scufā* « aus dem Bett steigen » = it. *scovare*, *cufacchiu* = ital. *covaccio*, *accufacchiase* « sich in die Bettücher einwickeln »), so siz. *accuffiarisi*, *accuffularisi* (a *cuffuluni*), friaul. *cufarse*, *cufolarse* (a *cufolon*), mod. *cufirs* (in *cuvacion*), bol. *fur guslein*, *aguflars* (in *gufon*), romagn. *fē cufēn* (= *gufēn*), südfranz. *s'accoufa*, *s'accoufla*, eng. *porter sūlla cufalera* ».

« moustache » (à Pistoïa), signalé par M. Meyer-Lübke, *Wien. Stud.*, XXIV, 527 sqq. On sait que la forme i.-e. **bhardhā*, v. h. a. *bart*, lit. *barzdā*, v. sl. *brada*, v. pr. *bordus*, etc. a donné en latin *barba* ; le second *b* issu de **dh*, faisant partie d'un groupe, a agi sur *f* issu de **bh* initial et se l'est assimilé (voir Meillet, *M.S.L.*, XIII, 215-217). *Farfecchia* est inexplicable en parlant de *barba* et remonte à un osco-ombrien **farfa* dont il est le diminutif régulier.

**morfere*, à côté de *mordere*, forme osque à laquelle remonterait le napolitain *morfente*, Meyer-Lübke, *Zeitsch. f. rom. Phil.*, XXIV, 150. Si l'étymologie est juste, il faut renoncer à comparer le lat. *mordere* à skr. *mārdati*, *mṛṇāti* dont le sens est d'ailleurs assez loin, voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. *mordeō*.

**octūfer*, à côté de *octōber*, doublet osque auquel remonte le napolitain *attrufe*, voir Mohl, *Introd. à la chronol. du lat. vulg.*, 117.

**profenda*, forme dialectale correspondant à lat. **pro-benda* (cf. *praebenda*) à laquelle remonte l'italien *profenda*. Ascoli, *Arch. Glott.*, X, 11 : « Gli e que la *profenda* è la « prebenda » del mulo et d'altre così umili persone ; è la povera voce delle stalle, ed ha la fricativa antilatina che le spetta... Onde si conchiude, che *prefenda profenda* (la prima della quali varietà è sacrilegamente passata dalla greppia del mulo alla mensa del canonico) sia proprio etimologicamente il correlativo plebeo o antilatino di *praebenda*. »

Profenda vient confirmer l'osque *hāfiest* « habebit » attesté dans la loi de Bantia, que M. Buck, *Oscan-Umbrian Grammar*, § 218, note, proposait de corriger en **hāpiest*, d'après les autres formes osques en -*p-* (*hipid*, *hipust*, etc.), et tous deux permettent de poser la forme de la racine **ghabh-*, alors que lat. *habeō*, irl. *gabim* « je prends » ne permettaient pas de décider entre **ghab-* et **ghabh-*¹ ; **ghabh-* se retrouve également

1. Il y a de plus, en celtique, confusion de la racine **ghab(h)-* avec une autre racine **kagh-* « embrasser », si bien que des formes galloises se présentent avec un *c* (*k*) initial inexplicable *a priori*. Les faits celtiques

dans skr. *gabhastih* « main », v. h. a. *gabala* « gabel » ; c'est d'une forme germanique correspondant à celle-ci que provient le lat. *gabalus* « fourche, potence ».

L'ombrien qui a partout un *b* au lieu de *f* attendu dans *habitu, habetu* « habeto », *T. Eug.*, VI a, 29, II b, 23, etc., *habiest* « habebit » VI b. 50 (5 fois), *haburent* « ceperint », VII a, 52, est embarrassant. Si le mot ombrien n'a pas été influencé par le latin *habēō*, il faut poser une autre forme de la racine avec labiale non aspirée **ghab-*.

Le *profenda* italien est donc probablement originaire d'un dialecte sud-italique, le français *provende* provient, au contraire, d'un ancien **probenda* conforme à la phonétique romaine.

**refe.*

**Refe* est un doublet supposé par l'italien *refe* « fil retors » du mot *repe* glosé $\rho\alpha\mu\rho\alpha$ *accia*, *C.G.L.*, III, 270. 16. « Per la cruna passa il refe, altra voce problematica che anch' essa potrà avere un -f- antilatino », Ascoli, *Arch Glott.*, X, 6. *Repe* est issu d'une racine **werp-*, **werbh-*, **wrep-*, et se retrouve dans gr. $\rho\acute{\alpha}\pi\tau\omega$, $\rho\alpha\phi\acute{\eta}$, $\rho\alpha\phi\acute{\iota}\varsigma$, dor. $\rho\alpha\pi\acute{\iota}\varsigma$, cf. lit. *verpiù*, *ver̃pti* « filer », *varpsē* « fuseau » ; le groupe initial **wr-* s'est réduit à *r*, comme dans *rādix* représentant un ancien **wrād-*, alternant avec **wrd-*, cf. got. *waurts* « racine », lesbien $\beta\rho\acute{\iota}\sigma\acute{\epsilon}\alpha$, etc., voir Sommer, *Hdb. d. lat. Laut u. Forml.*, p. 231, et Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. u. *rādix*.

**Repe* et *refe* sont entre eux comme *sulpur* et *sulfur*. *Refe* doit être considéré non comme un substantif de la 1^{re} déclinaison (Ruess, *A.L.L.G.*, IX, 328), mais comme un neutre de la 3^e, ainsi que le prouve le genre masculin du mot italien (Meyer-Lübke, *Wien. Stud.*, XXV, p. 107). Il se peut dans ce cas que **refe* ait subi l'influence analogique de *rēte*.

**scarafaio-*.

Outre la forme *scarabeus* employée par Pline et qui est une

ont été élucidés par M. Thurneysen dans un article dédié à M. Osthoff, *Ein freiburger Festgruss zum 25 jährigen Doctorjubiläum*, p. 5 et suiv.

simple transcription du gr. *σκαράβειος*, il a dû exister un nom italique de l'escarbot auquel remontent ital. *scarafaggio* « escarbot, scarabée », et avec un suffixe différent, napol. *scarrafone*. Par son vocalisme intérieur en *a*, et par la préservation de *f* intérieur, le type auquel remontent les deux noms modernes de l'escarbot, se dénonce comme étant d'origine osque, voir Ascoli, *Arch. Glott.*, X, 9.

**scofina.*

Variante dialectale du nom latin de la lime « *scobina* », Varron, *L.L.*, VII, 68 : « (Plautus) in Neruolaria :

scobina ego illunc actutum adراسي senem

scobinam a scobe ; *lima enim materiae fabrilis est*,

auquel remontent ital. *scoffina*, *scuffina* (Ascoli, *Arch. glott.*, X, 6), esp. *escofina*. Les formes romanes attestent qu'il faut poser une racine, **skobh-* (*scobes*, *scabō*), alors que les formes latines et baltes (lit. *skabù*, *skabėti* « couper », *skabus* « tranchant », lett. *skābs*) ne permettaient pas de décider entre **skobh-* et **skob-*. Cette racine **skobh-* se retrouve dans gr. *ἐσκάπτειν* aor. 2 passif de *σκάπτω*, *σκάφη*, et got. *skaban* qui doit remonter à un ancien **skobhe-* ; en ce cas, les mots germaniques v. h. a. *scaffan* « schaffen », etc., cités par M. Walde, *Latein. etym. Wört.*, s. v. *scabō*, et qui sont de sens assez différent, ne sont pas apparentés puisqu'ils remontent à une forme **skab-*. Une racine voisine pour la forme et le sens existe dans gr. *σκέπαρον* « hache à deux tranchants », *κώπτω* et (σ)κώπτειν « creux, fosse ».

**tafla, taflare.*

Le correspondant ombrien *tafla-* (attesté au loc. sg. *tafle* « in tabula ») du lat. *tabula*, a survécu dans l'italien *taffiare*, comme l'a spirituellement indiqué Ascoli, *Arch. glott.*, X, 17 : « *Enella popina la gente si dava a taffiare (mangiare ingordamente) ; la qual voce, per essere anche toscana, non può rivenire a un*

**tavlare* (*tavolare*, *tabulare*), e, per avere la riduzione di *fl* en *ff*, mal può essere moderna, ma deve, se Ella permette [cf. St. etim. num. 820] piuttosto risalire all' antilatino **taflare* (umbro *tafla* = *tabula*), come Flechia ha bellamente pensato (*Arch. glott.*, III, 153. 6). » *Tabula* et *tafla* dérivent d'un ancien **tadhlā* ; l'ombrien a le même traitement du groupe* -*dhl*- que le samnite dans le nom de ville *Fagifulae* (Pline, 3. 12. 107, cf. Tite-Live, 24. 20, et Mommsen, *C.I.L.*, IX, p. 237, aujourd'hui *S.M. a Faifoli*) et le pélignien dans le nom de ville *Betifuli*, *C.I.L.*, IX, 3088. *Fagifulae* et *Betifuli*, comme l'a conjecturé avec vraisemblance M. von Planta, *Gramm. d. osk. umbr. Dial.*, II, p. 29, renferment le suffixe *-*dhlō*-, servant à désigner le lieu, cf. lat. *latibulum*, *conciliābulum*, *natabulum*.

**tafānus*, *i(m)*.

Servius *ad Georg.*, 3. 147 : « οἷστρος autem graecum est latine asilus uolgo *tabanus* dicitur ». *Tabānus* est d'origine inconnue ; il a dû en exister une variante dialectale **tafānus* à la quelle remonte l'italien *tafāno*. De ce **tafānus*, il faut sans doute rapprocher le nom propre volsque *Tafanies*, Conway, *Ital. Dial.*, 232, et peut-être les noms étrusques *Tafane*, *C.I.E.*, 2817 (sur une inscription trouvée à Clusium) auxquels M. Schulze, *Latin. Eigenn.*, 277, compare lat. *Taflenius*.

L'italien seul a le représentant de **tafānus* ; car cat. *tavá*, prov. *taván*, vénit., lomb., piém. *taván* remontent à *tabānum* ; le franç. *taon*, roum. *tauñ* à **tabōnem*. Le peu d'extension de la forme *tafānus*, qui semble réservée à l'Italie centrale et méridionale, confirme indirectement l'origine dialectale.

Remarque. On a voulu faire rentrer dans cette série les mots italiens *ufo*, *caffo* dans les expressions *a ufo* « a speze altrui, senza propria spesa », *giucare a pari o caffo* « jouer à pair ou impair », mais l'origine de *ufo* paraît être germanique, voir Diez, *Etymol. Wört. d. roman. Spr.*⁵, 335 ; celle de *o caffo* est obscure et ne semble se rattacher à aucune forme italique connue.

Passage de *d* à *l*.

Un certain nombre de mots latins présentent à l'initiale ou à l'intervocalique un *l* issu d'un ancien *d*, attesté par l'étymologie, et dans certains, par l'existence de formes où le *d* est conservé. Ce sont : *alipes*, *allers* (*alers*), *calamitās*, *capitōlium*, *casila*, *dēlicātus*, *impelimenta*, *lacrima*, *larix*, *lepesta*, *leuir*, *lingua*, *lumpa* *limpa*, *mālus*, *melicae*, *olor*, *oleō*, *pecūlium*, *reluuium*, *Thelis*, *uligō*, et la série des représentants de la racine **sed-*, **sod-*, *solium*, *consul*, *exsul*, *nouensilēs*, *praesilium*, *seliquastrum*, *solinō*. MM. Conway, *I. F.*, II, 156 sqq., *Ital. Dial.*, 359 sqq., et Petr, *B. B.*, XXV, 127 sqq., ont montré que ce changement était proprement sabin, et que les mots cités plus haut devaient provenir de ce dialecte.

Un fait analogue existe en ombrien où un *d* intervocalique s'affaiblit en une vibrante sonore notée *ř* dans l'alphabet national, *rs* dans l'alphabet latin, voir Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 131 : *monēřula*, employé par Plaute au lieu de *monēřula*, est sans doute une forme ombrienne.

En falisque, *d* intervocalique est rendu par *đ*. Il se peut que le changement du *d* en *đ* ou *r* dans les dialectes modernes de l'Italie méridionale soit la continuation de l'état phonétique des dialectes anciens, et cette hypothèse a été admise par M. Meyer-Lübke, *Ital. Gramm.*, § 177, et *G. L. R.*, I, § 649, p. 574 de la traduction française.

Note I. — Sur la préposition *ar* en face de lat. *ad*, voir Lexique, *s. v.*

Note II. — M. Grammont, *Dissimilation*, p. 89 sqq., a cité un certain nombre de mots tirés des langues néolatines dans lequel un *d* ancien est représenté par *l*, ou alterne avec un *l*. Il ne peut évidemment y avoir ici persistance du fait ancien, mais apparition, à une date et dans des régions différentes, d'un fait exactement comparable, qui s'explique d'ailleurs aisément par la parenté des phonèmes *d*, *r* et *l*.

Note III. — Pour expliquer *r* de *meridiēs* issu d'un ancien locatif *mediiē*, M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, *s. v.*, songe à une dissimilation d'origine dialectale, favorisée par un rapprochement avec *merus*. Cette dernière hypothèse est invraisemblable; le sens de *merus* est trop précis et trop

restreint pour qu'on ait jamais confondu *merus* et *medius* ; cf. Festus, 89, *Tb. P.* « Merum antiqui dicebant solum : at nunc merum purum appellamus ». On ne trouve qu'une fois dans Pétrone pour faire allitération la phrase : « Mero meridie si dixeris illi tenebras esse, credet », *Sat.*, 37. D'autre part, on ne connaît pas de dialecte italique où se soit produite une dissimilation de *d-d* en *r-d* ; au contraire, à Préneste, au témoignage de Varron *L. L.*, VI, 4, on disait *medidies* : « Meridies ab eo quod medius dies. D antiqui non R in hoc loco dicebant, ut Praeneste in solario incisum uidi, quod Cornelius in basilica Aemilia inumbravit. » *Meridiēs* peut être le produit d'une dissimilation purement romaine, comme *maredus, maderatus* « madidus, madidatus » qu'on lit dans les gloses, *C.G.L.*, IV, 363, 432. M. Vendryes, *Rev. celt.*, XXVIII, p. 6, 1907, a signalé une dissimilation comparable dans le verbe irlandais *do-bidcim*, dont l'infinitif *dibirciud* a un *r* issu de *d* en syllabe inaccentuée.

Traitement des groupes **dy*, **ty*, **ly*.

Il y a deux traitements latins du groupe *d + y*, qui sont tous deux sans doute de date indo-européenne. A l'initiale *d + y* peut être représenté par un *i* de valeur consonantique, comme dans *Iuppiter*, *Iouis* d'un thème **Diou-* ; ou bien il se développe entre *d* et *y* une voyelle de transition *i* : ainsi **diyē-* aboutit à lat. *diēs*, *diei*, lat. arch. *Diouis*, prénestin *Diouem*, *Diuo*. Une opposition exactement comparable se retrouve dans skr. *dyāuḥ*, acc. *dyām* et *d(i)yāuḥ*, *d(i)yām*, cf. Brugmann, *Grdr.*, I², § 282, pp. 263 et 265 ; ce double traitement du groupe *d + y* avait un parallèle dans le cas du groupe *d + w* : en latin même **duwo* aboutit à *duo*, mais **dwois* à *bis*.

A l'intérieur du mot, *d + y* est représenté par *i* (*peior* de **ped-yōs*), ou par *di-* (*medius* de **medhyo-s*), sans que les raisons de la répartition soient exactement connues. M. Sommer, *Hdb. d. lat. Laut u. Forml.*, p. 222, suppose que *d + y* passe à *y* devant voyelle longue et invoque à l'appui de sa thèse l'opposition de *radius* et de *raia* issu de **rad-yā*. Mais l'explication est peu sûre et le rapprochement de *raia* et de *radius*, dont l'étymologie est obscure, est arbitraire. On pourrait avec autant de raison soutenir qu'en latin *d + y* est représenté par *i* ; c'est le cas

de *peior*, et dès lors le falisque *foied* serait phonétique, et le latin *hodie* refait d'après *diēs*, tandis que *dh + y* aboutit à *di* : cas de *medius*. *Gladius* et *radius* ne s'opposent pas à cette hypothèse puisque l'étymologie en est inconnue, et que leur *d* peut représenter aussi bien la sonore aspirée *dh* que la sonore simple *d*.

Le groupe *-ty-* se maintient également intact jusqu'au second siècle de l'ère chrétienne : il n'y a pas d'exemple de *ty-* initial ; *tiara* est un mot d'emprunt ; mais *-ty-* subsiste à l'intérieur du mot ; il suffit de rappeler les nombreux mots en *-tiō* ou en *-tia* : *nātiō*, *prudentia*, *auaritia*, etc. De même *-ly-* ne subit pas de modification : *lien*, *alius*, *allium*, etc.

Cet état phonétique se retrouve généralement en osque où les inscriptions plus anciennes attestent *Diúuei* (tab. Agnon.) $\Delta\iota\upsilon\upsilon\epsilon\iota$, *diuuilam*, tandis que les plus récentes ont *Iúueis*, *iúuilam*. Les autres dialectes ne connaissent que le traitement *-y-*, tout au moins à l'initiale : pél. *iouiois*, Conw., *It. Dial.*, n° 210 ; marruc. *ioues*, *ibid.*, 243. 5 ; vest. *iouio*, *ibid.*, 247, mais *ioue*, *ibid.*, 260 a ; de même ombrien *Iuue*, *Iupater*, *Ionie*, *Iuuie*, etc. Il y a peu d'exemples sûrs du groupe *-dy-* à l'intérieur du mot : peut-être *-dy-* intervocalique passe-t-il à *-ty-* en ombrien *pumperia-* de **pompedia* ; en falisque *-dy-* aboutit à *-y-* : *foied* de **fo-died*, lat. *hodie*. *-ty-* semble être demeuré intact, tout au moins en osque et en ombrien : osq. *fruktatiuf a]ittium*, *Tirentium*, ombr. *uh tretie*, *tertiu*, *Marties*, etc. *-ly-* n'est pas non plus modifié dans osq. *Viteliū* « Italia », qu'on trouve aussi écrit avec *-ll-* *Vitelliū*, ombr. *feliuf*, *filu* « lactentes ».

Mais il est une série de parlers dans lesquels se produit l'assibilation de *-dy-* à *-z-* (noté *s*), *-ty-* à *-s-* : dans le parler osque de *Bantia* dont un spécimen nous est conservé par un fragment de loi, le nom de la ville au locatif est *Bansae* de **Bantiai* (cf. *Bantins* « Bantinus » du même texte) ; on y lit aussi *zicolo* de **dyekolo*. On connaît également une forme sabine de nom propre *Clausus* = lat. *Claudius* ; le pélign. *Musesa* nom propre, Conw., *It. Dial.*, 207, correspond à lat. *gens Mussidia*, *Musetia* ; *Petiedu*, *id.*, 216. 2, à *Petiedius*. Dans une inscription du territoire

marse, le stade intermédiaire *-ts-* de l'assibilation est attesté graphiquement dans le mot *Martses* (*pro legionibus*), Conway *Ital. Dial.*, n° 267. Le nom latin des Marses, *Marsī* remonte à un ancien **Martīi*, et l'assibilation y est totale. Toujours à Bantia, *-ly-* passe à *-ll-* dans *allo* « alia », à *-l-* dans *famelo* « familia » ; de même *-ky-* y devient *-x-* dans *meddixud* de **meddikiöd*. La glose d'Hesychius ἀλλήν· λάχανον Ἰταλῶι doit provenir d'un parler de cette région¹.

C'est à ces dialectes sud-italiques que le latin a emprunté *basus* doublet de *badius* (mot de glossaire); *casa* dérivé à l'aide du suffixe *-yā-* de la racine **kat-* « couvrir », *frisiō* « nom d'oiseau, gros bec » à côté de *fritinniō* « je gazouille », *talla* « peau d'oignon » attesté à côté de *tālia*, *tālea*.

Le même phénomène a joué un rôle considérable dans la phonétique du latin vulgaire et dans celle des langues romanes, cf. Seelmann, *Aussprache*, p. 320 sqq., Meyer-Lübke, *Gr. L. R.*, trad. fr., I, p. 452, §§ 504-523, Lindsay-Nohl, *Latein. Sprache*, p. 95.

Assimilation de *-nd-* à *-nn-*.

Alors que le groupe *-nd-* se maintient en latin (*tendere*, *pendere*, *unda*, *amandus*, etc.) l'assimilation de *-nd-* en *-nn-* (noté également *-n-* en ombrien) est régulière en osco-ombrien. Il suffit de citer en osque les participes correspondants à des formes en *-ndus* du latin : *ūpsannam* « operandam », *sakran-nas* « sacrandas », en ombrien : *piakner anferener* « piandi *anferendi », *ponne*, *pone*, *pune* « -cunde » (ali-cunde), *pane* « quam », *panupeī* de **pannōpe* « quandoque ». De même en ombrien *-mb-* s'assimile en *-mm-* dans *umen*, abl. *umne*, T. Eug., II a, 38 « unguen » de **omben*, **ommen*. Cette assimilation dialectale a pénétré aussi dans le latin vulgaire, comme le montrent les graphies d'inscriptions de basse époque

1. Sur ἀλλήν, ἀλλῆς, etc., v. maintenant Kretschmer, *Glotta*, I, 323 et suiv. (n. de corr.).

commurat, Orelli-Henzen, 6404, *commuratur*, *C.I.L.*, VI, 19267, « *comburat*, *comburatur* ».

Les exemples d'assimilation de *-nd-* en *-nn-* sont plus nombreux, et certains sont de date très ancienne. Ce sont :

dispennō dans Plaute, et sans doute *distennō*, voir plus loin au Lexique, s. v. ;

grunniō à côté de *grundiō* ;

innulgen « *indulgenti* », *C.I.L.*, X, 1211, inscription d'Abella, sur un territoire primitivement de langue osque ;

leuenna Laberius in *Saturn.*, cité par Aulu-Gelle, 16. 7 Ribbeck, *Com.*³, fr. 80, p. 355) ;

Iulia Oriunna « *Oriunda* », *C.I.L.*, VI, 3. 20589 ;

perfinēs glossé « *perfringas* » dans Festus, 244, *Th. P.*, c'est-à-dire **perfinnes* issu de **perfindes* ;

Secunnus dans Mommsen, *Inscr. Helv.*, 234 ;

sociennus dans Plaute, *Aul.*, 659 :

ibo intro atque illi socienno tuo iam interstringam gulam, cf. Nonius, 172, 21 : *socienno*, *socio* ;

tetrinniō « je barbote » sans doute de **te-trin-diō* comme *grundiō*, cf. gr. τετράων, τετραδών « coq de bruyère » ;

Agenna, *I. R. N.*, 2736, inscription de Pouzzoles à côté de *Agenda*, *ibid.*, 5638 ;

Verecunnus « *Verecundus* », inscription de Pompéi, *C.I.L.*, IV, 1768.

Antenna, *transenna* qu'on avait proposé d'expliquer comme provenant d'un ancien **an-tenda*, **transenda* ont sans doute une autre origine, voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v.

Il est remarquable que, dans cette liste, trois mots au moins dont l'origine est connue, proviennent d'un territoire osque *innulgen*, *Verecunnus* et *Agenna*. En italien moderne, d'après Meyer-Lübke, *Ital. Gramm.*, § 229, l'assimilation de *-nd-* en *-nn-* commence aux environs de Tarente, couvre la plus grande partie de l'Italie méridionale et centrale, et se retrouve dans de nombreuses régions de l'Ombrie. Il ne s'agit pas là d'une transformation de date récente ; c'est l'état phonétique des anciens dialectes italiques qui s'est maintenu.

Les documents du moyen âge présentent en effet non seulement de nombreux exemples de graphie *-nn-* pour *-nd-*, mais des exemples de « graphie inverse » *-nd-* dans des mots qui remontent à un original où *-nn-* a toujours existé, par ex. *tyrando* de *tyrannus*. C'est à peu près sur le même territoire que s'est réalisée l'assimilation de *-mb-* en *-mm-*. Ainsi encore aujourd'hui le phénomène occupe une aire dialectale sensiblement égale à celle qu'il occupait dans l'Italie antique.

Réduction des groupes *-ct-*, *-cs-*.

Ce phénomène, dont on a beaucoup d'exemples en latin vulgaire, comme le prouve l'*Appendix Probi* qui enseigne *auctor* non *autor*, *auctoritas* non *autoritas*, n'est attesté à l'époque républicaine que dans les dialectes du Latium différents du romain, celui-ci ayant maintenu très longtemps intacts les groupes de cette sorte. A Préneste, le correspondant de lat. *Victoria* est *Vitoria*, voir *M.S.L.*, XIII, 340. En osque, le groupe *-kt-* a abouti à *-ht-* ; l'évolution du groupe en ombrien paraît plus complète encore puisque le groupe *-ht-* est souvent réduit à *-t-*.

Le groupe *-ks-* est réduit à *-ss-*, osq. *meddiss*, *meddis* (gén. sg. *medikeis*) transcrit en latin par *meddix*, Tite-Live. 24. 19. 2 ; 26. 13 ; ombr. *uas* « uitium » de **uak(o)s*, à l'intervocalique *esu*, *essu* « hoc », *esa* « hāc » en face de osq. *eksuk*, *exac* « hōc, hāc ».

De même le groupe *-ps-* s'assimile en *-ss-*, osq. *osii[ns]* « obsint », osq. *essuf*, *esuf*, ombr. *esuf* « ipse » ; sur ces faits voir Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, §§ 122, 142, 145, von Planta, *Gramm. d. osk. umbr. Dial.*, I, 354 sqq. En latin un certain nombre de mots qui présentent cette assimilation doivent être considérés comme des emprunts ; ce sont *blatta*, *brattea*, *fitilla* de **blacta*, **bractea*, **fictilla*, *cossim* et *laser* de **cocsim*, **lacser*. Enfin le mot *suāsum* où *s* intervocalique tient la place d'un ancien groupe *-rss-* (voir Lexique, *s. v.*) est également d'origine dialectale.

Perte de *h*.

La spirante gutturale sourde *a* de très bonne heure été réduite à un simple souffle noté *h* que seule la tradition orthographique a maintenu à Rome, et non sans inconvénients, comme le prouvent divers témoignages dont les plus connus sont l'épigramme de Catulle sur Arrius (cf. Niedermann, *Phonétique historique du latin*, §§ 35 et 44), et le chapitre d'Aulugelle sur l'insertion de *h*, *Noct. Att.*, II, 3 (voir d'importants testimonia dans l'édition donnée par M. Hosius, chez Teubner, 1907). Dans les parlers du Latium, la disparition du souffle noté par *h* avait eu lieu plus tôt qu'à Rome, et comme aucune tradition littéraire n'y révélait l'existence d'un *h* ancien, les Romains n'ont pu noter l'aspiration dans les mots qu'ils leur avaient empruntés. C'est par des emprunts à ces parlers ruraux que s'expliquent *anser*, *er*, et sans doute *liēn* et *meiō*, pour lesquels les formes avec *h* ne sont pas attestées. Il est probable que *ēdus*, *ircus*, *olus* furent primitivement des mots ruraux : c'est une hypothèse qu'on peut déduire du témoignage de Varron, *L. L.*, V. 97, d'un passage de Quintilien, *Inst. Or.*, I, 5, 19 : « parcissime ea (sc. *littera h*) ueteres usi etiam in uocalibus, cum aedos ircosque dicebant », et d'un jeu de mots fait sur *olla* et *olera* (voir Lexique, *s. v.* (*h*)*olus*). Mais ces formes de patois n'ont pas été assez fortes pour anéantir tout à fait la forme romaine, et les doublets avec *h* initial nous sont également parvenus.

LEXIQUE

LEXIQUE

abdōmen, inis (n), abdumen, inis (n). — De la forme ordinaire *abdōmen*, il existe un doublet avec *u* dans Charisius *G. L. K.*, I, 38, 9, *abdumen*, λαπίρα, *abduinis*, cf. *ibid.*, IV, 582. 30, qu'on retrouve souvent dans les gloses *C. G. L.*, V, 652, 3, *abdumine* id est pinguedine, voir *ibid.*, VI, 2 s. v.

Le mot est malheureusement sans étymologie claire, et de tous les essais tentés pour l'expliquer, aucun n'apparaît comme définitif. Si l'on peut faire état de la forme *abdumen* attestée à basse époque (voir Thurneysen, *Gött. gel. Anz.*, 1907, n° 10, p. 800), et si ce n'est pas une création nouvelle due à l'influence du suffixe *-umen* qui, en italien notamment, a servi à former de nombreux termes de cuisine et d'agriculture, par ex. *tenerume* « tendron », *frittume* « friture », *salume* « salaison » (voir Meyer-Lübke, *Gramm. des lang. rom.*, II, § 446, p. 533-534 de la trad. franç.), l'alternance *abdōmen, abdumen* confirme l'étymologie qui rapproche du mot le grec *νη-δός* et le suppose dérivé d'une forme **dowemen, *doumen*, Brugmann, *I. F.*, XI, 271 sqq., Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. L'aboutissant normal de *-owe-, -ou-* étant en latin *-ū-* (Introduction, p. 45 et suiv.), c'est la forme dialectale avec *ou, eu > ō* qui aurait triomphé chez tous les auteurs, et le mot véritablement romain n'aurait survécu que chez les grammairiens.

Abdōmen est un terme technique et désigne proprement le ventre du porc, comme *omāsum* les tripes du bœuf : Plaute, *Curc.*, 323, *pernam, abdomen, sumen sueris, glandium*; Pline, *Nat.* 8, 209, *interdicta... cenis suum abdomina, glandia, testiculi, uoluae, sincipita uerrina*; Publi... *cena... nulla... sine*

abdomine, etiam uocabulo suminis ab eo imposito; 11, 211 (suis sumen) abdomen uocabant priusquam calleret, incientes occidere non adsueti. Juvénal 2, 86, atque bonam tenerae placant abdomen porcae. Apicius 5, 194 coques abdomen et mittis in caccabum; *ibid.*, ius abdominis; 7, 266, de abdomine... ofellas facere. Il désigne les viscères d'un poisson dans Lucilius 21 ad cenam adducam et primum hisce abdomina thynni aduenientibus priua dabo. Plaute ne l'emploie en parlant de l'homme que dans un sens obscène, *M. G.* 1398, qui iam dudum gestit moeche hoc abdomen adimere | ut faciam quasi puero in collo pendeant crepundia (cf. *C. G. L.*, V, 632, 2 abdomen uertrum, et Donat, *Comm. in Ter. Eun.*, 424, abdomen in corpore feminarum patiens iniuriae coitus scortum dicitur). Dans les auteurs classiques, il a exactement le sens auquel répond le français vulgaire *gueule*; cf. Cicéron dans les deux seuls passages où il se soit servi du mot, *Sest.*, 110, manebat insatrabile abdomen; *Pis.* 41, ille gurgis atque belluo natus abdomini suo (cf. *C. G. L.*, V, 660, 4; 662, 15, abdomini natus: gulae deditus). Partout ailleurs c'est le synonyme littéraire *uenter* qui est usité depuis Plaute, cf. *M. G.*, 33, uenter creat omnis hasce aerumnas; *Pseud.*, 175, quae capiti, quae uentri operam det; *Persa*, 98, nolo in uesicam quod eat, in uentrem uolo; *Stichus*, 341, quid ego, quid misero medullam uentris percepit fames? Ce n'est que plus tard que le sens ou technique ou injurieux de *abdōmen* s'est effacé, et que le mot a pu désigner le ventre ou les entrailles de l'homme.

acus, aceris (n).—Priscien, *G. L. K.*, II, 162, 17: « hoc acus, huius aceris quod Graeci *σκόβραλον* dicunt, id est purgamentum frumenti »; les gloses ont le pluriel fém. *aceres*, *C. G. L.*, II, 13, 29; Varron emploie l'ablatif *acere*, *R. R.*, I, 57, 1. Columelle le fait passer au féminin et décline *acus, acūs*. Mais les dérivés sont issus de *acus, aceris*: *acerāle*, *acerātus*, *acerōsus*.

Le génitif de *acus, aceris* diffère par son vocalisme intérieur de celui des mots de même déclinaison dont le radical se termine par une gutturale: *decus, frīgus, stercus, tergus* ont en effet

un génitif en *-oris* : *decoris*, *frigoris*, *stercoris*, *tergoris* sans exception ; cf. Vendryes, *Intensité initiale*, p. 304. Le vocalisme en *o* s'explique très bien puisqu'il a pour effet de maintenir le caractère vélaire de la gutturale. *Acus*, *aceris* oppose au contraire à la gutturale vélaire du nominatif une gutturale palatale au génitif. Cette alternance, isolée en latin et exceptionnelle, doit sans doute s'expliquer comme ayant une origine dialectale. Celle-ci doit d'autant moins surprendre que *acus* est un terme proprement rural, et ne se rencontre que dans Caton, Varron, Columelle et Pline. *Vlcus* dont la flexion est semblable à celle de *acus*, est également un terme technique, suspect d'ailleurs d'être emprunté au gr. ἔλκος ; *uiscus* est à part, comme étant ordinairement employé au pluriel. Au témoignage de Priscien, *G. L. R.*, II, 27, 17, il a existé à côté de *augur*, *auguratus* des formes archaïques *auger*, *augeratus*, cf. *auigerus* : *augurator* cité par Löwe, *Prodromus*, 348, qui supposent une flexion *augur*, **augeris*. Si le renseignement de Priscien est exact, cette flexion serait exactement comparable à celle de *acus*, *aceris* et devrait s'expliquer de la même façon.

adasia, *ae* (fém.?) « ouis uetula recentis partus » *P. F.*, 9, *Th. P.*; *C. G. L.*, V, 436. 30 ouis maior quae peperit ; IV, 404. 25 ouis maior natu ; II, 564. 18 *adasa* : pro (prae Löwe) *senectute sterelis* (?).

Le mot est parfaitement obscur ; M. Conway, *Ital. Dial.*, 603, le suppose formé de *ad* + un thème italique **asi-* « agneau » ; cf. volsque *asif* : Conw. 252 ... « sepis atahus, pis uelestrom fačia esaristrom se bim asif », que M. Bréal traduit par « si quis attigerit, aliquis Veliternorum, faciat sacrificium suum, bouem, oues », *Rev. Archéol.*, XXXII, 1876, tome II, p. 246. *Adasia* signifierait donc « qui a son agneau près d'elle », mais le sens du volsq. *asif* n'est rien moins que certain. En tout cas, *adasia* avec son *s* intervocalique appartient au vocabulaire osco-ombro-samnite. Ce peut être un terme liturgique désignant une victime rituelle, ou un mot rural de la langue des bergers. Il n'est pas attesté chez les

auteurs, et ne figure que dans les gloses citées plus haut : rien ne prouve donc qu'il ait fait à aucun moment partie du vocabulaire romain ; il est nécessaire, en le faisant figurer dans cette liste, de faire cette réserve sur son origine et sur son emploi. A côté de *adasia*, on peut citer, présentant également *s* intervocalique, et d'origine aussi trouble, les mots :

amosio, annuo, *P. F.*, 19, *Th. P.*

asisua petauro pernice(?) (*gloss. Plac.*, *C. G. L.*, V, 7, 25 ; omnia incerta dit Goetz, *Thesaurus*, s. v.).

carisa « uetus lena », *gloss. Plac.*, *C. G. L.*, V, 15, 6, cf. VI, 183 dont M. Stokes, *Urkelt. Sprachschatz*, 330 rapproche le got. *hōrs* ?

frontesia « ostenta » qui, d'après Bücheler, *Rh. Mus.*, XXXIX, 409 représente un gr. *βροντήσις.

ἰγγρουσία· παρὰ Ῥωμαίοις τὸ τοῖς ἀσθένεσι διδόμενον σιτίον ὃ οὔτε ζῆν οὔτε ἀποθνήσκειν ποιεῖ *Suidas* ; v. Bücheler, *Rh. Mus.*, XXXIX, 419.

uernisera + *messalia* [i. e. *mensalia*] *auguria*, *P. F.*, 578, *Th. P.* Est-ce un composé ?

Tous ces mots, cités et réunis par M. Conway, *Ital. Dial.*, pp. 222-223, n'ont pas un aspect latin, mais c'est à peu près tout ce qu'il est possible d'en dire.

af.— A côté des trois formes *a*, *ab*, *abs* qui alternent en latin, dans des conditions déterminées, Cicéron connaît une forme *af* qui de son temps n'était plus employée que dans les formules de comptabilité, et encore de façon irrégulière. Cicéron, *Or.*, 158 : « una praepositio est *af*, eaque nunc tantum in « accepti tabulis manet, ne his quidem omnium, in reliquo « sermone mutata est ; nam amouit dicimus et abegit et abs- « tulit, ut iam nescias *ane* uerum sit an *ab*, *abs*. Quid etiam « aufugit, quod abfugit turpe uisum est et afer noluerunt, « aufugit et aufer maluerunt ? Quae praepositio praeter haec « duo uerba nullo alio in uerbo reperietur ».

Mais dans les textes littéraires, la préposition n'a été conservée nulle part. Les observations de Priscien, *G. L. K.*,

II, 35, 18 et de Velius Longus, *ibid.*, VII, 60, 12 sont sans valeur, et toutes deux empruntées au texte de Cicéron. La glose *afuolant auolant* de l'abrégé de Festus, *P. F.*, 19, *Th. P.* est d'origine inconnue; nul passage d'auteur ne vient en éclairer la provenance; et la restitution *emere af* dans le texte de Plaute, *Capt.*, 34, 111, 453 est purement conjecturale.

Les exemples attestés de *af* sont tous épigraphiques. Ce sont :

af uobeis, *C. I. L.*, I, 201, 11 dans l'épistula praetoris ad Tiburtes, qui date d'environ 100 avant l'ère chrétienne, et où figurent des dialectismes comme le génitif *praetorus*;

af Capua, *C. I. L.*, I, 551, pierre milliaire de Popilius trouvée à Polla en Campanie, qui date de 132 av. J.-C. On y lit d'ailleurs également *ab Regio*, sans que *af* se distingue de *ab* par une nuance de sens mathématique, comme le suppose M. Havet, *A. L. L. G.*, IX, 168;

af Lyco, *C. I. L.*, I, 587, sur une inscription bilingue latino-grecque, souvent incorrecte, d'environ 81 av. J.-C.;

af Lucretia, *C. I. L.*, I, 1053, « litteris labentis saeculi secundi », sur une inscription vulgaire :

af mil..., *C. I. L.*, VI, 3824; la pierre est très mutilée, et la lecture douteuse;

af muro, *C. I. L.*, XIV, 3002 (I, 1143), inscription de Pré-neste;

af speculu Diane, *C. I. L.*, XIV, 2772, inscr. de Labici, près de Tusculum;

af solo, *C. I. L.*, I, 1153, inscr. de Ferentinum.

Enfin dans une inscription trouvée à Amiternum et publiée par les *Notizie degli Scavi*, oct. 1891, p. 96, on lit *af uinieis*, *af uilla*, mais *ab castello*, *ab segete*; la seconde ligne se termine également par *af*, mais le commencement de la troisième n'est pas conservé.

Il est arbitraire de supposer comme le fait M. Wölfflin, *A. L. L. G.*, VII, 506, qu'il s'agit ici d'un changement de *b* en *f* (bilabial) devant la labiale suivante et principalement devant *u*. Pareil changement ne s'est pas produit en latin; cf.

āuehō, *āuellō*, *āuertō*, *āuius*, *āuocō* pour lesquels les graphies **afueho*, etc. ne sont jamais attestées. D'ailleurs *af* dans les exemples où il figure ne se rencontre pas seulement devant *u*; on trouve *af* devant gutturale sourde *af Capua*, devant liquide *af Lyco*, *af Lucretia*, devant nasale labiale *af muro*, *af mil...*(?); devant sifflante sourde *af solo* comme devant la semi-voyelle *u*, *af uobeis*, *af uinieis*, *af uilla*, *afuolant*. La théorie de M. Wölflin qui s'autorise de l'opposition constatée, sur la pierre d'Amiternum, entre *af uinieis*, *af uilla* d'une part et *ab castello*, *ab segele* d'autre part, se heurte au contraste qu'on rencontre dans l'épistula ad Tiburtes où on lit *af Capua* et *ab Regio*, sans que la même raison de phonétique syntactique le justifie. On ne peut rien conclure de ces faits, sinon que dans les deux cas le graveur a hésité entre une forme étrange et une autre qui lui était familière. Il est plus important de constater que la forme *af* se rencontre dans des documents provenant de régions où les dialectes locaux ont résisté le plus longtemps au latin classique, Capoue, Préneste, Ferentinum, Amiternum, etc..., et à Rome même dans des documents incorrects, tardifs ou vulgaires. Par son origine, *af* se dénonce comme une forme dialectale, qui a pénétré à Rome, ainsi que bien d'autres dans la langue juridique, où elle est restée confinée pour ne pas tarder à disparaître. On la retrouve dans le pélignien *afded* « abiit » (Conway, *It. D.*, 206) et sans doute dans l'osque *aflukad* « adferat, deferat », *aflakus* « attuleris, detuleris? » de la tabella deuotionis trouvée à Capoue, Conway, *It. D.*, 130, ll. 10 et 11, Buck, *Osc. Umbr. Gramm.* n° 30). *Af* était donc une préposition suditalique; c'est ce que confirment les documents épigraphiques latins.

On a proposé (Lindsay-Nohl, *Lat. Gramm.*, p. 663) de voir dans *af* un correspondant du skr. *ādhi*, qui se construit avec le locatif dans le sens de « sur, dans » et avec l'ablatif dans le sens de « hors de, loin de ». Cette survivance serait comparable à celle de *au-* dans *auferō*, *aufugiō* qui correspond à skr. *āva*, *zd ava*, et dont la présence en celtique (irl. *ó*, *ua*) rend l'existence en latin assez vraisemblable. Mais le skr. *ādhi* repose

sur **ndhi*, cf. v. sl. *na* « sur » etc., et le représentant latin serait **endi*, **indi*; d'ailleurs le sens de « sur » est primitif en sanskrit. L'hypothèse la plus plausible est que *af* est une graphie destinée à noter l'affaiblissement de *b* final en un phonème spirant, sans doute proche du *v* français, soit **ab* devant sonore initiale du mot suivant, et **af* devant sourde; l'insuffisance des alphabets italiques n'a pas permis de noter cette nuance, si bien que la spirante sonore et la sourde correspondante ont été notées indistinctement par *f*. Sur la prononciation de *f* dans les différents dialectes, il faut rappeler les pénétrantes observations de M. Bréal, *M.S.L.*, VII, 321 sqq., VIII, 48 sqq.

agāsō, -ōnis (m). equīsō, -ōnis (m). — P. F. 19, *Th. P.* « agasones equos agentes id est minantes »; Servius ad *Aen.*, III, 470 « duces equorum scilicet quos uolgo agasones uocamus ».

Nonius 105, 29: equiso pro equite. Varro Trihodite $\acute{\alpha}\rho\epsilon\tau\eta\varsigma\ \kappa\tau\acute{\eta}\sigma\epsilon\omega\varsigma$ (559):

nam ut ecus, qui ad uehendum est natus, tamen hic traditur magistro,

ut equiso doceat tolutum.

Nonius cite encore deux exemples de Varron in *Marcipore* (276) et *Eumenidibus* (278).

Agāsō est un terme de métier, absent de la latinité classique et ne se lit que dans les écrivains techniques. Plaute dans une énumération plaisante de mots militaires, dit, *Merc.* 852. egomet mihi comes, calator, equos, agaso, armiger.

Seuls l'ont employé Ennius, *Ann.* 178, Tite-Live, 7, 14, 7; Frontin, Pline l'Ancien, et, chacun une fois, les satiriques Horace, *Sat.* 2, 8, 72 et Perse 5, 76.

La formation est obscure; on l'a rapprochée de la terminaison grecque -ζων par exemple dans $\acute{\alpha}\gamma\omicron\rho\acute{\alpha}\zeta\omega\nu$. Mais si le ζ grec est rendu par *s* à l'initiale du mot par exemple dans *Saguntum*, *sona*, *selus*, *C.I.L.*, I, 1047, 1269, les écrivains archaïques connaissant la valeur du signe grec qui est la notation d'un groupe ou d'une consonne géminée comme -ζd-, -dy-, rendent toujours le ζ intervocalique par -ss-; or la notation

**agasso*, **equisso* n'est pas attestée. De plus il ne saurait être question d'un suffixe -ζων mais de -ῖζω (respectivement -ᾶζω) aboutissant à -*issō* ; ce suffixe ne figure que dans des transcriptions littérales *atticissō*, *badissō*, *comissōr*, *cyathissō*, *malacissō*, *sicilissō* (Plaute, *passim*). Enfin, il est impossible d'établir un rapport sémantique entre les formes en -*asō* -*isō* et le gr. -ᾶζων -ῖζω.

Il s'agit donc là de deux mots ayant conservé un *s* intérieur intervocalique, et qui ont dû pénétrer à Rome par l'intermédiaire d'écrivains originaires de l'Italie méridionale. Ainsi s'explique qu'ils aient pu échapper à l'action du rhotacisme.

agēa, ae (f). — Isidore *Orig.* 19, 2, 4 « ageae uiae sunt uel loca in nauī per quae ad remiges hortator accedit; de qua Ennius (*Ann.* 567) multa foro ponit et agea longa repletur ». On lit dans les gloses *C.G.L.*, V, 438, 8, *agia*, uia in nauī longa qua ad remiges hortatores solent ambulare; V, 520, 9 *ageia*; le dérivé *ageātor* est également attesté, et glosé par *hortator*, *C.G.L.*, V, 348, 3.

age(i)a n'est attesté que dans Ennius et les glossaires. C'est un emprunt au gr. ἄγυζα, mais avec substitution du suffixe osco-ombrien -ei(i)o- au suffixe grec; cf. osq. *ueia* « plastrum », ombrien *deueia* « diuinam, diuina », *T. Eug.*, VI a, 9, 10, et peut-être dans une inscription trouvée à Cupra Montana dans le Picenum, *C.I.L.*, IX, 5699 *ueheia* qu'on traduit par *decretum*: V. Auilio V. f. V. Alfieno. Po. f. pagi ueheia « V(ibi)us Auilius V(ibi) f(ilius) V(ibi)us Alfienus Po(bli) f(ilius) pagi decreto(?) »; les éditeurs du Corpus lisent pagi Veheia(ni? donum dant), ce qui est très hardi.

ahēnus, a, um, ahēneus, a, um. — *ahēnus* se lit par exemple dans l'inscription appelée le Senatusconsulte des Bacchanales, *C.I.L.*, I, 196, 1, 26. D'après le Thesaurus, les formes *ahēnus*, *ahēneus* sont plus anciennes que *aēnus*, *aēneus* qui leur ont été substituées postérieurement à Plaute; *ahēnus*, *ahēneus* ne sont maintenus que dans la langue des inscriptions. Act.

lud. saec. Aug. 60, 62, *C.I.L.*, VI, 32323; Mon. Ancy. tit., XI, 4123 a, 56; X, 7852, 8 a 69, V, 1770, 3; VI, 29746; *Notiz. d. Scavi*, 1890, p. 377. Au témoignage d'Aulu-Gelle, II, 3, 5, Virgile, amateur d'antiquité, employait encore *ahēnus*.

Mais la graphie *ahēnus* est une graphie ombrienne, introduite sans doute en même temps qu'un objet rituel; cf. *T. Eug.* III, 18, 19 « *seples ahesnes tris kazī astintu fērehtru etres tris | ahesnes astintu, sufeřaklu tuues ahesnes | anstintu* » *simpulis ahenis tribus — distinguito, — alteris tribus ahenis distinguito, — duobus ahenis distinguito* ». Ce « souvenir, en latin, d'un ancien usage orthographique italiote »¹, correspondant au tréma actuel, se retrouve dans d'autres dialectes italiques; cf. volsque *pihom* « *pium* » ombrien *pihaz* « *pīatus* », osq. *stabint* « *stant* ». En latin, il semble n'avoir pas été réservé à *ahēnus* seul, si l'on en croit Quintilien, *Inst. Or.* I, 5, 21 qui affirme avoir lu *mehe* pour *mē*: « *mehe quoque pro me apud antiquos tragoediarum scriptores in ueteribus libris inuenimus.* » Le cas ici n'est pas tout à fait le même; dans *mehe* la graphique *ehe* sert simplement à noter la voyelle longue. Ceci est un procédé spécialement ombrien cf. *comohota*, *T. E.* VI a, 54; *spahatu*, VI a, 41 etc. voir von Planta, *Gr. osk. umbr. Dial.*, I, 57 sqq. D'ailleurs il est possible que sur le modèle de *mīhi*, *mīse* soit créée l'alternance *mehe*, *mē*; *mehe* serait alors simplement analogique de *mīhi*.

Les graphies de basse époque *ueteranehis*, *Bohetius*, *dihaconus*, etc., citées par Corssen, *Ausspr.*, I², 111 doivent peut-être leur origine à une extension du procédé dans la langue vulgaire.

alacer, -cris, -cre. — « *mobilis, acer, promptus, saepe gaudio commotus, incitatus.* »

L'origine du mot est obscure; les étymologies des anciens sont de simples calembours; celles indiquées par MM. Thurneysen et Walde sont toutes très douteuses. M. Bréal (*Bull. Soc. Ling.*, t. XIII, p. clix) indiquait récemment une parenté

1. M. Bréal, *M.S.L.*, VIII, 307.

possible avec le gr. ἄλχαρ, ce qui est très hardi; ἄλχαρ est un substantif de la langue homérique qui n'a pas survécu en grec; et le rapprochement ne rend compte ni de *ala-*, ni du sens de l'adjectif; si l'on admettait néanmoins cette étymologie si incertaine, il faudrait songer à une épenthèse osque du type *Alafaternum*, et le mot serait venu à Rome par le sud de l'Italie. De toute façon, l'*a* intérieur de *alacer* ne saurait s'expliquer par la phonétique latine; cet *a* bref inaccentué, dont la bréveté est attestée par de nombreuses scansions, sous l'influence de l'intensité initiale ne pouvait aboutir qu'à *e*, *i*. *Alacer* apparaît donc comme étant une forme dialectale, voir Introduction p. 37 et suiv.; celle-ci est seule attestée pendant toute la période littéraire du latin, mais c'est la forme purement romaine **alicer*, gén. **alecris*, bannie des textes écrits, qui est attestée par l'accord des langues romanes :

it. *allegro*; bologn. *aligher*; v. fr. *haliegre*, *haligre*; esp. port. prov. *alegre*; fr. mod. *allègre*.

Le même vocalisme se retrouve dans deux mots obscurs :

alapa, *ae* (*f*) « soufflet » mot qui n'apparaît qu'à l'époque impériale d'abord chez les satiriques, et dans Pétrone, *Satir.*, 38 : est tamen sub *alapa*.

alaternus, *i* (*f*) « nerprun » nom d'arbre attesté trois fois : dans Tarquitiu Priscus cité par Macrobe, *Sat.* 3, 20, 3 (on lit *alternus* dans l'édition Eyssenhardt); dans Pline, *Nat.* 16, 108; dans Columelle 7, 6, 1. Le mot a passé dans les langues romanes : sarde *aladerru*, esp. *ladierno*. Le sens et l'emploi même du mot indiquent une origine non romaine.

**aleps* et au pl. *alipes* doublet de *adeps* (*adips adipis m*). — *adeps* est la forme anciennement attestée; Varron, *R.R.*, II, 17, *adeps* suillus, Cicéron, *Cat.*, III, 7, 16, Cassii *adipes*. *aleps* n'apparaît que très tardivement dans les gloses, *C.G.L.*, II, 436, 58 et 361, 24 *aleps*, *adeps* στέαρ, λίπος; II, 407, 57, *aleps* πιμέλη. L'appendix Probi, *A.L.L.G.*, XI, 326 blâme la forme *alipes* : *adipes* non *alipes*.

Ca sont là deux doublets : l'un classique *adeps*, l'autre vul-

gaire et dialectal *aleps* qu'on ne saurait séparer de l'adjectif ombrien *arīpes*, et qui présente le changement caractéristique de *d* intervocalique en *l*.

Arīpes se rencontre douze fois dans les tables Eugubines I a et b, II a (cf. index de Conway) où il sert exclusivement d'épithète à *aruia* « frumenta ». Le sens est donc assez différent du sens latin ; le thème est en -o- et non consonantique et correspondrait à un adjectif latin **adipus* « pinguis, crassus ». De même Caton dit ager crassus *A. G.*, 61 *bis* ; crassus locus 6, 2, etc. La brévité de *i* dans *adipes* est attestée par la scansion dans des poètes tardifs, il est vrai ; mais Juvénal scande également avec *i* le composé *adipātum*

Liuida materno feruent adipata ueneno

VI, 631.

En ombrien, l'hésitation dans la graphie entre *e*, *arēpes*, I a, 6 et *i*, *arīper*, I a, 27 et l'absence même de toute voyelle dans *arpes*, I a, 13 confirme la brévité de la voyelle, ce qui rend très improbable l'emprunt au grec ἀλειφα supposé par M. Thurneysen dans le Thesaurus. D'ailleurs les tentatives pour expliquer le traitement latin *d* de λ sont toutes vaines : influence du pcp. *adeptus* (Keller *Volksetym.*, 69) ou « écriture inverse » du phonème noté *ř* en ombrien¹ (Pascal *Riv. di Fil.*, XXIV, 1896, p. 290 sq.). *Adeps* n'a pas de correspondant probable hors de l'Italie ; mais tandis que les lettrés de Rome employaient la forme correcte, la forme dialectale ombro-samnite continuait à vivre sur le domaine latin ; en dépit du blâme des grammairiens attesté par l'appendix Probi, c'est celle qui a survécu dans les langues romanes, comme le montrent le bergamasque *alef*, le logudorien *alipe*, le sarde *abile*, et peut-être le français dialectal *auve*, cité par M. D. Behrens, *Zeitschr. f. rom. Phil.*, 13, 414.

āleum, i (āleus cf. Thesaurus, 1619, l, 30), ἄλλῃ. — La gra-

1. En ce cas *adeps* serait une graphie pure et simple de l'ombrien.

phie correcte *ālium* « ail » est attestée par les meilleurs manuscrits et par une inscription de Pompéi, *C.I.L.*, IV, 2070, mais il est une forme des patois rustiques *āleum* qui présente le changement caractéristique du suffixe *-yo- en -eo-. Les grammairiens relèvent et condamnent *āleum* qui leur apparaît comme un barbarisme. Porphyryon *ad Hor. Epod.*, 3, 3 : *alium* dicendum ut solium dolium, non ut uolgo *aleum*. De même l'appendix Probi a *alium* non *aleum*, *A.L.L.G.*, XI, 318. Les manuscrits de Plaute conservent peut-être un vestige de la forme dialectale dans l'adj. *aleato*, *Most.*, 47. On lit dans Hesychius ἄλλῃν λᾶχανον ἱερὰν remarquable par le passage de $l + y$ à ll caractéristique du dialecte de Bantia; cf. *allo* = lat. *alia*; ἄλλῃ ne peut donc provenir que d'un dialecte sud-italique. Le mot qui désigne l'ail, *ālium*, *allium* en latin de Rome, *āleum* dans les patois du Latium, ἄλλῃ dans un dialecte osque, est donc commun à tous les parlers italiques; mais il ne se rencontre dans aucune autre langue indo-européenne. Il existe enfin une forme *alum*, sans doute apparentée aux précédentes, et dont les rustici se servent pour désigner l'ail sauvage : Pline, *Nat.*, XIX, 116 : *alium* est et in aruis sponte nascens, *alum* uocant.

Les représentants romans ne permettent pas de distinguer entre *alium* et *aleum* : it. *aglio*, esp. *ajo*, fr. *ail*, val. *aiu*.

alis, alid. — A côté de la forme classique *alius*, *alia*, *aliud* il y a une forme *alis*, *alid* que Charisius, *G.L.K.*, I, 159, 30 attribue aux *ueteres* : « nominatiuom ueteres non tantum *alius* dixerunt, sed etiam *alis*, sicut et Sallustius : *alis* alibi stantes ceciderunt ¹ ». Le même enseignement est donné par Diomède, Priscien, etc., qui n'apportent aucun document nouveau.

1. Il est impossible d'identifier cette citation de Salluste; on rapproche généralement *Catilina* 60, 5... « *alios* alibi resistentis interficit » ou 61, 3 « *pauci* autem... paulo diuersius, sed omnes tamen aduersis uulneribus conciderant. » Dans aucun des deux passages *alis* n'est attesté, et il est possible que Charisius, pour donner un exemple, ait cité de mémoire et fort inexactement.

Dans les textes on lit *alis* dans Naeuius

[alias] alis
 sublimen altos saltus inlicite [inuios]
 ubi bipedes uolucres lino linquant lumina
 (Ribbeck, *Trag.*³, 26. p. 11).

texte peu sûr.

Catulle 66, 28 :

coniugium quo non fortius ausit alis.

La locution *alis alium*, dont le premier exemple se rencontre dans une inscription d'Espagne trouvée à Asturica Augusta, *C.I.L.*, II, 2633, l. 7 de l'an 27 après J.-C. *eique omnes alis alium in fidem... receperunt*, appartient à la langue de l'Itala où elle ne forme plus qu'un seul mot (voir Thesaurus, 1643, 31 sqq.).

Le neutre *alid* figure dans Catulle 29, 15 :

quid est alid sinistra liberalitas.

En outre on propose de le restituer « metri causa » dans Lucilius, p. 1134 Marx, et dans un vers d'une inscription funéraire publiée dans les *Carmina Epigraphica*, 143, 4 :

nam quid aliud apstuli[sti uitae nisi malum.

Mais la pierre porte *aliud*, et *alid* est une correction arbitraire. De même *alid* n'est pas dans le texte de Térence, *Heaut.*, 331, *Hec.*, 750 (éd. Umpfenbach), quoi qu'en dise Rönsch, *Itala und Vulgata*, 275.

Alis figure enfin dans l'inscription dialectale de Furfo, *C.I.L.*, IX, 3513, l. 10 *alis ne potesto* et peut-être dans une inscription de Dalmatie, *C.I.L.*, III, 2970 *ex uiso p(osuit) quod alis uidit*. « Num hic quoque alis accipi debeat pro alius dubitari potest », dit l'éditeur.

L'existence du neutre *alid* est surtout attestée par des passages de Lucrèce, dont le nombre impose au premier abord.

I. 263 quando alid ex alio reficit natura...

407 sic alid ex alio

1115 namque alid ex alio clarescet

III. 970 sic alid ex alio

V. 257 quodcumque alid auget

1305 sic alid ex alio.

Mais *aliud* est bien plus fréquent :

I. 469 *aliut* regionibus ipsis

II. 17 nil *aliud* sibi, 507 namque aliis *aliud* praestantibus,
510 namque aliis *aliud* retro, 812 atque *aliud* porro, 1004
inde aliis *aliud* coniungit.

III. 114 est *aliud* tamen, 284 atque aliis *aliud* subsit, 556
siue *aliud* quiduis, 965 ex aliis *aliud* reparare necesse est,
1083, post *aliut*, cum contigit illud

IV. 368 nam nil esse potest *aliut* nisi, 434 nil *aliud* nisi,
1039 nam alias *aliud* res commouet

V. 717 *aliud* quod fertur, 756 tempore eodem *aliud* facere,
765 tempore eodem *aliut* nequeat, 832 namque *aliut* putrescit,
833 porro *aliut* clarescit, 1278 porro *aliut* succedit

VI. 990 praeterea manare *aliud* per saxa uidetur

991 atque *aliud* lignis, *aliud* transire per aurum

992 argenteoque foras *aliud* uitroque meare

994 atque aliis *aliut* citius transmittere eadem.

D'autre part le nominatif *alius* est seul attesté.

III. 651 nec cecidisse *alius* dextram, 652 inde *alius* conatur.

IV. 633 nunc aliis *alius* qui sit, 677 uerum aliis *alius* magis,
684 sic aliis *alius* nidor

V. 829 ex alioque *alius* lapidis ; VI. 915 ex alioque *alius*
status, 1117 inde aliis *alius* locus est inimicus.

Lucrèce n'a pas d'exemple de *alis*¹.

1. Le texte cité est celui de Munro, 4^e éd., Cambridge, 1886. Les chiffres sont ceux de M. Cartault, *La flexion dans Lucrèce*, Paris, Alcan, 1898, p. 83, qui du reste ne donne pas la raison de l'alternance *alid*, *aliud*. Il faut noter que le génitif singulier masculin et neutre manque dans Lucrèce, et que le seul génitif féminin est *aliae*, III, 918

aut aliae cuius desiderium insideat rei

où *alius* était impossible.

L'emploi de *alid* se justifie immédiatement; *alid* ne figure que devant voyelle où *āliūd* est impossible; c'est une forme introduite par Lucrèce, comme *induperātor* ou *indugredi* « prop-ter egestatem linguae ». De même les deux emplois de *alis*, *alid* par Catulle sont conditionnés par la métrique; *alius* ne se retrouve pas dans le texte du poète, mais *aliud* y figure 42,16 :

quod si non aliud potest, ruborem

où il était possible de l'employer.

Alis, *alid*, formes artificiellement introduites, ne sauraient passer pour latines. Chez les « ueteres » où elles devraient figurer d'après Charisius, elles ne sont nulle part attestées que dans un fragment mal conservé de Naeuius, où *alis* semble introduit pour former l'iambe final, et dans un passage restitué de Lucilius. Chez Plaute, chez Térence il n'y en a pas trace, quoique *alius*, *aliud* soient souvent employés par l'une et l'autre. La flexion *alis*, *alid* n'est donc pas un archaïsme; mais c'est, comme le confirme l'inscription de Furfo, une forme du latin dialectal dont Lucrèce et Catulle, moins puristes et plus gênés que les autres écrivains, ont usé mais malgré eux et le plus rarement possible.

On a essayé de montrer que dans certains dialectes italiques le suffixe **-yo-* perd au nominatif sa voyelle thématique; ainsi à lat. *Pacius* correspond osq. *Pakis*. Ce phénomène, qui est de date indo-européenne, semble avoir eu sur le sol italique une assez grande extension¹, tandis que le latin de Rome a généralisé au nominatif la voyelle thématique qui réapparaissait aux cas obliques: le romain *alius* est donc analogique, mais le dialectal *alis* correspond exactement à l'ombrien *arsir*, T.E. VIa, 6, 7, au gallois *ail* « second »; tous trois supposent un thème **ali-*; l'irlandais a maintenu les deux thèmes: *aile* remonte à un ancien **alio-*, mais **alis* est attesté dans *al-aile* « un certain ». Cette forme dialectale n'apparaît plus en latin impérial que dans la langue de l'Itala, où se sont mêlés et confondus

1. Ernout, *Parler de Préneſte*, M. S. L., XIII, 341 sqq.

des éléments d'origine diverse; mais elle a survécu dans les langues romanes : v. esp. *al*, port. *al*, prov. *al*, v. fr. *al*, *el*.

allers, ertis, adj. — allers : doctus eruditus, *C.G.L.*, V, 438, 44; 560, 35; IV, 307, 20; V, 520, 6 allers, sollers.

allers est composé : *ad* + *ars* devenu *aders*, puis dialectalement *alers* comme *alipes* en face de *adipes*. *Allers* est dû à l'influence analogique de *sollers*; dans les deux cas la notation par *ll* indique une prononciation palatale de *l*; **alers* noterait au contraire un *l* vélaire.

Allers n'est pas attesté en dehors des gloses, mais c'est sans doute à lui que remonte esp. *alerto*. Cette étymologie est beaucoup plus vraisemblable que celle de Diez, reprise par Körting : *all'erta* ou *erta* représenterait le féminin de lat. *er[e]ctus*.

amāsius, i (m). — Diomède, *G.L.K.*, I, 343, 11 signale le mot : ab amare et « amasios » dicebant ueteres (cf. *C.G.L.*, V, 560, 47); de même Isidore, *Orig.*, 10, 5 : amasius dictus eo quod sit pronus ad amorem (cf. *C.G.L.*, V, 615, 25); il est glosé par amatus puer, *C.G.L.*, II, 566, 16 b.

Hors des commentateurs *amāsius* figure deux fois dans Plaute, *Cas.*, 590 miserrumum hodie ego hunc habebō amasium, et *Truc.*, 658. Il est repris par Aulu-Gelle, 6, 8, 1, et 19, 9, 9 : discite nostros quoque... poetas amasios ac uenerios fuisse. On ne le trouve plus que dans Tertullien (une fois) et dans Saint Jérôme (cinq fois).

De *amāsius* dérivent :

amāsio, ōnis (m) son synonyme, également très rare et tardif, employé par Septimius Serenus, Apulée (2 fois), Arnobe et Prudence;

amāsiunculus, i (m) dans Pétrone 45 « uidebis populi rixam inter zelotypos et amasiunculos » § 75, l'auteur emploie au vocatif le fém. *amasiuncula*.

amāsius avec son *s* intervocalique se dénonce comme d'origine osco-ombrienne; c'est sans doute un terme emprunté par Plaute à la langue des Atellanes. *Amāsius* est au latin **amārius*

non attesté, comme l'osq. dat. pl. *uĩiasieis* : *C.I.L.*, I, 200, 12 (111 av. J.-C.) au lat. *uiārius*.

amata, ae (f) « vestale ». — Aulu-Gelle, I, 12, 14 : « in libro primo Fabii pictoris quae uerba pontificem maximum dicere oporteat, cum uirginem capiat, scriptum est : ea uerba haec sunt : « sacerdotem Vestalem..., uti quae optima lege fuit, ita te, amata, capio »... ib., 19 : « amata inter capiendum a pontifice maximo appellatur, quoniam quae prima capta est hoc fuisse nomen traditum est ¹ ».

Ce mot obscur semble emprunté comme *arferia* au rituel ombrien ; et comme l'a déjà signalé M. Bréal, *T. E.*, 91, il appartient à une racine **ar̥-* (lat. *ad-*) qui a fourni au vocabulaire des tables Eugubines toute une série d'expressions religieuses : *admo-* (écrit *ar̥smo-*, *asmo-*) « ritus », usité au nom. et acc. pl. 15 fois, *ar̥smatio-* « solemnis, ritualis », épithète de *perkam* par ex., VI b 49, 50 (7 exemples en tout) *ar̥smahamo armamu* = **ad̥māmo* « sanctificamini » 2 pers. pl. imp. médio-passif de **admo-*; et probablement *ar̥mune* épithète de Jupiter, II b, 7 ; *arsie* « sancte », gén. sing. *arsier* « sancti ». *Amata* n'est pas sorti du vocabulaire religieux ; et on ignorerait le mot sans la citation d'Aulu-Gelle ; c'est un exemple de ces nombreux emprunts techniques, ignorés du public romain, et employés par quelques rares initiés. La quantité de *a* initial est inconnue, mais si le rapprochement avec l'ombrien est juste — ce qui paraît incontestable —, cet *a* doit être long ; **admata* aboutit en effet à *āmata* (cf. osq. *Aadieis*?) avec réduction du groupe *-dm-* à *m* et allongement de la voyelle. S'il est bref, il faut supposer une étymologie populaire qui rapprochait *amāta* de *āmāre*. Il est fort douteux qu'il y ait, comme l'enseigne M. Bréal, *loc. laud.*, une parenté entre les deux mots.

am-, an-. — La forme osco-ombrienne *an-* de la particule négative correspondant à lat. *in-* (italique commun **en-*) repré-

1. Cf. le nom de la femme de Latinus, Verg. *Aen.*, 7, 343 et *passim*.

sentant un i.-e. **ŋ-* figure dans les mss. de Plaute, *Trin.*, 131 :

Argentum amanti homini adulescenti, animi ampoti

est le texte donné par le cod. B (*āpoti*) ; C et D ont *āmpoti*. Les éditeurs lisent généralement *impoti*, mais M. Löwe, qui le premier a signalé la leçon *ampoti*, *Act. soc. phil. Lips.*, V, 306, remarque avec raison qu'elle est rendue très vraisemblable par l'allitération

Argentum amanti homini adulescenti, animi ampoti.

L'emprunt de *ampotis* n'est pas plus invraisemblable que celui de *amāsius*, mais il a dû se borner à ce seul cas où l'emploi du groupe *animi ampos* était destiné à produire un effet littéraire ; on n'en trouve en effet trace nulle part ailleurs.

ancunulentus, a, um. — *an* = latin *in* « dans » se retrouve dans l'adjectif signalé dans l'abrégé de Festus par Paul Diacre, 8, *Th. P.* : « *ancunulentae feminae menstruo tempore appellantur ; unde trahitur inquinamentum* ». *Ancunulentus* correspond à une forme latine **incunulentus*, apparentée au verbe *cunire* glosé par « *stercus facere, unde et inquinare* » *P. F.*, 33. *Th. P.* *Inquināre* provient de **in-cun-āre* comme *inquinus* de **incolinus*, **inculinus*. La graphie *incunulentus* a dû être favorisée par un rapprochement avec *cunus*.

amfractus, a, um (*anfr.*) ; **amfractus, ūs m.** *anfr.* : **amfractum, i(n)** (*anfr.*). — Varron *L.L.* 7, 13 : « Quod est :

terrarum anfracta reuisam ¹,

anfractum est flexum, ab origine duplici dictum, ab ambitu et frangendo ; ab eo leges iubent in directo pedum VIII [*uiam*] esse, in anfracto XVI, id est in flexu. »

1. Accius *Trag.* 335, *Rib.* 3, p. 207 :

super Oceani stagna alta patris
terrarum anfracta reuisam.

De l'étymologie double proposée par Varron, la première partie seule est à retenir, la seconde est manifestement une étymologie populaire quoique M. Thurneysen, *Gött. gel. Anz.*, 1907, n. 10, p. 801, l'ait reprise pour son compte, en l'appuyant sur *suffragō* où *-frag-*, selon lui, indique le pli, l'inflexion. *Anfractus* est un emprunt suditalique composé de la préposition osque *amfr-* de **amfer*, élargissement de **amf(i)* (lat. *amb-itus*, gr. ἀμφί, etc.) et de l'adjectif verbal de *agere*. Sur le cippe d'Abella figure deux fois la 3^e p. pl. *amfret* = lat. *ambiunt*, ombrien **ambret*; l'ombrien en effet ne connaît que la forme *ambr-*, notée également *ampr-* *apr-* (l'explication phonétique est dans Buck, *Osc. Umbr. Gr.*, §§ 161 et 164 a).

Le correspondant latin de *anfractus* serait *ambactus* qui existe bien, mais avec un tout autre sens, et qui est lui-même un emprunt au gaulois : « ambactus apud Ennium lingua Gallica seruos appellatur ». P. F., 4, *Th. P.*, cf. César, *B.G.*, 6, 15, 2.

Dérivés rares et tardifs : *anfractārius -a, um*; *anfractuōsus, -a, um*; *anfragōsus, -a, -um*.

L'emprunt est très ancien, puisque, au témoignage de Gaius, répétant à peu près dans les mêmes termes le texte de Varron cité plus haut (*Dig.*, 8, 3, 8), le mot figurait dans la loi dite des XII tables. Il faisait sans doute partie du vocabulaire technique des agrimensores de Campanie.

anas, anatis (f.). — La flexion conforme à la phonétique latine et présentant l'apophonie de *a* en syllabe non intense, *anas, anitis*, semble avoir été normalement employée par les écrivains de l'époque républicaine. Les mss. de Plaute, *Capt.* 1003 ont conservé la leçon *anites*; de même ceux de Cicéron, *N. D.* 2, 124, ont *anitim* (codd. deter. *anetum*). Chez ces auteurs, les dérivés ont le même vocalisme. Plaute, *Asin.* 693, emploie *aniticula*

dic med aniticulam columbam uel catellum,

et Rud. 533, *anitina* :

utinam fortuna nunc anitina uterer.

Les éditeurs modernes, Ritschl-Goetz, Lindsay, le Thesaurus, adoptent la leçon de B *anetina* ; mais celle-ci est inexplicable au point de vue latin : un *a* en syllabe ouverte non intense se ferme en *i* et non en *e*, sauf devant *r* (Vendryes, *Intens. init.*, 292). *Anetina* est une forme romane introduite par les copistes dans les manuscrits, et qui ne saurait être attribuée à Plaute. D'ailleurs l'apographeon de Studemund reproduisant le ms. A de Milan porte ANÉTINA, avec un *i* de correction ; la grande édition Ritschl-Goetz attribue par erreur à A la leçon ANATINA. C'est donc bien *anitina* qu'il faut lire.

De même il semble que Cicéron, *Fin.* 5, 42, ait écrit *anitacula*, bien que tous les éditeurs et Nonius qui cite le passage aient transcrit *anaticula* (*anaticulus*, Nonius, 145, 18). Les mss. B (cod. Palatinus, nunc Vaticanus XV^e s.) et E (Erlangensis XV^e s.) qui remontent à un archétype commun ont, d'après Orelli, tous deux la leçon *aneticulas*, exactement comparable à *anetina* des mss. de Plaute, et qui présente la même confusion de *e* et de *i*. *Aneticulas* est une corruption de *aniticas*, et c'est la forme qu'a dû employer Cicéron qui déclinait *anas*, *anitis*.

Mais à côté de cette forme régulière est attestée une autre forme, celle des patois, *anas*, *anātis* qui ne présente pas l'apophonie. Varron l'emploie constamment : *anatium* R.R., III, 11 ; III, 5, 14 ; *anates*, Menipp., 389, sans variantes. Cette forme a acquis droit de cité à l'époque impériale, et les dérivés attestés alors ont tous le vocalisme en -*a* :

anatīna, *ae* (f), chair du canard, Pétrone, 56.

anatiārius, *i* (m), C.I.L., VI, 2, 9143 a.

Anatinius, *i*, nom propre, C.I.L., III, 6294.

Enfin on lit *anaticus* « caneton », *Gregor. M. epist.*, 4, 3.

Anas, *anatis* n'est pas comme l'indiquait M. Vendryes, *loc. laud.*, une flexion due à l'influence analogique du nominatif, mais provient, comme le supposait M. Meillet *ad locum*, d'un parler rural et qui ne connaissait pas l'apophonie ; c'est une forme parallèle qui a vécu indépendamment de la première, mais sans l'étouffer comme le prouvent les langues romanes :

le sarde *anàde*, esp. *ánade*, port. *ádem*, ital. *anatra*, vén. *anara*, ont le vocalisme de *anatem*, mais ital. *ánitra*, berg. *ánedra*, cat. *anech*, prov. *anedo*, v. fr. *anne* (*anette*, etc.) sont les représentants du romain *anas*, *anitem*. L'existence de cette flexion à l'époque romane est, d'autre part, confirmée par les leçons *anetina*, *aneticula* des manuscrits de Plaute et de Cicéron et le *anetes* de Capitolinus Maximin. 28, 2. Ces formes ne peuvent s'expliquer que si à l'époque romane subsistait une déclinaison *anas*, **anetis* correspondant à classique *anitis*; on ne comprendrait pas autrement que *anetina*, *aneticula* se soient substitués à *anatina*, *anaticula*. La répartition des formes romanes exclut donc l'hypothèse d'une forme analogique qui aurait supplanté la flexion *anas*, *anitis*.

anser, -eris (m). — **hanser* n'est attesté nulle part; et il ne peut s'agir d'une de ces chutes tardives de *h* initial, si fréquentes dans la basse latinité; car *anser* se trouve dès les plus anciens textes : Lucilius, 1160 : *anseris herbilis uirus*; Plaute, Truc. 252 : *ut de frumento anseres, clamore absterret*. C'est un mot introduit à Rome par les paysans du Latium chez qui *h* initial représentant un ancien **gh-* avait de bonne heure disparu.

L'étymologie d'Isidore, *Orig.* 12, 7, 52 « *anseri nomen anas dedit per deriuationem* », a été partiellement reprise par des linguistes modernes, MM. Brugmann et Walde entre autres, qui prétendent que la chute de *h* initial est due à l'influence analogique de *anas*. Mais les deux animaux n'ont pas entre eux une telle ressemblance que le nom de l'un ait dû influencer sur celui de l'autre. On ne voit pas, d'un autre côté, si l'hypothèse était admise, quel nom d'animal aurait à son tour pu influencer sur le nom du hérisson *er*, *eris*, pour le dépouiller du *h* initial auquel l'étymologie lui donne droit.

Le suffixe de *anser* fait difficulté. Le mot se présente avec le morphème *-s-* soit **ghans-* dans gr. *χῆν χηνός* de **χανς*, v. angl. *gés* pl. de **gans-iz*, avec élargissement du suffixe dans skr. *hamsáh*, lit. *ásis*. Selon M. Brugmann, *Grdr.*, II, 1², p. 527

(qui à cette place suppose que *anser* pour **hanser* est dû à l'influence de *anas*), *anser* serait dû à la réunion de **hans-* et de **hanes* sous un type **hanses* et non à l'élargissement de **hans-* sur le modèle de *sueris*, *suere* (de *sūs*), *bouërum* de *bōs*, etc. Mais il faut plutôt songer au suffixe qui apparaît en germanique pour caractériser les noms de certains mâles d'animaux ; ainsi angl. *cat*, all. *katze*, mais angl. **cat-er* « matou » conservé dans *caterwaul* « vacarme » et all. *kater* = v. h. a. *chattara* ; angl. *goose* de **gons* et all. *gans*, mais ags. *gandra* et angl. *gand-er* « jars », moy. all. *ganz-er*, all. *gänserich*. Cette comparaison permet de restituer un suffixe *-*are*, -*ari(s)* aboutissant à -*er* en syllabe inaccentuée, mais dont le vocalisme est conservé dans les formes de basse époque comme *passar*, *ansar*, etc. ; sur ces formes, voir Introduction, p. 41 et suiv.

Par une coïncidence singulière, le français moderne *oie* (v. fr. *oue* de *aucam*), dont la phonétique est anormale, a sans doute une origine dialectale.

apis, is (f.) (?). — Suivant Curtius, *apis* est peut-être apparenté à gr. ἐπίς « cousin », v. h. a. *imbi*, all. mod. *imme* ; *apis* dans cette hypothèse devrait représenter une forme osco-ombrienne **ampis* (au lieu de **empis* ; sur l'ouverture de la voyelle dans le groupe *e* + *nasale* + *consonne* en osco-ombrien, voir l'article *am-*, *an-*, et Buck, *Osc. Umb. Gramm.*, §§ 263, 2, 264, 1) avec perte de la nasalisation, fréquente dans les dialectes italiques ; pour la chute de nasale devant labiale, on peut citer ombr. *aplenia* « impleta ». *T. Eug.*, II, a 23, Buck, *op. laud.*, § 161 a). Mais le passage de *en* à *an* dans le cas de *apis* n'est pas démontré phonétiquement, et au point de vue du sens *apis* ne répond nullement à gr. ἐπίς. L'étymologie proposée par Curtius est donc très aventurée, et il se peut que *apis* soit un mot indigène de l'Italie, et qu'on ne puisse ramener à l'indo-européen.

apluda, ae (f), adpluda, ae (f). Aucune des étymologies proposées jusqu'ici n'est pleinement satisfaisante ; mais le mot

est considéré comme dialectal par les anciens eux-mêmes. Nonius, 69, 24 : « *apludas frumenti furfures dixerunt rustici ueteres. Hoc in antiquis inuenitur, quorum in dubio est auctoritas, quamquam et Plautus in Astraba fabula (16) ita dixerit. Cuius incertum est an sit ea comoedia, atque ideo uersus eosdem ponere supersedimus* ». La glose de Nonius est inspirée d'un passage d'Aulu-Gelle, XI, 7, 3 sqq. où, parlant d'un avocat prétentieux, il cite de lui cette phrase ridicule : « *hic, inquit, eques Romanus apludam edit et flocces bibit* ». *Aspexerunt omnes, qui aderant, alius alium, primo tristiores et requirente uultu, quidnam illud utriusque uerbi foret, post deinde, quasi nescio quid Tusce aut Gallice dixisset, uniuersi riserunt. Legebat autem ille apludam ueteres rusticos frumenti furfurem dixisse...* Item *flocces audierat prisca uoce significare uini faecem e uinaceis expressam, sicuti fraces oleis...* » L'abrégé de Festus explique *apluda* « quasi adplodatur » P. F. 10, Th. P. ; les gloses ont les variantes *apluda*, *aplunda*, *abluda*, *ablunda* qui sont ou de simples fautes ou des graphies étymologiques sans intérêt.

Le fait à retenir est que *apluda* appartient aux *rustici ueteres*, et qu'il était incompréhensible à Rome. Les textes n'en ont que deux exemples, un de Naeuius, *Comic. inc.* 10, cité dans l'abrégé de Festus, l'autre de l'Anthologie, 19, 21.

ar-, arferia. — L'adjectif *arferia* est ainsi défini dans l'abrégé de Festus par Paul Diaque 8, 32, Th. P. : « *arferia aqua, quae inferis libabatur, dicta a ferendo ; siue uas uini, quod sacris adhibebatur* ».

Le mot se retrouve dans les gloses (*C. G. L.*, VI, s. v.) où il est interprété : *uas uinarium cum quo uinum ad aras ferebant*. Le glossateur, comme l'a déjà remarqué Löwe, a décomposé le mot en *ara* + *ferre*. Or, il a été reconnu depuis longtemps que le premier élément n'est autre que la préposition *ad* passée à *ar* devant la labiale initiale du mot suivant.

Ce témoignage de l'existence d'une forme *ar-* n'est pas isolé. Dans ce même abrégé de Festus, on trouve les gloses *aruocitat*

saepe aduocat (20, 14) et *apor apud* (19, 34). Dans Priscien (*G. L. K.*, II, 35, 2) : « antiquissimi pro « *ad* », frequenter « *ar* », ponebant : « *aruenas, aruentores, aruocatos, arfines, aruolare, arfari* » dicentes pro *aduenas*, etc. ; unde ostenditur recte « *arcesso* » dici ab « *arcio* » uerbo quod nunc « *accio* » dicimus.... ; « *arger* » quoque dicebant pro *agger* ». Velius Longus (*ibid.*, VII, 71, 22) cite *aruorsus, aruorsarius* ; Diomède, I, 452, 28, *aruenire* pro *aduenire* ; Marius Victorinus, VI, 9, 17, *aruentum* pro *aduentum*, et *apur*. Enfin, dans le glossaire de Placide on lit *arueniet* : *adueniet* (*C. G. L.*, VI, s. v.) ; *ar[u]sedentes* du même glossaire est très incertain (*ibid.*, VI, 98, s. v.).

Il semble donc au premier abord que l'existence du groupe est démontrée en latin de Rome et que, selon l'opinion de M. Havet (*M. S. L.*, VI, 31) « *r* de *arfuerunt* n'est pas autre chose qu'un *d*, rhotacisé grâce à l'influence du groupe... *affui* et *immitis* nous montrent l'altération récente des groupes *-df-*, *-nm-*. *Arfui* et *carmen* nous montrent l'altération plus ancienne ». Mais si des grammairiens et des glossateurs on passe à l'examen des textes, on constate que les exemples fournis par la littérature sont beaucoup moins nombreux et tous d'origine suspecte. Dans les inscriptions on a *C. I. L.*, I, 196 (inser. ditè S. C. des Bacchanales) *arf.* (l. 2) = *adfuerunt* ; *arfuisse* (l. 21) ; *aruorsum* (l. 24).

C. I. L., I, 198 (lex Rep.) *aruorsario* (l. 20, deux fois). La même forme se trouve dans une *tabella defixionis* publiée par les *Not. degl. Sc.*, 1901, p. 210.

C. I. L., IX, 782 (inscription archaïque de Lucérie) *aruorsu*.

Apur n'est attesté qu'une fois dans une inscription trouvée chez les Marse, *apur finem* (Conway, *Ital. dial.*, 267, p. 294). Le volsque *arpatitu* (*ibid.*, 252) est inintelligible.

Un seul auteur présente des formes analogues, Caton, *A. G.*, 133, 7, *aruectum* ; 138, *aruehant*.

Il s'agit donc d'exemples sporadiques qui ne sauraient prouver que le passage de *ad* à *ar* devant les labiales *b*, *u*, *f* soit purement latin, et qui sont contredits par la grande majorité des exemples où *ad* s'est maintenu ou s'est assimilé purement

et simplement à la consonne suivante ($d + f = ff$, comme $p + f$, $b + f$, $s + f = ff$).

Tous doivent donc s'expliquer autrement que par la phonétique latine. *Arferia* en particulier ne saurait être séparé du nom du prêtre iguvien *arsfertur arfertur*, et doit être un terme emprunté, directement ou non, par le rituel latin à un dialecte d'Ombrie. En ombrien, le passage de *ad* à *ar* devant labiale est constant, cf. *arsueitu*, *arueitu*, *arueitu* « aduehito », *arpeltu* « adpellito », *arputrati* « arbitrato ». Le terme proprement latin est *adferial* qui nous a été conservé par une glose latino-grecque : *adferial* : ὁδωρ τὸ τοῖς νέκροισι σπενδόμενον (C. G. L., II, 426. 6).

Mais l'ombrien ne semble pas avoir été seul à présenter ce changement ; d'après les formes citées plus haut, on le retrouvait en Apulie (*aruorsu* à Lucérie), chez les Marses, et, si l'on peut faire état de la forme *arpatitu*, en territoire latin chez les Volsques. Peut-être existait-il dans d'autres parlers du Latium ; le silence des inscriptions n'est pas une preuve décisive contre l'hypothèse : on sait combien est maigre le secours apporté par l'épigraphie à la connaissance des dialectes. C'est par l'intermédiaire de ces parlers du Latium qu'ont dû s'introduire à Rome les formes épigraphiques *aruorsum*, *arfuise*, comme les graphies *aruectum*, *aruehant* de Caton¹.

Il n'est pas étonnant de trouver dans le *De agricultura* des formes de parler rustique différentes des formes romaines. Par contre, on a contesté² que les Romains aient pu emprunter des termes comme *aruorsum* et *arfuise*. En réalité il ne s'agit pas d'un emprunt vivant et viable, mais d'une graphie dialectale figée dans la langue épigraphique qui en contient bien d'autres (voir Meillet, *De quelques innovations de la décl. lat.*, 3 et suiv., Ernout, *M. S. L.*, XIII, 45)³. *Aruorsum*, *arfuise* con-

1. Il ne saurait être question de *arbiter arger* et *arcessō* qui sont sans étymologie sûre, voir WALDE, *Lat. etym. Wört.*, s. v.

2. CONWAY, *loc. cit.*, p. 273.

3. Ceci est si vrai que la graphie est inconstante ; dans la *lex Repet.*, à côté de *aruorsario*, on a l. 25 *aduorsarium*, l. 30 *aduorsus*, l. 40 *adferatur*, l. 75 *adfuierint*.

tribuent à confirmer le caractère composite et artificiel de la langue des inscriptions officielles, comme *arseria* atteste l'importance des influences étrangères sur la religion romaine.

arbiter, -trī (m.). — M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, cite deux étymologies du mot. La première rapprochant l'ombrien *ar̥putrati* « arbitratu », dont l'*u* intérieur fait difficulté, suppose pour les deux formes un primitif commun **arbotro-*, **arbatro-* (**ad-b*) que M. Bezzenberger (*B. B.* XII. 239, XVI. 245) compare à v. isl. *at-kveða* « décider » got. *qiþan* « dire ». *Arbiter* serait dialectal par son *b* représentant un i.-e. **g^w* qu'attestent les formes germaniques, et par la forme *ar-* de la préposition. Mais le sens est peu satisfaisant. La seconde compare gr. ἀρμης-βητέω, *arbiter* étant, comme le définit le Thesaurus, « is qui alicui rei interueniens, testis eius (auditor, spectator) fit ». *Arbiter* représenterait un ancien **ad-bət-ro-* (ou peut-être **ad-g^wət-ro-* avec un *b* dialectal) **-bət* ou **-g^wət-* représentant le degré zéro de la racine qui a fourni le verbe *baetō*. Mais cette étymologie se heurte à l'absence totale en indo-européen d'un degré zéro dans la série *a* ; cette difficulté est signalée par M. Walde à la fin de son article. Dès lors il est impossible de rien dire sur l'étymologie et par conséquent sur l'origine de *arbiter*.

aser, eris (asar, aris) (n.). — Forme suggérée par la comparaison de skr. *ásyā* gén. *asnāḥ* (cf. pour la flexion lat. *iecur iecin(or)is*), gr. ἄσας dial. εἰσας ἥσας, lett. *asins*, mais qu'on ne trouve que dans la glose corrompue de Paul Diacre « *assaratum* apud antiquos dicebatur genus quoddam potionis ex uino et sanguine temperatum, quod Latini prisci sanguinem *assy*r uocarent » *P. F.* 12 *Th. P.* On lit dans les gloses *C. G. L.* II. 23, 56 *asaer* ἄσας ; V. 441, 37, 492.5 *ascer* sanguis, cruor. La notation *-ss-* est fautive, comme l'indiquent les mots des autres langues ; de plus le dérivé **asaratum* dialectal par son vocalisme — on attendrait en latin **aseratum* — indique un primitif **asar*, *asaris* qu'il faut supposer au lieu de *asser*, qui figure généralement dans les dictionnaires. Le maintien de *a* en syllabe intérieure et

la persistance de *-s-* intervocalique indiquent une origine osque ; les Latins pour désigner « le sang » n'ont conservé que *sanguis* et *cruor*.

L'homonyme *aser* : cui lingua ligatur naturaliter, qu'on lit dans *C. G. L.*, II, 568. 35 est sans explication.

assignae, ārum (f. pl.). — *ἁρῆα μὲριζόμενα*, *C. G. L.*, II. 24. 6. Le mot est le même que le marrucin *asignas* (*Conw. It. Dial.* 243) ; tous deux reposent sur un primitif **an-sek-na* parent de *secāre*, et correspondent pour le sens au lat. *insicia*, *prosciciae* ; cf. Varron *L. L.*, V. 110 : « *insicia* ab eo quod est insecta caro, ut in carmine Saliorum est, quod in extis nunc prosectum ».

Analysant le mot, M. Bréal, *M. S. L.*, VI, 137, remarquait que « *assignae*, vieux mot italique dans lequel l'*a* initial représente la préposition *an* = *in*, est un adjectif en *-nus -na -num* comme *plēnus* ; *assignae* est donc le synonyme italique de *insiciae*, *prosciciae* ; il est parfaitement traduit par *ἁρῆα μὲριζόμενα* ». Le terme ombrien correspondant est *asegeta* qui apparaît comme épithète de *karne*, abl. fém. sg. *T. Eug.* II a 29 ; *karnus ase-cetes* abl. fém. pl. IV. 7 ; on a également *prusecia* II a 23 = lat. *proscicias*.

M. Brugmann a démontré, *I. F.* XV. 74, que l'ouverture d'un *e* initial devant *n* + consonne était régulière en osco-ombrien. Pour le sabin la démonstration reçoit une confirmation intéressante dans le nom de la ville italienne *Antrodoco* = lat. *Interocrium* dont la première partie a conservé fidèlement la préposition italique *anter* = lat. *inter*. La nasale a disparu régulièrement dans le groupe *ans-* comme dans l'ombrien *aseriatu*, *ažeriatu* en face de *anžeriatu*, *anseriatu* « observatum ».

asilus, ī (m) (?). — Le premier exemple est dans Virgile *Georg.* 3.146 sqq.

est lucos Silari circa ilicibusque uirentem
plurimus Alburnum uolitans, cui nomen asilo
Romanum est, oestrum Grai uertere uocantes

Servius note : *οἰστρός*... graecum est : latine asilus, uolgo tabanus ; et il cite un fragment de Nigidius *de animalibus* : asilus

est musca uaria, tabanus, bubus maxime nocens, hic apud Graecos prius myops uocabatur; postea <a> magnitudine incommodi oestrum appellarunt.

Le mot est sans étymologie; l's intervocalique dénonce une origine non romaine; malheureusement rien ne permet de prouver qu'il soit pris à un dialecte italique proprement dit; l'hypothèse d'un emprunt à une langue non indo-européenne est possible. L'italien moderne a la forme *assillo*.

asinus, ī (m). — Mêmes remarques que pour *asilus*. La préservation de -s- s'explique en partie par le fait que l'âne paraît avoir été en Italie un animal spécialement sabin; cf. Varron *R. R.* II. 14 : « asini Arcadici in Graecia nobilitati, in Italia Reatini »; *ibid.* I. 20. 4 « ubi terra leuis, ut in Campania... sed uaccis aut asinis quod arant... » et *Menip.* 502 « asino Reatino ». De même dans Pl. *Nat.* 8.167 « patria etiam spectatur in his, Arcadicis in Achaia, in Italia Reatinis ».

Diminutif *asellus, ī (m.)*

Dérivé *asinusca, ae (f.)* nom d'une espèce de vigne.

Les langues romanes ont it. *asino*, fr. *âne*, esp. *asno*, prov. *ase* etc.

baetō, īs, ere. — (bitō, et peut être une forme déponente si on en croit la glose, *C.G.L.*, III, 511, 57, biti proficisci).

Nonius, 77, 16 : « baetere, id est ire. Varro τοῦ πατρὸς τὸ παιδίον, περὶ παιδοποιίας (553) : « annos multos quod parere ea non poterat, mulierem foras *baetere* iussit ». — Pacuuius Niptra (255) :

uos hinc defensum patriam in pugnam *bitite*.

idem Medo (227)

si resto, pergitur + eam; si ire conor, prohibet *baetere*.

En dehors de ces exemples, *baetere* ne se trouve que dans Plaute, *Curc.*, 141; *Merc.*, 465; *M.G.*, 997; *Pseud.*, 254, qui emploie partout la forme *bitere*; les mss. de Nonius hésitent pour le dernier exemple, et certains (Gudianus saec. X et Escorialensis saec. X) ont *betere*.

Les composés sont assez nombreux, et aussi rarement employés :

ābitō, Plaute, *Epid.*, 304; *Rud.*, 777; *Truc.*, 96; Lucilius, 330 d; Velius longus *G.L.K.*, VII, 62, 18; *C.G.L.*, V, 43, 13 (*abaeto*, dans *Truc.*, 96).

adbitō, Plaute, *Capt.*, 604; Lucilius, 9, 27; *C.G.L.*, V, 45, 6.

ebitō, cf. Löwe, *Acta Soc. phil. Lipsiensis*, V, 314.

imbitō, Plaute, *Epid.*, 145.

perbitō, glosé *perire* par Nonius, 153, 22, qui cite des exemples de Pacuvius, *Periboea* (287); Titinius, *Fullonia* (17); Livius, *Tereo* (26); Ennius, *Hecuba* (172); cf. en outre Plaute, *Pseud.*, 495; *Rud.*, 495.

rebitō, Plaute, *Capt.*, 380, 409, 747.

Enfin un dérivé *bitienses* est attesté par Paul Diaire: « *bitienses* dicuntur qui peregrinantur assidue » *P.F.*, 25 *Th. P.*

Baetō qui, de même que ses dérivés, est exclusivement employé par les écrivains archaïques et a disparu de la latinité classique, est inséparable de l'osque *baiteis*, traduit communément par *uadis* (cf. cependant une autre interprétation, Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, n° 55, p. 257), et en tout cas de l'ombrien *ebetrafe* « in exitus » de **ē-baitrā*.

L'origine italique du verbe n'est pas douteuse; mais il est difficile d'en fournir une étymologie exacte. On l'a rapproché du lett. *gaita*, lit. *gēti-s*, (v. Leskien, *Bildung d. Nom.* p. 550), dor. βουβήτις, et *baetō* représenterait dans cette hypothèse un élargissement en **gʷəit-* de la racine **gʷā-*, *gʷē-* « aller, venir » dont un autre représentant latin est *ueniō*. Mais on peut supposer également que le *b* initial de *baetō* représente un ancien *b* (cf. Prellwitz, *Griech. etym. Wört.*² s. v. βόσχω); dans ce cas il faut supposer un i.-e. **bē(i)t*, **bait*, dont le degré zéro serait peut-être attesté dans *arbiter* de **ad-bāt-er*. Les deux étymologies sont également indémontrables.

bafer, bafra, bafrum. — *C.G.L.*, IV, 590, 10, *bafer* : grossus; V, 540, 20, *uafer* : grossus astutus (ex contamination, cf. *uafer*); *lib. gloss.*, *bafer*, grossus ferinus agrestis.

L'f intervocalique de cet adjectif en atteste suffisamment l'origine dialectale. A *bafer* se rattache **bafa* « sauce » rétabli conjecturalement par Schuche dans le texte d'Apicius, 3, 89, 90 (v. *Thesaurus* s. v.), et dont Georges rapproche faussement le gr. βαφή.

Ces mots se retrouvent dans un certain nombre de parlers romans : italien septentrional, *bafo*, *baffa* « jambon » ; crémon., *baffa* « double menton » ; v. vénit., *bafa* « lard » ; piémont., *bafra* (subst.), *bafre* (verbe) ; peut-être aussi italien, *baffi* « moustache » ; hors de l'Italie, on peut citer prov. *baffa* « dévorer », fr. *bâfre*, *bâfrer*, pic. *bafe*. *Bafer* n'est attesté que dans les gloses ; un dérivé est le gentilice *Bafrius*, *C.I.L.*, VI, 1056, 4, 43 (a, 205).

bardus, a, um. — Nonius, 10, 3 : « bardum est ui propria [et] ingenio tardum, nam Graeci βαρδεις tardos dicebant... Plautus Persa (169) :

nimi' tandem me quidem pro barda et pro rustica reor habitam esse aps
te.

cf. *P.F.* 34, *Th. P.* : bardus stultus, a tarditate ingenii appellatur ; et *C.G.L.*, IV, 590, 42, bardus : brutus.

Le mot est d'un emploi très rare ; on le trouve dans Plaute, *Bacch.*, 1088 ; *Pers.*, 169 ; *Epid.*, 421 (dans le composé *combardus*) ; Caecilius, *Com.*, 250 ; Cicéron *de fato* 10 ; Tertullien, *adu. Herm.*, 36 ; Arnobe, 2, 19, 3, 20 ; Augustin, *c. Iul. op. imp.*, 3, 145 (où *bardissimus* s'oppose à *uaferrimus*) ; Marius Mercator, *Subnot.*, 6, 1 ; Martianus Cap. 6, 656 ; soit chez des archaïques ou des écrivains de la décadence ; le seul exemple classique est celui de Cicéron, et encore dans un traité philosophique, où la langue est moins châtiée que dans les discours.

Bardus n'est pas emprunté au grec βαρδύς dont il n'a ni le sens, ni la forme (αρ n'apparaît en grec qu'au comparatif et au superlatif βαρδύτερος, βάρδιστος) ; il représente un ancien **g^wor[ə]*-do-s d'une racine dissyllabique qui est représentée en latin par *grauis* ; le traitement *b* de **g^w* initial prouve

l'origine dialectale osco-ombrienne ou sabine de *bardus*. A *bardus* est probablement apparenté *bārō*, *ōnis* (masc.) attesté depuis Lucilius 1114 (1121 *Marx*)¹, et qui figure plusieurs fois dans les lettres familières et les traités philosophiques de Cicéron. Le scholiaste de Perse, 5, 138, le glose ainsi : « barones dicuntur serui militum qui utique stultissimi sunt, serui scilicet stultorum ». Le bas-latin *baro*, fr. *baron*, est un mot différent dont l'origine est probablement germanique.

bargus (?). — **barginna** (?). — *bargus* est glosé : sine lingua, *C.G.L.*, IV, 210, 39 ; ἀφύης, 585, 19 ; sine ingenio, II, 254, 6 ; *barginus* peregrinus, *C.G.L.*, V, 492, 34.

barginna, νεκροφόρος βάρβαρος, προσφώνησις βαρβάρου, II, 28, 23. *Caper*, *De Orthographia*, *G.L.K.*, VII, 103, 8, enseigne « *bargena* non *bargina*, genus cui barbaricum sit ».

M. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 73 sqq., rapproche le nom propre *Barginna* (étrusque?) ; *bargus* et *barginna* sont entre eux dans le même rapport que *leuis* et *leuenna*. Peut-être le *barcala* de Pétrone, Sat. 67 « sic nos *barcalae* despoliamur » qui est resté inexpliqué se rattache-t-il à ces mots obscurs?

basium, ī (n.) — Rare et poétique ; ne se trouve ni dans Plaute ni dans Térence ; est employé le plus fréquemment par Catulle, ainsi que les dérivés *bāsīō*, *āre*, *bāsiolum*, *bāsiātiō*, *-ōnis* (cf. Cat., VII, 1 quot mihi *basiationes* ; *ibid.* 9 tam te *basia* multa *basiare*). Servius, *ad Aen.*, I, 256, note : « sciendum osculum religionis esse, sauium uoluptatis, quamuis quidam osculum filiis dari, uxori basium, scorto sauium dicant ». Catulle a probablement emprunté le mot à un dialecte de l'Italie du nord, ombrien ou voisin de l'ombrien, de même qu'au témoignage de Quintilien, *Inst. Or.*, I, 5, 8 « *ploxemum* circa Padum inuenit ». Si en effet on reconnaît la parenté de *bāsium* avec

1. L'abrégé de Festus, 487 *Th. P.*, qui cite le vers de Lucilius a *uaronum* ; mais *baronum* est une correction qui paraît sûre, cf. Iahn, *ad Pers.*, V, 138, et Bücheler, *Rh. Mus.*, LI, 1896, p. 640, auxquels renvoie l'édition de Lucilius par Marx, vol. II, p. 355.

v. h. a. *kus* (gén. *kusses*), all. mod. *kuss*, il faut admettre qu'il représente une base indo-européenne **gʷād-s* (alternant avec **gud-s* comme l'indique le germanique), dont le représentant latin serait **uāsium*. Les langues ont it. *bacio*, prov. *bais*, esp. *beso*.

basus, a, um. — *C.G.L.*, V, 170, 28, en face de *badius*, *a*, *um* cité par Nonius, 80, 1 : *badius*. Varro, Ὀνος λέρων (358) :

equi colore disparet item nati :
hic badius, iste giluos, ille murinus.

Badius est lui-même très rare ; le Thesaurus n'en donne que neuf exemples, dont le plus ancien est celui de Varron. Dans les gloses, *badius* est expliqué par χελιδοναῖος, *C.G.L.*, II, 27, 60 ; et Isidore dit, *Or.*, XII, 1, 49 « badium autem antiqui uadium dicebant, quod inter cetera animalia fortius uadat ». Cette étymologie populaire est réfutée par la comparaison de l'irl. *buide* « jaune », de **bodyo-*, gaul. *Bodio-casses* qui prouvent qu'une forme avec *u* initial n'a pu exister en latin. L'adjectif appartient à la communauté italo-celtique, et n'a pas de correspondant dans les autres langues. Même le gentilece *Badius* n'est attesté en Italie que sur le territoire osque et dans les provinces limitrophes ; il n'a pas pénétré à Rome. *Basus* provient d'un dialecte où, comme à Bantia, le **dy* initial ou intervocalique passe à *-s-* (respectivement *-χ-*), voir Introduction, p. 81 et suiv. ; il est représenté en roman par l'esp. *baño* ; au contraire, le fr. *bai*, et le doublet espagnol *bayo* remontent, eux, à *badium*.

bifāriam ; bifārius, a, um. — L'adverbe est d'un emploi beaucoup plus fréquent et plus ancien que l'adjectif, qui n'apparaît que dans la basse latinité ; *bifāriam*, au contraire, figure déjà dans Plaute, *Aul.*, 282 « ut dispertirem obsonium hic bifariam », et Caton, *A.G.*, 20 « labeam bifariam faciat habeat ». Ni le rapprochement avec le gr. δι-φάσιος, ni celui avec *fās* ne sont satisfaisants pour le sens. *Bifāriam* est employé en effet le

plus souvent avec *dīuidere*, *partiri* et signifie proprement « en deux parties », sens auquel ne répondent ni le grec διφάσιος ni le latin *fās*. *Bifāriam* est exactement comparable au skr. *dvidhā-* « double, en deux parties » ; c'est l'accusatif féminin pris adverbialement d'un adjectif **dwidhā-sio-s* dont la formation serait analogue à celle de *contrārius aduersārius*. Le maintien de *f* intervocalique s'explique par une origine dialectale, et a pu en outre être favorisé par le sentiment erroné qu'on avait affaire à un composé.

Sur *bifāriam* ont été créés :

ambifarius, a, um, dans Arnobe, *ambifarias fabulas*, Arnobe, *Nat.* 5, 35, etc.

ambifariam, Apulée, *Apol.*, 4, etc. (voir Thesaurus s. v.), tous les exemples sont très postérieurs à l'époque classique.

multifarius, a, um, Aulu-Gelle, V. 6.

multifariam, entre autres dans Caton cité par Aulu-Gelle, 3, 7.

multifarie, dans Pline, *Nat.*, 18, 7 ; 10, 3.

plurifariam, postérieur à Auguste, employé souvent par Suétone.

omnifarius, seulement dans Caelius Aurelianus, *Acut.*, 3, 16.

omnifariam, postérieur à l'époque classique Aulu-Gelle, 12, 13 ; Macrobe, *Sat.*, 7, 13.

trifarius, a, um,

trifariam,

trifarie, qui tous trois ne se rencontrent pas avant l'empire.

quadrifarius, a, um, postérieur à l'époque classique.

quadrifariam, classique, mais qui n'est ni dans Cicéron, ni dans César.

quadrifariter, qui ne se trouve que dans le Digeste.

bitumen, inis (n). — Est déjà dans Caton, *A.G.*, 95, 1 « *sumito bituminis tertiarium et sulphuris quartarium* ». Les gloses de Placide, 5, 9, 4, notent « *bitumen per b scribimus* ». Le mot est naturellement d'un emploi rare et technique. On trouve dans l'appendix Probi, *A.L.L.G.*, XI, 328 « *bitumen*

non *butumen* » ; *butumen* n'est pas autrement attesté ; une autre variante *betumen*, *C.G.L.*, III, 631, 30, est peut-être l'ancêtre du français *béton*, cf. toutefois Körting *Latein-roman. Wört.* 3^e éd. 1907, s. v.

Bitūmen est apparenté à skr. *jātu* « gomme », v. isl. *kváða* « poix », ags. *cwidu* « résine », v. h. a. *quti, kuti* « colle », qui supposent un i.-e. **g^wetu-* dont *bitūmen* est le représentant osco-ombrien ; l'i de *bitūmen* fait difficulté, mais ce peut être le traitement dialectal de *ē* ; *bitūmen* représenterait un degré long de la racine, soit **g^wētu-* ; le suffixe *-men-* est sans doute dû à l'influence de *alūmen* avec lequel *bitūmen* est souvent joint. En celtique le thème **betu-* apparaît dans le nom d'arbre gaulois *betulla*, d'où les Gaulois tiraient le bitume « bitumen ex ea (betulla) Galli excoquunt », Pline, XVI, 75 ; irl. *be(i)the*, gall. *bedw-en*, bret. *bezv-enn* (Thurneysen, *I.F.*, XXI, 175).

blaesus, a, um (?). — *τραυλός*, *C.G.L.*, II, 30, 46 ; *balbus*, id est *impeditioris et tardioris linguae*, *ibid.* V, 172, 7.

L'emploi en est rare et poétique (Ovide, Martial et Priapées). On en a rapproché le v. isl. *kleiss i mále* « bégayant » ; dans ce cas l'adjectif serait d'origine osque par le traitement *b* de **g^w* initial, et le maintien de *s* intervocalique. L'emprunt au gr. *βλαισός*, proposé par M. Havet, *M.S.L.*, VI, 238, est séduisant ; mais les sens diffèrent beaucoup, *βλαισός* signifiant seulement « qui a les jambes mal faites ». Il est vrai que l'on a un pareil écart de sens dans ital. *strambo* « qui a les jambes tortes » issu de *strambus* « louche » (Havet, *ibid.*). Si *blaesus* est emprunté à *βλαισός*, le caractère expressif du mot explique le changement de sens ; *bl-* est le commencement naturel des mots désignant le « bègue ». Enfin on peut admettre que *blaesus* est un adjectif proprement italique. Les noms d'infirmité sont pour la plupart propres à chaque langue ; *blaesus* serait une formation onomatopéique. Mais la difficulté de *s* intervocalique subsiste, et ne peut s'expliquer par la phonétique romaine. Il est difficile de choisir entre les trois hypothèses, néanmoins il faut noter que la première étymologie, qui suppose l'adjectif

d'origine dialectale, est confirmée indirectement par le fait que le cognomen *Blaesus* n'existe que dans les régions de langue osque (dérivés *Blaisiis*, lat. *Blaesius*), cf. Schulze, *Lat. Eigenn.*, 515, n. 2.

V. fr. *blois*, it. *bieco*; cf. Meyer-Lübke, *Ital. Gramm.*, § 186.

blatta, ae (f). — Laberius *Mim.* 94, cité par Nonius 543.22

amore cecidi tamquam blatta in peluim.

Le mot est d'un emploi rare; on le trouve chez les scriptores rerum naturalium, et chez les pères de l'église. Apparenté à lett. *blakts* lit. *blāke* « punaise », il représente un ancien **blacta* avec assimilation dialectale de *-*kt*- en -*tt*-, voir Introduction p. 85.

boa, ae (f). — *boua*; *boas* dans Isid. *Orig.* 12. 4, 28.

Deux sens: « boua serpens est aquatilis quem Graeci ὄδρον uocant, a quo icti obturgescunt; crurum quoque tumor uiae labore collectus boua appellatur » *P. F.* 27, *Th. P.*; cf. *C. G. L.*, IV, 594, 2 « boa serpe <n> s mir <a> e magnitudinis et tumor in cru[o]re suffusus sanguine » (id. 212, 22; 586, 23; V. 272, 7). Néanmoins dans les gloses, comme chez les auteurs, le sens de « tumeur » est beaucoup plus fréquent. Il est attesté dans Lucilius 1195 « inguen ne existat, papulae, tama ne boa noxit », et reparaît plusieurs fois dans Pline 24. 53 « boa appellatur morbus papularum, cum rubent corpora »; 26, 120; 28, 244 (mss. *boua*).

La comparaison du skr. *gavīnī* duel fém. « aine », du v. isl. *kaun* « tumeur, abcès » (et peut-être du gr. βουβών) suppose un type indo-européen avec **g^w*- initial, auquel *boa* ne peut se rattacher que s'il est d'origine osco-ombrienne, voir Introduction p. 67 et suiv.

bōs, bōuis (m). — **bus* qu'on cite quelquefois n'existe pas; c'est une forme créée par Varron: « nunc in consuetudine aliter dicere pro Iouis Iupiter, pro *Bus Bos*, pro Strus Strues » *L. L.*

VIII, 74. *Bōs* répond pour l'initiale à skr. *gāuh*, zd *gāuš*, gr. *βοῦς*, v. isl. *kýr* etc., c'est-à-dire à une forme **g^wōus* dont le correspondant latin aurait un *u* initial. *Bōs* provient donc d'un dialecte italique, apparenté à l'osco-ombrien dans lequel **g^w > b*; cf. ombr. *bum* « bouem », *bue* « boue » et le nom de la ville du Samnium *Búvaianúd*. Il est peu probable néanmoins que le *ō* de *bōs* représente le traitement d'une diphtongue à premier élément long en latin; mais *bōs* semble avoir été refait sur l'accusatif correspondant à skr. *gām*, gāth. *gām*; sur ces faits voir Meillet *De qqs innovations de la décl. lat.* p. 4. Il est assez surprenant que la forme **uōs*, phonétiquement régulière en latin, ne soit nulle part attestée. Cette absence doit s'expliquer par la tendance instinctive à éviter **uouis*, **uouem* etc., c'est-à-dire la répétition dans deux syllabes consécutives d'articulations semblables. Une fois *bouis* et *bouem* triomphants, le nominatif *bōs* a naturellement évincé son doublet **uōs*. Il n'y a pas eu ici dissimilation proprement dite (*uīuos* en effet le prouve); mais le succès de la forme qui distinguait les phonèmes issus de **g^w-*, et **w* a abouti à un résultat comparable. Il est peu probable que *bōs* soit dû au souci d'éviter l'homonymie du pronom personnel *uōs*.

La déclinaison même de *bōs* a des incohérences qui ne peuvent s'expliquer que par des différences dialectales: un ablatif *boe* avec absorption du *u* intervocalique (comme dans *boa*) est attesté par Priscien *G. L. K.*, IV. 121.37, à côté de *boue*; à Spolète *bōs* a l'ablatif des thèmes en *-i-*, *bouid* *C. I. L.*, XI, 4766; Caton emploie le génitif pluriel *bouerum* *A. G.*, 62 « quot iuga bouerum, mulorum, asinorum habetis... », qui est attesté également par Varron *L. L.*, VII, 74: « alios dicere boum greges, alios bouerum »; peut-être s'agit-il d'un élargissement du thème à l'aide du suffixe qu'on retrouve dans *anser*, et dans *sueris*, *suere* génitif et ablatif de *sus* dans Varron. *L. L.*, V, 110, cf. Plaute dans Festus 490 *Th. P. s. v. spetile*. Le datif pluriel *bōbus* bien attesté en face de *būbus* ne peut s'expliquer que par un traitement dialectal de la diphtongue *ou* aboutissant à *ō* dans des parlers du Latium et en ombrien, à *ū* en latin; et

bōbus est exactement comparable au génitif *domōs* employé par Auguste au lieu du classique *domūs*. Enfin le *-ou-* de *bouem* au lieu du *au* attendu, puisqu'en latin de Rome il se produit une différenciation de *ou* en *au* (cf. Meillet *M. S. L.*, XII. 31), ne peut s'expliquer que comme étant une forme de patois.

Langues romanes : val. *bou*, it. *bue*, fr. *bœuf*, esp. *buey* etc.

botulus, ī (m). — Aulu-Gelle, parlant des vulgarismes de l'auteur de mimes Laberius, dit de lui : « atque item in mimo, qui Saturnalia inscriptus est, *botulum* pro farcimine appellat et hominem leuennam pro leui » *N. A.*, XVI, 7. 11. *Botulus* est défini dans l'abrégé de Paul Diacre « genus farciminis propter connexionem a bolis sic appellatur » *P. F.*, 25, *Th. P.* Le mot est d'un emploi très rare ; le Thesaurus en cite en tout sept exemples de Pétrone, Martial, Tertullien, Arnobe, Claudianus Mamertus, tous auteurs tardifs ou peu classiques. La comparaison des mots apparentés dans les autres langues indo-européennes confirme son origine non latine ; *botulus* est en effet inséparable de got. *qīþus* « ventre, matrice », v. isl. *kuiðr*, ags. *cwid*, *cwida* même sens, v.h.a. *quiti* « uolua » etc., formes qui remontent à une racine indo-européenne **g^wet-*, **g^wot-*¹, dont l'aboutissant latin serait **not-*. *Botulus* est une forme osco-ombrienne venue à Rome sans doute par l'intermédiaire des Atellanians ; Charisius *G. L. K.* I, 94, 14 en précise même exactement l'origine : « ut puta Lucanicum, intellegitur pulmentum uel intestinum, et hic Lucanieus, auditur *botulus* uel apparatus ». *Botulus* est un mot campanien, ce qui concorde parfaitement avec sa phonétique.

De *botulus* dérive *botellus* dont les dérivés romans sont it. *budello*, fr. *boyau*.

brattea, ae (f) en face de *bractea*, ae (f). — Isid. *Orig.* 16. 18, 3 : « bractea dicitur tenuissima lamina auri ἀπὸ τοῦ βρεμετοῦ, qui est ὄνομα τοποῖον crepitandi, ἀπὸ τοῦ βράζειν lamina ». *Bractea*

1. A cette racine se rattache sans doute gr. βύττος· γυναικὸς αἰδοῖον, mais 1 fait difficulté.

se lit également *C. G. L.*, IV, 602, 6; et dans Virg. *Aen.* 6.209 in *Gudio*. *Brattea* est la forme la plus généralement attestée; c'est elle qu'emploie Pline, *Nat.* 12.6, et 33.51 où il note « crassissimae (*bratteae*) ex iis Praenestinae uocantur ». On sait que le parler de Préneste pratique la réduction du groupe *-ct-* à *-tt-*; c'est peut-être de Préneste que le mot est venu à Rome.

M. Ceci dans les *Rendi Conti della R. Acc. dei Lincei*, série V, 470, va plus loin, et rattachant le mot à skr. *bhrāç-* « resplendir », gr. *φερρός*, lit. *berszti*, suppose un traitement dialectal *br-* au lieu de **fr-*; ce traitement il le suppose également pour *brassica* (apparenté selon lui à *fraxinus*, tous deux dérivant d'un i.-e. **bherāg-*); pour *bria* qu'il rapproche de v.h.a. *brío* « bouillie »; pour *blandus* (où il a certainement tort, cf. Walde *Lat. etym. Wört.* s. v.), pour *blatea* mot mal attesté, pour *blatiō* et *blaterō* qui semblent être des onomatopées. Le plus grave reproche qu'on puisse faire à cette hypothèse, c'est que dans aucun dialecte italique la correspondance *br* initial = lat. *fr* n'est attestée par un document; d'ailleurs les étymologies sur lesquelles elle s'appuie sont toutes d'une audace qui rend la doctrine très suspecte; la plupart d'entre elles ont été réfutées par M. Walde dans son dictionnaire étymologique, auquel il suffit de renvoyer.

bria, ae (f). — Charisius, *G.L.K.*, I, 83, 16: « bria... est uas unarium unde hebrus et hebria dicitur, hebriosusque et hebriosa »; cf. *gloss. Phil.*, *C.G.L.*, II, 31, 19: *bria* εἶδος ἀγγείου. Dans les textes le mot ne se rencontre qu'une fois chez Arnobe *Nat.*, 7, 29 « bibant scyphos, *brias*, pateras ».

M. Walde dans un article sur la dissimilation des aspirées en latin, *I. F.*, XIX, p. 111 suppose un traitement ombrien *b* de **g^w-* initial, et rapproche lit. *gérti* « boire », lat. *uorāre*, etc. La rareté même du mot et son exclusion du vocabulaire classique tendraient à confirmer une origine dialectale.

broccus, a, um (brocchus). — et *bronus* qui présente le même *-n-* parasite que *ambro* = ἄμβρων (ἀβρός); *strambus* (ital. *strambo*) en face de gr. στράβων (στράβος).

Nonius 25, 22 : bronci sunt producto ore et dentibus prominentibus. Lucilius *Satyrarum* lib. III (8) :

broncus Bouillanus dente aduerso eminulo hic est, rinoceros.

C.G.L., IV, 594, 25 : *broc(c)hus* qui labrum superius tumidum habet.

Le mot ne figure guère que dans Varron, *R. R.* II, 7, 3 ; II, 9, 3 où il sert d'épithète à *dentes* (il s'agit de chiens), dans Plaute, *Sitell.*, fr. 2, et dans Pline, *Nat.*, XI, 159 « labra, e quibus *Brocchi* Labeones dicti » ; il n'est ailleurs que dans des gloses.

M. Fick, *Vergl. Wört. d. idg. Spr.*, I⁴, 407 a rapproché avec raison le gr. βρύχω « mordre » (βρύχω « grincer »), cf. βροῦχος, βροῦχος, v. h. a. *krouwil* « griffe, rateau (aux dents en saillie) », v. h. a. *chrouwan*, all. mod. *krauen* qui supposent une forme i.-e. **g^wrou-* ; le *b* initial comme la réduction de la diphtongue ou à ô (*broccus* alternant avec **brôcus* comme *cûpa* avec *cûppa*, etc.) atteste l'origine dialectale, sans doute ombro-samnite, de l'adjectif. C'est un terme technique de la langue des agriculteurs, qui n'a jamais eu droit de cité à Rome que comme cognomen, mais qui a survécu dans ital. *brocco* et fr. *broche*.

bruscum, ī (n). — Pline, *Nat.*, XVI, 68 : « pulcherrimum uero est bruscum multoque excellentius etiamnum molluscum. Tuber utrumque arboris eius, bruscum intortius crispum, molluscum simplicius sparsum... e brusco fiunt et mensae nigrescentes. Reperitur et in acere tuber, sed tanto deterius, quantum ab acere alnus ipsa distat ».

On a rapproché *bruscum* de gr. βρύω « pousser en abondance » βρύον « mousse, végétation parasite », βρυάζω « se gonfler, grossir », βρυώνη « vigne blanche » et de v. h. a. *krut* « herbe », all. mod. *kraut* qui supposent un i.-e. **g^wru-* ; la labio-vélaire initiale serait représentée dialectement par *b* au lieu de *g* qui est le traitement phonétique latin. Cette hypothèse n'est que possible ; le rapprochement de *bruscum* avec le grec et le germanique n'est pas de ceux qui s'imposent, et l'étymologie reste très douteuse.

bruscus, ī (m.?), — Le mot ne figure pas dans le Thesaurus, et n'est attesté qu'une fois dans les gloses de Papias où *rubeta* est glosé par *ranae genus*, *bruscus* dicitur uolgo (cf. *C. G. L.*, VII, 214, s. v. *rubeta*).

Bruscus peut se ramener à i.-e. **gʷrot-sko-s* et correspondrait ainsi à ion. βρόταχος, att. βάτραχος; v. h. a. *kreta*, *krota*, all. mod. *kröte*, avec un traitement dialectal *b* de **gʷ-* initial. Mais l'absence d'indication d'origine ne permet pas d'affirmer que *bruscus* ait appartenu à un dialecte italique; il peut avoir été emprunté à une autre langue qui nous est inconnue.

brūtus, a, um. — « brutum antiqui grauem appellabant », *P. F.*, 23, *Th. P.*; id. 206 « obbruit obstupuit a bruto quod antiqui pro graui, interdum pro stupido dixerunt. Afranius : « non possum uerbum facere : obbrui ».

Le sens dérivé *hebes*, *obtūsus* semble s'être développé très rapidement, puisque déjà Pacuvius *Hermiona* (176) et Naevius *Carm.*, fr. 53 le connaissent; mais *brūtus* avec le sens de « lourd » s'est maintenu longtemps, cf. Lucrèce, VI, 105.

nam cadere ab bruto deberent pondere pressae
lapides.

Un lointain écho de ce sens apparaît encore dans Lydus, *Mag.*, I, 31, βροῦτον... τὸν μωρὸν ἐπεχωρίαζον Ἱταλοί, ἀπὸ τῆς βαρύτητος τῶν φρενῶν.

Brūtus, comme l'indiquait implicitement Lydus, est apparenté à gr. βρύς, skr. *guráh*, lat. *gravis*, etc. et représente une forme **gʷrū-to-s* dont on retrouve l'équivalent exact dans la lette *grūts* « lourd »; le traitement de l'initiale indique une origine osco-ombrienne; il est utile de noter à ce propos que *Brutulus* est un prénom osque; cf. *Liu.*, VIII, 39, 12 : « unum maxime nomen per consensum Samnitium Brutuli Papii exaudiebatur ».

Les langues romanes attestent **brūtus* : esp. port. *bruto*, cat. *brut*, prov. *brut*, v. fr. *brut*, rhét. *brut*, it. *brutto*.

bubinō, ās, āre. — *P. F.*, 23, *Th. P.* « bubinare est menstruo

mulierum sanguine inquinari (lege *inquinare*). Lucilius « haec, inquit, te inbubinat, at contra te inbulbitat < ille > ». Inbulbitare est puerili stercore inquinare, dictum ex fimo, quod Graeci appellant βάλβιτον ».

Löwe, *Prodr.*, 313 : *bubinare* : sanguine inquinare : *bubinarium* autem est sanguis qui mulieribus menstruus uenit.

M. Vendryes, *Intensité init.*, 226, d'après Fick, I⁴, 37, 201, 406, compare v. sl. *govino* « excrément » (russe *govno*, serb. *govno*, pol. *gówno*), skr. *guvati* « cacat. » *gūthah*, *gūtham* « excrément », zd *gūha-*, arm. *ku* « fumier », c'est-à-dire une initiale **g^w*- représentée par un *b* dialectal au lieu de *u* latin. *Bubinō* représente donc un ancien **bouinō*, l'*u* doit être en effet un ancien *o* ; la présence de la labio-vélaire **g^w* devant *u* est surprenante, et dans tous les cas le groupe **g^wu-* aboutirait à *gu-* ; le *b* intérieur doit être un effet de la confusion si fréquente dans les manuscrits entre *b* et *u*. *Bubinō* pour **buuinō* est exactement comparable à *bubile* pour **buuile*, v. sur cette question une note importante de M. Havet, *A.L.L.G.*, XI, 523.

bufo ou **bufus**? = βούπρηστις ; cf. *Diosc.*, I, 50 « bibitis cant-<h>aridiis aut *bufis* poto additum melinum succurrit » ; qui correspond au *Diosc.* grec I, 55, éd. Spengel : πίνεται δὲ καὶ πρὸς κανθαρίδας, βούπρηστις.

On trouve également une forme *bufo* glosée par *nasturtium* dans *C. G. L.*, V, 621, 46.

bufalus, ī (m.) — est attesté en face du classique *būbalus*, ī (emprunté au gr. βόβαλος) dans un vers de Venantius Fortunatus VII, 4, 21, seu ualidi būfali ferit inter cornua campum. De même *C. G. L.* III, 90, 67 βούτραχος *bufalus* (*butalus* trad.). *F* de *būfalus* est dialectal, mais il est impossible d'en donner l'origine ; l'hypothèse de M. Walde qui suppose l'influence d'autres formes dialectales telles que **bufus* dat. abl. plur. de *bōs bufulcus* (voir plus loin) est indémontrable. C'est à une contamination de *būbalus* et de *būfalus* qu'est dû l'italien *bufalo bufolo* dont les dérivés sont assez nombreux.

būfō, *ōnis* (m). — Le premier emploi, et pour ainsi dire le seul de ce mot pour désigner le crapaud, est dans Virgile *Georg.* I, 184 :

inuentusque cauis bufo et quae plurima terrae
monstra ferunt

où Servius note : *bufo* rana terrestres, nimiae magnitudinis.

En dehors de ce passage, le mot ne figure que dans les grammairiens et les glossateurs, et une fois dans Eugen. Tolet. *carm.* 101.11 (cf. Thesaurus s. v.).

M. Niedermann qui s'est occupé du mot *B. B.* XXV, 83 sq. rapproche avec raison v. pr. *gabawo*, « crapaud » v. b. all. *quappa* « têtard » all. mod. *kaut-quappe* « têtard » ; v. sl. *žaba* « grenouille » (avec degré *ē* de la racine). *Būfō* repose sur i. -e. **g^wōbho-* (avec élargissement en -n- sur le sol italique, **g^wōbhōn-* de l'italique est en alternance régulière avec **g^wōbho-* supposé par v. pr. *gabawo*, comme lit. *sūlas*, lett. *sūls* avec lat. *solum*, lit. *jūkas* avec lat. *iocus* (cf. Wiedemann *Hdb. d. lit. Spr.* 12 et Meillet cité par M. Niedermann *loc. laud*).

Būfō est dialectal à trois titres : par son initiale *b* = lat. *u* représentant un ancien **g^w-*, par *ū* qui, comme en osco-ombrien, est le représentant ordinaire de *ō* maintenu en latin ; par son *f* intervocalique ; la forme romaine serait **uōbō*.

Dans les gloses, *būfō* semble désigner un autre animal que le crapaud ; il est glosé *ἀρουραῖος μῦς* (*ἄρουρος, ἄρουριος*) ; on trouve aussi *buffo surex* (= *sorex*) siluestris *C. G. L. V.* 520, 66 ; 563, 46. De ces gloses il faut rapprocher le gascon *bouhoun* « taupe » cité par E. Rolland *Faune pop. de la France* VII, 18.

Būfō « crapaud » est l'ancêtre du sarde *buvene* de même sens.

būfō, *ōnis* (*bufus*, *ī*) (m). — Nom de la chouette, au lieu de la forme ordinaire *būbō*, qu'on trouve dans les gloses *C. G. L. IV.* 594. 35, « auis nocturna, malesaga, mali[h]ominis quam quidam bufo dicunt » cf. *Glos. Leid.* 67 F⁵, cité par Löwe *Prodr.* 421 « *bubo* nomen auis nocturnae quam quidam *bufum*

dicunt ». C'est à cette forme *būfo*, dont l'*f* intervocalique atteste le caractère dialectal que remonte l'esp. *bufo*.

gufo se lit également, C. G. L. V. 272. 40 « auis [uel] nocturna [in] palustris uel *gufo* (*bufo* corr. man. rec.) uel rurex (= *sorex*) siluester ». La correction de la seconde main est inutile; puisque l'italien connaît *gufo* « chouette » qui en confirme la première leçon; de *gufo* il faut sans doute rapprocher le v. h. a. *huf* même sens *Gufo* appartient au grand groupe issu de la racine i. -e. **geu-* -qu'on retrouve dans v. pers. *gaubataiy*, pers. *guftan* « dire ». *Gufo* indique que la racine a été élargie en *-bb-*, ce que l'iranien ne permettait pas a priori de décider; sur cette famille de mots, voir Meillet M. S. L., XI, 183.

**bufulcus*, ī (m). — Le « bouvier » se dit en latin *būbulcus* avec *ū* dont la quantité est attestée par la scansion des vers de Lucilius XV, 19 :

uilicum Aristocratem, mediastrinum atque bubulcum
cf. III. 65:

Symmachu' praeterea iam tum depostu' bubulcus.

Bubulcus est représenté en italien par *bobolco*; mais de cette forme il existe un doublet *bifolco*, qui remonte à **bufulcus*, sans doute par un intermédiaire **bofolco* dont le premier *o* protonique a été dissimilé. Le maintien de *f* intervocalique prouve l'origine dialectale de **bufulcus*; sur les différentes étymologies proposées pour expliquer le second terme du composé, voir Walde Lat. etym. Wört. s. v. *būbulcus*.

būra, ae, *buris*, is (f). — Nonius 80,16: *bura* dicitur pars aratri decuruata. Vergilius Georgicorum lib. I (169) :

continuo in siluis magna ui flexa domatur
in burim...

Varro, *de Re Rustica*, lib. I (19,2) : « et saepe fracta bura relincunt uomeres in aruo ».

Servius *ad loc.* note : *in burim* in curuaturam : nam *buris* est curuamentum aratri... alii *burim* curuaturam temonis, quae supra est, et quod est infra, *uruom* dicunt.

Bura figure encore dans Varron, *L. L.*, V, 133 : « qui quasi temo est inter boues, *bura* a bubus » ; *buris* est aussi dans Arnobe, *nat.* II, 23, et ne se trouve ailleurs que chez les glossateurs.

Pour le sens comme pour la forme, *būris* correspond au gr. γύρης « pièce de bois à laquelle est ajusté le coutre de la charue » (Hésiode, *O.*, 425, 434), cf. ἄροτρον ἀντ' ἑρπον, et suppose une forme i.-e. **gʷōsā-*, avec le traitement dialectal **gʷ = b*, et **ō = ā* ; le gr. γύρης dans cette hypothèse représenterait un i.-e. **gūsā* (cf. Walde, *Lat. etym. Wört.* s. v.).

burdō, ōnis (m) ; burdus, ī (m). — Le scholiaste d'Horace, *Epod.* 4, 14, glossant le vers :

et Appiam mannis terit

dit : « nimiarum deliciarum uolt esse burdos habere, id est burdones ». Isidore, *Orig.*, 12, 1, 61 : *burdo* ex equo et asina nascitur ». Cf. *C. G. L.*, VI, 157, s. v. Le mot n'apparaît qu'à très basse époque en latin.

Burdo est sans doute à comparer à skr. *gardabhāḥ* « âne », et représente un i.-e. **gʷrdō-*, avec un traitement dialectal **gʷ = b*.

Il est abondamment représenté en roman : ital. *bordone*, sard. *burdu*, esp. *borde*, *bordon*, cat. *bort*, prov. *bort*, *bordon* ; v. fr. *bourt*, « bâtard », *bordon*.

caesariēs, iēi (f). — « legitur semel apud Plautum, deinde saepius apud poetas inde a Catullo, ex pedestribus scriptoribus habent singulis locis Liuius Plinius paneg., Apuleius, saepius posteriores, adamauit Hieronymus » (Thesaurus). Le mot est du langage poétique et n'apparaît, rarement d'ailleurs, que chez les prosateurs qui ont imité les poètes, ou chez les écrivains de basse époque ; il est totalement évité par les prosateurs classiques.

Comme l'avait déjà reconnu Bopp, *Skr. Gloss.*, 85, *caesaries* correspond exactement, sauf pour le suffixe, au skr. *késarah -m* « chevelure, crinière », dérivé d'un thème **kaisar-* ; la per-

sistance de *ā* inaccentué, le maintien de *s* intervocalique en dénoncent l'origine osque. On attendrait en latin **kaisaries* > **kaizeries* > **caereries*. Sur l'opinion que *s* intervocalique est conservé par une dissimilation causée par *r* suivant (Vendryes *Intens. init.*, 293, V. *Planta Gr. osk. umbr. Dial.*, I, 527 not. 3), voir plus loin s. v. *miser*.

A *caesaries*, il est tentant de rattacher le nom propre *Caesar*, qui repose sur *Caesar-i-s*, avec chute de *-i-* en syllabe finale, régulière en osque (cf. *ceus* de **ciuis*, *aidil* de **aidilis*, Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 90, p. 59), et réduction du groupe *-rs* final, comme *-ls* de **aidils* s'est réduit à *-l*. *Caesar* équivalendrait à « *caesariatus* », et rentrerait pour le sens dans la catégorie de *Cincinnātus*, *Barbātus*, *Crispus* ; c'est ce qu'indique déjà la glose de Paul Diacre « *Caesar a caesarie dictus est, quia scilicet cum caesarie natus est* », *P. F.*, 40, *Th. P.*

calamitas, atis (f). — A côté de *calamitas*, la forme *cadamitas* est attestée par Marius Victorinus, *C. L. K.*, VI, I, 14. « *Cn. Pompeius Magnus et scribebat et dicebat kadamitatem pro calamitate.* » Même témoignage dans Isidore, *Orig.*, I, 26, 11 « *l litera pro d litera utimur ut... calamitas pro cadamitate, a cadendo enim nomen assumpsit calamitas.* »

Calamitas est un substantif dérivé d'un adj. **cadamus*, auquel on peut comparer l'adjectif cité par Hésychius *κάδαμος*· τοφλός Σχλαμίνιοι, d'une racine **kad-* attestée en osq. *cadeis amnud* qu'on traduit par « en vue d'un dommage » (*lex Bantina*, 1.6) ; cf. gr. *κῆδω* dor. *κᾰδῶ* « léser » *κεκxδών*, et probablement got. *hatis* « haine », etc.

On ne peut, comme le fait M. Petr, *B. B.*, XXV, 140, séparer les deux mots et rattacher d'une part *cadamitas* à la famille citée plus haut, et *calamitas* à *calamus* ; le suffixe *-tās* ne sert qu'à former des abstraits dérivés d'adjectifs (*nouos, nouitas*), et ne s'ajoute que très rarement et sans doute par une formation analogique, à un substantif ; d'ailleurs, même si la dérivation était possible, un tel substantif ne pourrait signifier que « le fait d'être *calamus* » ; c'est parce que le mot était

souvent employé par les paysans, (cf. Servius *ad Georg.*, I, 151 « *robigo... genus uitii quo culmi pereunt, quod a rusticanis calamitas dicitur* ») que l'étymologie populaire a rattaché *calamitas* à *calamus*. Comme l'a vu le premier M. Conway, *I.F.*, II, 166, *calamitas* présente un changement caractéristique de *d* intervocalique en *l* qui semble s'être effectué surtout dans les patois sabins (sur le changement de *d* en *ř* en ombrien, voir Introduction, p 50) ; Pompée se conformait à la phonétique romaine en employant *kadamitas*.

campans. — Plaute *Trin.*, 565 :

...Campans genus
multo Surorum iam antidit patientia

M. Vendryes, *Intens. init.*, p. 174, étudiant l'absorption d'une voyelle brève en syllabe finale devant *s*, a reconnu que *Cam-pans* était une forme osque, et que « Plaute en employant ce mot imite plaisamment la prononciation des gens du pays ». **Campanis* n'existe pas en latin, mais à côté des formes *Arpinās*, *Samnis*, le latin a refait *Arpinatis*, *Samnitis*.

camurus, a, um (*camur* Isid. *Orig.* 12, 1,35). — Macrobe *Sat.* 6,24, 3 note : « nec non et Punicis Oscanis uerbis usi sunt ueteres, quorum imitatione Vergilius peregrina uerba non respuit, ut in illo... « *camuris hirtae sub cornibus aures* » [*Georg.* 3. 55]. *Camuris* peregrinum uerbum est, id est in se redeuntibus, et forte nos camaram hac ratione figurauimus ». Servius *ad loc.* : « *camuris* » id est curuis, unde et camerae appellantur, praecipit autem aures et magnas et hirsutas esse debere. Et aliter : *camuri* boues sunt, qui conuersa introrsus cornua habent... ». En dehors des exemples tirés des commentateurs et des glossographes, le mot ne figure que 3 fois en latin : dans Virgile *ad loc.*, Avienus *Arat.* 429, Prudence *Perist.* 1253. La forme latine est *camerus* dont la voyelle brève intérieure a le timbre *e* normal en latin devant *r*, cf. *socerum*, dont *e* représente un ancien *u*, gr. ἐκυρόν, skr. *çvāçuram* (Meillet *M. S. L.*,

XIV, 480) : Nonius 30.7 « *camerum* obtortum, unde et *camerae*, tecta in curuitatem formata ». Nonius, qui cite le vers de Virgile, corrige *camuris* en *cameris*. De *camerus* il faut rapprocher les noms de ville *Cameria* dans le Latium *Liu*, 1, 38, *Camerinum* en Ombrie, sur les confins du Picenum *Cic. Att.* 8,12. *Camurus*, repose sur un ancien **camoro-* et rappelle les formes osques anaptyctiques *σacropo* « sacrum » *tefúrúm* que Buck traduit par « burnt-offering » de **tefro* (ombr. *tefra* « carnes quae cremantur »). A *camurus* sont apparentés gr. *καμάρα* emprunté par le lat. *camara*, skr. *kmárati* « il est courbe », zd *kamara-* « ceinture ».

Est analogue à *camurus*, pour le vocalisme de la syllabe finale l'adjectif *cīcur* « mansuetus » cf. Varro *L. L.* VII, 91 : « *cicurare* mansuefacere ; quod enim a fero discretum, id dicitur *cicur*, et ideo dictum *cicur* ingenium optineo, mansuetum, a quo Veturii quoque nobiles cognominati Cicurini. Natum a cicco *cicur* uidetur ». *Cicur* est employé par les archaïques, et semble ne plus se trouver après Cicéron qui s'en sert dans les traités philosophiques. Il est malheureusement sans étymologie ; celle de Varron est absurde ; celle de M. Walde **cīuicuros* n'est pas convaincante ¹. On peut songer à rapprocher *cīcur* de *cicaro* de Pétrone « et iam tibi discipulus crescit *cicaro* meus » *Sat.* 46 (cf. 71), employé pour désigner un *seruolus*, et qui est resté jusqu'à présent inexpliqué.

canis, īs (f. m.) — est dialectal par le traitement *c* du groupe **k^w* initial ; voir Introduction, p. 71 et suiv.

capitolium, īi (n.). — *Capitōdium* est attesté par Marius Victorinus à côté de *capitōlium* (voir le témoignage s. v. *nouen-*

1. Le rapprochement avec skr. *çakurah* « apprivoisé » est séduisant, mais se heurte à la quantité de *i* qui semble avoir été long dans *cīcur* : cf. Havet, *R. Phil.* XV. 64, qui cite les graphies *cīcūrinus cīcūrinus*, *C.I.L.* I. p. 226, id. pp. 428 et 430 deux fois, toujours avec *i longa*. Néanmoins M. Ribbeck *Trag. Rom. fragm.* 3^e éd. 1897 conserve dans les fragments de Pacuvius *Incert.* 24. 25. 26 la scansion *cīcur*.

siles). Cette dernière forme présente le changement sabin de *d* en *l*.

casa, ae (f). — Apparenté à *castrum*, irl. *catbir* « ville », ombr. *castruo*, osq. *castrous* (le sens en est discuté), *casa* repose, comme l'indique M. Walde *s.v.*, sur une forme **kat-yâ* et provient d'un dialecte où, comme à Bantia, **-ty-* aboutit à *-s-*; le rapprochement supposé par M. Stolz *H. G. I.* 279 entre *casa* et *cassis* est inacceptable. *Casa*, qui semble avoir désigné d'abord une hutte de chaume, comme l'indique Ovide *Fast.* III, 184 décrivant la *casa Romuli*

aspice de canna straminibusque domum,

est un terme emprunté au vocabulaire rural.

On trouve une forme *casus*, glosée par *domus* *G. G. L.*, II 571, 33, à laquelle remontent v. esp. *en cas*, v. fr. *en chiez*, a *chiez*, fr. *chez*.

cascus, a, um. — Varron *L. L.* VII, 28 « primum *cascum* significat uetus, secundo eius origo Sabina, quae usque radices in Oscam linguam egit; *cascum* uetus significat Ennius quod ait :

quam prisci casci populi genuere Latini.

Eo magis Manilius quod ait :

cascum duxisse cascam non mirabile est,
quoniam cariosas conficiebat nuptias.

Item ostendit Papini epigrammation, quod in adolescentem fecerat Cascam :

ridiculum est, cum te Cascam tua dicit amica,
fili Potoni, sesquisenex puerum,
dic tu illam Pusam, sic fient mutua muli ;
nam uere pusus tu, tua amica senex.

Item ostendit quod oppidum uocatur Casinum; hoc enim ab

Sabinis orti Samnites tenuerunt et [nunc] nostri ¹ etiam nunc forum uetus appellant. Item significat in Atellanis aliquot Pappum senem quod Osci Casnar appellant ². »

Bien que le mot sabin soit d'une phonétique qui serait régulière en latin, il semble avoir été soigneusement évité par les écrivains ; on ne le trouve que dans Ennius qui semble l'avoir introduit à Rome, dans Varron, et beaucoup plus tard dans Ausone, *Ep.* 22,27, par affectation d'archaïsme ; Cicéron ne l'emploie qu'en se couvrant du nom d'Ennius : *Tusc.* I, 12,27 « priscis illis quos cascos appellat Ennius ».

casnar. Le mot apparenté *cānus* qui ne diffère que par le suffixe, a été employé sous sa forme osque par Labienus s'il faut en croire le témoignage de Quintilien *Inst. Or.* 1,5,8 : « in oratione Labieni (siue illa Cornelii Galli est) *casnar* assectator, e Gallia ductum est ». C'est par erreur que Quintilien attribue à l'adjectif une origine gauloise, cf. pél. *casnar*, Conway *It. Dial.* 218.

cāseus, ī? (m). — *cāseum* dans Caton, *A. G.*, 76, 3, Novius et Plaute cités par Nonius, 200, 9 sqq.

Si le rapprochement de *cāseus* avec le v. sl. *kvasŭ* « fermentum » est exact, la persistance de *s* intervocalique dans le mot latin en dénonce le caractère dialectal. M. Sommer a, il est vrai, posé un thème **kwāss-* pour expliquer le maintien de la sifflante en vieux-slave (*Hdb. der lat. Laut u. Forml.*, p. 228), comme en latin ; mais l'hypothèse est inutile. Le vieux-slave en effet n'altère pas *s* dans cette position, cf. *rosa* « ῥόσος », lit. *rasà*, skr. *rasā*, dérivé d'un thème à suffixe zéro conservé dans le latin *rōs*, *roris* ; *kosa* « faux », skr. *çāsati* « il coupe », gr. *κείω* ; on peut donc poser pour expliquer les mots latin et slave un thème **kwās-* avec une seule sifflante. L'élément *w* est tombé dans *cāseus* comme dans *tesca*, doublet sabin du

1. *nostri* désigne les *Varronis tribules*, c'est-à-dire les Sabins.

2. cf. *P. F.* 33 *TH. P.* : *casnar* senex Oseorum lingua ; *ibid.* *cascum* antiquum.

romain *tesquā* et sans doute dans *canis*, voir Introduction, p. 71 et suiv. Si l'on songe que les parlers sabins ignoraient le rhotacisme, c'est donc chez eux que l'on placera l'origine de *cāseus*.

cāseus a passé dans les langues romanes : it. *cacio*, esp. *queso*.

casila, ae (f). — *P. F.*, 33, *Th. P.* : « *casilām* antiqui pro *caside* ponebant ». *Casila* est la forme ancienne et dialectale, sans redoublement de la consonne et avec un traitement sabin *l* de *d* latin; *casila* correspond à *cassida* doublet de *cassis*, *idis*, Virgile, *Aen.*, XII, 774 :

aureus ex humeris sonat arcus, et aurea nati
cassida

catus, a, um. — Varron, *L. L.*, VII, 46 « apud Ennium :

iam cata signa fera sonitum dare uoce parabant.

Cata acuta ; hoc enim uerbo dicunt Sabini ; quare

catus Aelius Sextus

non, ut aiunt, sapiens, sed acutus, et quod est :

tunc coepit memorare simul cata dicta

accipienda acuta dicta ».

Le mot est archaïque et poétique ; Plaute s'en sert fréquemment, Horace de même ; mais les prosateurs l'évitent ; Cicéron l'emploie dans les ouvrages philosophiques, mais avec « *ut ita dicam* » pour atténuer sa hardiesse, *Leg.*, I, 16, 45 : « quis igitur prudentem et, ut ita dicam, catum non ipsius habitu, sed ex aliqua re externa iudicet? »

De *cātus* on rapproche skr. *çitāḥ* « aigu », irl. *cath* « sage » c'est-à-dire une forme réduite **kət-* d'une racine à voyelle longue initiale, qui se retrouve dans lat. *cōs*, *cōtis* « pierre à aiguiser ».

ciprius a, um. — Varron, *L. L.*, V. 159 : « Vicus Ciprius a

cipro, quod ibi Sabini ciues additi consederunt, qui a bono omine id appellarunt, *nam ciprum sabine bonum* ».

L'existence du *uicus ciprius* est confirmée par le passage de Tite-Live, I, 48 « ... cum se domum reciperet peruenissetque ad summum Cyprum uicum, ubi Dianium nuper fuit... ». Mais l'adjectif a pris en latin la valeur d'un nom propre, et n'a jamais fait partie du vocabulaire romain.

L'étymologie de *ciprus* est inconnue. M. Vendryes a indiqué oralement un rapprochement possible avec skr. *çakrāḥ* « fort, puissant » de **kek^wro-*, irl. *cichur-da* « strenuos, fortis », gall. *pybyr* issus tous deux de *k^wek^wro-* avec assimilation de la gutturale initiale à la labiovélaire suivante. *Ciprus* aurait donc le traitement dialectal attendu *p* de i.-e. **k^w-*, Introduction, p. 67 et suiv. Mais l'*i* fait difficulté : représente-t-il un ancien *e* qui dans certains parlers s'est fermé en *i* devant un groupe de consonnes ? Il y aurait là un fait analogue à la fermeture de *o* devant le groupe *br* attestée dans la glose de l'Appendix Probi *sobrius non suber*.

clōdus, a um. — Isidore *Orig.*, 17, 5, 4 : « codex dicitur quasi caudex. Sic enim ueteres et *clodum* pro *claudio* dicebant » ; cf. *C. G. L.*, V. 266, 25 *clodis* (*clodix cod.*) quasi claudis ; ueteres et *clodum* et *claudum* dicebant ».

Clōdus est représenté en roman par le prov. *clod*. De *clōdus*, il faut rapprocher le gentilice *Clōdius* de *P. Clōdius Pulcher* mort en 52 av. J.-C., qui le premier, pour plaire à la plèbe, modifia l'orthographe traditionnelle *Claudius*.

Clōdus n'est pas apparenté à gr. *κλαδρός* « fragile » comme le suppose M. Thurneysen, *K. Z.*, XXVIII, 157, et n'a donc pas un *ō* primitif ; l'étymologie la plus vraisemblable est celle qui le rapproche de lit. *kliaudà* « défaut corporel, malformation » (voir Walde *Lat. etym. Wört.*, s. v.) ; tous deux remonteraient à une forme i.-e. **klau-*, représentée en latin par *clau-*.

clōstrum, ī (n). — Attesté dans Caton, *A. G.*, 13, 2 : *clauēs cum clostris in cellas II* ; *clauēs, clostra, Romae, ibid.* 135, 2 ;

clostellum est dans Pétrone, *Sat.* 140, « dum frater sororis suaeva utomata per *clostellum* miratur ».

Clôdo figure dans les mss. de Pline, *Nat.*, 18, 33, 330 *clodantur* D¹FHJ, *clodunt*, v ; mais M. Mayhoff corrige avec D² en *cluduntur*.

Les langues romanes attestent *claudere* : v. port. *chouvir*, cat. *clóurer*, prov. *claure*. v. fr. *cløre*, rhét. *clauder* ; mais *chiudere*, sic. *chiudiri* reposent sur *clüdere*, refait d'après les composés *inclüdō*, *reclüdō*, etc. *Clastrum* qui est en roman un terme d'église, a conservé également la diphtongue : v. esp. *claus-tra*, esp. *claustró*, port. *claustró*, prov. *claustra*, rhét. *claustró*, ital. *chiostro*, fr. *cloître* ; mais c'est un vieux mot savant comme *siècle*, *ange*, *chapitre*, etc.

cōda, ae (f). — La forme avec *ō* au lieu de la diphtongue *au* est attestée en latin depuis Varron ; il ne s'agit donc pas d'une réduction tardive, mais d'un doublet dialectal existant à côté de la forme correcte *cauda*. Nonius, 86, 18 : « Varro Ταρῆ Μενίππου (518) « sed ut canis sine coda » ; cf. Varron, *R. R.*, II, 5, 8 : « *codam* profusam usque ad calces ut habeant ».

Diomède, *G. L. K.*, I, 383, 3 connaît encore les deux prononciations *au* et *ō* : « secundum eam consuetudinem qua *au* syllaba cum *o* littera commercium habet, ut cum dicimus *claustra* et *clostra*, item *caudam* et *codam* et similia ».

L'étymologie de *cauda*, *cōda* est obscure ; mais le mot n'a rien à faire avec gr. *πέσθη*, comme l'a soutenu, d'après M. Havet, M. Thurneysen, *K. Z.*, XXVIII, 157 ; *πέσθη* est en effet vraisemblablement apparenté à *πέος*, lat. *pēnis* ; sur les autres tentatives d'explication de *cauda*, *cōda*, voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v.

C'est à *cōda* que remontent les formes romanes sard. *coda*, esp. *coda cola*, v. port. *codà*, cat. *cua*, prov. *cōda cōa*, v. fr. *cōe*, fr. *queue*, rhét. *cua*, roum. *cōdă*, it. *cōda*.

cōdeta, ae (f) qui est glosé « ager in quo fructices existunt in modum codarum equinarum », *P. F.*, 27, *Th. P.*, n'est

rattaché à *cōda* que par l'étymologie populaire, et est apparenté à *caudeus* « iunceus ». *Codeta* présente également la réduction de *au* en *ō*.

cōdex, *icis* (m), *cōdicillus*, *ī* (m), *cōdicarius*, *a*, *um* (en face de *caudicarius* Orelli 4245). — La forme à diphtongue réduite a presque partout supplanté la forme avec *au*. Plaute emploie déjà *cōdex* (*Poen.* 1153); c'est *cōdex* que connaissent les *scriptores rerum rusticarum*; *cōdicillus* « petite tige » figure dans Caton *A. G.*, 37,5; 130; *cōdicilli* « manuscrit » dans Catulle 42, 12 et 24

moecha putida, redde codicillos.

cōdicarius d'après Nonius 535.12 est déjà dans Varron *de Vita populi Romani*, lib. III « quod antiqui plures tabulas coniunctas dicebant; a quo in Tiberi naui*s* *codicarias* appellamus ». Sénèque *Breu. uit.* 13.4, donnant la même explication attribue *caudex* aux antiqui, et donne comme forme actuelle *codex* et *codicarius*. Festus: *caudicariae naues ex tabulis grossioribus factae*, *P.F.*, 32 *Th. P.*

Cōdex et ses dérivés sont probablement apparentés à *cūdō*, et dérivent d'un thème **kəud-* ou **kaud-*, cf. lit. *kāju* « je bats » v.h.a. *houwan* « frapper »; la diphtongue est donc primitive. C'est un terme du vocabulaire rural.

cōleus, *ī* (m) (*cōleātus*, *a*, *um*). — Dans Pomponius *Maccis Geminis* (69) cité par Nonius 470, 37.

Laberius cité par Nonius 114,13 :

foriolus esse uidere: in coleos cacas.

Pétrone *Sat.* 44: « sed si nos *coleos* haberemus, non tantum sibi placeret ».

Cōleus se rattache sans doute à v.h.a. *hodo* all. mod. *bode*, et peut-être à lit. *kutys* « bourse, sac », gr. *κυτίς* « boîte »; *cōleus* remonterait à **kautsleios*, avec réduction de la diphtongue? Ou bien *cōleus* est apparenté à v. russ. *šuljata* « testicules », et

remonterait à **keul*-(?). Dans les deux hypothèses, on a sûrement affaire à une diphtongue réduite : **cauleus* n'est jamais attesté. A *cōleum* remontent prov. *colh*, v. fr. *coil*, roum. *coiu* ; à *cōleonem* esp. *cojon*, prov. *colhon*, it. *coglione*.

cōlis, is (m) (cōles, is). — Nonius 93.18 : « *colem*, uitis robur », Varro de Re Rustica lib. I (quem dicimus caulem, ut Vergilius lib. XII [413] : « puberibus caulem foliis ») ; 31.2 : « e sarmento *coles* qui nati sunt, de is qui plurimum ualent, primum ac secundum, nonnumquam etiam tertium relinquere, reliquos decerpere ».

Cōlis est dans Caton *A. G.*, 35,2 ; Varron *R. R.*, I, 41, 6 ; dans Celse 2, 7 ; 6, 18, 2 ; 7, 25, 1 ; Columelle 5, 6, 36 etc., *cōliculus* dans Caton *A. G.*, 158.1 ; Varron *R. R.*, I, 31, 4 ; Columelle 5, 9, 12 etc.

La diphtongue est attestée dans le mot par l'accord des langues romanes : c'est de *caulis* que dérivent sard. *caula*, esp. *col*, port. *couve*, prov. *caul*, v. fr. *chol*, fr. *chou*, it. *cavolo*, sicil. *caulo*. Le témoignage de Nonius reçoit ici confirmation ; la forme patoise a été supplantée par la forme savante. Les mots correspondants dans les autres langues indo-européennes ont également la diphtongue : gr. *καυλός* « tige de plante », lit. *káulas* « os » de **kawelos* comme l'indique l'intonation rude, lett. *kauls* « os, tige », v. pr. accus. *kaulan* « os », irl. *cháille* « pieu ».

colostrum, ī (n) à côté de *colustrum, i* (*colustra, ae*).

colostra, ae (f). — *colustra* est dans Nonius 84, 7 qui cite un fragment de Lucilius, lib. VIII (14), et un de Laberius (95) ; *colustra* est également dans Plaute, *Pcen.* 367 et 390, *colustrum* dans Servius *ad Verg. Egl.* 2.23 « lac nouom id est *colustrum*. quod neutri generis est, nam feminini esse omnino non potest », dans *C. G. L.*, IV, 498. 26.

colostra figure dans Pline *Nat.* IX, 123 : « est autem *colostra* prima a partu spongiosa densitas lactis » et passim ; Columelle 7, 3, 13, Palladius 12, 13, 1, dans les gloses *C. G. L.*, II.

103, 33, III, 288, 23; *colostrum* dans Martial 13, 38 (au pluriel, cf. Pline *Nat.* 11, 96). C'est de cet emploi au neutre pluriel que dérive probablement *colostra*, *ae*, féminin.

Le mot est d'origine inconnue; mais *colostrum*, *colostra* est la forme dialectale qui n'a pas subi l'apophonie que présente *colustrum* (cf. *alacer*).

consules, um (n. pl.)

Voir l'article *solium*.

cōpō, ōnis (m) (cupō, -ōnis dans Charisius *G. L. K.*, II, 63, 10).

cōpōna, ae (f). cōpa, -ae; cupa (f). — Nonius 25, 1 : Varro *Mysteriis* (329) : « aes defraudasse, coponem bouam luto oblesuisse, cum portitore serram duxe. »

Nonius 86, 3 citant un passage de Cicéron *Phil.* II, 77 donne *caupona* : delituit in quadam caupona. Mais la forme *cōpō* est employée par Cicéron *Clu.* 163. Pétrone ne connaît que *cōpō* *Sat.* 39, 12; 61, 6; 62, 12; *cōpōna* figure dans l'abrégé de Festus « *copona* taberna a copiis dicta » *P. F.*, 28 *Th. P.* *Cupō*, *cupa* peuvent représenter une prononciation sud-italique où *ō* se ferme et prend le timbre de *u*.

L'étymologie de *caupō* *cōpō* est inconnue, le rapprochement avec *καπηλος* proposé par M. Thurneysen *K. Z.*, XXVIII. 157, est très douteux, tout au plus peut-on supposer que *καπηλος* et *caupō* sont deux emprunts indépendants à une langue non indo-européenne parlée dans le bassin de la Méditerranée. Les emprunts germaniques got. *kaupōn*, v.h.a. *koufōn* (d'où dérivent à leur tour v. sl. *kupiti*, v. pr. *kaupiskan*) remontent à **caupo* avec maintien de la diphtongue; il est vrai qu'il peut à la rigueur s'agir d'un emprunt fait à une forme savante, analogue à celui de *kaiser*.

cossim. — Nonius 40, 24 : « *cossim dictum quasi coxim* ». Pomponius Porcaria (129) :

hoc sciunt omnes, quantum est qui *cossim* cacant.

De même dans Varron *Sesqueulix* (471) cité par Nonius 247. 29, 276. 8 : « uereor ne me quoque, quom domum ab Ilio *cossim* uenero... » (mais Bücheler corrige en *cessim*). Le mot est repris enfin par Apulée, par affectation d'archaïsme.

Cossim repose sur un ancien **quecsim* dont la parenté avec **con-qui-ni-c-s-cō*, *conquiniscō*, *conquexi* est évidente. Mais l'étymologie populaire a rattaché le mot à *coxa*, et sur ce faux rapport, a créé un verbe *incoxāre* glosé par Nonius 39.7 : *incoxare in coxam sidere* (*sedere* B^A, D^A *index marg.*). Pomponius Pannuceatis (97) :

neque interim cacandi causa unquam incoxauī nate.

Il est remarquable que les deux exemples de *cossim* et de *incoxāre* se trouvent dans le même Pomponius.

Le passage du groupe initial **que-* à *co-* par un intermédiaire **quo-* ne fait pas difficulté (cf. Solmsen *Stud.* 7. lat. *Lautgeschichte* 27 sqq; Sommer *Hdb. d. lat. L. u. Forml.* 75), mais l'assimilation du groupe *-cs-* à *-ss-* n'est pas latine (cf. *proximus*, *medioxumus*) et ne peut s'expliquer que par une prononciation dialectale, dont on a des exemples dans les langues italiques autres que le latin; voir Introduction p. 85.

Dans le cas de *cossim* il s'agit d'une prononciation spéciale à un parler latin autre que le romain, et non d'un emprunt aux dialectes osco-ombriens, dont la phonétique exigerait un *p* représentant la labio-vélaire initiale. *Cossim* n'est représenté que dans la langue vulgaire, et n'a pas pénétré chez les auteurs classiques.

crefrō, ās, āre. — Attesté dans la glose citée par Löwe *Prodr.* 421 *crefrat* : *siftid* (ags); all. *er siebt*, lat. *cribrat*.

crefrat est un dénominatif d'un ancien **kri-dhrom*, ou **krei-dhrom* (la racine peut présenter dans cette formation un *i* ou une diphtongue) qui a donné en latin de Rome *cribrum*. Dans le premier cas, on aurait *i* = *ē* comme peut-être en marrucin *regen[ai]* (bronze de Rapino, Conway 243, cf. toutefois l'article *treblae*); dans le second un traitement *ē* de la diphtongue *ei*,

attesté dans de nombreux dialectes italiques, notamment en ombrien, en prénestin, en marse, etc... De l'*f* intervocalique de *crefrat*, il faut rapprocher le marse *pol(l)ūfrum* « pollubrum » cité par von Planta *Gr. d. osk. umbr. Dial.*, II, 21 ; une inscription trouvée à Marruvium, également en territoire marse, contient le nom de dieu *Purcefro*, *C. I. L.*, IX, 3658 (cf. *Mulcifer*) ; on trouve dans le Samnium le nom de ville *Cerfennia*, *C. I. L.*, IX, 5973 ; par contre *amblafrum*, cité par von Planta *loc. laud.*, d'après Osthoff, *Forsch. im Geb. der idg. nomin. Stammbild.* I, 133 a, qui l'a trouvée dans un recueil de gloses (K. Hamann, *Canticum Moysi ex psalterio quadruplici Salomonis*, III, etc., *diss. inaug. Ienae* 1874), ne figure pas dans le *Thesaurus*¹.

creper -a, -um, **crepuscus**, a, um, **crepusculum**, ī (n). — Varron, *L. L.*, VI, 5 : «... dicitur *crepusculum* a *crepero*, id uocabulum sumpserunt a Sabinis, unde ueniunt *Crepusci* nominati Amiterno, qui eo tempore erant nati, ut Lucii prima luce. In Reatino *crepusculum* significat dubium ; ab eo res dictae dubiae *creperae* quod *crepusculum* dies etiam nunc sit an iam nox, multis dubium » ; *id.* VII, 77 « *crepusculum* ab Sabinis, et id dubium tempus noctis an diei sit ». Le mot se trouve également glosé dans Servius *ad Aen.*, II, 268 ; Paul Diaque, *P. F.*, 34 *Th. P.* qui en rapproche *increpitare* « quia maledicta fere incerta et dubia sunt » (!) ; Nonius 13, 11 sqq. qui reprend l'explication de Varron, cite des exemples de Lucrèce V. 1296, Accius, *Phoenissis*, 601, *Telepho*, 628, Lucilius, *Sat.* V (6), Pacuvius, *Duloreste*, (128), Varron, *Mysteriis* (326). Le plus souvent *creper* se trouve dans l'expression toute faite *creperas res* ; Varron joint l'adjectif à *oracla*, Lucrèce à *bellum* : *creperi certamina belli*. *Creperum*, ī (n.) se retrouve dans Symmaque, *Ep.* 4, 7. L'emploi de *crepusculum* est poétique et, dans la prose, postérieur à Auguste. Il faut noter qu'Ovide, qui se sert volontiers du mot, est né à Sulmone chez les Péligniens ;

1. La glose dit « *ambulatrum* spacium ambulandi. *Ambulatrum* alibi *amblafrum* ». Mais M. Hamann corrige en *amblatrum*.

Pline, Columelle, Suétone qui l'ont également employé, ne sauraient passer pour des écrivains châtiés.

Comme l'a vu M. Conway, *It. Dial.*, 352, les dérivés attestent un thème en *-es, -os*; en ce cas *creper* est la forme latinisée d'un sabin **crepeso-*, dérivé d'un substantif **crepos*, dont l'étymologie est obscure. Le mot a été le plus souvent rattaché au gr. *κνέφας* « obscurité », avec substitution du groupe initial *cr-* à *cn-* que les Latins ne connaissaient pas (cf. peut-être *crūs* en face de *κνήμη*; Grammont, *Dissimilation*, p. 73, et pour le même phénomène dans d'autres langues, id. p. 139) : de même le groupe *gn-* dans *gnātus, agnoscō*, etc., est une simple graphie d'après les composés, où d'ailleurs *gn-* note *n* gutturale + *n*; il n'y avait pas de *g* prononcé dans ce groupe (Havet, *M. S. L.*, V. 393), cf. *conniūere* en face du got. *hneīwan*). Corssen, *Krit. Beitr.*, cité par Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v., croit *creper* apparenté au gr. *κρύπτω* (sur les rapports possibles entre *υ* et *e*, voir Walde, *ibid.*); la finale en *bb-* de la racine de *κρύπτω*, attestée par *κρύψα*, ne ferait pas, quoi qu'en croie M. Walde, difficulté : *bb-* intérieur aboutit en effet à *p* en sabin, à *en* juger par le glose de l'abréviateur de Festus : « *Album, quod nos dicimus, a Graeco quod est ἀλβόν, appellatum. Sabini autem alpum dixerunt. Vnde credi potest nomen Alpium a candore niuium uocitatum* », *P.F.* 3 *Th.P.* Néanmoins la première étymologie semble beaucoup plus vraisemblable, mais le *φ* de *κνέφας*, comme celui de *κρύψα*, ne saurait avoir d'autre correspondant latin que *b* à l'intérieur du mot. La phonétique ici confirme le témoignage de Varron sur l'origine sabin de *creper* et de ses dérivés.

cumba, ae (f). — « *cumbam Sabini uocant eam quam militares lecticam, unde uidetur deriuatum esse cubiculum* », *P.F.* 45, *Th. P.*

Le mot sabin est intéressant en ce qu'il maintient la nasale qui en latin n'existe que dans les composés comme *accumbō*; il confirme ainsi indirectement l'existence d'un simple *cumbō* dont il doit être un postverbal. Le falisque a *cupa* qui corres-

pond au lat. *cubat*; le pélignien (dans une inscription où l'influence du latin est manifeste, Conway, *Ital. Dial.*, n° 218) *incubat*. La racine du mot se termine par un *b* conservé en sabin; le sabin traite donc la labiale sonore simple d'une façon différente de la labiale sonore aspirée (*creper*).

cumba « lectica » diffère de *cumba* « nauis pscatoria »; (cf. Nonius, 535, 26) qui est emprunté au gr. $\kappa\acute{\upsilon}\mu\beta\eta$.

cuntellum, ī (n). — attesté et blâmé dans *App. Probi: cuntellum non cuntellum* (*A. L. L. G.* XI, 304). Le même fait est constaté à Pompei où l'on a *muntu* « multum », *C. I. L.*, IV, 1593 : si uales non muntu curo.

D'après le témoignage des dialectes italiens, le groupe *-lt-* semble n'avoir pas été stable dans l'Italie méridionale et en Sicile. Dans certains parlers locaux *-lt-* passe à *-rt-* : *urtinu*, *artaru* en Sicile, à Naples et dans les Abruzzes. A l'intérieur de la Sicile, *-lt-* aboutit à *-nt-* pas ex. dans *antru*, *santu*, *antaru*, etc. (Meyer-Lübke, *Ital. Gramm.*, §§ 233-234). *Cuntellum* et *muntu* de Pompei sont les premiers exemples de ce dialectisme du latin. Le passage du groupe *-lt-* à *-nt-* est un phénomène non de dissimilation, mais de préparation : *l* et *t* sont deux phonèmes qui se ressemblent en ce que tous deux se prononcent avec la pointe de la langue appuyée sur le bord du palais antérieur, mais qui diffèrent en ce que pour *l* les bords latéraux de la langue s'abaissent de manière à laisser le souffle d'air s'écouler d'une manière continue (*l* est donc une continue vibrante latérale), tandis que pour *t* ces bords se relèvent de manière à produire l'occlusion du conduit buccal. Cet abaissement suivi d'un relèvement des bords latéraux de la langue est assez difficile à réaliser immédiatement; aussi le groupe *-lt-* est-il peu stable. Dans le cas de *cuntellum*, l'abaissement des bords de la langue nécessaire à la production de la latérale *l* ne se produit pas; l'occlusion dentale nécessaire pour la prononciation du *t* est déjà faite au moment de prononcer *l*, et le souffle nécessaire pour la production d'une continue ne peut plus s'écouler que par le nez (cf. Grammont, *Dissimilation*, pp. 59 et 119).

cūpa, ae (f). — désignant la manivelle d'un moulin à huile se trouve dans Caton *A. G.* 12 et 21. C'est un emprunt au gr. $\kappa\acute{o}\pi\eta$ par un intermédiaire osque dans lequel $\bar{o}$ aboutissait à $\bar{u}$. Les tentatives pour rattacher le mot à *capiō* (voir Saalfeld, *Tensaurus italograecus*, s. v.) sont inadmissibles.

cupencus, ī (m). — Au passage de Virgile, *Aen.* XII, 539, sq.
nec di texere Cupencum,

Aenea ueniente, sui.

Servius annote : sane sciendum *cupencum* *Sabinorum lingua sacerdotem uocari*. Daniel ajoute « sunt autem cupenci Herculis sacerdotes ».

Virgile joue donc ici sur la double valeur de *cupencus*, nom commun et nom propre. Le mot est sans étymologie ; il faut noter néanmoins le maintien du groupe *-enc-* qui aboutirait en latin à *-inc-*. Le même fait se retrouve dans lat. *iunencus*, *q. u.*

cūris, is (f). — Est reconnu sabin par tous les auteurs. Ovide, *Fast.*, II, 475 :

Proxima lux uacua est. at tertia dicta Quirino.
qui tenet hoc nomen Romulus ante fuit.
sive quod hasta curis priscis est dicta Sabinis,
bellicus a telo uenit in astra deus,
sive suo regi nomen posuere Quirites
seu quia Romanis iunxerat ille Cures.

cf. *P. F.*, 34, *Th. P.* « *curis* est Sabine hasta ; unde Romulus Quirinus, qui eam ferebat, est dictus, et Romani a Quirino Quirites dicuntur. Quidam eum dictum putant a Curibus, quae fuit urbs opulentissima Sabinorum. » Même enseignement dans Servius *ad Aen.*, I, 292. Suivant M. Stokes, *B. B.*, XXI, 124, *curis* aurait un correspondant dans irl. *cur* « épieu ». De *curis* les anciens faisaient dériver *curitis* épithète de Junon : « Curitim Iunonem appellabant, quia eandem ferre hastam putabant » *P. F.*, 34, *Th. P.* ; id. 44 « caelibari hasta caput nubentis comebatur... quia matronae Iunonis Curitis in tutela sint, quae ita appellabatur a ferenda hasta, quae lingua Sabinorum

norum curis dicitur ». *Curitis* comme épithète de Junon figure *C.I.L.*, XI, 3125 « pontifex Sacarius Iunonis *Quiritis* »; et *C.I.L.*, XI, 3100, l. 7 : pontif. sacr. *Iun. cu.* Ces deux inscriptions proviennent de Falerii. Mais c'est sans doute une étymologie populaire qui a rattaché *Curitis* à *Curis*; *Curitis* doit dériver du nom de la ville sabine *Cures* auquel est peut-être apparenté le lat. *Quirites*.

daliuos, a, um. — « *daliuom* supinum ait esse Aurelius, Aelius stultum. *Oscorum quoque lingua significat insanum.* Santra uero dici putat ipsum, quem Graeci δελαιος, id est, propter cuius fatuitatem quis misereri debeat. » *P. F.*, 47, *Th.P.*

Le rapprochement avec δελαιος qu'indique l'abréviateur de Festus est une étymologie de lettré; *daliuos* est sans doute emprunté à un dérivé du gr. δαλεις glosé μωρός par Hésychius, et a pénétré à Rome par l'intermédiaire de l'osque. La formation en est analogue à celle de *mūsīuos* en face de μουσειος.

Decimatus. — Septimatus. — Sexatus. — Triatus. —

Varron, *L. L.*, VI, 14 « Quinquatus; hic dies unus ab nominis errore obseruatur proinde ut sint quinque dictus; ut ab Tusculanis post diem sextum Idus similiter uocatur Sexatus, et post diem septimum Septimatus, sic hic quod erat post diem quintum Idus Quinquatus ». Le même enseignement est dans Festus, 338, *Th. P.* : Quinquatus appellari quidam putant a numero dierum, qui feriis (fere *ms.*) his celebrantur. Quod scilicet errant tam hercule, quam qui triduo Saturnalia et totidem diebus Compitalia. Nam omnibus (his singulis diebus fiunt sacra. Forma autem uocabuli eius, exemplo multorum populorum Italicorum enuntiata est, quod post diem quintum Iduum est is (his *ms.*) dies festus, ut apud Tusculanos *Triatus* et *Sexatus* et *Septematus*, et Faliscos *Decimatus*. » Cette formation en *-atus* est obscure; Deecke *die Falisker*, p. 90, rapprochait la phrase de Varron, *L. L.*, VI, 29 : « Dies postridie Kalendas, Nonas, Idus appellati *Atri*, quod per eos dies noui inciperent », et songeait à une origine étrusque indémontrable. D'après Varron et Festus, *triatrus*, *sexātrus*,

septemtrus appartiennent au calendrier de Tusculum, *Decimatrus* à celui des Falisques. On ne les retrouve pas dans le vocabulaire romain. *Quinquatrus* qui y figure, au lieu de désigner le cinquième jour après les Ides, a servi à qualifier une période de cinq jours, du 19 mars au 23 (*Quinquatrus maiores* consacrées à la fête de Minerve); les *Quinquatrus minores* ou *minusculae*, treize juin, jour des ides, sont une appellation sans valeur temporelle. Il est fort probable que le mot *Quinquatrus* a passé d'un calendrier italique dans le calendrier romain, parce qu'une solennité spéciale, la fête de Minerve, s'y rattachait; l'emprunt permet d'expliquer qu'il ait perdu son sens primitif de « cinquième jour après les Ides » pour prendre celui de « espace de cinq jours », Ovide, *Fast.*, III, 809

una dies media est, et fiunt sacra Mineruae,
nomina quae iunctis quinque diebus habent.

Triatrus, *sexatrus*, *septemtrus*, *decimatrus* qui n'avaient pas de valeur rituelle spéciale, sont restés confinés dans les calendriers locaux et n'ont pas eu droit de cité à Rome.

delērus, a, um. — delēritās, -ātis (f). — delēratio, -ōnis (f). — Velius Longus, *G. L. K.*, VII, 73, 2 « ... sic etiam delirus placet Varroni non *delerus* : non enim ut quidam existimant, a graeco tracta uox est, παρὰ τὸ ληρεῖν, sed a lira id est sulco. Ita sicuti boues, cum se a recto actu operis detorserint, delirare dicuntur, sic qui a recta uia uitae ad prauam declinant, per similitudinem translationis idem delirare existimantur ».

L'appendix Probi enseigne « delirus non delerus », 116, *A.L.L.G.*, XI, 318; dans les gloses on lit : *delerat* : παρὰ λόπει, ληρεῖ; *delerus* : ληρεῶν, παρὰ ληρεος, *C. G. L.*, II, 41, 48, 49; *delerus* παρὰ γήρυα, *ibid.*, II, 491, 15; γελοιος, *delerum*, *ibid.*, III, 334, 32; *delerus* mente defectus per aetatem, uel a recto ordine et quasi a lera aberrat, *ibid.*, V. 627.

Les dérivés *deleritas*, *deleratio* ont été conservés par Nonius, 490, 20 : « *deleritas*, *deleratio*. » Laberius (139)

quaenam mens, quae deleritas uos subpolitores facit
cum cano eugio puellitari?

Et le même Laberius, fragment 134/6, Ribbeck, *Com.*³,
p. 362 emploie *deleramentum* :

ad amorem iniciendum delenimenta esse deleramenta,
beneficia autem ueneficia.

On a supposé sans grande vraisemblance que ces formes étaient dues, comme l'indiquait déjà Velius Longus, à l'analogie du gr. *ληρσιν* dont le sens est bien loin; d'ailleurs la forme est populaire et peu suspecte d'une influence grecque (Vendryes, *Intens. init.*, p. 164). *Dēlērūs* et ses dérivés ont un vocalisme dialectal *ē* représentant une ancienne diphtongue *ei* dont le traitement latin attendu *ī* apparaît dans *līra*; l'ombrien a de même une forme verbale 3^e pers. fut. ant. *disleralinsust* qui représente un ancien thème **leixāli-*, *ē* étant le représentant normal de *ei* en ombrien, comme le prouve *kletram* « lecticam », cf. lat. *clitellae*, où la diphtongue est attestée par la comparaison de arm. *learn*, gén. *lerin*. Vieux-slave *lēxa*, got. *laists*, v. h. a. *wagan-leisa* ont un vocalisme différent de la racine, soit *oi*.

L'usage des formes dialectales *dēlērūs*, *dēlērītās* est d'autant moins étonnant que *līra* même est un mot du vocabulaire rural qui a dû être peu employé à Rome, cf. Columelle, *R.R.*, II, 4, 8 « *liras autem rustici uocant easdem porcas cum sic aratum est, ut inter duos latius distantes sulcos cumulus siccam sedem frumentis praebeat* ». *Līra* ne se rencontre que dans Columelle et les glossateurs, de même que l'adverbe *līratim*. Le verbe *līrō* est aussi d'un usage rare et technique, Varron et Plinie ne s'en servent qu'en l'introduisant par *uocant*, *dicunt* « on dit, on appelle »... tertio cum arant, iacto semine boues lirare dicuntur, Varron, *R. R.*, I, 29, 2; ...quod uocant lirare, Plinie, *Nat.*, 18, 180.

A *dēlērūs* M. A. Thomas a rattaché par une étymologie ingénieuse le nom du mois de décembre, en ancien français *deloir* « mensis delerus », c'est-à-dire le mois extravagant, où l'on

célébraient les Saturnales. « Cet adjectif se substantiva, comme de juste, puisque tous les noms de mois sont des adjectifs substantivés, et voilà pourquoi nos ancêtres du moyen-âge appelaient le mois de décembre, selon leur dialecte, *deleir*, *delair* ou *deloir* » (*Mélanges d'étymol. franç.*, pp. 171 sqq.).

delicō, *ās*, *āre*. — *dēlicātus*, *a*, *um*. — « *delicata* dicebant dis consecrata, quae nunc *dedicata*. Vnde adhuc manet *delicatus*, quasi luxui dicatus. Dedicare autem proprie est dicendo deferre » *P. F.*, 49, *Th. P.* ; id. 51 « *delicare* ponebant pro *dedicare* ». Cf. en outre la glose « *delicare*, deferre, quod et *dedicare* dicebant pro commercio litterarum » *C.G.L.* V. 16, 11.

Dēlicāre, *dēlicātus* présentent le changement caractéristique de *d* en *l*, et sont des formes sabines à côté de lat. *dēdicāre*, *dēdicātus*. Néanmoins, comme le fait justement remarquer M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v., le sens de l'adj. *dēlicātus* a été influencé par le mot *dēliciae*, *ārū* auquel l'a faussement rattaché l'étymologie populaire, et dès les plus anciens textes on ne perçoit plus le rapport avec *dēdicāre*. Plaute l'emploie comme terme de caresse *Rud.* 465 *sed ubi tu es delicata?*, ou dans le sens de « délicat, difficile », *M. G.*, 984 *uah! delicatu's*, quae te tamquam oculos amet, ou dans le sens de « choyé, gâté », *Men.*, 119 *nimum ego te habui delicatam*.

dēs, *dessis* (*m*). — A côté de la forme latine *bēs* est attestée une variante *dēs* dans Varron, *L. L.*, V, 172 « *bes* ut olim *des* » ; de même *lib. de asse*, 8, 14, 16 « *bessis*... potius dicendum est quam aut *bes* aut *des* ».

Outre *dēs*, il existe toute une série de doublets qui présentent le même *d* initial, au lieu du *b* attendu. Ces exemples réunis et étudiés par M. Guarnerio (*R. C. del. R. Ist. Lomb. di Sc. e Lett.*, série II, vol. XL, pp. 419-432, 1907) sont :

diennium, glosé *biennium*, *C. G. L.*, IV, 330, 52 ; V. 596, 55, cf. Löwe, *Prodr.*, 363.

dimus *bīmus*, *C. G. L.*, IV, 331, 30, V. 597, 37.

diuium *diōdīx*, *C.G.L.*, II, 503, 32, lat. *biuium*.

disulcus, *disulcis* « dissulcus porcus dicitur cum in ceruice saetas diuidit », *P. F.*, 51, *Th. P.*; *disulcis* χῦρος, διχαίτης, διαῦλας, *C. G. L.*, II, 53, 8; *disulca*, χηλή, II, 476, 60, lat. *bisulcus*.

difariam; διχῶς, *C. G. L.*, III, 445, 66; 479, 41, lat. *bifariam*.

Le traitement latin du groupe **dw-* à l'initiale est *b*; **dwe-*, **dwi-* aboutissent régulièrement à *be-*, *bi-*. Mais dans les dialectes osco-ombriens le même groupe est représenté par *d*; osq. *dias-is*, v. index de von Planta, II, 680, de **dwei-as*, ombr. *difue* « bifidum », *T. Eug.*, VI, b, 4, *dia*, VI, a, 20 « det, faciat » d'un verbe **dw-iyō*, lat. *duam* de **duw-*; à l'intérieur *purditom* VII, a, 45 « porrectum » de **pur-dwito-*, cf. l'impératif présent *purdouito*, VI, a, 56 « porricito ». Il n'y a aucun exemple en osco-ombrien d'un traitement *b* d'un **dw-* initial. C'est donc une prononciation dialectale que révèlent les doublets latins *dēs*, *diennium*, etc.; l'explication de *d* comme une formation récente due à une contamination de *bi-* et *du-*, (dans *duplex*, par ex.) est invraisemblable et se heurte à l'antiquité de la forme *dēs* citée par Varron.

dīrus, a, um. — L'adjectif est donné par Servius comme ombro-samnite, *ad Aen.*, 3, 235 « *Sabini et Vmbri*, quae nos mala, *dira* appellant ».

Dirus dans le vocabulaire est un terme religieux qui appartient à la langue des augures. Cicéron, *Leg.*, 2, 8, 21 « quae augur iniusta, nefasta, uitiosa, *dira* defixerit, irrita infectaque sunt »; id. *Diu.*, 2, 15, 36 « tristissima exta sine capite, quibus nihil uidetur esse *dirius* ». On le trouve le plus souvent joint à *ōmen*. De même le féminin pluriel pris substantivement *Dirae* désigne les mauvais présages; Cicéron, *Diu.*, I, 16, 29 « etenim *dirae*, sicut cetera auspicia, ut omina, ut signa, non causas offerunt cur quid eueniat, sed nuntiant euentura, nisi prouideris ». *Dirae* est le nom propre donné aux déesses de la vengeance, Virgile, *Aen.*, 4, 473

... ultricesque sedent in limine *Dirae*.

Le sens impose nécessairement le rapprochement avec hom. $\delta\epsilon\iota\delta\omega$, de $*\delta\epsilon\delta\phi\sigma(\iota)\alpha$ $\delta\epsilon\iota\nu\acute{o}\varsigma$, cf. corinth. $\Delta\phi\epsilon\iota\nu\acute{\iota}\tilde{\alpha}$, $\delta\epsilon\delta\phi\sigma\iota\omega\acute{o}\varsigma$ Hésychius, zd *dvaēθa-* « menace », arm. *erknēim* « je crains », *erkiwt* « crainte », c'est-à-dire une racine $*dwei-$, dont l'aboutissant latin ne pourrait être que $*bi-$. *Dirus* représente le traitement ombro-sabin de $*dw-$ initial, déjà étudié à propos de *dēs*, et semblables; et l'étymologie vient ici confirmer le témoignage de Servius. *Dirus* est un terme de la langue religieuse emprunté par les Latins à leurs voisins d'Ombrie ou du Samnium.

dispennō, is, ere. — A côté de lat. *dispendō, dispennō* est attesté dans Plaute par Nonius, 9, 22 : « dispennere est expandere : tractum a pennis et uolatu auium. Plautus Miles (1407) :

ubi lubet ; dispennite hominem diuersum et distendite.

Les mss. *A* et *B* ont *dispendite*; Meursius propose *distennite*. Cette correction s'appuie sur un passage de Donat qui, à propos d'un vers de Térence, *Phorm.*, 330

... quia non rete accipitri tenditur neque miluo,

note dans le lemme « legitur et *tennitur* ; habet enim *N* littera cum *D* communionem. »

edus, ī (m). fedus, faedus (m). — Du latin *haedus* correspondant à got. *gaits* « chèvre », et provenant d'un italique commun $*ghaidos$, on connaît plusieurs variantes dialectales signalées pour la première fois par Varron, *L. L.*, V, 97 « ... quod illic (*scil.* in Samnio) *fedus*, in Latio rure *edus* ; qui in urbe, ut in multis *A* addito *aedus* ». *Fedus* est attesté en outre par Quintilien *Inst. Or.*, I, 4, 14 « ... dicebant... fordeum, *faedus*que pro adspiratione uelut simili littera utentes », par Velius Longus, *G. L. K.*, VII, 69, 6 « ... similiter ergo et *haedos* dicimus cum adspiratione, quoniam *faedi* dicebantur apud antiquos », par l'abréviateur de Festus « *fedum* antiqui dicebant pro *hedo*, *folus* pro *olere*, *fostim* pro *hoste*, *fostiam* pro *hostia* »

P.F., 59, *Th. P.*, et par la glose « *fedus nomen habet ab hirco et ab hēdo* », *C.G.L.*, V, 628, 59.

Le témoignage le plus intéressant est celui de Varron qui atteste que dans les parlers ruraux du Latium, *h* initial représentant un ancien **gh-* avait déjà disparu à son époque, et que la diphtongue *ae* s'était réduite à *e*, tandis qu'elle était maintenue à Rome ; dans le Samnium au contraire *gh-* était représenté par *f* ; mais la diphtongue était également réduite ; la graphie de Quintilien et de Velius Longus *faedus* est manifestement calquée sur la graphie romaine *haedus* ; c'était de plus la seule qui permît de noter un *ē* ouvert ; si l'on avait transcrit *hēdus* avec *ē*, on aurait noté un *ē* fermé ; **aedus* ou **ēdus* est attesté par deux dialectes romans : sarde *edu*, roum. *iedu*.

effafillatus, a, um. — L'adjectif est dans Plaute, *M.G.* 1180

id conexum in umero laeuo, exfafillato brachio.

Une glose s'y rapportant se trouve dans l'abrégé de Festus par Paul Diacre 59, *Th. P.* « *effafilatum* exertum, quod scilicet omnes exerto brachio sint exfilati, id est extra uestimentum filo contextum ». Cf. également la glose de Placide, *C. G. L.*, V, 21, 7 « *effafilatus* exerto humero, id est extra filum manum proferens ». Nonius, 103, 3 corrige arbitrairement en *expapillatus* et explique *expapillato* brachio, quasi usque ad papillam renudato » (!).

Par son *f* intervocalique, le mot se dénonce immédiatement comme d'origine non latine ; la forme avec *b* est peut-être conservée dans *C. G. L.*, V, 67, 3 *exfabillaūero, exeruero*.

MM. Huschke et Bücheler ont rapproché de *effafillatus* l'acc. pl. ombrien *sufafiaf* « partes exsertas (hostiae) », « ligamenta, subligamenta corporis », *T. Eug.*, II a 22, gén. sg. *sufafias*, II a 41, que M. von Planta, *Gr. osk. umbr. Dial.*, I, 461, suppose dérivé d'une racine i.-e. **dhabh-* « assembler, adapter », cf. got. *ga-daban*, adj. *ga-dofs* « passend », lit. *dabinti*, v. sl. *doba* (*Fick*, I⁴, 462). A cette même racine se rattachent sans doute les noms propres dialectaux du latin *Fafius*, *Fafi-*

nius. Les formes avec *d* intérieur *Fadius*, *Fadillus*, *Fadenius*, *Fadonius* ne sont pas apparentées.

ēlex, icis (f). — On trouve cette forme dans Grégoire de Tours (Bonnet, *Latin de Grégoire de Tours*, p. 126) et dans les gloses *elicis arbor*, *C. G. L.*, III, 590, 31 ; 611, 16 ; 623, 67. Le latin *ilex* avec *i*, Virgile, *Buc.*, 7, 1

forte sub argula consederat ilice Daphnis

est malheureusement sans étymologie ; le macédonien ἔλξ cité par M. Kretschmer, *Einl. in d. Gesch. d. gr. Spr.*, 164 peut en être emprunté ; mais *ēlex* peut représenter une forme **eilex* avec réduction de la diphtongue à *ē*, qui se produit en ombrien et dans les dialectes du Latium.

C'est à *ēlice(m)* ou *īlice(m)* supposé par M. Gröber que remontent les formes romanes sard. *elighe*, it. *elce*, sic. *ilici*, prov. *euse*, fr. *yeuse*, cat. *als-ina*, esp. *enc-ina*, port. *enz-inha*.

ēr, ēris (m). — **erīcius, iī (m).** — **erinaceus, ī (m).** — Le mot qui désigne le hérisson en latin est apparenté au gr. ἑρῖς, ἑρῖος ; tous deux se rattachent sans doute à la racine **ghers-* « se hérisser », cf. *horreō* ; mais *ēr* n'est jamais attesté en latin avec *h* initial ; cf. Plaute, *Capt.*, 184

i modo, uenare leporem ; nunc erem tenes

cf. Nemesianus, *Cyneg.*, 57

implicitumque sinu spinosi corporis erem.

De même les dérivés : *erīcius* dans Nonius, 106, 15 *ericium* : Varro Sexagesi (490) : « se circumspexi atque inuenisse se, cum dormire coepisset tam glaber quam Socratis caluom, esse factum *ericium* e pilis albis cum proboscide » ; César, *B.G.*, 3, 67, Salluste, *Hist.*, III, 36 emploient également *erīcius* dans le sens de machine de guerre.

erinaceus « hérisson » qui se trouve dans Pline. *Nat.*, 8, 37, 56.

Er et ses dérivés sont dans le cas de *anser* et proviennent d'un dialecte rural qui avait perdu de très bonne heure l'aspiration initiale.

Les représentants romans roum. *ariciu*, ital. *riccio*, esp. *erizo*, port. *ouriço* attestent un *i* long en seconde syllabe (Meyer-Lübke, *Wien. Stud.*, XVI, 317).

exbures. — *P. F.*, 56, *Th. P.* « *exbures* exinteratas, siue *exburæ*, quæ exhiberunt, quasi epotæ ».

L'adjectif qui appartient sans doute à la langue des Atelanes, ne se retrouve pas ailleurs; il est composé de *ex*, puis d'une forme osco-ombrienne avec *b* initial de la racine **g^werā-*, attestée en latin sous la forme **g^wor-* dans *uorāre*, *carni-uorus*, cf. skr. *gar-āḥ* « boisson », gr. βρο-έξ « gourmand »; *exburæ*, *exbures* représente un ancien **exboræ*, **exbores* (ou bien est-ce l'aspect **g^wg->bur-* comme skr. *gīrṇāḥ* « avalé », lit. *gir-tas* « ivre » ?). Sur les différents aspects de la racine dans les langues indo-européennes, voir Meillet, *Introduction* ², p. 136.

exsul, ulis (m) — est rapproché ordinairement de *solum*; mais M. Pedersen, *I. F.*, V, 62 sq. le fait dériver de la racine **sed-* « aller » attestée seulement dans v. sl. *xoditi* « aller », gr. ὁδοξ, etc., avec un changement sabin de *d* en *l*, favorisé par l'action analogique des composés *consul*, *praesul*, etc. *Exsul* serait proprement celui qui va au dehors, à l'étranger.

Quoi qu'en pense M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v., cette racine **sed-* est différente de **sed-* « être assis »; et dans les composés comme *dissidère* « se retirer dans un lieu pour y habiter », c'est le préverbe seul qui indique le mouvement.

famel, famul, famulus, ī (m). **familia**, ae (f). — *P. F.*, 62, *Th. P.* : « *Famuli origo ab Oscis dependet, apud quos seruos famel nominabatur, unde et familia uocata* ». Nonius, 110, 8 : *famul, famulus*, Ennius. lib. IX (336) :

mortalem summum Fortuna repente
reddidit summo regno *famul* ut ultimus esset.

cf. Lucrèce, III, 1033

... proinde ac *famul* infimus esset.

Le mot est bien attesté dans les dialectes italiques : pélign. *famel*, Conway, *It. Dial.*, 208 bis ; osq. *fml*, abréviation pour « famel » *id.*, 181 ; *famelo* « familia », *tab. Bant.*, I, 22, *id.*, 28 ; ombrien *fameṛias* « familiae », *T. Eug.*, II b, 2. Si l'affirmation de Festus est vraie, il faut admettre que le mot a passé des Osques chez les Latins et les Ombriens et que ces derniers ont rendu *l* osque par un son qui devait être probablement un *d* palatal comportant un minimum d'occlusion. M. Petr, au contraire, *B. B.*, XXV, 135, se fondant sur la graphie ombrienne *fameṛias*, a prétendu que l'osque avait emprunté le mot au latin, et que Festus, cité par son abrégiateur, a attribué à l'osque ce qui appartenait à l'ombro-sabin. Selon lui *famel* doit provenir de **famed-*, et comme il présente le changement dialectal de *d* en *l*, ce ne peut être qu'un mot sabin, dont les Latins ont hérité. Cette hypothèse repose sur une fausse interprétation des faits ombriens : le signe *ṛ* de l'alphabet d'Iguvium et *rs* de l'alphabet latin des Tables Eugubines note non seulement un *d* intervocalique, mais quelquefois un *l* : ainsi on a *kaṛetu*, *carsitu* « calato », *uṛetu* « adoletto », cf. Buck, *Oscan Umbrian Gramm.*, § 106. Il n'y a aucune raison de supposer une forme italique commune **famed-*, mais *famel* repose sur un ancien **fame-lo-s*, et contient le suffixe *-lo-* qui sert à former les noms d'agent, lat. *lēgulus* de *lego*, etc. Il faut donc tenir pour vrai le renseignement de Festus, et adopter la première explication. *Famel* a passé chez les Latins où *l* final étant vélaire, il est devenu *famul*, compromis entre l'osque et la forme latinisée *famulus*.

On trouve des survivances osques, exactement comparables à *famel* dans les formes blâmées par l'Appendix Probi 32, 33 *A.L.L.G.*, XI, 306, *figulus* non *figel*, *masculus* non *mascel*, qu'on retrouve comme noms propres dans les inscriptions, *Figel*, *C.I.L.*, X, 423 ; *Mascel*, *C.I.L.*, VIII, 7161 ; II, 1110 ; *Eph. Epigr.*, V, 1276. A *famul* correspondent *Mascul*, *C.I.L.*, IV, 1870, a ; *Figul*, *C.I.L.*, IV, 3134.

fames, is (f). — Une flexion *fames, famei, fami* est également attestée. Aulu-Gelle, 9, 14 : « M. enim Cato in oratione quam de bello Carthaginiensi composuit, ita scripsit : « pueri atque mulieres extrudebantur *fami* causa. » Lucilius in XII

rugosum atque fami plenum.

Cette flexion est encore attestée dans Virgile, *Aen.*, VI, 421

obicit. ille *famē* rabida tria guttura pandens

cf. Lucr. 3, 732 ; Lucain, 10, 158 ; Juvén. 15, 402 ; Mart., 1, 100, etc.

Fames est généralement rattaché au gr. *χαίνω* « bâiller, s'entr'ouvrir » *χάινος* ; *χάσσω*, *χήμη*, *χός*, skr. *hā-* dans *vi-hā-* « bâiller » ; toutes ces formes supposent une racine **ghē-*, ou **ghā-*, dont le traitement latin à l'initiale ne pourrait être que **h* ; *fames*, si le rapprochement avec *χαίνω*, etc. est juste, présente donc un traitement dialectal **gh-* > *f-*.

A la même racine se rattachent :

fatīs, is. — Substantif conservé dans l'adverbe *affatim* de *ad fatim* ; cf. Servius, *ad Aen.*, I, 123 « fatiscunt : abundanter aperiuntur ; fatim enim abundanter dicimus, unde et « ad fatim » ; et Plaute emploie encore *usque ad fatim*, *Poen.*, 534

ubi bibas, edas de alieno quantum ueis usque ad fatim.

Adfatim signifie proprement « jusqu'à crevaision », mais il s'emploie avec le sens légèrement affaibli de « jusqu'à satiété, jusqu'à lassitude », cf. Thesaurus, s. v., et Bréal, *M. S. L.*, XI, 137.

De *fatīs* dérivent :

fatiscō, -is, ere — qui signifie proprement « s'entr'ouvrir », Virgile, *Aen.*, I, 127 :

accipiunt inimicum imbrem rimisque fatiscunt

fessus, a, um. — Participe de *fatiscor* dont Nonius, 479,

40 cite trois exemples : *fatiscuntur* pro *fatiscunt*. Accius Epi-nausimache (330)

tamen haut fatiscar quin tuam implorem fidem.

Varro *Antiquitate Humana*, lib. XIV : « altera ita, altera uolneribus fatiscuntur ». — Pacuuius Duloreste (154)

Vereor nisi numquam fatiscar facere quod quibo boni.

On trouve *fessus* employé avec son sens primitif dans Lucrèce, V, 308

delubra deum simulacraque fessa fatisci.

M. Bréal suppose ingénieusement, *Dictionn. étymol.*, s. v., que la langue a évité la forme **fassus* qui se serait confondue avec le participe de *faleor*; *fessus* doit être formé d'après *de-fessus*, où *e* représente l'apophonie normale de *ā* en syllabe fermée non intense.

fatigō, ās, āre — qui est une formation comme *castigō* (l'explication de M. Walde *fati-ago* est peu vraisemblable) et dont le sens premier est « bouleverser », Virgile, *Aen.*, I, 280

aspera Iuno
quae mare nunc terrasque metu caelumque fatigat.

« Fatiguer » est un sens dérivé et affaibli.

farfarus, ī (m) (farferus, ī). — Le mot se retrouve dans une glose corrompue de l'abréviateur de Festus : « *farfenum*, uirgulti genus », *P. F.*, 63, *Th. P.*

Farfarus est attesté dans Pline, 24, 15, 135 : « chamaeleucen apud nos *farfarum* siue *farfugium* uocant », et dans Servius, *ad Aen.*, 7, 715

qui Tiberim Fabarimque bibunt...

« *Fabarim* quem dicit per Sabinos transit et *Farfarus* dicitur : Plautus dissipabo te tamquam folia *farfari* (*fragm. incert.*, L) ». Le nom de fleuve *Farfarus* est dans Ovide, *Metam.*, 14, 330 « et amoenae *Farfārus* umbrae ».

Farfarus est dialectal par la conservation de *ä* en syllabe non intense, et sans doute par le maintien de *f* intérieur (cf. *Fabaris* en face de *Farfarus*), quoique le sentiment d'un redoublement ait pu contribuer à maintenir la spirante. Une forme avec vocalisme romain figure également dans Plaute, *Poen.*, 478

... eo praesternebant folia *farferi*.

Mais l'italien a maintenu la forme dialectale, et dit *farfaro* « tussilage, pas d'âne ».

fariolus, *ī* (m), *ariolus*, *ī* (m). — Terentius Scaurus *G.L.K.*, VII, 11 : « ubi antiqui *F* litteram posuerunt nos *H* substitui-mus, ut quod illi fordeum dicebant nos hordeum, *fariolum* quem nos *hariolum*, similiter fedum... », id., 13 « et quem antiqui *fariolum*, nos *hariolum* ». Cet enseignement se retrouve dans les gloses *C. G. L.*, V, 297, 17, *fariolus*, *fatis* c.-à-d. *fario-lus*, *uates*.

Hariolus est dérivé d'un thème **har-* qu'on retrouve en latin dans *haruspex*, voir plus loin. s. v. *hīra* ; la variante *fariolus* provient d'un dialecte dans lequel **gh-* initial aboutit à *f* ; le témoignage de Varron sur *fasena* indique que ce dialecte était le sabin.

Ennius n'emploie que la forme sans aspiration, qui était celle des patois rustiques du Latium

sed superstitiosi uates inpudentesque *arioli*

Telamo, II (272), *Ribb.*³, 61.

missa sum superstitiosis *ariolationibus*

Alcumeo, VI, v. 4 (42), *Ribb.*³, 23.

Cf. *arioli*, *aruspices* dans Isidore, VIII, 9, 16 et 17.

faux, faucis (f). — usité surtout au pluriel *faucēs*, -*cum* (**fōces*) est apparenté à gr. *χῆς* « gouffre », *χαῖνος* « ouvert, béant » ; lit. *gomurys* « palais », lett. *gāmurs* « trachée-artère », v. h. a. *guomo*, v. isl. *gómur*, ags. *goma* « palais », v. h. a. *gouma*, *giumō*, etc. (voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v.) qui

Les éléments dialectaux du vocabulaire latin.

présentent différents aspects d'une racine i.-e. **ghē(u)-*, **ghau-* « s'entr'ouvrir, bâiller », dont l'initiale ne pourrait être représentée en latin que par **b*. *Faux* est donc un emprunt du latin à un dialecte sabin.

L'existence primitive de la diphtongue dans le mot a été contestée à tort par M. Thurneysen, *K. Z.*, XXVIII, 157; elle est en effet attestée par l'apophonie de *au* en *u* en syl. labé inaccentuée dans le composé *offucāre* défini par l'abréviateur de Festus « *aquam in fauces obsorbendam dare* »; *P.F.* 223, *Th. P.* Mais à côté de la forme à diphtongue, il a dû exister de très bonne heure une forme de patois à diphtongue réduite **fōx*, dont on trouve peut-être encore la trace dans la glose « *foces, ubi latrones insidiantur* », *C. G. L.*, V, 296, 15, d'où dérivent *fōcāle* « cravate de laine », *fōcāneus* qui ressemble au gosier » (tous deux rares et tardifs) et les composés *suffōcō*, *praefōcō*, dont le dernier d'ailleurs est postérieur à l'époque classique. C'est à **foce* que remontent ital. *foce*, port. *fox*; de même ital. *affogare*, esp. *ahogar*, port. *afogar* représentent un lat. **affocāre*, reformé d'après *suffōcāre*, et qui a supplanté l'ancien *offucāre*; le majorq. *aufegá* remonte à *offōcare*.

februm, **ī** (**n**). — **februō**, **ās**, **āre**. — **februātiō**, **-ōnis** (**f**). — **februārius**, **ī** (**m**). — Varron, *L. L.*, VI, 13 : « *Rex cum ferias menstruas nonis Februariis edicit, hunc diem Februatum appellat. Februm Sabini purgamentum, et id in nostris sacris uerbum; nam et Lupercalia februatīo, ut in antiquitatum libris demonstraui* ». Nonius, 114, 17 : « *Februare positum pro purgare et purefacere* ». Varro *de Vita Populi Romani* lib. I : « *in eorum (scil. Sabinorum) enim sacris, liba cum sunt facta, incernere solent farris semine, ac dicere se ea februare, id est pura facere* ». Le mot se trouve en outre commenté par Ovide, *Fastes*, 2, 19 sqq., et Festus, 60, *Th. P.*

Il est malheureusement sans étymologie; toutes celles signalées par M. Walde dans son dictionnaire sont indémonstrables. *Februm* et *februāre* sont des termes religieux emprun-

tés par les Romains au rituel sabin, et qui n'ont jamais eu accès dans la langue littéraire ou parlée; seul *februārius* qui désignait un mois a survécu en latin et jusque dans les langues romanes.

fel, fellis (n). — La comparaison de gr. *χόλος* *χολή*, v.h.a. *galla*, v. sax. *galla*, ags. *gealla*, v. isl. *gall* atteste pour les dialectes occidentaux une racine i.-e. **ghel-*, élargie sur le sol italique (et de même en vieil-islandais) à l'aide d'un suffixe *-n-*, et dont le représentant latin ne pourrait être que **hel*, gén. **helnis*, **hellis*. Mais les dialectes orientaux ont à côté de la racine avec **gh-* initial, une variante avec **g₁h*. Le vieux-slave oppose ainsi *χlīčī* « *χολή* » de i.-e. **g₁hel-*, et *χlīčī* de i.-e. **ghel-*, comme russe *χólč*, serb. *χûč*, pol. *χótč* (cf. Meillet, *Et. sur l'étym. et le voc. du v. sl.*, p. 265); le lituanien a de même *geltas* et *χeliū*. Aussi a-t-on pu se demander si à la forme avec gutturale non palatalisée **gh-* des dialectes orientaux, ne correspondrait pas dans le domaine occidental une racine avec **g^wh-* initial, dont *fel* serait le représentant latin. Mais l'hypothèse est indémontrable; le celtique a confondu à l'initiale **gh-* et **g^wh-*; le traitement de i.-e. **g^wh-* initial devant voyelle en germanique est mal connu (cf. Brugmann, *Abrégé de gramm. comp.*, § 258, rem. 3, p. 183 de la trad. franç.).

Ces langues ne prouvent donc presque rien en faveur de l'étymologie qui fait dériver *fel* d'un ancien **g^wheln-*. Par contre le témoignage du gr. *χόλος* qui repose sur un ancien **gh* (**g^wh-* aboutissant à *φ* dans cette position) semble bien prouver que dans les dialectes occidentaux l'initiale du mot était une sonore aspirée sans appendice labial. *F* de *fel* dans ce cas serait donc d'origine dialectale. C'est à cette conclusion que sont arrivés, mais sans discuter le témoignage des dialectes orientaux, MM. Brugmann, *Abrégé de gramm. comp.*, § 269, rem. I, p. 195 de la trad. franç., et Sommer, *Hdb. der lat. Laut-und Formenl.*, p. 215.

fēnum, ī (n). — De *fēnum*, M. Niedermann a rapproché

(*Mélanges Meillet*, 101) le v. sl. *sěno*, lit. *szėnas* « foin » qui remonteraient à un i.-e. **khi-no-m*. Mais comme en latin il semble bien démontré que les sourdes aspirées avaient le même traitement que les sourdes simples, cf. en particulier pour **kh- cūdō*, zd *zaoda-*; *caedō*, skr. *khédā*; *calx*, gr. *χάλιξ*, voir Meillet, *Dialectes indo-européens*, 78 et suiv., il faut admettre que *fēnum* représenterait un autre aspect de la racine **ghi-no-m*, avec substitution de la sonore aspirée à la sourde aspirée initiale; de même le gr. *χῆλος* qui est probablement apparenté représente **ghi-lo-s*. *Fēnum* est dialectal à deux titres : par le traitement *f* de **gh-* initial, par la réduction de la diphtongue **hi* (lat. *ae*) à *ē*. A côté de *fēnum*, l'orthographe *faenum* est déjà attestée à date ancienne (voir Georges, *Lex. der lat. Wortf.*, s. v.), cf. Varron, *L.L.*, VII, 96 : « in pluribus uerbis A ante E alii ponunt, alii non, ut quod partim dicunt [scaeptrum, partim] sceptrum, alii Plauti Faeneratricem, alii Feneratricem; sic Faenisicia ac Fenisicia... ». La graphie *faenum* est le résultat d'un compromis entre la forme dialectale *fēnum* et le doublet romain disparu **haenum*. Columelle, Varron, Pline ne connaissent que *fēnum*, *fēnisecas*, *fēnisecia*. C'est à *fēnum* avec *ē* fermé que remontent les formes romanes sard. *fenu*, esp. *heno*, cat. *fe*, prov. *fe*, rhét. *fein*, roum. *finū*. Le fr. mod. *foin*, au lieu de *fein* attendu et qui du reste est attesté en ancien français, est sans doute lui aussi dialectal; par contre l'ital. *fieno* repose sur *faenum* (*fēnum* avec *ē* ouvert).

fērōnia, ae (f). — Au témoignage de Varron *L.L.*, V, 74, l'épithète *Fērōnia* de la déesse Junon est à Rome une importation sabine « *Feronia*, Minerua, Nouensides a Sabinis ». Ceci est confirmé par Servius qui, *ad Aen.*, 7, 799 note « Circaeumque iugum; circa hunc tractum Campaniae colebatur... Iuno uirgo, quae Feronia dicebatur », et par les dédicaces trouvées à Trebula Mutuesca dans le Samnium, *C.I.L.*, IX, 4873, Sex. Audienus, C. L., *Feroniae* d. l. m.; *id.* 4874, *Feroniae*, C. Modieius, C. f. C. n. manc. don.; *id.* 4875, Q. Pescennius. f. columnas III de suo dat Feroneae et crepidinem ante columnas ex lapide.

firctum, ī (n)? — On lit dans l'abrégé de Festus « *Firctum* genus libi dictum, quod crebrius ad sacra ferebatur, nec sine strue, altero genere libi, quae qui adferebant *struferctari* appellabantur. » *P.F.*, 60, *Tb. P.*

Firctum est donné par les meilleurs manuscrits; néanmoins les éditeurs corrigent en *ferctum*. O. Müller annotait cependant (p. 85) « non negauerim tamen a Verrio etiam rariorem quandam formam *firctum* in eodem articulo notari potuisse ». *Firctum* serait une forme dialectale analogue à *firmus*, avec fermeture de *e* en *i* devant un groupe *r* + consonnes.

firmus, a, um. — *i* de *firmus* atteste l'origine dialectale du mot, voir Introduction, p. 60. *Firmus* appartient en effet à une racine indo-européenne **dhergh-* représentée en latin par *fortis*, lat. arch. *forctus*, et suppose un ancien **fergmōs* devenu **firgmōs*, avec fermeture de la voyelle devant un groupe de trois consonnes, puis, avec disparition de la gutturale à l'intérieur du groupe, *firmus*. La forme romaine serait **fermus*.

fitilla, ae (f). — *Fitilla*, dans les rares passages où il se rencontre, désigne un gâteau sacré offert aux dieux dans les sacrifices. On lit dans Sénèque, *Benef.*, I, 6, 3 : « itaque boni etiam farre ac fitilla religiosi sunt, mali rursus non effugiunt impietatem quamvis aras sanguine multo cruentauerint », cf. Pline, *Nat.*, 18, 84, Arnohe, 2, 58; 7, 230. Bücheler (*Umbrica*, 61) a rapproché le mot du latin *figere*, anciennement *finere*; *fitilla* serait une forme de diminutif **figwetl̥nā*, **fuitilla*, *fitilla*, ce qui, phonétiquement correct, n'est nullement satisfaisant pour le sens. Il vaut mieux admettre que le mot est apparenté, comme l'ombrien *fikla*, au verbe *ingere*. M. Bréal (*T. Eug.*, 101) a montré que *ingere* s'employait en parlant des produits de la boulangerie (Caton, *A.G.*, 77), de même que *factores* désignait les faiseurs de gâteaux sacrés. On a ainsi une forme **fctilla* > *fitilla*. La réduction du groupe *-ct-* à *-t-* ne fait pas difficulté, quoi qu'en pense M. Walde (*Lat. etym. Wört.*, s. v.). Il est probable en effet, que nous avons affaire à un mot dialectal introduit à

Rome en même temps qu'un culte italique, et dont les Romains ignoraient eux-mêmes l'emploi et le sens exacts. La forme ombrienne *fiktu* (*T. Eug.*, I a, 28) n'est pas en cause, puisqu'elle repose sur un ancien **fig^wetōd*, *fik^wtōd* = lat. *figitō*, *fīuitō*, tandis que *ingere* remonte à un ancien **dheigh-* sans la labialisation, cf. osq. *feihúss*. Sur le passage de *-ct-* à *-t-*, voir Introduction, p. 85.

flocces, um (f), floces, um (f). — Nonius, 114, 15 : « *flocces faex uini*. Caecilius (190) :

at pol ego neque florem neque floces uolo mihi : uinum uolo »

Aulu-Gelle, XI, 7, 3 (cf. s. v. *apluda*) reprend le mot comme rustique et désuet. Il est très rarement attesté dans la littérature.

Flocces est sans doute apparenté à lit. *žlaũktai*, *-ũ* et *žliaũktys*, *-czĩũ* « marc, drèche », W. Meyer, *K. Z.*, XVIII, 174. Dans ce cas, il serait dialectal à deux titres : 1° par la réduction à *ō* de la diphtongue *au*, 2° par le traitement *f* de **gh* initial.

folus, -eris (n), (h)olus, -eris (n.) — *P.F.*, 9, *Th. P.* « *fedum antiqui dicebant pro hedo, folus pro holere, fostim pro hoste, fostiam pro hostia* ».

Holus se rattache au grand groupe de mots qui signifient « jaune, fauve, vert », et dont on trouve des représentants dans la plupart des langues indo-européennes : skr. *háriḥ* « jaune, verdâtre », zd *žairi-* « jaune », v. sl. *zelenũ* « vert », *želije* « légume », *žlakũ* « *χλόη* », (russe *žlak*, *žláka*), lit. *žėlti* « verdire » et *gėltas*, gr. *χλόη*, *χλόος* « vert », v. h. a. *gelo*, ags. *geolo* « *gelb* », gall. *gledd* « gazon vert ». Toutes ces formes se ramènent à une racine i.-e. **ghel-* (et **ghel-* dans les dialectes orientaux; v. l'article *fel*), dont le représentant normal en latin est *helus*, conservé dans la glose « *helus et helusa antiqui dicebant, quod nunc holus et holera* », *P. F.*, 73, *Th. P.*, et qui a abouti, par suite de la vélarisation de *l* devant voyelle vélaire, à *holus*. *Folus*, conservé par Festus, est une forme dia-

lectale par le traitement *f* de i.-e. **gh*; *holus* avec maintien de *h* est une forme savante, qui n'a jamais dû exister que dans l'écriture; ce qu'on prononçait à Rome était *olus*, forme que les rustici avaient amenée au marché en même temps que leurs légumes; *h* n'était plus senti au temps de Catulle, comme le prouve l'allitération dans le proverbe

hoc est quod dicunt : olla olera legit
(Cat., XCIV, 2).

heluos, a, um. — A (*h*)*olus* se rattache un adjectif *heluos*, employé par Varron *R.R.*, 2, 5, 9 « de uaccis... colore potissimum nigro, dein robeo, tertio *heluo*, quarto albo » et défini dans la glose « *heluacea* genus ornamenti Lydii, dictum a colore boum, qui est inter rufum et album, appellaturque *heluos* » *P.F.*, 70, *Th.P.* *Heluos* représente **ghel-wo-s*, lit. *žalsvas* et *želvas*, Leskien, *Bildung*, 345-346, v. h. a. *gelo*, le suffixe *-wo-* ayant servi à former les adjectifs désignant la couleur, surtout en germanique, balto-slave et italique (cf. Brugmann, *Abr. de gramm. comp.*, § 403, 1, p. 347 de la trad. franç.). Mais *heluos* est inexplicable en latin : le maintien de *e* devant *l* vélaire n'est pas phonétique; on attendrait **buluos*, comme on a *uolnus* à côté de *uellere*; *heluos* doit provenir d'un dialecte rural qui ne connaissait pas la distinction entre *l* palatal et *l* vélaire. L'emprunt est d'autant moins étonnant qu'il s'agit d'un adjectif spécial à la langue des *rustici*, et qui a d'abord désigné une couleur spéciale de la robe des bœufs. On notera pourtant que *heluos* n'a jamais perdu son *h*, tout au moins dans la graphie.

De *heluos* dérivent :

heluius, a, um; heluolus, a, um (*helueolus, a, um*), Caton, *A.G.*, 24, 2 — **uinum; heluinus, a, um; heluenacus, a, um.** — Tous ces adjectifs appartiennent exclusivement à la langue des scriptores rustici; l'emploi en est rare et technique.

heluella, ae (f), glossé « holera minuta », *P.F.*, 73, *Th.P.*, et employé par Cicéron, *Fam.*, 7, 26, 2 « fungos, heluellas, herbas omnes ita condiunt ut nihil possit esse suavius ». Dans Titinius, *fr.* 163 cité par Nonius, 216, 6, on lit :

... lenti calido, *eluella rapula*.

L'ombrien *felsuā*, *T. Eug.*, V a, 11 est traduit ordinairement par *holera*, mais le sens est très douteux ; si la traduction est exacte, *felsua* doit être emprunté au même dialecte qui a fourni *folus* au latin, puisqu'un i.-e. **gh* initial est représenté par ombrien *h*, Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 149 et rem. b.

A la racine **ghel*- on a proposé de rattacher les adjectifs *fuluos* et *flāuos*, mais ici le rapprochement est douteux.

Fuluos peut représenter une forme dialectale **ghl*-*wo*-s, mais M. Niedermann, *I. F.*, XV, 121, l'a supposé avec autant de raison apparenté au lit. *dušvas* « gris, blanc sale ». C'est en effet le sens que semble avoir l'adjectif dans les expressions *fuluos puluis*, *fulua arena*.

Flāuos, cf. osq. *Flauīes* « Flauii » a été rapproché de v. h. a. *blāo*, m. h. a. *blā* qui a encore le sens de « jaune », ags. *blāw*, v. isl. *blár*. Rien ne permet d'affirmer qu'il soit un dérivé de **ghel*-; si l'on tient à cette étymologie, il faudrait supposer qu'il représente un ancien **flōuos*, avec passage de *ō* à *ā* devant *w*, comme dans *octāuos* de **octōuos*.

flōrus, a, um. — Par contre, il existe un autre adjectif *flōrus* exactement comparable à gr. *γλωρως*, et qui se rattache à cette racine. Servius, *ad Aen.*, 12, 603

Filia prima manu flauos Lauinia crinis
et roseas laniata genas

note « antiqua lectio « *floros* » habuit id est florulentos pulchros, et est sermo Ennianus. Probus sic adnotauit : neoterium erat « *flauos* » ergo bene « *floros* », nam sequitur et roseas laniata genas ». *Flōrus* appartient au vocabulaire des poètes archaïques. Naevius *Lycurgo* (45, *Ribb.*³) ut uideam Volcani opera haec flammis flora fieri; Pacuvius *Antiopa*, XII (18, *Ribb.*³) ceruicum | *floros* dispendite crines; Pacuvius, *Incert.* X (362, *Ribb.*³) nunc primum opacat flora lanugo genas; Accius *Bacchae*, VIII (246, *Ribb.*³) ei lanugo flora nunc demum

inrigat ; XIII (255, *Ribb.*³) nam flori crines, uideo, ei propessi iacent ». Duvau, *M. S. L.*, VIII, 187, a séparé *flōrus* de *flōreus*, et a montré qu'il n'avait rien à voir avec *flōs* pour le sens comme pour la dérivation, ni avec *Flōra*, nom de déesse qui se rattache à *flōs*¹, et était équivalent du gr. *χλωρος* pour le sens comme pour la forme. Mais le groupe **gh* + consonne étant représenté en latin par *g* + consonne (et peut-être dans des conditions déterminées par *h* (qui disparaît) + consonne, (sur ces faits voir Walde, *Aspiratendissimilation im Latein*, I. F., XIX, 98 sqq.), le traitement *fl-* de *flōrus* provenant d'un ancien **ghl-* est sûrement d'origine dialectale.

giluos, a, um. — Reste enfin *giluos, a, um* qui désigne également une couleur de la série jaune « color in equo inter album et rufum », *C.G.L.*, V, 298, 28. L'emploi de l'épithète est très rare ; on la trouve dans Varron *ὄνος λύραξ* (362), cité par Nonius, 80, 3

equi colore dispares item nati :
hic badius, iste giluos, ille murinus ;

dans Virgile, *Georg.*, 3, 83

color deterrimus albis
et giluo ;

dans Palladius, *Mart.*, 13, 4 ; elle s'applique toujours aux chevaux.

Comme *galbus* (formé avec le suffixe **-bho-*, assez fréquent dans les adjectifs de couleur, cf. gr. *ἄργυρος*, lat. *albus*, lit. *raĩbas* « tacheté de gris ») dont l'origine est sans doute celtique, *giluos* tant par son vocalisme que par son initiale se dénonce comme provenant d'une langue autre que le latin,

1. Il semble néanmoins qu'Ovide ait soupçonné la parenté possible entre *flōrus* et *χλωρος*, quand il rapprochait, faussement d'ailleurs, *Flōra* et *Chlōris*

Chloris eram quae Flora uocor. corrupta Latino
nominis est nostri littera Graeca sono.

Ov., *Fastes*, V, 195.

l'osco-ombrien et le sabin. *Giluos* en effet, par son sens, se rattache sûrement à la racine **ghel-* dont on vient d'étudier les représentants; mais il n'y a pas d'exemple dans les dialectes italiques de **gh* initial aboutissant à *g* devant voyelle; de même *i* représentant un ancien *e* est inexplicable en phonétique italique.

De la même provenance que *giluos* sont :

galbus, *a*, *um* et ses dérivés *galbinus*, *galbulus* et un mot de glossaire

golaia « tortue », v. *C.G.L.*, VI, 498, s. v., qu'il faut rapprocher pour le thème de gr. $\chi\acute{\epsilon}\lambda\upsilon\varsigma$, et de v. sl. *žely* (pour la formation des mots grec et slave, cf. Meillet, *Et. sur l'étym. et le voc. du v. sl.*, 268). Tous ces mots sont des emprunts à des langues autres que les dialectes connus de l'Italie.

fōnus, eris (n). — *fōnus* est attesté en face de *fūnus* chez Marius Victorinus *G.L.K.* VI, 12 « pro *funus fonus* ». L'alternance *ō*, *ū* atteste l'existence d'une diphtongue primitive *ou* passée en latin à *ū*, dans les dialectes ruraux à *ō* (cf. *abdōmen*, *abdūmen*?); et suppose une forme **fowenos* apparentée sans doute à got. *daup̃s* (all. *tot*), *diwans* « sterblich » etc; voir Brugmann *Zeitschr. f. kelt. Philol.* III, 596 et *I. F.* XIV, 235.

fordeum, ī (n). — Terentius Scaurus *G.L.K.* VII, 11, 6 « ut quod illi fordeum dicebant, nos hordeum ».

Le latin *hordeum* est apparenté à v. h. a. *gersta* « orge »; tous deux supposent un i.-e. **ghyǵd-*; le traitement phonétique de **gh* initial étant *h* en latin, *fordeum* est une ancienne forme dialectale.

forfex, -icis (f). — Selon M. Brugmann (*Abrég. de gramm. comp.* § 333 p. 251 trad. franç.) *forfex* est sorti de *forpex* par une assimilation progressive à distance, si bien que *forfex* ne serait qu'un doublet tardif de *forpex*, qui serait lui-même une déformation de *forceps*. Mais cette théorie va contre le témoignage des auteurs qui distinguent nettement *forfex* et *forceps*;

Servius *ad. Aen* 8, 453 « *forfices* sunt quibus incidimus, *forcipes* quibus aliquid foruom tenemus, quasi *foruicapes*; nam foruom est calidum ». *Forfex* est donc une cisaille, *forceps* une tenaille; cf. Columelle 12, 43, 10 « alii cum legerunt uiam, si qua sunt in ea uitiosa, *forficibus* amputant »; le sens apparaît aussi clairement dans le diminutif *forficula* employé par Pline *Nat.* 25. 23 «... quod incisum *forficulis*, ut diximus, cribrant ». Consentius *G.L.K.* V, 397, 16 distingue les deux mots et recommande de ne pas employer l'un pour l'autre: « item (barbarismum facit) qui dicit *forficem* pro forcipe ». Il convient donc de séparer les deux mots à l'origine.

Forceps est d'une étymologie claire, et la formation en a déjà été expliquée par Servius, et par Festus « *formucapes* forcipes dictae, quod forma capiant, id est feruentia » *P.F.* 65 *Th.P.* *Forfex* est apparenté, comme on l'a déjà reconnu depuis longtemps, à skr. *bardhakah* « coupant, taillant; charpentier » gr. $\pi\acute{\epsilon}\rho\theta\omega$ de $^*\phi\acute{\epsilon}\rho\theta\omega$ « détruire », et dérive d'une racine i.-e. $^*bherdh-$, dont le représentant latin devrait être *forbex puis *borbex (comme *barba* représentant un ancien $^*bhardha-$ devenu *farfa puis *farba , voir Meillet *M.S.L.* XIII, 215 sqq.); *forfex* est dialectal par le maintien du second *f* après *r* (le traitement latin est *b* cf. *uerbum*, got. *waurd* « mot » de $^*werdh-$). Il est faux de supposer, comme le fait M. von Planta *Gr. d. osk. umbr. Dial.* I, 459, que le second *f* de *forfex* a été conservé grâce à l'influence analogique des composés en *-fex*, lat. *opifex* etc., car en ce cas la variante italienne *forbice* serait inexplicable; *forbice* en effet, comme l'a vu M. Havet *Bull. S.L.* vol. 3, lxxvij, suppose un type populaire *forbex « par son origine essentiellement latin ». Si donc l'influence du type *opifex* s'était exercée sur *forfex*, un type *forbex n'aurait jamais pu se développer. Il est curieux d'ailleurs que ce *forbex n'ait pas abouti à *borbex comme *farba à *barba*; peut-être est-il dialectal et provient-il d'un parler où l'assimilation de *barba* ne se réalisait pas; peut-être est-ce le résultat d'un compromis entre *forfex* et *borbex . Il est difficile de choisir entre ces deux explications. *Forfice(m)* est représenté en roman

par sard. *forfighe* roum. *forfecă*, it. *forfici* (moins fréquent que *forbice*) prov. *forsa*, v. fr. *force*, *forces* ; rhét. *forsch*.

fouea, ae (f), — est attesté depuis Plaute, *Pers.* 593

paene in foueam decidi.

Fouea est apparenté au gr. *χετή*, dans Nicandre *χεῖαι*, et représente un ancien **ghoweyā*. *Fouea* est dialectal par le traitement *f* de **gh-* initial au lieu de *h* latin, par la non différenciation du groupe *ou* en *au*¹, et probablement par la forme *-ea* du suffixe au lieu de *-ia*. La forme latine serait **hauia*. Par son sens *fouea* s'indique comme appartenant au vocabulaire rural et forestier.

A *fouea* il faut sans doute joindre

fauissae, arum (f. pl.) — ainsi défini par l'abrégé de Festus 62 *Th.P.* : « locum sic appellabant, in quo erat aqua inclusa circa templa. Sunt autem qui putant fauissas esse in Capitolio cellis cisternisque similes, ubi reponi erant solita ea quae in templo uetustate erant facta inutilia ».

frisiō, ōnis — « gros bec » ; nom d'oiseau » est apparenté sans doute à *fritinnio* « gazouiller, piailler » et présente un traitement dialectal *s* du groupe **ty*, cf. *casa*, et Introduction, p. 81 et suiv.

fundō, is, ere. — *Fundō* correspond à gr. *χέω* aor. *ἔχευα*, got. *giutan* « verser » etc., et remonte à une racine i.-e. **gheu-* élargie en latin et apparaissant sous la forme **gheud-* (parf. *fūdi*), dont l'initiale devrait être représentée en latin par *h*. On enseigne d'ordinaire comme une loi phonétique que **gh* aboutit

1. Cf. sur ce point la glose de Festus, *P.F.* 62 *Th. P.* « *Foui*, qui nunc *Fau*i appellantur, dicti quod princeps gentis eius ex ea natus sit, cum qua Hercules in fouea concubuit. Alii putant eum primum ostendisse quem ad modum ursi et lupi *fouis* caperentur ».

à *f* devant *u* ; mais c'est créer une loi pour expliquer *fundō* et *furca* ; un pareil traitement ne saurait se justifier en latin où **gh-* initial est partout et toujours représenté par *h* ; on ne voit pas pour quelle raison devant *u* la correspondance i.-e. **gh* = lat. *h* serait détruite, et en fait les auteurs qui enseignent cette doctrine n'en donnent aucune (cf. par exemple Sommer *Hdb. d. lat. Laut- u. Formenl.* p. 199). Il faut donc admettre que *fundō*, comme *faux*, *fouea*, est dialectal : l'emprunt qui semble surprenant au premier aspect, étonne moins si l'on réfléchit que *fundō* a dû d'abord être employé surtout dans les cérémonies religieuses ; c'est le seul emploi du verbe dans les dialectes indo-iraniens : skr. *bu-* « verser sur le feu, sacrifier », *bōtar-* « prêtre du sacrifice », zd *zaōθra-* « libation », *zaōtar-* « prêtre ». On sait en outre que les dialectes italiques et l'indo-iranien ont plusieurs termes techniques et liturgiques communs (voir Kretschmer *Einl. in die Gesch. d. griech. Spr.* 126 et cf. Meillet *M.S.L.* XIV, 392). *Fundere* est un mot rituel emprunté par les Romains au même dialecte qui leur a déjà fourni *faux*, *fouea* etc., c'est-à-dire le sabin.

fūr, *fūris* (m). — est emprunté au gr. *φῶρ*, *φωρός* par un intermédiaire osque dans lequel *ō* était représenté par *ū*. Le passage de *ō* à *ū* n'est pas latin, même restreint au cas des monosyllabes ; et *cūr* qu'on cite à côté de *fūr* pour le démontrer n'est pas probant ; il y a effet ici une influence évidente de la labio-vélaire initiale : *quōr* de **k^wōr* (lit. *kūr* « où » v. h. a. *hwār* « où » de **k^we-r*), est devenu *cūr* comme **yecor* de **yek^wyt* est passé à *iecur* ; de plus l'étymologie de *cūr* n'est pas très sûre ; on peut partir de formes avec *-ū-* primitif, si l'on compare skr. *kū*, zd *kū*, ou avec diphtongue *-ou-* gr. *πῶ* : *quōr* qui est assez mal attesté en latin, et ne figure guère que dans un passage de Velius Longus *G.L.K.* VII, 77, 9, pourrait être une variante à vocalisme différent. De plus dans l'indéclinable *cūr*, *ū* s'il provient de *ō* se trouve toujours en syllabe finale, tandis que pour *fūr*, il faudrait admettre une flexion *fūr*, **fōris* qui naturellement sur le modèle

du type *genitor*, *-ōris* aurait abouti à **fōr* **fōris*. Le passage de *ō* à *ū* dans ce cas, donné comme latin d'ailleurs avec quelque hésitation par M. Sommer *Hdb. d. lat. Laut- u. Forml.* p. 82, doit être tenu pour une importation suditalique, Introduction, p. 63 et suiv.

Les langues romanes attestent **fūrius*, v. ital. *fujo* (adj.) et **fūro*, **furōne(m)* sard. ital. *furone* ; esp. *buron* port. *furão*, cat. *furo*, *fura* prov. *furon*, v. fr. *furon*, *fuiron*, etc.

furca, ae (f). — *furca* est apparenté à lit. *žirklės* « ciseau », lett. *sirkles dsirklės* qui tous deux remontent à un ancien **ghr̥tlo-* (cf. Leskien *Bildung der nom. im Lit.* 348) ; suivant M. Niedermann *I.F.* XV. 103 *furca* est une formation secondaire faite d'après *furcula* correspondant exact du mot lituanien, mais dans lequel la finale *-cula* aurait été considérée comme une formation de diminutif, comme dans *uxorcula*, *sucula* etc. C'est de même le sentiment qu'on avait affaire à un diminutif qui a fait créer *marcus* d'après *marculus*, **uasca*, it. *vasca* d'après *uascula*, **bacus* d'après *baculus* et *uincum* ital. *vinco* d'après *uinculum* etc. (Niedermam *loc. laud.*). Il est à noter en outre que *furcula* n'a pas eu primitivement en italique le sens d'un diminutif comme le prouve le nom de lieu *Furculae Caudinae* « les fourches Caudines » en Apulie. *Furcula* et *furca* sont dialectaux par leur initiale et par le traitement *-ur-* de **r̥* devant consonne, v. Introduction, p. 60 et suiv.

Les langues romanes attestent *ū* dans *furca* ; sard. *furca*, esp. *horca*, port. *forca*, cat. *forca* « gibet », prov. *forca*, v. fr. *forche*, rhét. *furca*, roum. *furcă*, it. *forca*.

furfur, -uris (m). — Employé surtout au pluriel comme l'indique la glose *furfures* *πίτυρα* (singulare non habet) *C.G.L.* II 408, 24 ; néanmoins le singulier se trouve dans Pline. *Furfur* représente sans doute un ancien **ghr̥-ghr̥-* formé par le redoublement d'une racine **gher-* « broyer » ; il est dialectal par son vocalisme et par *f* initial ; la persistance du second *f* peut être due au sentiment du redoublement.

furfur dans le sens de « dartre, pellicule » s'est conservé dans it. *forfora* et ses dérivés *forforaccia*, *forforaggine* etc.

furnus, ī (m). — Est une variante dialectale de *formus*, avec *ur* représentant **r* devant consonne, voir Introduction p. 60 et suiv.

De *furnus* on rapproche v.sl. *grünŭ* « lebes », skr. *ghṛṇāḥ* « chaleur » d'une racine **g^wher-* « échauffer ».

Furnus figure dans Plaute *Cas.* 309

una edepol opera in furnum calidum condito

Epid. 119

malim istius modi mi amicos furno mersos quam foro.

Furnacibus figure dans Lucilius 291, Marx,

primum fulgit, uti caldum e furnacibu'ferrum

Les manuscrits de Nonius, d'où ce vers est tiré, p. 506,8, ont *et furnacium (-tium)* que Dousa a corrigé en *e furnacibus*, mais il n'y a pas lieu de modifier le vocalisme de la syllabe initiale. De même *furnacator* est attesté à Pompéi (Rosin *Dissert isag.*, p. 66 tab. 10 n° 2, cité par Corradini s. v.).

Les langues romanes attestent *fŭrnus* : sarde *furnu*, esp. *horno*, cat. *for*, prov. *for*, fr. *four*, rhét. *furn*, ital. *forno*; de même ital. *fornace* représente *fŏrnace (m)* ou *furnace(m)*.

fŭsus, ī (m). — L'étymologie du mot est inconnue, mais l'*s* intervocalique doit sans doute s'expliquer comme étant d'origine dialectale. *Fusus* est un mot italique, cf. Pline, *Nat.* 28,28 « pagana lege in plerisque Italiae praediis cauetur, ne mulieres per itinera ambulantes torqueant fusos aut omnino detectos ferant... ».

It. *fuso* esp. *huso*, fr. *fuseau*.

grŭma, ae (f). — Forme accessoire de *grŏma*, attestée dans Nonius 63,3 « grumae sunt loca media, in quae directae quatuor congregantur et conueniunt uiae. Est autem gruma men-

sura quaedam, qua fixa uiae ad lineam deriguntur, ut est agrimensorum et talium. Ennius, lib. XVIII, gruma derigere dixit (494):

degrumare forum

Lucilius, lib. III (4) :

uiamque
degrumabis, uti castris mensor facit olim.

Dans les gloses on lit *gruma* γνώμων C.G.L. II, 36, 18 *grumat* μετρεῖ ἐξισοῖ, *ibid.* II, 36, 17.

Grūma et *grōma* sont empruntés du gr. γνώμων ou γνώμα (dorien) et sont avec ceux-ci dans le même rapport que *creper*, donné par Varon comme sabin, avec κνέφας; *grūma* est la forme suditalique avec *u* représentant *ō* elle n'a rien à voir avec *grūmus*, *grummus* défini par Nonius 15, 20 *agger*, a congerie dictus.

grunniō, īs, īre. — Les Latins ont toujours hésité entre la forme romaine *grundiō* et la forme d'un dialecte qui présente l'assimilation de *-nd-* à *-nn-* (cf. *dispennō*), issues toutes deux d'une racine **greu-d-*, gr. γρύζω avec addition de la nasale infixe (sur les formes diverses de cette racine voir Vendryes, *Revue Celtique*, XXVIII, p. 139, 1907).

Diomède G.L.K. I.383 enseigne : *grunnit* porcus dicimus, ueteres *grundire* dicebant, ut sit instans *grundio*. Caecilius

cruento ita ore *grundibat* miser.

Claudius Annalium quinto decimo « *grundibat* grauiter pecus suillum ».

Varron connaît et emploie *grundire* ; L.L. VII, 104 « a sue et frendice

grundi et fritinni suauiter ;

cf. Nonius 114.21 « *grunnire* dicuntur porci, quod eorum proprium uocis est. Varro Aboriginibus, περὶ ἀνθρώπων φύσεως (2) :

grundit tepido lacte satur mola mactatus
porcus

Cicero Tusculanarum lib. V (116) : « aut *grunditum*, cum iugulatur, suis ». — Laberius in Sedigito (82)

grundientem aspexi scrofam ¹.

Grundules Lares dicuntur constituti ob honorem porcae quae triginta pepererat.

L'Appendix Probi blâme *grunnio* : *grundo non grunnio*, 214, A.L.L.G. XI. 320.

Malgré les efforts pour maintenir *grundire*, dont l'Appendix Probi nous fournit un exemple, *grunnire* et ses dérivés ont pénétré dans la langue littéraire comme chez les glossateurs. Juvénal *Sat.* XV, 25, dit *grunnire* :

et cum remigibus *grunnisse* Elpenora porcis.

Dans le *testamentum Porcelli* figure le nom propre *M. Grunnius* Corocatta. *Grunnitus* est dans Servius *ad Aen.* 7, 16 « ruditus autem propria est clamor asinorum, sicut *grunnitus* porcorum » ; et l'abréviateur de Festus ne connaît que *grunnire* : « gruere dicuntur grues ut sues *grunnire* » P.F. 69 *Th.P.* ; c'est aussi *grunnire* qu'emploie Pline.

En roman la forme romaine s'est maintenue dans prov. *grondir*, v. fr. *grondir* (fr. mod. *gronder*) ; mais *grunnire* s'étend sur une aire beaucoup plus vaste, : esp. *gruñir*, port. *grunhir*, cat. *grony*, *grunyir*, prov. *gronhir*. v. fr. *grogñir* (fr. mod. *grogner*), rhét. *grognar*, it. *grugnire*, *grugnare*.

gumia, gomia, -ae (f). — Nonius, 117, 29 : *gumiae* gulosi. Lucilius lib. XXX (44) :

illo quid fiat, Lamia et Pytho oxyodontes
quod ueniunt, gumiae + illi, euetulae, improbae, ineptae ?

Comme Bücheler l'a reconnu *Vmblica*, 63 sqq., *gumia gomia* est emprunté à l'ombrien *gomia* « grauidas » T. Eug. VI a. 58, *kumiaf* I a 7. « Idem hoc uocabulum (sc. ombr. *kumiaf*) ab

1. Le même exemple est repris par Nonius 415, 1 « *grundire* cum sit propria suum, ut Laberius in Sedigito (82) » etc.

obeso uentre latinitas ad gulositatem traduxit Luciliusque in conuicio adhibuit, XXX, 45 et IV, 3 Muelleri, *compellans gomias ex ordine nostros*¹ ut qui essent γαστέρες εἶλον, *illae gomiae uetulae improbae ineptae*, latine modo sic scribitur modo *gomia*, hispanice *gomia* homo uorax. Aeschylus *Agam.* 1175 σὺν ἐντέροις τε σπλάγχν' ἐποίκτιστον γέμος ». Le mot n'a pas vécu en latin classique, mais a dû persister dans la langue populaire comme le prouve l'esp. *gomia* cité par Diez *Etymol. Wört.* p. 456 s. v.

hanulum, ī (n). — P. F. 73 *Th. P.* « *Hanula* parua delubra quasi fanula ». *Hanula* est une forme sabine, avec *h* initial correspondant au latin *f*, voir Introduction p. 70. Les correspondants de *fānum* dans les autres dialectes italiques ont également *f* à l'initiale : pélign. *fesn* abréviation de **fesno*, Conway *Ital. Dial.* 239, osq. *fisnū* « *fesno* » cipp. Abell. b. 4., *fisnam* 6, *fīsn*... inscr. de Bouianum Vetus, Conway 169 ; ombr. *fesnaf-e* « in fanum » *T. Eug.*, II, b, 16, cf. 11 *fesner-e* « in fano ». *Fānum* représente un ancien **fəs-no-m* ; le degré long de la racine, attesté dans les autres dialectes italiques, l'est également en latin dans *fēriae* et *fēstus*.

hebris, is (f). — Servius *ad Aen.* 7,695 « febris dicitur quae ante *hebris*... nam posteritas in multis nominibus F pro H posuit ».

Hebris par son initiale se dénonce comme d'origine dialectale (cf. *hanulum*, *haunū*, etc.). Il est assez difficile de décider si *f* de *febris* et *h* de *hebris* représentent un i.-e. **dh* ou **bh*, l'étymologie du mot est obscure ; selon MM. Collitz *B.B.* III. 121, Fröhde *B.B.* XXI, 327 sqq., Pedersen *K.Z.* XXXVI. 324 cités par M. Walde, il remonterait à un i.-e. **dheg^whri-s* « chaleur » dont la racine se retrouve dans lat. *fauilla*, cf. Walde *Lat. etym. Wört.* s. v. ; une ancienne étymologie l'apparente à skr. *bhurāti* « il frissonne », *febris* serait une forme à redou-

1. Cité d'après Cicéron *Fin.* 2. 8. 24.

blement **bhe-bhris* ; enfin suivant V. Henry *Rev. Crit.* 1901, 1^{er} sem., p. 65, *febris* correspondrait au skr. *babhrít-* « brun », et serait « la [maladie] brune », la fièvre « qui rend les hommes jaunes », comme la qualifie l'Atharva-Veda. Aucune de ces trois hypothèses ne s'impose.

herba, ae (f). — Un doublet *forbea* est attesté par l'abréviateur de Festus *P.F.* 59 *Th. P.* « *forbeam* antiqui omne genus cibi appellabant, quam Graeci *φορβήν* uocant » ; de même *C.G.L.* V. 457.44, *forbea*, omnis herba.

On a rattaché *forbea* et *herba* à un même type indo-européen **bherb-*, **bhorb-*, représenté par gr. *φέρβω*, *φορβή*. En ce cas *forbea* serait conforme à la phonétique romaine, et *herba* dialectal par le traitement *h* de **bh* initial. Mais l'hypothèse est très douteuse ; seule une glose tardive indique une identité de sens entre *forbea* et *herba*, et Festus n'établit aucune relation entre les deux mots. Il est plus probable que *forbea* est emprunté d'un grec **φορβεια* dérivé de *φορβή* ; dans ce cas l'origine de *herba* est inconnue, et rien ne prouve qu'elle soit dialectale.

hīlum, ī (n) (?) — Varron, *L.L.*, V, 113 « *filum* quod minimum est *hilum* ; id enim minimum est in uestimento ». On a profité de cette phrase de Varron pour voir dans *filum* et *hilum* deux doublets dont le second serait dialectal. Mais il n'est pas sûr que *hilum* soit exactement le synonyme de *filum*, et il n'est guère vraisemblable que *nihil* de **ne-hilom* soit d'origine dialectale. *Hilum* peut en effet correspondre à alb. *det* « tendon » dont le *d* initial représente sans doute, suivant M. Pederesen, *I.F.*, V, 68, un i.-e. **gh-* ; dès lors *hilum* serait phonétiquement correct en latin de Rome.

hīra, ae (f). — *P.F.*, 72, *Th.P.* « *hira* quae deminituae dicitur *hilla*, quam Graeci dicunt *νηστιν*, intestinum est quod ieiumum uocant ». *Hīra* est déjà dans Plaute, *Curc.*, 238 *radices cordis pereunt, hīrae omnes dolent*. Le diminutif *hilla* est employé comme synonyme de *hīra*, au témoignage de Nonius, 122, 5

« hillas intestina ueteres esse dixerunt : unde Bohillae, oppidum in Italia, quod eo bos intestina uolnere trahens aduenit ». Nonius cite alors deux exemples de Laberius où *hilla* ne semble pas avoir la valeur d'un diminutif.

Hira ne saurait être séparé de *haru-spex*, dont les correspondants dans les autres langues indo-européennes sont : skr. *hirā*, gr. *χρῶδῆ*, lit. *žárna*, v. norr. *garnir*¹; *haru-* représente le degré **h^or-* de la racine devant voyelle; et, comme l'a démontré M. Solmsen, *K. Z.*, XXXIV, 2 sq., *hīra* est issu de **hēra*, avec degré long de la voyelle, qui apparaît également dans alb. *zorë*, où *o* est le traitement normal de *ē*. La fermeture de *ē* en *i* n'est pas conforme à la phonétique latine, et doit être tenue pour un dialectisme, v. Introduction, p. 65 et suiv.

hircus, *ī* (m); **ircus**. — *hircus* est d'étymologie obscure; mais si l'on posait un groupe i.-e. **irk^w-*, la forme serait monstrueuse au point de vue de l'indo-européen, qui ignore le groupe sonante + sonante + consonne, et au point de vue du latin où le groupe *-irc-* représentant *-erc-* est également inconnu. *Hircus* provient d'un dialecte où un *e* se fermait devant *r + c*, voir Introduction p. 60 et suiv.; *h* doit être une notation savante; Varron, *L.L.*, V, 97 écrit *ircus*. Le génitif *hircī* est aussi d'origine dialectale. Le nominatif *hircus* est régulier; il provient d'un ancien **hirk^wo-s* (la forme samnite *irpus* attestant l'existence de la labio-vélaire) dont l'appendice labial est tombé devant *ō*, au moment où tout *u* consonne est tombé devant *ō* (Sommer, *Hdb. der lat. Laut-u. Forml.*, p. 174; Solmsen, *Studien z. lat. Lautgesch.*, 36 sqq.); *hircus* est donc normal comme *cottidie*, *tergus tergoris*, *cum de quom*. Mais le génitif *hircī* est inexplicable en latin, où l'appendice labial des labio-vélaires s'est maintenu devant toute voyelle autre que *ō*; cf. *quis*, *quālis*, gén. sg. *equī* d'après lequel on a refait le nominatif *equos*, l'accusa-

1. M. Trautmann rattache *hira* à une racine **ghēi-* qu'on retrouve dans lat. *hiare*. Mais cette étymologie est peu satisfaisante pour le sens.

tif *equom*, Introduction, p. 71 et suiv. L'assimilation dans *hircus*, *hirci* s'est donc faite au rebours des autres mots de la même catégorie ; puisqu'ici ce sont tous les cas qui ont subi l'influence analogique du nominatif. Le traitement *c* de *hirci* est exceptionnel, mais il n'est pas plus romain que l'accusatif *bouem*, le datif pluriel *bōbus*, etc. Le composé *hirquitallus* est conforme à la phonétique romaine¹ ; les manuscrits de Plaute nous ont conservé également une graphie régulière *hirquinus*, *Poen.*, 873, *Pseud.*, 967 ; le ms. B a *hirquosus*, *Merc.*, 575 ; M. Lindsay écrit *hircosus*, à tort ; ailleurs il adopte *hirquinus*. Les manuscrits de Virgile et d'Horace notent le plus souvent un simple *c*, quoique la graphie *hirquī* soit aussi attestée (sur cette question, voir Bersu *Die Gutturalen... im Lat.*, p. 56 sqq.).

De *hircus* dérive l'adjectif *hirtus*, *a, um* de **hirc-to-s* qu'on retrouve dans le composé *hirtipili* glossé « *durorum pilorum homines.* » *P.F.*, 12, *Th. P.*

fircus — est une forme sabine signalée par Varron, *L.L.*, V, 97 « *ircus quod Sabini fircus* ». De ce *fircus* dérive le nom propre sabin *Fircellius* ; cf. Varron, *R.R.*, III, 2, 2 « *sedebat ad sinistram... Fircellius Pauo Reatinus...* ».

hirpus, *ī (m)* ; **irpus**. — est la forme samnite du mot, qui y a d'ailleurs un sens différent et désigne le « loup », *P. F.*, 75, *Th. P.* « *Irpini appellati nomine lupi, quem irpum dicunt Samnites ; eum enim ducem secuti agros occupauere* », de même Servius, *ad Aen.*, XI, 785 « *... lupi Sabinorum² lingua uocantur hirpi* ». Strabon, 5, 4, 2 a aussi ἱρπον. C'est à une variante de cette forme que l'on a rattaché l'adjectif

1. *P.F.* 72, *Th. P.* « *hirquitalli, pueri primum ad uirilitem accedentes, a libidine scilicet hircorum dicti* », *id.* 75 « *irquitallus puer qui primo uirilitem suam experitur* », Velius Longus, *G.L.K.*, 59, 19 : « *idem accidit et in hircis quos antiqui hirquos dicebant ; nam quamuis nos in hircu u litteram non interponamus in enuntiatione, tamen uide-mur remanere in deriuatione nominis, quod hinc tractum est, ut eos qui sunt in adulta aetate hirquitillos uocamus* ».

2. C'est-à-dire *Samnitium*.

hispidus, a, um « aux poils hérissés », « hispida sus », Phèdre, V, 10, 4, etc. M. Niedermann, *I.F.*, X, 229 le suppose dérivé d'une forme dialectale **hispus* qui correspondrait à lat. **hersquos*, i.-e. **ghers-k^{wo}-s*, d'une racine **ghers-* « se hérissier », skr. *hṛsyati*, lat. *borreō* de **horseyō*, etc. ; **hispus* et *hirpus* ne diffèreraient que par la présence de *s* dans le premier doublet. Dans ce cas *hispidus* serait dialectal par le passage de *e* à *i* en syllabe initiale, et par le traitement *p* de i.-e. **k^w*. L'étymologie est ingénieuse, et satisfaisante pour le sens, mais très hardie puisque **hispus* n'est pas attesté. On attendrait plutôt **hirpidus*.

horctus, a, um. — L'abrégé de Festus renferme la glose « *horctum* et *forctum* pro bono dicebant », *P.F.*, 73, *Th.P.*, qu'on retrouve dans les mêmes termes *C.G.L.*, V, 303, 35, et 570, 17. A côté de *forctus* le même abrégé signale *fortis* « frugi et bonus siue ualidus », p. 59 et p. 524 «... itaque in XII cautum est, ut idem iuris esset Sanatibus quam *Forctibus*, id est bonis, et qui numquam defecerant a P. R. ». *Fortis* (*forctus*) est l'ancêtre du classique *fortis* et remonte à une racine i.-e. **dhergh-*, skr. *dṛḍha-* « fort », cf. v. sl. *drǫžŭ*, qu'on retrouve dans *firmus*. *Horctus* représente un traitement falisque *h* de **dh-* initial, voir Introduction, p. 70.

horda. — Varron, *R.R.*, 2, 5, 6 : « quae sterilis est uacca, taura appellatur, quae praegnas, horda. Ab eo in fastis dies hordicalia nominantur quod tum hordae boues immolantur » ; le même enseignement est dans l'abrégé de Festus, *P.F.*, 73, *Th.P.* : « horda praegnans, unde dies quo grauidae hostiae immolabantur, Hordicidia ». *Hordus* est une variante dialectale de l'adjectif *fordus* attesté par les mêmes auteurs, Varron, *L.L.*, 6, 15 « Fordicidia a fordīs bubus; bos fōrda quae fert in uentre », et *P.F.*, 59, *Th.P.* : « Fordicidiis boues fōrdāe, id est grauidae, immolabantur, dictae a fetu ». *Fordus* se rattache à la racine de *ferō*, avec un suffixe qu'on retrouve dans le v. sl. *brěžda* « pleine, enceinte » ; dans *hordus* la sonore aspi-

rée *bh'a abouti dialectalement à la simple aspiration *h*, au lieu de *f* latin.

Idūs, uum (f)?. — Varron, *L.L.*, VI, 28 : « Idus ab eo quod Tusci Itus, uel potius quod Sabini Idus dicunt ». *Idus* est un mot panitalique ; il existe en osque, où il fait partie des thèmes en -o- féminins *eidúis Mamerttiáis* « idibus Martiis » *eiduis luisarifs* « idibus lusoriis », Conway, *It. Dial.*, 113 et 101. Après Varron, Macrobe signale un verbe *īduāre* étrusque « iduare diuidere in lingua etrusca », dont l'existence n'est pas autrement confirmée ; il se peut d'ailleurs que les Étrusques tiennent du latin *īdus* et *īduare*. L'étymologie du mot est obscure, le rapprochement de irl. *ésce* « luna » proposé par M. Meyer-Lübke, *Zeits. f. österr. Gymn.*, XLVI (1893) 617 sqq., n'est pas prouvé. Rien dans la phonétique ne confirme l'emprunt au sabin qu'indique Varron.

impelimenta, orum (n. pl.). — *P.F.*, 77, *Th.P.* : « impelimenta inpedimenta dicebant ». *Impediō* est apparenté à *pes*, *pedis*, cf. *expediō* et gr. ἐκποδών, ἐκποδιζω, il faut admettre que la forme citée dans la glose présente le passage dialectal de *d* à *l* déjà plusieurs fois constaté. Dans le mot ombrien correspondant au latin *pes*, *pedis*, le *d* intervocalique avait également une prononciation voisine de *l*, comme l'indique la notation *ř* de l'alphabet d'Iguvium : *peři* « pede », *T.E.*, I a, 29, 32 ; *peřu* « pedem », II a, 24 ; sur la valeur de ce signe, cf. Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, §§ 25 et 27. Le grammairien Consentius, *G.L.K.*, V, 392, signale une forme *peres* « pedes ». Si cette forme est réelle, ce ne peut être qu'une survivance ombrienne.

indusium, iī (n). — Non. 539, 35 : « *indusium* est uestimentum quod corpori intra plurimas uestes adhaeret quasi intusium ». Plaute connaît les dérivés *indūsīarius* et *indūsīātus* :

caupones patagiarii, *indusiarīi*
Aul., 509.

tunicam rallam, tunicam spissam, linteolum caesicium·
indusiatam, patagiatam, caltulam aut crocotulam

Epid. 230, 231.

Indūsium comme *amāsius* provient d'un dialecte dans lequel s intervocalique s'est maintenu plus longtemps qu'en latin; le mot romain correspondant est *indūcula*.

inferus, a, um, infimus, a, um, infrā. — *inferus* ne saurait être séparé de skr. *ādharāḥ*, zd *ažara-*, got. *undar*, *undaro*, v. h. a. *untar*, et remonte à un i.-e. **ndheros*; le maintien de *f* interso-
nantique est contraire à la phonétique du romain. L'opinion généralement admise est que l'analogie des composés dont *in-* est le premier terme a empêché le passage régulier de *f* issu de spirante à *b*¹, que présentent par exemple tous les adjectifs latins en *-bus*, *acerbus*, *superbus*, etc. Mais la décomposition d'un mot en deux éléments dans lesquels l'initiale du second est traitée phonétiquement comme n'étant pas à l'intérieur du mot, ne se produit que dans les cas où le second composé est senti par le sujet parlant comme ayant une existence réelle indépendante, c'est le cas de *inferō*, *inficiō*, etc. Il est invraisemblable qu'à un moment donné, comme le suppose M. Sommer, un adjectif **enferos* ait été coupé en **en* +

1. « Die Anlehnung an die Composita mit *in-* hinderte die lautgesetzliche Weiterentwicklung zu **imberus*, **imbimus* »; Stolz, *H.G.*, I, 290.

M. Sommer a repris et développé cette doctrine en lui donnant sa forme définitive, *I.F.*, XI, 8 sqq. Voici deux passages importants de sa tentative de démonstration : « Die Bewahrung des *f* in *inferus* *infra* erklärt Thurneysen damit, dass man in der ersten Silbe die Negationspartikel oder Präposition *in-* empfunden und deswegen das *f* so behandelt habe, als ob es im Anlaut stände, vgl. *infestus* *insula*, etc. Ich stimme zwar dieser Interpretation des *-f-* von *inferus* durchaus bei, ja, ich halte sie für die einzig zulässige... » et p. 10 « Was musste aus einem **ndheros* im Uritalischen werden? Zunächst wohl **entheros*, dann **enferos*, die Präposition « *in* » lautete damals auch **en*. Es ist nun, meine ich, sehr wahrscheinlich, dass bereits zu dieser Zeit jene falsche Auffassung Platz griff, durch die **enferos* in **en* (= Präp. **en*) + *feros* zerlegt würde. Wurde aber so das uritalische *p* als im Anlaut stehend empfunden, so konnte es später nichts anderes ergeben als *f*. »

feros, ce second élément n'ayant en lui-même aucune espèce d'existence ou de valeur réelles. *Inferus* se dénonce comme un emprunt à un dialecte dans lequel *f* intersonantique s'était maintenu, emprunt qui n'a rien d'in vraisemblable si l'on songe que *inferus* appartient à la langue religieuse employée par les augures : « Auibus autem « praepetibus » contrarias aues *inferas* appellari Nigidius Figulus in libro primo augurii priuati ita dicit : discrepat dextra sinistrae, praepes inferae », *Aulu-Gelle*, VII, 6, 10, et qu'il sert à opposer les choses et les êtres infernaux aux *dī superi*, cf. Ennius, *Andromacha*, fr. VI (70), *Ribb.*³

Acherunsia templa alta Orci
pallida leto nubila tenebris loca saluete, infera <noctis>

et Pacuvius, *Iliona*, XIII (242), *Ribb.*³

quis deos infernos, quibus caelestis dignet decorare hostis.

Inferus est un emprunt à un dialecte italique, et date peut-être de l'introduction à Rome du culte des *dī inferi*. Quant à *infimus* superlatif correspondant à skr. *adhamāḥ*, il est d'un emploi fort rare, le mot proprement romain étant *imius* qui appartient au vocabulaire italo-celtique, osq. *imad-en*, irl. *ís*, *íss*, etc.

infula, ae (f). — Si l'on admet l'étymologie proposée par M. von Planta, *Gr. d. Osk. Umbr. Dial.*, II, p. 769, qui voit dans *infula* un ancien **ndh-lā*, forme réduite de la racine **nedh-* « lier » (v. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. *nōdus*), *infula* doit être comme *inferus* un emprunt à un dialecte qui maintenait *f* intersonantique; comme *inferus*, c'est un terme du vocabulaire religieux.

inmusulus, ī (m). — « — auis genus, cum alii regulum, alii ossifragum dicunt », *P.F.*, 80, *Th.P.*

« — ales ex genere aquilarum est, sed minor uirium, quam aquilae; quae uolucris raro et non fere praeterquam uere apparet, quia aestum algoremque metuit. Appellatur autem

ita, quod subito et inexpectata se inmittat » *id.*, 81. Pline, *Nat.*, X, 7, 20 donne une définition un peu différente « sanqualem auem atque inmusulum augures Romani magna in quaestione habent. Inmusulum aliqui uolturis pullum arbitrantur esse et sanqualem ossifragum esse dicunt, inmusulum autem pullum aquilae, priusquam albicet cauda ».

Le mot est sans étymologie ; celle de Festus est un simple jeu de mots, mais la préservation de *s* intervocalique suppose une origine non romaine qu'il est malheureusement impossible de préciser.

irnea, ae (f), **erneum**, ī. — *irnea* désigne un pot, *erneum* un gâteau cuit dans un pot. Caton, *A.G.*, 81 : « *erneum* sic facito tamquam placentam, eadem omnia indito quae in placentam, id permisceto in alueo, id indito in *irneam* fictilem, eam demittito in aulam aheneam aquae calidae plenam. Ita coquito ad ignem. Ubi coctum erit, *irneam* confringito ita ponito ». Le mot ne semble pas se rencontrer ailleurs. L'emprunt supposé par M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. d'un grec fictif *ἐρανεῖον dérivé de ἐρανος ne va ni pour le sens, ni pour la forme ; aussi peu satisfaisant est l'emprunt supposé par MM. Weise et Saalfeld au gr. ἔρνεον.

Il se peut que *erneum* et *irnea* soient deux doublets, dont l'un présenterait un aspect plus fermé de la voyelle devant un groupe composé de *r* + *n*¹ (cf. *furnus* en face de *fornax*), et tous deux avec la chute caractéristique de *h* initial. Plaute connaît *hirnea*, *Amph.*, 429

cadus erat uini, inde impleui hirneam

et 431-2

factumst illud, ut ego illic uini *hirneam* ebiberim meri.
mira sunt nisi latuit intus illic in illac *hirnea*.

de même Virgile, *Catal.*, 4, 8.

1. Dans les gloses, on constate la même hésitation entre *hernia* et *hirnia*, *herniōsus* et *hirniōsus*, v. *C.G.L.*, VI, 518 s. v.

Cicéron a de même le diminutif *hirmula*, *Parad.*, I, 2 11, mais l'abréviateur de Festus donne « *irnela*, uasis genus in sacris », *P.F.*, 75, *Th.P.*

L'alternance *h/zeró* à l'initiale et *e/i* dans le vocalisme permet de rattacher les mots de cette famille à la racine i.-e. **gher-* « contenir » attestée en latin dans *co-hors*, etc. Pour le rapport de sens entre *erneum* et *irnea* on peut comparer *testu* et *testuacium*, Varron, *L.L.*, V, 106 : « *testuacium* quod in testu caldo coquebatur, ut etiam nunc Matralibus faciunt matronae ».

irpex, icis (m). — Varron, *L.L.*, V, 136 : « *irpices* regula pluribus dentibus, quam item ut plaustrum boues trahunt, ut eruant quae in terra serpunt; *sirpices* postea S detricto a quibusdam dicti ». Cf. *P.F.*, 75, *Th.P.* : « *irpices* genus rastorum ferreorum quod plures habet dentes ad extirpandas herbas in agris ». Suivant Servius *ad Georg.*, I, 95, *irpex* est l'équivalent « rustique », de *crates* « crates quam rustici irpicem uocant ».

M. Niedermann (*ě und i im Latein.*, p. 82) a rapproché avec assez de vraisemblance *irpex* du samnite (*h*)*irpus* « loup » (cf. l'article *hircus*) et compare pour le sens le latin *lupus* dans Tite-Live, 28, 3, 7, et les *frena lupata*, Horace *Od.*, I, 8, 6, cf. Isidore *Orig.*, XX, 15 « *lupus*, qui et *canicula*, ferreus *harpax* quod, si quid in puteum decidit, rapit et extrahit, unde et nomen accepit », et Servius *ad Georg.*, 3, 208 :

uerbera lenta pati, et duris parere lupatis

frenis asperrimis : dicta autem *lupata* a lupinis dentibus, qui inaequales sunt, unde etiam eorum morsus uehementer obest ».

Irplex serait un dérivé de (*h*)*irpus* comme *lupata* en est un de *lupus*. Cette étymologie satisfaisante au double point de vue phonétique et sémantique est cependant rejetée par M. Walde qui d'après Persson *Wzerw.*, p. 225, rattache le mot à lat. *rapio*, gr. ἐρέπτομαι etc. Mais le rapprochement est peu satisfaisant pour le sens, et d'ailleurs au point de vue phonétique *irplex* avec cette étymologie ne saurait être considéré comme romain : on attendrait **erpex*, puisque le groupe *ě + r + labiale* se main-

tient sans changement ; l'hypothèse de M. Walde que *irpex* est le produit d'une assimilation qui s'est d'abord réalisée aux cas de la forme de gén. *irpicis* de **erpicis* etc. est arbitraire et fausse ; dans *uertex*, *uerticis*, *ueruex*, *ueruecis*, *ueruix*, *ueruicis*, *pernix*, *-icis*, *pellex*, *-icis*, *e* de la première syllabe n'a subi aucune influence analogique et est demeuré sans changement ; de plus en latin, c'est généralement le nominatif qui influe sur les autres cas, au lieu de subir leur influence. Ainsi même si l'étymologie soutenue par M. Walde devait être préférée, il s'ensuivrait que *irpex*, comme *commircium*, *stircus* de Lucérie etc., provient d'un dialecte dans lequel $\check{e} + r + \text{consonne}$ passe à $\check{i} + r + \text{consonne}$.

irpex a subsisté dans les langues romanes : c'est à *irpicem* que remonte it. *erpice* ; au contraire le rhét. *ierpi*, fr. *herse* où *e* ouvert est attesté par les dialectes occidentaux (cf. A. Horning, *die ostfranzösischen Grenzdialecte* p. 22 cité par Meyer-Lübke, *Einführung* p. 141) remontent à une forme **herpicem*, qui n'est nulle part attestée dans la littérature, mais qui serait conforme à la phonétique romaine.

iubilō, ās, āre. — Varron, *L.L.*, VI, 68 : « ut quiritare urbanorum, sic iubilare rusticorum ; itaque hos imitans Aprissius ait : Io bucco ! Quis me iubilat ? Vicinus tuos antiquos ». De même l'abrégé de Festus : « iubilare est rustica uoce inclamare » 74, *Th. P.*

iuuencus, ī (m). — Il est probable que *iuuencus* provient d'un dialecte qui, comme l'ombrien, maintenait *e* devant le groupe $n + c$, voir Introduction p. 63 et suiv. Le correspondant ombrien de *iuuencus* figure plusieurs fois sur les Tables Eugubines : VII b, 2 *iuengar* « iuuencae » ; VII a, 51, *iuenga* ; *iueka* I b, 40, 42. Cette hypothèse est beaucoup plus vraisemblable que celle qui suppose *iuuencus* dû à l'influence analogique de *iuuentus*. *Iuuencus* fait partie des mots du vocabulaire rural empruntés par Rome aux dialectes voisins.

labea, ae (f). — Nonius 210,26 : « labea rursum feminini ». Plautus in Stichō (721) :

age,
tibicen, quando bibisti refer ad labeas tibus

Nouius Macco Exule (51) :

uerberato populus homini labeas pugnīs caedere,

idem Praecone Posteriore (Pomponius 142) :

ego dedita opera te, pater, solum foras
seduxi, ut nequis esset testis tertius
praefere nos, tibi cum tunderem labeas lubens.

Lucilius Satyrarum, lib. XII (9) :

Zopyrion labeas caedit utrimque secus.

Labea se trouve également dans Caton *A. G.*, 20,2 « labeam bifariam » qui désigne une manivelle de moulin à huile. *Labea* est la forme dialectale de *labium*, avec la substitution de *ē* à *i* en hiatus, cf. Lindsay-Nohl *Lat. Spr.*, p. 24; *labea* est en outre un des plus anciens exemples de la tendance, qui s'est généralisée dans les langues romanes, à remplacer le pluriel neutre par le féminin singulier.

lacrima, ae (f). — La forme latine ancienne est *dacruma*, qui est attestée par le témoignage des glossateurs, et que fait attendre la comparaison avec les mots correspondants des autres langues gr. *δάκρυ*, got. *tagr*, v. irl. *dér*, etc.

P.F., 48, *Th. P.* : « dacrimas pro lacrimas Liuius saepe posuit, nimirum quod Graeci appellant δάκρυα ; item dautia quae lautia dicimus, et dantur legatis hospitii causa ». Marius Victor., *G.L.K.*, VI, 26,2 « dacrimis et lacrimis » Gloss. Plac. *C.G.L.* V, 63,9 « dacrumis ἀπὸ τοῦ δακρύειν ».

Lacrima est la forme sabine et présente le changement caractéristique de *d* en *l*. On a supposé sans vraisemblance que le triomphe de cette forme sur *dacruma* avait été favorisé par un faux rapprochement étymologique avec *lacer* ; les deux idées n'ont entre elles rien de commun.

larix, -icis (f). — L'étymologie la plus vraisemblable est celle de M. W. Stokes, *B.B.* IX, 88, qui rapproche *larix* du mot qui en indo-européen désignait l'arbre, cf. skr. *dāru-*, gr. *δάρυ*, *δρῦς*, irl. *daur*, *darach* etc.; voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. Dans ce cas *larix* présenterait le changement signalé de *d* en *l* à l'initiale; il n'est pas surprenant que ce nom soit dialectal, puisque, au témoignage de Vitruve *Arch.* 2,9,13 l'arbre désigné par ce mot est ignoré à Rome et doit être importé: « *larix uero, quae non est nota nisi his municipalibus, qui sunt circa ripas fluminis Padi et litora maris Hadriani* ».

laser, -eris (n); laserpicium. iī (n). — *Laser* et *laserpicium* se trouvent pour la première fois dans Plaute, *Rud.* 630,

hoc anno multum futurum sirpe et laserpicium

et sont ainsi définis par Pline *Nat.*, 19,38: « . . . clarissimum laserpicium, quod Graeci silphion uocant, in Cyrenaica prouincia repertum, cuius sucus *laser* uocatur ». On trouve dans Pétrone, *Sat.* 33, l'adjectif dérivé *laserpiciarius*: « atque ipse etiam taeterrima uoce de Laserpiciario mimo canticum extorsit ».

Laser est la forme abrégée de *laserpicium* qui lui-même est de *lac* + *sirpicium*, adjectif dérivé de *sirpe*. *Laserpicium* et *laser* présentent donc tous deux la réduction dialectale du groupe *cs* à *s(s)* déjà étudiée à propos de *coessim*.

lepista, lepesta, ae (f). — Varron *L.L.*, V, 123: « item dictae *lepestae*, quae etiam nunc in diebus sacris Sabinis uasa uinaria in mensa deorum sunt posita; apud antiquos scriptores Graecos inueni appellari poculigenus *δεπέστην*; quare uel inde radices in agrum Sabinum et Romanum sunt profectae ». Cf. Nonius, 347,20: « *Lepistae* Varro, de uita populi Romani, lib. I: » ut fere habent aeneum illi, qui uenditant oleum. *Lepistae* etiam nunc Sabinorum fanis pauperioribus plerisque aut fictiles sunt aut aeneae », et Servius *ad Buc.* VII, 33... Varro *de u. P. R.* « aut *lepesta* aut *galeola* dicebant: tria enim (haec similia sunt), pro quibus nunc *acratoforon* dicitur ».

Le mot est sans doute emprunté de gr. δέπας, δέπαστρον. Le changement de *d* initial en *l* atteste l'origine dialectale de l'emprunt, donné comme sabin par Varron.

lêuir, ī (m). — Nonius 557,6 « *laeuir dicitur frater mariti quasi laeuos uir ».

**mss.* leuir.

P.F., 82, *Th. P.* : « *lêuir* est uxori meae frater meus ». *Lêuir* a des correspondants sûrs dans beaucoup de langues : skr. *devār-*, gr. δᾱήρ de *δαιφῆρ, lit. *dēveris*, v. sl. *děverī*, arm. *taygr* qui supposent un i.-e. **daiwer-*. *Lêuir* est donc dialectal à deux titres : par le passage de *d* à *l*, et par la réduction de la diph-tongue *ai* à *ē* ; la leçon *laeuir* dans l'édition de Nonius par M. Lindsay est une correction fondée sur l'étymologie. Le changement de *d* en *l*, favorisé sans doute par l'étymologie que cite Nonius, permet d'attribuer au mot une origine sabine.

liēn, -ēnis (m). — *lien* représente probablement un ancien **slī-ghēn-* ; sur les différentes formes que présente le nom de la rate en indo-européen, voir Meillet *Etym. et vocab. du v.sl.*, p. 170. Toutes ces formes qui sont irréductibles à un prototype indo-européen présentent néanmoins une gutturale aspirée à l'intérieur du mot. La chute entre deux voyelles hétérogènes de *h* (représentant un ancien **gh*) ne peut s'expliquer en latin que par un dialectisme.

limpidus, a, um. — L'étymologie de l'adjectif est obscure ; le rapprochement de lit. *lēpsnà* « flamme », v. isl. *leiptr* « éclair » proposé par M. Walde *Lat. etym. Wört.* s. v. est peu satisfaisant pour le sens comme pour la forme. Les adjectifs en *-idus* sont généralement dérivés d'un verbe du type *palleō* cf. *rigeō*, *rigidus* etc., et *limpidus*, si l'étymologie proposée par M. Walde était juste, ne saurait entrer dans cette catégorie. Il est probable, comme l'indique M. Bréal dans son *Dict. étymol. latin*, que *limpidus* est le correspondant osco-

ombrien de *liquidus* dont il est le synonyme ; *limpidus* serait à un verbe **limpet* avec nasale infixée comme *liquidus* à *liquet* ; au point de vue phonétique il n'y a pas de difficulté ; le *qu* latin issu d'un ancien **k^w* est représenté par *p* en osco-ombrien ; l'infixation de la nasale, rare dans les verbes de ce type, n'est pourtant pas impossible *a priori*. Peut-être faut-il songer aussi à l'influence de *lumpā*. Ainsi *liquidus* et *limpidus*, qui ont même sens et même suffixe, auraient également même racine.

lingua, ae (f). — La forme latine du mot est *dingua*, attestée par Marius Victorinus, *G.L.K.*, VI, 9, 17 : « *linguam per l potius quam per d* » ; et 26, 3 « ... *dinguam et linguam* ». *Dingua* représente un ancien **dngh^wā-* dont le thème est celui de got. *tuggo*, v. irl. *tenge*, et le suffixe celui de skr. *jihvā*, zd *hiṣvā-*.

La forme dialectale *lingua* avec *l* initial représentant un ancien *d* a triomphé de l'ancienne forme romaine *dingua*, grâce à l'appui qu'elle recevait du rapprochement avec *lingō*. Ce rapprochement a d'ailleurs été fait dans d'autres langues : lit. *lēžiūvis*, arm. *lezu*, irl. *ligur* ont subi l'influence de la racine **leigh-*, sans qu'il reste dans ces langues trace d'une forme avec *d* initial, et sans qu'il y ait une alternance dialectale *d/l*.

lixulae, ārum (f). — Le mot est sabin d'après Varron, *L.L.*, V, 107 : « *hos [circulos] qui magis incondite faciebant uocabant lixulas et similixulas uocabulo Sabino ; itaque frequentantur a Sabinis* ».

Lixulae n'a rien dans sa phonétique qui le différencie du romain, mais dans *similixulae*, il faut noter la fermeture de *ē* et son passage à *i*, *simi-* correspondant à lat *sēmi-*.

longus, a, um. — *longus* correspond à got. *laggs*, gaul. *Λεγ-γισσαλητων*, irl. *lang*, et suppose un type indo-européen *(*d*)*longho-s*. *O* de *longus* est inexplicable par la phonétique romaine où l'on attendratt **lungus*, *o* devant nasale gutturale + gutturale se fermant régulièrement en *u*, voir Introduction, p. 64.

On ne peut admettre, comme le fait M. Sommer, *Hdb. d. lat. Laut-u. Forml.*, p. 80, que le maintien de *o* est dû à l'influence de *l* initial articulé contre les dents, puisque cette influence ne s'est pas exercée dans un mot de même initiale *lumbus* issu d'un ancien **londhwos*, voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v., et Sommer, *lot. cit.* *Longus* provient d'un dialecte dans lequel la fermeture de *ō* devant *n + g* ne s'est pas réalisée ; c'est le cas par exemple pour l'osque et le prénestin, cf. plus loin, s. v. *tongitio*.

lōra, lōrea, ae (f). — *lōra* est dans Caton, *A.G.*, 23 ; *lōrea* dans Aulu-Gelle, 10, 23, 2 ; ils représentent **lowerā*, **lowerya* dérivés de *lauō*¹, avec chute de *e* en syllabe non intense ; l'aboutissant régulier de *ou* étant *ū* en latin, il s'ensuit que *lōr[e]a* a un traitement dialectal de la diphtongue. La forme *lūria* qu'on attendrait en latin figure dans un glossaire publié par Mai, *Classici Auctores*, VII, 567 ; Isidore, *Orig.*, 20, 3, 12 a de même *lurea*.

C'est de la forme avec *ō* que dérivent v. h. a. *lūra*, m. h. a. *liura*, all. *lauer*, suisse *lüre* ; sur it. *loja*, cf. Meyer-Lübke, *Wien. Stud.*, 16, 317.

Lōrētum, ī (n). — La forme existe déjà dans les *Fasti Valenses C.I.L.* I, p. 320, l. 13 « in Loreto Maiore » ; elle est signalée dans Pline, *Nat.* 15, 138 : « quando Loretum in Auentino uocatur ubi silua laurus fuit ». *Lōrētum* est donc une forme dialectale introduite de bonne heure à Rome, et qui présente la réduction de la diphtongue *au* à *ō* ; *laurus* au contraire a maintenu constamment la diphtongue tout au moins dans la graphie, mais Cicéron, *ad Att.* V, 20, 4 emploie le diminutif *lōreola*, de même que *ad Fam.*, XII, 12, 2 il écrit *pol-lulum*. Varron, se conformant à l'étymologie, écrit *Lauretum* : « in eo Lauretum ab eo quod ibi sepultus est Tatius rex, qui

1. Cf. Varron, *R.R.*, I, LIV, 3 : « expressi acinorum folliculi in dolia coiciuntur, eoque aqua additur : ea uocatur *lora*, quod *lota* acina, ac pro uino operariis datur hieme ».

ab Laurentibus interfectus est, [*nisi potius*] ab silua laurea quod ea ibi excisa et aedificatus uicus. », *L.L.*, V, 152.

L'étymologie de *laurus* est inconnue. M. Meillet, dans son cours du Collège de France 1908, a indiqué que peut-être le lat. *laurus* et le gr. *δάφνη*, thess. *δάχνα*, pamph. *λάφνη* (dans Hésychius) sont empruntés à une même langue non indo-européenne.

lōtium, ī (n). — Caton, *R.R.*, 156: « brassica aluom bonam facit *lotiumque* ». *Lōtium* qui se rattache à *lauere* n'est jamais attesté qu'avec *ō*, cf. outre Caton, Catulle, 39, 26, Pétrone, *Sat.*, 57, Suétone, *Vesp.*, 23, etc.

lōtus, a, um, lōmentum, ī (n). — Dérivent du même verbe, et remontent à **loui-to-s*, **loui-men-tom*. La forme romaine est *lautus*, dont le sens s'était spécialisé à Rome, et dont le rapport avec *lauō*, *is* n'était plus senti; *ēlōtus* est formé sur *lōtus*, et correspond à romain *ēlūtus* (cf. *dīlūtus*, etc.). Il n'est pas attesté de doublet **laumentum*. Sur la réduction dialectale de *au* à *ō*, voir Introduction, p. 51 et suiv.

Lucetio-, -tia. — *P.F.*, 82, *Th.P.*: « Lucetium Iouem appellabant, quod eum lucis causam credebant ». De cette glose il faut rapprocher celle de Servius, *ad Aen.*, 9, 570 à propos du nom propre *Lucetius* qui désigne un des compagnons de Turnus: « solum hoc nomen dictum a Vergilio in nullo alio reperitur auctore. Sane lingua Osca *Lucetius est Iupiter dictus a luce...* Ipse est nostra lingua Diespiter id est Diei pater ». Terentius Scaurus, *G.L.K.*, VII, 28 a conservé la forme ancienne *Leucesiae*¹, sans doute graphie fautive pour *Leucetie*. *Leucetius* est une épithète empruntée par le rituel romain à la langue osque, et qui d'ailleurs n'a pas subsisté en latin.

1. ut Numa in Saliari Carmine :

Cuine ponas Leucesiae praetexere monti
quot ibet etinei de is cum tonarem.

lumpa, limpa, ae (f). — Varron, *L.L.*, VII, 87: « lymphata dicta a lymphā; lymphā a Nymphā, ut quod apud Graecos Θέτις, apud Ennium :

Thelis illi mater.

In Graecia commota mente quos λυμφολήπτους appellant, ab eo Lymphatos dixerunt nostri ».

Les graphies *lymphā*, *limphā*, etc. sont dues à l'étymologie admise par Varron qui rapprochait *lymphā* du gr. λύμφη; *lumpa*, *limpa* correspond à osq. *Diumpais* « Lumpis », et remonte à un ancien **dumpā*. Le changement dialectal de *d* en *l* a été favorisé par le rapprochement avec *limpidus* qui d'ailleurs ne lui est pas apparenté. M. Wackernagel, *A.L.L.G.*, XV, 218 considère *lumpa* comme un simple emprunt au gr. λύμφη; mais il faut supposer dans ce cas une dissimilation dont il n'y a pas d'autre exemple en latin, et renoncer à tenir compte de l'osque *diumpais* dont l'identité de forme et de sens avec le mot latin est incontestable. *Lumpā* semble bien un mot italique, que seule une étymologie savante, due aux écrivains imitateurs des Grecs, a rapproché de λύμφη.

lupus, ī (m). — *lupus* correspond à skr. *vṛkah*, zd *vəhrkō*, gr. λύκος, lit. *vilkas*, v. sl. *vlikŭ* et remonte à **wl̥kʷos*, **lukʷos*; sur la forme du mot en indo-européen, voir Brugmann, *Grdr.*, I², § 279, 2, p. 260. Le traitement latin de **kʷ* étant *qu*, le nom du « loup » devrait être régulièrement à Rome **luquos*, puis **lucus* (cf. *hircus*); *lupus* est une forme qui se dénonce comme osco-ombrienne, la labio-vélaire étant dans ces dialectes représentée phonétiquement par l'occlusive labiale sourde *p*. Les loups étaient particulièrement nombreux dans les montagnes du Samnium; Horace parle de *siluā lupus in Sabinā*, *Od.*, I, 22, 9. C'est de là sans doute que le nom de l'animal a été introduit à Rome.

maforte, mafurtium (n). — Nonius, 542, I : « ricinium, quod nunc *mafurtium* dicitur, palliolum femineum breue ».

Servius, *ad Aen.*, I, 282: « recinus autem dicitur ab eo, quod post tergum reicitur, quod uolgo *maforte* dicunt ». Mai, VII, 567: « *maforte* matronale operimentum quod in capite imponitur. Alibi per *u* inueni *mauortem* ». Une étymologie populaire a en effet rattaché le nom du vêtement à celui du dieu Mars; Isidore, *Orig.*, 19, 25, 4: « *mauortem*; uocatum autem *mauortem* quasi Martem »; de même *C.G.L.*, IV, 291, 31: « *teres-trum* (= *theristrum* du gr. *θήρς*, *Hieronym.* in *les.*, 2, 3, 23) *mauurtium* (*mauortium a b d*) quod (quo *a b d*) mulieres Arabiae utuntur », mais dans *C.G.L.*, V, 398, 18 on lit *mafortia*. La graphie avec *f* intervocalique est confirmée par un témoignage épigraphique: dans l'édit de Dioclétien, retrouvé à Elatée et publié en 1885, *Bull. Corr. Hell.*, IX, 223 sqq. col. C. 17, on lit *μαφορτίων ὀρθοσήμεων γυναικίων· δελματικαμαφορτίων γυναικίων ἐξ ἐρίων τραχυτέρων*. Le mot est malheureusement sans étymologie; mais il provient sans doute d'un dialecte qui ne sonorisait pas *f* intervocalique.

mālus, ī (m). — *mālus* représente un ancien **mazdos* **mādos* correspondant à v. h. a. *mast*, ags. *maest*, v. isl. *mastr*, et l'on admet généralement un changement dialectal de *d* intervocalique en *l*; mais M. Grammont, *Dissimilation*, p. 120, suppose avec plus de vraisemblance une influence analogique de *pālus*. Il est peu probable en effet que ce soit aux Sabins, peuple de laboureurs établis à l'intérieur des terres, qu'on ait emprunté ce terme du vocabulaire maritime.

manicum, ī (n). — *C.G.L.*, V, 115, 17: *manubrium* quod rustici *manicum* dicunt.

Manicum a donné en roman it. *manico*, esp. *mango*, fr. *manche*.

mamphur, -ris. — *P.F.*, 101, *Tb.P.*: « *mamphur* appellatur loro circumuolutum mediocris longitudinis lignum rotundum, quod circumagunt fabri in operibus tornandis ».

M. Meyer-Lübke, *Philol. Abhdl. Schweizer-Sidler gewidmet*, 24 sqq. a reconnu que *mamphur* de l'abrégé de Festus

est une graphie fautive pour une forme osque **manfar* d'où dérive l'italien *manfa*, *manfero*, *manfanile*. *Mamphur* ou plus exactement **manfar* est la forme dialectale avec préservation de *f* entre sonante et voyelle, c'est au contraire à la forme latine que remonte le français *mandrin* qui suppose un ancien **mandarinum*.

On s'est servi du mot pour tenter de démontrer que la dentale sourde aspirée indo-européenne **th* aboutit à *f* en italique, de même que la sonore aspirée correspondante **dh*. Mais même au cas où le rapprochement avec le skr. *mānthati*, v. sl. *metā* est juste, on peut, comme l'a fait M. Uhlenbeck, *I. F.*, XIII, 215, poser une variante **mandh*- de la racine **menth*- attestée par le sanskrit et le vieux slave; sur l'échange entre sourde aspirée et sonore aspirée dans les groupes comprenant une nasale, cf. Brugmann, *Grundr.*, I², 632. M. Meillet, *Introd.*², p. 145 signale en sanskrit même l'existence d'une alternance **dh* et **th* dans les doublets *ádha* et *átha* « et, alors ». Sur le v. isl. *monduell* qui n'est pas apparenté à **manfar*, voir Meillet, *Dialectes indo-europeens*, p. 83.

melicae, *ārum* (f. pl.). — Varron, *R.R.*, III, 9, 19: « ad hanc rem electis maximis gallinis, nec continuo his quas melicas appellant falso, quod antiqui ut Thetim Thelim dicebant, sic Medicam Melicam uocabant. Hae primo dicebantur quae ex Medica propter magnitudinem erant adlatae... postea propter similitudinem amplae omnes ».

P.F., 89, *Th.P.*: « *Melicae* gallinae quod in Media id genus auium corporis amplissimi fiat, *l* littera pro *d* substituta ».

miser a, *um*. — Comme *aser* et *caesaries*, *miser* est dialectal par la persistance de *s* intervocalique. Ce n'est pas la doctrine qu'admet M. Sommer *Hdb. d. lat. Laut- u. Forml.*, 211, après MM. Meyer-Lübke *Wien. Stud.*, XVI, 317 note, et von Planta *Gramm. d. osk. umbr. Dial.*, 527 n. 3. Selon eux, *miser*, *caesaries* ont abouti à **mīzer*, **caezarīes* avec sonorisation de *s*, mais sous l'influence dissimilatrice du second *r*, sont restés à ce stade

et n'ont pas abouti à **mīrer*, **caeraries*. M. Sommer ajoute, s'efforçant de rendre vraisemblable cette théorie, que probablement *miser* et *caesaries* se sont prononcés un certain temps avec une spirante sonore ζ , mais que celle-ci a dû, par la suite, s'assourdir à nouveau et reprendre la prononciation *s*, car les grammairiens ignorent l'existence de la sonore ζ dans les mots purement latins. C'est échafauder hypothèse sur hypothèse pour soutenir une théorie démentie par les faits. D'abord il n'y a pas d'exemples de ζ — *r* aboutissant à *s* — *r* ; les exemples cités à l'appui de *miser*, *caesaries* et *asaratum* sont d'origine dialectale, comme le montre leur vocalisme ; et à l'intérieur du latin, *aurōra* issu de **ausōsā* montre en face de *caesaries*, que le second *r* n'a pas joué le rôle qu'on lui prête gratuitement.

On a objecté, il est vrai que *aurōra* et *miser* n'étaient pas exactement comparables, car *r* de *miser* est ancien, tandis que les deux *r* de *aurōra* proviennent tous deux d'une sonorisation de *s* intervocalique. Mais l'objection est plus spécieuse que réelle. A l'époque où les deux *s* de **ausōsā* ont passé à ζ puis à *r*, *s* de *miser* devait subir en latin la même transformation : les deux faits ne sauraient être séparés l'un de l'autre. Si *miser* subsistait en latin, **ausōsā* ne pouvait phonétiquement aboutir qu'à **ausōra*, puisque la doctrine défendue par M. Sommer veut prouver que la présence de deux *r* dans deux syllabes consécutives d'un même mot ne saurait être tolérée en latin.

Ainsi le cas de *aurōra*, sans être absolument identique à celui de *miser*, prouve que le passage de *s* à *r* n'a pas été empêché par une dissimilation, et permet d'induire que la préservation de *s* dans *miser* ne peut être attribuée à cette cause.

Les étymologies données de *miser* sont toutes très douteuses ; une des moins invraisemblables est celle qui rattache l'adjectif à *maerō*, dont la phonétique est correcte en latin ; l'emprunt au gr. *μυσαρός* dont le sens est très éloigné est peu vraisemblable.

monērule, ae (f). — Forme employée par Plaute *Capt.*, 1002

.....quasi patriciis pueris aut monerulae
aut anites aut coturnices dantur,

et *Asin.*, 693,

dic igitur med aniticulam, columbam uel catellum,
hirundinem, monerulam, passerulam putillam.

La forme latine est *monēdula*, composé dont le second terme *ēdula* est immédiatement reconnaissable. *Monērula* peut être la forme ombrienne, *r* latin employé par Plaute servant à noter ici le phonème noté par *rs* dans les tables Eugubines en caractères latins, et qui représente le plus souvent un *d* intervocalique.

Le phénomène inverse se rencontre dans latin *cādūceus* de gr. κηρύκειον dor. κᾱρύκειον, et *medulla* apparenté à v. irl. *smiur* « moelle », cf. *merilas* sur une tabella deuotionis publiée dans le *Notizie degli scavi* de mars 1901, voir Thurneysen, *I.F.* XXI, 178. Dans *medulla* comme dans *cādūceus*, le rapprochement de *medius* et de *cādūcus* a sans doute contribué au triomphe de la forme avec *d*.

mufrius, a, um. — Pétrone, *Sat.*, 58 : « qui te haec docet *mufrius* non magister ».

La persistance de *f* intervocalique atteste l'origine dialectale de l'adjectif; mais l'étymologie en est contestée. Bücheler, *Rh. Mus.*, 39, 415, comparait le gr. μῦθος, μῦθέομαι; MM. Stolz, Brugmann et Sommer le rapprochent de *muger* et le supposent dérivé d'un i.-e. **mug^{wh}-riyos*, le traitement *f* serait alors celui du prénestin *nefrones* (voir *M. S. L.*, XIII, 338 et 339); mais en ce cas le traitement de *muger* ferait difficulté (voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v.). Il est très probable que *mufrius* se rattache à la racine **mu-* qu'on retrouve dans *mū-g-iō*; sur les formations dérivées dans les différentes langues de cet élément onomatopéique, voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. *Mufrius* représenterait en ce cas un ancien **mu-dhr-iyō-s*, et signifierait proprement un « gueulard ». C'est aussi le sens de l'adjectif dans le passage de Pétrone où il est attesté.

mufrō, -ōnis (m). — A une racine **mu-* se rattache également un nom italique du mouflon *mufrō, -ōnis*, qu'on trouve dans le *Laterculus* de Polemius Silvius (voir Thomas, *Romania*, 1906, XXXV, p. 184). Chez les auteurs antérieurs la forme ordinairement employée est *musmō, musimō*, cf. Pline, *Nat.*, 8, 199 : « est in Hispania, sed maxime Corsica, non absimile pecori genus musmonum caprino uillo quam pecoris uelleri propius, quorum e genere et ouibus natos prisci umbros uocauerunt » (ce passage est tiré de Strabon, V. 2. 7 : « γίνονται δ' ἐνταῦθα οἱ τρίχια φύοντες αἰγείαν ἀντ' ἐρέας κριοί, καλοῦμενοι δὲ μούσμωνες, ὧν ταῖς δοραῖς θωρακίζονται »). Plus généralement *musmō* désigne un hybride, cf. Nonius, 137, 22 : *musimones, asini, muli aut equi breues*. Lucilius, lib., VI :

pretium emit, qui uenditequom musimonem?

Cato de L. Vitorio : « asinum aut musimonem aut arietem », et Isidore, *Orig.*, XII, 1, 68 : « musmo ex capra et ariete : est autem dux gregis ».

Musmō et *mufrō* ne diffèrent entre eux que par le suffixe ; *mufrō* suppose un ancien **mus-rō*, auquel correspondrait une forme romaine **mubrō* non attestée (cf. *uafer* issu de **uas-ro-s*). De *mufrō* dérivent les noms romans it. *mufrō*, *mufrone*, v. fr. *muifle*, *muiflerson* ; les noms sardes *murva*, *murvoni*, *murone*, remontent à **mufrā* **mufrone* (voir dans le même volume de la *Romania*, p. 291, la notice de M. Wagner sur les noms sardes du mouflon).

Mulcifer, -rī. — Löwe, *Prodromus*, 421, a cité la glose *Mulcifer : ignis*, et dans Martianus Capella, I, 17, on lit le gén. *Mulciferi*. *Mulcifer* est une épithète de Vulcain, et se rattache à la racine de *mulcēre* élargie à l'aide du suffixe *-*dhro-* dont le représentant latin est *-ber* ; *Mulcifer* est donc un correspondant dialectal du lat. *Mulciber* glosé « *Volcanus a molliendo scilicet ferro dictus* » *P.F.*, 123, *Th. P.*, et employé par Plaute, *Epid.*, 34

Mulciber, credo, arma fecit quae habuit Stratippocles.

En territoire marse *-dbro-* aboutit à *-fer* comme il apparaît dans le nom propre dat. *Purcefro* dans l'inscription A. Saluius V. f. Cledus *Purcefro* d. d. l. m. *C.I.L.*, IX., 3658.

multa, ae (f). — *multa* est, d'après Varron, *L.L.*, VII., 3, 26, un emprunt au sabin ; Aulu-Gelle reprend son témoignage XI, 1, 5 : « uocabulum autem ipsum multae idem M. Varro in uno uicesimo rerum humanarum non Latinum sed Sabinum esse dicit, idque ad suam memoriam mansisse ait in lingua Samnitium, qui sunt a Sabinis orti ». *Multa* a des correspondants en osque *molto*, *mũltasikad* « multaticia », *moltaum* « multare », et en ombrien *muta* nom. sg., *motar* gén. sg. *Multa* est d'ailleurs en latin une forme correcte, dont la phonétique ne dénonce nullement l'origine étrangère ; mais l'emprunt de *multa* au sabin n'est pas plus surprenant que celui de *poena* au grec.

nefrendēs ; nefrōnēs, um ; nefrundinēs, um. — *P.F.*, 380, *Th. P.* : « rienes quos nunc uocamus antiqui *nefrundines* appellabant, quia Graeci νεφρός eos uocant. Plautus in Satyrione : « Male tibi euenisse uideo, glaber erat tamquam rien » id., 161 « *nefrendes* arietes dixerunt, quod dentibus frendere non possint... Sunt qui *nefrendes* testiculos dici putent, quos Lanuini appellant *nebrundines*, Graeci νεφρός, Praenestini *nefrones*. »

Nefrōnēs et *nefrundinēs* se dénoncent comme dialectaux par la conservation de la spirante sourde en syllabe intérieure ; tous deux remontent à un i.-e. **neg^whrōn-* dont la labio-vélaire primitive est attestée par gr. νεφρός, v. h. a. *nioro* issu de germ. commun **ne-urōn-*, **newron-*. La forme de Lanuvium *nebrundinēs*, avec la spirante sourde sonorisée, est conforme au contraire à la phonétique romaine (cf. *M. S. L.*, XIII, 338 et 339).

Nerō, ōnis (m), Neriō, -ēnis (m), Neria, ae (f), neriōsus, a, um. — Aulu-Gelle, XIII, 23, sqq. traite des litanies en usage dans le rituel romain : « comprecationes deum immortalium, quae ritu Romano fiunt, expositae sunt in libris sacerdotum

populi Romani et in plerisque antiquis orationibus ». Puis vient une énumération qui se termine par *Moles Martis Nerienemque Martis* ; Aulu-Gelle ajoute alors : « sed *Nerio* a ueteribus sic declinabatur quasi *Anio* : nam perinde ut *Anienem* sic *Nerienem* dixerunt, tertia syllaba producta. Id autem, siue *Nerio* siue *Nerienes* est, Sabinum uerbum est, eoque significatur uirtus et fortitudo. Itaque ex Claudiiis quos a Sabinis oriundos accepimus, quis erat egregia atque praestanti fortitudine, *Nero* appellatus est ». Le témoignage d'Aulu-Gelle est confirmé par Suétone *Tib.*, I « inter cognomina autem et Neronis assumpsit quo significatur lingua Sabinorum fortis ac strenuus », et par Lydus *de Mens.*, IV, 60 « ... τιμὰ Ἄρεος καὶ Νερίνης, θεᾶς οὕτω τῇ Σαβίνων γλώσσει προσαγορευομένης... νερίνη γὰρ ἡ ἀνδρία ἐστὶ καὶ νέρωνας τοὺς ἀνδρείους οἱ Σαβῖνοι καλοῦσιν ».

Enfin on trouve dans les gloses *nero* : ἀνδρείος *C.G.L.*, II, 133,43, et *neriosus* : resistens fortis *id.*, IV, 124,22.

Nerō et toute la famille des mots qui lui sont apparentés appartiennent donc au vocabulaire sabin, et n'apparaissent à Rome que dans des emprunts très rares, et d'un emploi très limité : *neriō* est un terme du vocabulaire religieux. Il ne figure que dans une formule figée, mais néanmoins a reçu droit de cité puisqu'il se trouve dans les livres des pontifes romains, de même que la divinité *Neria* « uxor Martis ». D'ailleurs Ennius se sert de la formule *Nerienem Mauortis et Herem*, fr. 104, ed. Vahlen. *Nerō* n'est jamais à Rome qu'un prénom, qui apparaît d'ailleurs assez tardivement ; et on ignore aussi quel usage a été fait de l'adjectif *neriōsus* recueilli par les gloses. L'aspect non romain de *Neriō* se révèle également dans la déclinaison ; *Neriō* et *Aniō* sont les seuls mots italiques qui présentent encore l'alternance indo-européenne *ō ē* (voir Meillet *M.S.L.* XIV, 477 et suiv.).

Il est d'autant plus curieux que les Romains aient perdu cette famille de mots qu'elle semble être commune à tous les dialectes italiques ; à côté du sabin qui l'a fournie aux Romains, on a osq. *niir* « uir, princeps » ombr. *nerf* « principes, optimates », et *Ner.* abréviation d'un prénom, Conway, *It. Dial.*

n. 355. Elle est aussi représentée dans le groupe des langues celtiques, et dans la plupart des langues indo-européennes, v. Walde, *Lat. etym. Wört.* s. v. *Neriō*.

Nouensilēs. — Marius Victorinus *G.L.K.*, VI, 26 : « Nouensiles siue per *l* siue per *d* scribendum. Communione enim habuit *l* littera cum *d* apud antiquos, ut *dinguam* et *linguam*, et *dacrimis* et *lacrimis* et *Kapitodium* et *Kapitolium* et *sella a sede* et *olere ab odore* : est et *communio* cum *Graecis*, nos *lacrimae*, illi *δάκρυα*, *olere* *ὀδωδέναι*, *meditari* *μελετᾶν*. Nouensiles autem quos *Graeci* *συνέννεζ*, post nouendii a considendo, id est eadem sede praediti ». La forme avec *d* se trouve dans Varron, *L.L.*, V, 74 : « *Feronia*, *Minerua*, *Nouensides* a *Sabinis* », et correspond au *nouesede* lu sur une inscription trouvée à *Marruvium*, en pays *Marse*, Conway, *It. Dial.*, 261 ; mais la forme avec *l* a triomphé rapidement, c'est celle qu'emploient *Tite-Live*, VIII, 9, 6, et *Arnobe*, III, 38 : « *Nouensiles* *Piso* *deos*, esse credit nouem in *Sabinis* apud *Trebulam* (*sic Mommsen codd.* *Trebiām*) *constitutos* ».

M. Bréal qui s'est occupé du mot, *T. Eug.*, 188, en a retrouvé très ingénieusement l'étymologie : « Varron qui cite le mot n'en connaît plus le vrai sens : il croit que la première partie est le nombre « neuf », tandis qu'en réalité le mot est composé de *insēs*, *insides* (cf. *praeses*, *reses*) et de *nouos*. *Arnobe*, mentionnant différentes étymologies, donne entre autres l'explication juste (III, 38) : « *Cincius* ait sic appellata numina omnia peregrina in *Vrbem* recepta, ex ipsa cultus nouitate ». Il ajoute que ce sont les dieux des villes vaincues. On peut encore comparer cette invocation de *Decius* dans *Tite-Live* (VIII, 9) : « *Lares*, *Dii Nouensiles*, *Dii Indigetes*, *Diui quorum* est potestas nostrum hostiumque... ».

Ainsi composé de *nouos* + *insides*, *Nouensiles* présente le changement dialectal de *d* intervocalique en *l* dont on a déjà relevé de nombreux exemples ; le mot étant emprunté des *Sabins*, l'altération du *d* dans cette position apparaît donc comme une caractéristique de ce dialecte, d'où doivent prove-

venir également les autres mots qui présentent le même phénomène. Dans *Nouensiles*, on peut admettre que l'influence analogique du suffixe *-ilis* a favorisé l'extension de la forme dialectale.

nurus, -ūs (f). — *Nurus* représente un i.-e. **snuso-* (skr. *snuṣā* gr. *νυός* v. sl. *snūxa* etc.), dont l'aboutissant phonétique en latin ne pouvait être que **norus*, cf. **fusem* (osq. *fusid*) aboutissant à *forem*. Le maintien de *u* devant *r* issu de *s* ne saurait s'expliquer que par un dialectisme.

Nurus est déconcertant aussi bien dans sa déclinaison que dans sa phonétique. On attendrait en effet une flexion *nurus nurī* comme gr. *νυός, νυού*. Mais les thèmes en *-o-* féminins, dont l'existence en indo-européen est démontrée par la concordance du latin, du grec et de l'arménien, n'ont plus, même dans ces langues, qu'une existence précaire, et des influences analogiques les ont ramenés la plupart du temps à la déclinaison des thèmes en *-ā-*.

Nurus, sous l'influence de *socrus*, a passé dans la flexion en *-u-* qui comprenait un grand nombre de féminins, Térence, *Hec.*, 201 :

uno animo omnes socrus oderunt nurus

et Ovide, *Mét.*, 11, 216 :

cinctaque adest uirgo matrum nuruumque caterua

Mais ce passage aux thèmes en *-u-* s'est fait à un moment où, pour des raisons d'analogie faciles à saisir, la quatrième déclinaison latine était en grande partie absorbée parla flexion des thèmes féminins en *-ā-*, et des formes comme *nurus* ne voyaient le jour que pour mourir presque aussitôt après leur naissance ; on peut même douter que dans la langue populaire parlée elles aient réellement existé. L'Appendix Probi enseigne *nurus* non *nura*, *socrus* non *socra*, *anus* non *anucla* ¹ ;

1. Consulter sur toutes ces formes Neue-Wagener *Formenl.* I³ p. 891 et W. Heraeus *A.L.L.G.*, XI, p. 325.

mais c'est sur **nōra* dont *o* est conforme d'ailleurs à la phonétique romaine que reposent les dérivés romans it. *nuora*, esp. *nuera*, roum. *noră*, port. *nora* (avec *o* ouvert) ; voir Meyer-Lübke *Einführung*, p. 59.

obba, ae (f), **ubba**, ae (f). — Nonius 146,8 : « *obba* poculi genus, quod nunc *ubba* dicitur. Varro Est Modus Matulae περὶ μέθης (114) : « *dolia* atque *apothecas* *tricliniarios*, *Melicas*, *Calenas obbas* et *Cumanos calices* ».

Les gloses ne connaissent que la forme *obba*. Le mot est sans étymologie sûre, mais l'alternance *o*, *u* à l'initiale est sûrement due à une variation dialectale ; *ubba* serait sans doute la forme d'un parler dans lequel *o* devant un groupe composé de deux occlusives labiales se labialise lui-même et passe à *u*. Un phénomène analogue est le passage de *o* à *u* devant un groupe composé d'occlusive labiale + *r*, signalé dans l'Appendix Probi : *sobrius* non *suber*, *A.L.L.G.*, XI, 306.

ocris, is (m). — Festus 196, *Th. P.* : « *ocrem* antiqui, ut Ateius Philologus in libro glossematorum refert, montem confragosum uocabant, ut apud Liuium

....sed qui sunt hi qui ascendunt altum ocrim?

....unde fortasse etiam *ocreae* sint dictae inaequaliter tuberae ».

Ocris se trouve surtout dans Livius Andronicus ; outre le passage cité par Festus, il est employé, fr. 32, celsos que <in>*ocris* ; 34, namque Tenari celsos *ocris* ; 35, haut ut quem Chiro in Pelio docuit *ocri*. Introduit dans la langue romaine par Livius, il a été repris par Lucrèce, mais il est ignoré de tous les autres écrivains, et Ateius, au témoignage de Festus, est déjà obligé de le gloser. *Ocris* est donc étranger à la langue romaine où il a été importé d'un des dialectes italiques qui le possédaient dans leur vocabulaire : marrucin gén. sg. *ocres*, Conway, *It. Dial.*, 243, 6 ; ombr. *ukar*, *T. Eug.* I, b, 7, *ocar*, VI b, 46. Les documents osques que l'on possède n'ont pas conservé le mot.

Enfin l'origine dialectale de *ocris* s'affirme dans sa flexion, acc. *ocrim*, qui est (sauf le nom propre *Tiberim*, d'origine sans doute étrusque) le seul accusatif en *-im* d'un mot masculin, cf. Meillet *De quelques innovations de la décl. latine* p. 33.

oleō, *ēs*, *ēre* (*loō*, *is*, *ere*)¹. *olor* ?, *-oris* *m* ². *olefaciō*. *is*. *ere*. *olētum*, *i* (*m*).³. — Varron, *L.L.*, VI, 83 : « littera commutata dicitur Odor Olor, hinc Olet et Odorari et Odoratus et Odora res... » De même Marius Victorinus *G.L.K.*, VI, 26 dérive « olere ab odore » et compare gr. ὀζωδξ, et l'abrégé de Festus *P.F.*, 192, *Th. P.* « odefacit... antiqui ab odore » et 193 « odefacit dicebant pro olfacit, quae uox a Graeco ΟΣΜΗ* tracta est ».

Le *d* de *odor* est primitif, comme le prouvent les correspondants gr. ὀζω, ὀδωδξ, ὀδ-μή, δυσώδης, arm. *bot*, lit. *ūdžiu* « je sens », *ūdimas* « odeur ». *Oleō*, *olefaciō* présentent un changement dialectal de *d* en *l*, favorisé peut-être par un rapport imaginé avec *oleum* (Osthoff, *Morph. Unters.*, IV, 346), ou plutôt avec *adolère*. On lit en effet *C.G.L.*, IV, 304,43 *adolet* : incendit uel ualde olet, et IV, 482,28 *adolere* : odorem dare uel incensum offerre ».

L'espagnol *olor* « odeur » ne remonte pas directement à *olor*, mais doit son *l* à l'influence de *oler* « sentir ».

ōlla, *ae* (*f*). — En face de la forme romaine *aulla*, puis *aula*.

1. Nonius 147. 4 : « olat pro oleat. Afranius Fratriis (178) :

non potest quin illa stacta longueque et multis olat

Pomponius Aleonibus (6) :

ludam, sane meae male olant ales manus

2. Outre Varron, on lit, *C.G.L.*, II, 138, 27 *olor*... ὀλνος, πνοή, ὀσμή ou il y a peut-être contamination de deux gloses *olor* et *odor*.

3. *oletum* stercus humanum, ut Veranius : sacerdotula in sacrario Martali[s] fecit oletum. *C.G.L.*, V, 574, 11, cf. *P.F.*, 241, *Th. P.*, et Perse, I, 112 hic, inquis, ueto, quisquam fexit oletum.

Nonius 543,5 : « aula uel olla, quam nos ollam dicimus, et est capacissimum uas. Plautus in Amphitryone (*fragm.* III) :

optumo iure infringatur aula cineris in caput.

Varro Gerontodidascolo (190) : « sed simul manibus trahere lanam nec non simul obseruare ollam pultis ne aduratur ». — idem Bimarco (68) : « Volcanum + neccum nouae lagoenae ollarum + figura ter precantur »¹.

Cf. *P.F.*, 17, *Th.P.* : « aulas antiqui dicebant, quas nos dicimus ollas, quia nullam litteram geminabant. Itaque aulicocta exta, quae in ollis coquebantur, dicebant, id est elixa ».

Aula se lit partout dans Plaute ; mais *ōlla* est attesté à partir de Caton *A.G.*, 81, 85, 86 ; 157, 9 ; l'étymologie de Varron, *L.L.*, V. 108 « *ab olla olera dicta* » indique qu'il ne connaissait plus que la forme avec diphtongue réduite.

Il s'agit donc bien d'une forme de parler « rustique » qui a vécu à Rome à côté de la forme urbaine, et qui lui a survécu puisque les dérivés romans, val. *oă*, v. fr. *oule*, esp. *olla*, dérivent de *ōlla* et non de *aula*. Néanmoins on a prétendu que la forme *ōlla* était primitive ; et M. Thurneysen s'appuyant sur l'osq. *ūlam*, le fal. *olna* a soutenu que *aula* était une graphie savante. Mais l'existence de la diphtongue est attestée : 1° par les correspondants de *aula* dans les autres langues indo-européennes, skr. *ukhā*, got. *aubns*, v. norr. *ogn* etc. (aucune de ces formes ne recouvre d'ailleurs exactement le mot latin) et probablement lit. *aukszlis* (sur le mot lituanien, et sur *aukszinis* qu'on rapproche ordinairement, voir Meringer *I.F.*, XXI., 292) ; 2° par le diminutif *auxilla* glosé *olla paruola* *P.F.*, 18, *Th.P.* ; 3° par la simplification de *-ll-* qui ne se produit en latin qu'après diphtongue : cf. *caelum* de **caellom* **caedlom* en face de *rāllum* de **rād-lum*, (*rādere*). L'opposition de *aula*, *ōlla* est instructive à cet égard : la gémiation s'est maintenue dans la forme de patois à voyelle longue, tandis que la réduction s'est

1. Bücheler lit : Volcanum aecum nouae lagoenae ollarum figurator precatur.

accomplie dans *aula*. Ces deux dernières preuves, tirées du latin même, suffisent à réfuter l'opinion de M. Thurneysen. Il reste à expliquer l'osque *úla* qui se trouve sur la tablette de plomb de Capoue (Conv., *It. Dial.*, 131,9 *úlam* et 130 a 4,12 gén. *ulas*). Bücheler y voyait autrefois un substantif apparenté à *ab-olere* et le traduisait par *mortem*. Mais cette interprétation compliquée ne convient pas pour le sens, et la formule d'exécration *nep memnim nep úlam sífei heriad* ne peut se traduire que par « nec monumentum nec ollam sibi capiat »; *úla* est en ce cas simplement un emprunt de l'osque à un dialecte du Latium; la forme osque ne saurait être que **aula*-. Quant au falisque *olna*, dont le suffixe a été influencé par *urna*, il ne peut être invoqué en faveur d'un primitif latin **olla*, puisque le falisque pratique la réduction des diphtongues; cf. *Fola* (Conv., *It. Dial.*, 330.336) = lat. *Paula*.

ōmentum, ī (n). — Pline *Nat.*, II, 204: « uentriculus atque intestina pingui ac tenui omento integuntur ». Arnobe, VII, 24 « quid polimina, quid omenta, quid palasea siue, ut quidam cognominant, plasea? ex quibus est omentum pars quaedam, qua receptacula uentrium circumretita finiuntur... ». *Omentum* est glosé « ἐπίπλορον » *C.G.L.*, III, 350,9, « mappa uentris » IV, 132,31, pinguedo super intranea » V, 316,19.

L'étymologie du mot est contestée; M. Bréal, *T. Eug.*, 270, l'a rattaché jadis à l'ombrien *umen* « unguen » (cf. *umtu* « unguito »); il le suppose dérivé d'un substantif **ongmen* devenu *ōmen* « huile, graisse », élargi à l'aide d'un nouveau suffixe, soit *ōmen-tum*. Mais cette étymologie ne va pas sans difficultés phonétiques et sémantiques; un *o* initial latin devant un groupe composé de nasale + gutturale se ferme et passe à *u*; on attendrait donc **umen*; de plus la racine comporte une labio-vélaire, et non une simple gutturale occlusive: enfin ce n'est pas l'idée de graisse qu'exprime spécialement *ōmentum*, mais celle de tissu graisseux enveloppant l'intestin. Dans ces conditions, il est plus tentant d'admettre que *ōmentum* dérive d'une racine i.-e. **au-*, attestée par arm. *aganim* « je revêts », lit.

aunū « je mets des chaussures », élargie à l'aide du suffixe *-mentum*. Cette racine **au-* se retrouve en latin dans les composés *ind-u-ō*, *ex-u-ō* qui présentent la même absorption que *ēluō* de **ēlauō*, *ēluqcrum* de **ēlauacrum*. *Omentum* remonte donc à un ancien **aumentum*, avec réduction dialectale de la diphtongue *au* à *ō*, et la formation est la même que dans *fōmentum*, *lōmentum*, *mōmentum*, *iūmentum*, etc. On ne peut, comme le fait M. Walde d'après Solmsen, *Stud. z. lat. Lautlehre* p. 91, partir de **owimentum* pour expliquer *ōmentum*, puisque dans aucune langue indo-européenne la racine n'apparaît sous la forme dissyllabique **owe-*.

ōpiliō, *-ōnis* (m). — glosé par *ἀπιόλης* C.G.L., II, 139,6; *pastor ouium*, V, 316,54.

Opiliō doublet de la forme romaine *ūpiliō* est attesté par Servius *ad Buc.*, X, 19 « *upilio* » — nam « *opilio* dicimus » ; Caper G.L.K., VII, 112 « *upilio* nunc *opilio* » ; mais la forme apparaît déjà dans Caton *A.G.* 66, et dans Plaute *Asin.*, 539. *Opilio* représente un ancien **ow(i)-pōl-yō-n* et signifie proprement le gardeur de moutons ; *ō* représentant l'ancienne diphtongue *ou* en atteste l'origine dialectale (M. S. L., XIII, 329).

ōpiter, *-tris* (m). — P.F., 207, *Th. P.* : « *opiter* est, cuius pater auo uiuo mortuus est, ducto uocabulo, aut quod obitu patris genitus sit, aut quod auom ob patrem habeat, id est pro patre ». Cf. C.G.L., V, 508, 40, IV, 265, 29 : « *opiter*, natus auo, patre non uiuo, post patris mortem autem natus ».

Opiter signifie proprement « celui qui a son grand-père pour père » et provient, comme l'a vu M. Solmsen, *Stud. zur lat. Lautgesch.* 95, d'un ancien **awi-pater* ; *ōpiter* présente donc la réduction dialectale de la diphtongue *au* à *ō*.

ōricilla, ae (f), *ōricula*, ae (f). — Festus 202, *Th. P.* «... *rustici orum* dicebant, ut *auriculas oriculas* » ; *ōricilla* est attesté depuis Catulle 25, 2

cinaede Thalle, mollior cuniculi capillo,
uel anseris medullula uel imula oricilla,

et dans une lettre de Cicéron *ad Quint, fr.* II, 13, 4, le Mediceus porte *oricula*. Pétrone, *Sal.* 43, connaît l'adj. *oricularios*, « habuit autem oricularios seruos qui eum perdiderunt », c'est-à-dire des esclaves qui recevaient ses confidences. Dans la langue de l'Itala, la forme avec *ō* a triomphé partout (Rönsch, *Itala und Vulgata*, 464). L'app. Probi *A.L.L. G.*, XI, 313, enseigne *auris* non *oricla*. Cet enseignement a prévalu puisque c'est la forme à diphtongue refaite sur *auris* qui a survécu en roman dans esp. *oreja*, cat. *aurella*, prov. *aurelha*, fr. *oreille*, rhét. *ureglia*, sicilien *arichi* qui remontent en effet à **auric(u)la*. Mais cet **auricula* n'est nulle part attesté en latin; car le diminutif était essentiellement vulgaire, dans sa forme comme dans son emploi, et s'opposait à lat. *auris*. *Auricula* est un compromis entre *auris* et *ōricula*. L'ancienneté de la diphtongue est établie en latin par les composés *audiō* de **auzdīō*, *aus-cultō*, et par la comparaison avec les autres langues, lit. *ausis* (dont l'identité avec lat. *auris* est peut-être plus apparente que réelle; tous deux sont sans doute refaits sur un nominatif-accusatif duel neutre **ausī*, v. sl *uši*); v. pr. *ausis*, irl. *au* gén. *aue*; de même le got. *áuso* représente un ancien **áus-*, et les mots germaniques v. norr. *eyra*, ags. *ēare*, ang. *ear*, v.h.a. *ōra*, all. *ohr* remontent à **auz-*. Il ne saurait être question, pas plus en latin que dans ces langues, d'une contamination de **aus-* avec **ō(u)s*. Cette contamination, supposée d'après certains faits grecs et albanais, est d'ailleurs loin d'être établie, et les faits, dans ces deux langues, s'expliquent naturellement par une base alternante **aus-* (**aus-*?) **ous-*. La diphtongue est donc bien primitive dans les mots de cette famille.

Oricla est la forme à laquelle remontent port. *orelha*, logud. *orija*, v. sard. *oricla*, frioul. *orele*, sur ces formes, voir Mohl *Chronologie du lat. vulg.*, pp. 4 et 5.

ospicor, *āris*. — C'est la forme qu'employait l'historien Claudius Quadrigarius au témoignage de Diomède, *G. L. K.*, II, 383, 10 : « item quod nos auspicatur ueteres ospicatur

dixerunt : Claudius octauo historiarum : Flacco oспicatur ». *Auspikor* remonte évidemment à un ancien **aui-spikor* (cf. *auspex*) ; et le doublet *ospikor* attribué aux *ueteres* par Diomède, est comme *ōpiter*, et pour la même raison, dialectal.

pāla, ae (f). — M. Walde, *Lat. elym. Wört.*, qui rattache *pāla* à v. sl. *paxati* « labourer, polon. *pachac'* « fodere », signale pour le repousser le rapprochement proposé par M. Fick avec plusieurs formes celtiques qui supposent une labio-vélaire initiale. En ce dernier cas *pāla* serait un emprunt à un dialecte osco-ombrien, où le **kw*- est régulièrement représenté par un *p*. Mais l'emprunt n'a rien d'in vraisemblable ; il s'agit en effet d'un mot technique du vocabulaire agricole, qui ne se trouve que dans les *scriptores rerum rusticarum*, et qui n'était employé que par les *rustici* ; au témoignage de Caton on achetait les *palae* à *Cales*, à *Minturne*, à *Venafre*, trois villes situées sur le territoire campanien de langue osque : « Calibus et Minturnis cuculliones, ferramenta, falces, palas, ligones, secures, ornamenta, murices, catellas : Venafro palas ». *A.G.*, 135. Étant donné le grand nombre de termes ruraux dialectaux, il n'est pas trop téméraire d'y ajouter *pāla*. Enfin, il est plus naturel de le rattacher à la communauté italo-celtique que d'aller chercher un correspondant dans le domaine slave.

pecūlium, ī (n). — Le mot qui désigne le troupeau se présente en latin sous trois formes *pecū pecūs*, *pecūs pecoris*, *pecūs pecudis*. Les formes correspondantes des autres langues attestent toutes un *ũ* primitif : skr. *pācu-*, zd *pasu-*, got. *faīhu* (qui s'est spécialisé dans le sens de « pécule »), v. h. a. *fihu*. Les langues baltiques présentent un aspect différent de *šlautturale*, mais aussi *u* bref : lit. *pėkus*, v. pr. *pecku-*. De ce mot le latin a tiré deux dérivés *pecūnia*, *pecūlium* avec *ũ* ; *ũ* de *pecūnia* correspond à l'opposition lituanienne signalée par M. Schulze, *Latein. Eigenn.*, 470, *virszūs*, *virszunė* ; M. Meillet, *Etym. vocab. v. sl.*, 457, signale, après M. Zubaty, en vieux slave, le suffixe analogue *-ynja*, qui sert à former soit des abstraits à

peu près synonymes de ceux en *-ostī* tirés d'adjectifs, soit des noms d'êtres féminins, ainsi *blagynji* « bonté » de *blagū*.

Peculium fait difficulté. Il est arbitraire de supposer comme le fait M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v., un adjectif *pecūlis* (sans astérisque), d'où dériverait *peculium*. Le mot semble formé comme *herēdium* de *hērēs*; il faut donc supposer **pecūdium* > *pecūdium* > *pecūlium*; *ū* serait dû à l'influence de *pecūnia*, où *ū* était ancien; quant au changement de *d* en *l* devant palatale, il serait, comme tous ceux déjà étudiés, d'origine dialectale. Celle-ci est d'autant moins étonnante qu'il s'agit d'un terme qui semble propre à la langue des esclaves des champs, où il désigne leur petit avoir : Varron, *R. R.*, I, 2, 17 : « ... non solum adimis domino pecus, sed etiam seruus peculium, quibus domini dant ut pascant. », *ibid.*, I, 17, 5 « praefectos alacriosos faciendum praemiis [ad facienda] dandaque opera ut habeant peculium... » *ibid.*, 7 : « studiosiores ad opus fieri liberalius tractando aut cibariis aut uestitu largiore aut remissione operis concessionem, ut peculiare aliquid in fundo pascere liceat... »; et Plaute, *Asin.*, 540, 541

etiam opilio qui pascit, mater, alienas ouis
aliquam habet peculiarem, qui spem soletur suam.

persibus, sibus. — Varron, *L. L.*, V, 107 : « in Demetrio persibus a perite; itaque sub hoc glossema callide suscribunt ».

P. F., 500, *Th. P.* : « sibus callidus siue acutus »; Festus, 258, *Th. P.* : « *persicus* + *peracutum* significare uidetur, ut Plautus « nihil de conciliare sibus, nisi qui persicus sapis¹ » Naeuius « et qui fuerit persicus carpenti adstratio² ». L'abréviateur de Festus a de même, 269, *Th. P.*, « *persicum* dixit Plautus *peracutum* ».

i est long dans les deux formes, et M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, qui s. v. *sapiō* soutient la brévitité de *i*, a tort d'invoquer

1. Texte de Lindsay, *fr.* XVIII « nil deconciliare sibu's, nisi qui persibus sapis ».

2. Texte de Ribbeck *Com.*³, Naeuius *incert.* IX « equi fuerit persibus, cum argenti adest oratio ».

le témoignage de M. Bücheler. Celui-ci en effet a prouvé la longueur de la voyelle, dans le passage auquel renvoie M. Walde, *Rb. Mus.*, 37, 518, rem. a... « Ioh. Schmitt (*K. Z.* « *n. P.*, VI, 376) zweifelt ob in *sibus* der Vokal lang oder kurz « ist : die Länge ist sicher schon wegen des Versschlusses « *persibus* « *sapis* », weil nur dann die Wortcäsur vor dem letzten Iambus « erlaubt war; dazu ist jede Aenderung des Versanfangs « nil « *deconciliare sibus* « eben des Spiels mit *persibus* wegen « abzuweisen. » Il faut donc rejeter l'étymologie proposée par M. Walde qui suppose *persibus* issu d'un ancien **per-sābos*, d'une racine **sāb-* qui apparaît dans lat. *sambucus*, *sabucus* « sureau ».

Sibus correspond à l'osque *sipus* de la loi de Bantia, au volsque *sepu* du bronze de Velitrae; il a été emprunté à l'un de ces dialectes qui ont maintenu l'ancien participe parfait, ou plutôt ce degré du suffixe de participe parfait, dont on n'a aucune trace en latin, mais qui, au contraire, a persisté en osque où il a servi à former le futur antérieur. *i* représente le traitement osque de *ē* caractéristique du parfait. *b* de *sibus* est difficile à expliquer à côté de la forme osque *sipus*. La racine **sap-* de lat. *sāpiō*, *sāpor*, etc., apparaît également sous la forme **sab-* dans skr. *sabar-* (attesté seulement dans le composé védique *sabar-dūghāḥ*), ags. *sæp*, v. h. a. *saf*, lat. *sambucus*. Il se peut que *sibus* provienne d'une région osque où le type en *-b-* avait triomphé tandis qu'à Bantia et sur le territoire volsque le type en *-p-* est seul représenté.

pertica ae (f). — M. Niedermann qui a étudié le mot, *B.B.* XXV, 85, en a rapproché le lituanien *kārtis* « perche » et l'irl. *celtair* « pointe de lance » de **certair*, qui remontent à un ancien **k^wertei-*, **k^wortei*. *Pertica* est donc dialectal par le traitement *p* de la labio-vélaire indo-européenne, et correspond pour le sens comme pour la forme à osq. *perek*, *per.*, abréviation de **perekais* « perticis », omb. *perkaf* « uirgas », *percam* « uirgam ».

Il est arbitraire de supposer, comme le fait M. Niedermann,

une forme **k^wertr-*, qui aurait donné par dissimilation, **k^wert-*; le lituanien et le latin s'expliquent sans cette hypothèse, et d'ailleurs si un groupe *-ertr-* peut être dissimilé en *-eltr-* (voir Grammont *Dissimilation*, p. 60), une dissimilation de *-ertr-* en *-ert-* est beaucoup plus suspecte. Le celtique et le latin reposent donc sur **k^wertei-*, et le lituanien sur **k^woratei-*.

Pertica a subsisté en roman, et a donné esp. *percha*, port. *perche*, cat. *perca*, prov. *perga*, fr. *perche*, it. *pertica*, frioul. *piertie*.

petorritum, ī (n) ?. — *Festus*, 250, *Th.P.* : « petorritum, et Gallicum uehiculum esse, et nomen eius dictum esse existimant a numero IIII rotarum. Alii Osce, quod hi quoque petoro quattuor uocent, alii Graece ἀρόλιον dictum. » La phonétique en effet ne permet pas de distinguer si le mot est gaulois ou osque; dans ces deux langues le **k^w-* indo-européen est représenté par *p*, et *ē* par *i*. Mais il paraît bien établi que le char à quatre roues est d'origine gauloise, et les auteurs latins s'accordent pour témoigner que le mot en même temps que l'objet a été importé de Gaule en Italie, voir Introduction, p. 68, et le renvoi à Holder.

petrō, ōnis (m) ? — *P.F.*, 211, *Th.P.* : « *petrones* rustici a *petrarum* asperitate et durtia dicti ».

Le mot se trouve dans Plaute, *Capt.*, 280

qui *petroni* nomen indunt uerueci sectario.

Le rapprochement avec *petra* indiqué par Festus est une simple étymologie populaire. M. Walde considère *petrō* comme une forme osco-ombrienne correspondant à latin *-quetrus* de *tri-quetrus* « à trois pointes, triangulaire », et compare pour le sens *hircus*, *hirsutus*. Mais l'étymologie reste très douteuse.

plōdō, is, ere. — Diomède *G.L.K.*, I, 382, 3 : « *plaudo* frequens est apud ueteres *plodo* : Cicero de gloria « o miserum uel potius amentem de quo necesse erat peius existimare eos qui *ploderent* quam eos qui non *ploderent* », item in paradoxis

Stoicorum apud eundem « exsibilatur, exploditur »; secundum eam consuetudinem qua *au* syllaba cum *o* littera commercium habuit, ut cum dicimus claustra et clostra, item caudam et codam et similia ».

Nonius, 175, 8 : « supplasionem, plausum uel percussum. » Cicero, de Oratore, lib. III (47) : « ex quo uereor ne nihil sim tui, nisi supplasionem pedis, imitatus. »

Malgré M. Thurneysen, *K. Z.*, XXVIII, 157, les formes avec *au* ne paraissent pas être des « hyperurbanismes » ; les composés de *plaudō*, comme *explōdō* (opposés à *claudō*, *exclūdō*), ne prouvent pas que *ō* soit ancien ; car ils peuvent avoir été créés sur une forme *plaudō* au moment où l'apophonie de *au* en syllabe non intense ne se produisait plus ; **explaudo* peut avoir existé comme *collaudō*, *dīlaudō*, *illaudatus* (au lieu de **collūdō*, **illūdō*, **illūdatus*) ; puis sous l'influence d'une prononciation vulgaire ou dialectale la diphtongue *au* se serait réduite à *ō*.

De même les composés de *audiō*, *exaudiō inauditus*, ne présentent pas l'apophonie, et pourtant dans cette série l'ancienneté de la diphtongue est certaine. Enfin un composé semble avoir subi l'apophonie, *displudentur* dans Varron, *R. R.*, 2, 5, 8, éd. Keil « pedibus non latis, neque ingredientibus qui *displudentur* » leçon de P, A, B ; *displudentur* est une correction d'Ange Politien. L'étymologie ne permet pas d'affirmer non plus que *ō* de *plōdō* soit ancien ; à côté de lit. *plóju*, *plóti* avec *ō* on trouve lit. *pljáuskinu* « je frappe dans les mains », v. sl. *pljuskū* « bruit intense » qui ont une ancienne diphtongue ; lit. *-jau-*, v. sl. *-ju-* peuvent représenter un ancien **-yau-* ou **-eu-* ; dans le premier cas *plaudō* remonterait à un ancien **plaudō* ; il n'est pas non plus vraisemblable de rapprocher, pour démontrer l'ancienneté de *ō*, *plānus* de *plōdō*, car il n'y a pas d'exemple sûr d'alternance *ā* : *ō* en indo-européen. Les mots qui signifient « frapper, battre des mains » n'ont de commun que l'initiale *pl-*, et les formations sont indépendantes dans chaque langue. En latin, l'existence de *plaudō* est attestée depuis Plaute ; c'est la forme à diphtongue qui est normalement employée par les auteurs aussi bien dans le simple que dans les dérivés et dans

les composés; il n'y a donc pas de raison d'y voir des « hyperurbanismes », et c'est au contraire *plōdō*, *explōdō*, etc. qui représente une prononciation dialectale. Pétrone semble faire une distinction dans l'emploi des deux formes. C'est ainsi qu'Echion le centonarius dans le festin de Trimalcion dit « et ego tibi plodo », *Sat.*, 45, mais que dans le récit l'auteur écrit *plausus*, § 50 « *plausum post hoc automatam familia dedit.* »

plostrum, ī (n). — en face de *plaustrum* est comparable à *plōdō* à côté de *plaudō*. *Plostrum* a été rendu célèbre par l'anecdote que Suétone raconte sur l'empereur Vespasien « *Mestrium Florum consularem, admonitus ab eo plastra potius quam plostra dicenda, die postero Flaurum salutavit* », *Vesp.*, 22. Mais *plostrum* est déjà dans Caton, *A.G.*, 10 et 11, dans la lex Iulia Municipalis, *C.I.L.*, I, 206, 57; c'est la forme qu'emploie Horace dans les *Satires*, I, 6, 42 et II, 3, 247 (*plostellum*). Plaute au contraire a *plaustrum*, *Aul.*, 505, *Epid.*, 592, etc.; Horace dans une épître, II, 2, 74, dont le style est plus soutenu que celui des satires écrit aussi *plaustrum*.

plōtus. semiplōtia. — Il existe un adjectif *plōtus*, attesté à côté de *plautus*, et qui est d'origine ombrienne, *P.F.*, 305, *Th.P.* : « *ploti appellantur qui sunt planis pedibus.* Vnde et poeta Accius, quia Vmber Sarsinas erat, a pedum planitie initio *Plotus*, postea *Plautus* est dictus. Soleas quoque dimiastas, quibus utebantur in uenando, quo planius pedem ponerent, *semiplotia* appellabant ». Le lemme est très mutilé; Müller restitue : [« *Plotos* » appellant] Vmbri pedibus planis [natos. Hinc soleas dimiastas, qui bus utuntur in uenando, [quo planius pedem ponant, uo]cant semiplotia », etc. Le reste n'ajoute rien aux extraits de Paul Diacre. Il existait donc deux formes, l'une dialectale, avec réduction de la diphtongue *au* à *ō*, régulière en ombrien, et l'autre conforme à la phonétique du romain. C'est cette dernière qui a survécu dans les langues romanes. Italien *piota*, frib. *pyota*, dauph. *plota*, prov. *plauto* remontent à *plauta*. « La forme fondamentale du roman ne

peut être l'ombrien *plota*, ainsi que le prouve la conservation du *t*, puisque partout, à l'exception de la France du Nord, *au* exige un phonème sourd après lui ; cf. lat. *gauta*, ital. *gota*, prov. *gauta*, mais v. fr. *jode* « joue », Meyer-Lübke, *G.L.R.*, § 433, I, p. 383 de la trad. franç. *Plōta* aurait donc abouti à **pioda*. L'existence de la forme à diphtongue, confirmée par le témoignage du roman, écarte définitivement le rapprochement de *plautus plōtus* et *plānus*, dont le sens d'ailleurs n'est pas très voisin.

pōmiliō, -ōnis (m). — Ce doublet de *pūmiliō* est attesté dans Donat, *G.L.K.*, IV, 376, 18, Pompeius, *ibid.*, V, 165, 11 ; on trouve également *pomilius parua statura*, *C.G.L.*, V, 548, 41. L'alternance *ō:ū* indique que les deux formes remontent à une ancienne diphtongue *ou* dont *ū* est le représentant romain, *ō* le représentant dialectal, cf. *ōpiliō* et Introduction, p. 45 et suiv.

pontifex -icis (m)? — M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v., se refusant à admettre l'étymologie antique qui considère le pontifex comme le « faiseur de ponts », rapproche du mot latin une forme ombrienne *puntes*, nom. pl., *puntis*, abl. pl. des Tables Eugubines, III, 4 « *Inuk uhturu urtes puntis frater ustentuta* » ; III, 9 « *puntes terkantur. Inumek sakre uuem urtas puntes fratrum upetuta* ». Selon lui un thème *punti-* serait en ombrien équivalent de *piatio*, *lustratio*, et phonétiquement comparable au verbe *quinquare* « lustrare » attesté par Charisius ; *pontifex* représenterait **k^wenk^wti-fex* et serait un terme religieux emprunté par les Romains à un rituel ombro-samnite. Mais le sens de l'ombrien *puntes* n'est pas clair ; M. Buck traduit ainsi les phrases citées plus haut « *tum auctorem, surgentibus quinionibus, fratres ostendunto, quomodo fratrum ex moribus erit in conuentu* », III, 4 ; « *quiniones suffragentur. Tunc hostiam, ouem surgentes quiniones fratrum deligunto* ». *Puntes* peut représenter un ancien **ponk^w-t-*, *ponk-t-*, cf. osq. *Pūntiis* « Quintius », Πομπτιες, *pontis* « quin-

quiens » dérivés d'une forme **pompe* « quinze », Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, §§ 146, 153, 191, 5. Ainsi *puntis* serait un simple distributif; d'autre part comme un rapport de sens entre *quinque* et *quinquare* est indémontrable, il est impossible d'accepter cette étymologie de *pontifex*. Étant donné l'importance du pont dans l'histoire de la Rome primitive, mieux vaut s'en tenir à l'explication ancienne, qui a pour elle d'être conforme au sentiment latin.

popa, ae (m). — Le mot désigne un prêtre d'un ordre inférieur chargé de l'entretien du feu, de l'encens, etc. *Popa* signifie proprement « celui qui cuit, le cuisinier » d'un thème italique **kwekw-* qui a fourni lat. *coquō* de **quequō*, i.-e. **pek^wō*, avec assimilation de la labiale initiale à la labio-vélaire intérieure (comme dans *quinque*). Le traitement *p* de la labio-vélaire indique que *popa* est d'origine osco-ombrienne, ainsi que le nom propre *Popidius*, osq. *Púpidiis* en face de lat. *Cocidius*. Il semble que Properce ait deviné le sens premier de *popa*, en l'accouplant pour faire jeu de mots avec le verbe *calere* :

illa dies hornis caedem denuntiat agnis
succinctique *calent* ad noua lucra *popae*.

Properce, IV, 3, 62.

A la même famille appartiennent :

popīna, ae (f), dont le correspondant latin est *coquīna*.

popīnō, ōnis (m). — Nonius, 161, 12 : « popinones, uel hi, quos nunc dicimus tabernarios, a popinis, uel luxuriosi qui se popinis dedunt. Varro Modio (308) :

... quis poculis argenteum chorum intro
ibit popino?

Lucilius, lib. I (18) :

infamam + honestam turpemque odisse popinam.

Popīna désigne proprement le cabaret et surtout la gargote : Plaute, *Poen.*: 835 ...

...bibitur, estur quasi in popina, hau secus.

Horace, *Epit.*, I, 14, 21 :

... fornix tibi et uncta popina

Sat., I, 4, 62

quaecumque *imundis* feruent adlata *popinis*.

Le rapport entre *coquere* et *popīnō* semble encore être senti dans deux phrases de Suétone, *Néron*, 16 : « interdictum *ne quid in popinis cocti* praeter legumina aut holera ueniret, cum antea nullum non obsonii genus proponeretur », *Tibère*, 34 : « dato aedilibus negotio *popinas* ganeasque usque eo inhibendi, ut ne opera quidem pistoria proponi uenalia sinerent » ; et Martial joint *cocus* à *popīna*

quod fumantia qui tomacla raucus
circumfert tepidis *cocus popinis*.

Epigr., I, XLII, v. 9 et 10.

poples, -itis (m) (?) — L'étymologie du mot est très incertaine ; M. Hirt, *B.B.*, XXIV, 247 et 261 l'a rapproché de skr. *cakrām* « roue », gr. *κύκλος*, ags. *hweohhol* « roue », lit. *kelỹs* « genou », *kāklas* « cou », v. sl. *kolo* « roue » (sans redoublement) ; *poples* en ce cas serait le représentant osco-ombrien d'un i.-e. **k^we-k^wl-* ? Mais le sens de « genou » ne paraît pas primitif, *poples* désignant spécialement le jarret, cf. Columelle 6,12,3 « oleo et sale genua poplitesque et crura [bouis] confricanda sunt. » ; c'est chez les poètes et chez Tite-Live que le mot est synonyme de *genu*.

praesilium, ī (n). Voir l'article *solium*.

reluuium, -ī (n). — *P.F.* 370 *Th.P.* : « rediuuiam quidam, alii reluuium appellant cum circa unguis cutis se resoluit, quia luere est soluere. Titinius in Setina : Lassitudo conseruom, rediuiae flagri. Et Laeuus (*Liui* mss.) scabra in legendo reduuiosaque offendens ».

Reduuiia est la forme romaine, dérivée de **red-uō* comme *exu-*

uiae de *ex-uō*, *rediuia* de Festus est dû à un faux rapprochement avec *redire* ; *reliuium* est une forme dialectale avec changement de *d* intervocalique en *l*, dont l'extension à Rome a été favorisée par l'influence analogique de *luo*.

rōbus, a, um — *P.F.*, 359, *Th.P.* : « *robum* rubro colore et quasi rufo significare, ut bouem quoque rustici appellans, manifestum est. Vnde et materia, quae plurimas uenas eius coloris habet, dicta est *robur*. Hinc et homines ualentes et boni coloris *rebusi*. *Robus* quoque in carcere dicitur is locus, quo praecipitatur maleficorum genus, quod antea arcis robusteis includebatur ».

L'adjectif qui désigne la couleur rouge remonte à un type indo-européen **roudho-s*, **rudhro-s*, qui existe dans la plupart des langues de la famille : skr. *rudhirāḥ* « rouge, sanglant », v. sl. *rīdrŭ* « rouge », russe *rudā* « sang », lit. *raūdas*, *rūdas*, gr. ἑρυθρός, ἑρεῖθω, got. *rauþs*, etc. En italique il est représenté dans les dialectes par osq. *Rufriis*, « Rubrius » Conway, *It. Dial.*, 137, pélign. *Rufries* ibid. 230 (cf. index III de Conway s. v. *Rufria*), ombrien *rofo-* qui est employé comme adjectif acc. pl. masc. *rofu*, *T. Eug.* VII, a, 3, acc. pl. fem. *rofa* VII, a, 6 ; de **rūdhro-*, dérivent gén. sg. *Rufrer* « Rubri » VI, a, 14, acc. pl. masc. *rufru* « rubros » I, b, 24, acc. pl. fem. *rufra*, I, b, 27.

Rüber est conforme à la phonétique latine, mais *ō* de *rōbus* représentant une ancienne diphtongue *ou* ne l'est pas.

L'ombrien réduit la diphtongue *ou* à *ō* (cf. *rōfu*), de même le parler de Préneste, voir Introduction p. 45 et suiv. Ces deux dialectes maintenant *f* intervocalique, ce n'est pas d'eux que peut provenir *rōbus* (à moins qu'on n'admette qu'il y a eu à Rome contamination de **rōfus* et de *rüber*), mais d'un parler rustique qui sonorisait *f* intervocalique, comme le romain, et qui différait de celui-ci par le traitement de la diphtongue. *Rōbus*, comme *heluos*, est un terme technique des rustici et qualifie une nuance de la robe des bœufs, cf. Juvénal, *Sat.* 8, 155.

interea, dum lanatas robumque iuuenecum
more Numae credit Iouis ante altaria...

qui confirme l'indication de Festus.

De *rōbus* dérivent

rōbeus, rōbius, a, um. — employé par Varron *R.R.*, 2, 5, 8 (cf. commentaire de Keil p. 175 sq.) : « colore potissimum nigro deinde *robeo* tertio heluo » ; *robeo* est la leçon des mss. *P.A.B.* *rubeo* est une correction d'Ange Politien, comparable au *displodantur* cité s. v. *plōdō*. *Robeo* est confirmé par un témoignage épigraphique, *C.I.L.*, VI, 826, l. 21, *uitulo robeo*. *Robius* est dans Aulu-Gelle IV, 6, 2 « si quid succidaneis opus esset, *robiis* succideret », Columelle, VIII, 2, 8 « sint ergo matricēs robii coloris », Servius *ad Georg.*, I, 181 a aussi *robeus* « mus exiguus robeus » ; *rubeus* est une forme tardive due à l'influence analogique de *rūber*.

robur, -oris (n). — (*rōbus* dans Caton, *A.G.*, 17, 1) « le chêne » ainsi nommé d'après la couleur de son bois (cf. Osthoff, *Etym. Parerga*, 1, 81 et Brugmann *Grdr.* II, 12, *Lehre von den Wortformen* p. 518) et dont les dérivés sont très nombreux.

rōbigō, -inis (f). — La forme avec *ō* est la plus anciennement et la mieux attestée, c'est celle donnée par le palimpseste de Plaute, *Stich.*, 230 (*robiginosam strigilim*), les manuscrits de Virgile, d'Horace et de Juvénal ; elle est d'ailleurs confirmée par un témoignage épigraphique : on lit *robigo* dans le calendrier de Préneste, *C.I.L.*, I, p. 317, l. 25 ; mais à l'époque impériale, l'adjectif *rōbus* étant sans doute désuet, le rapport entre *rōbus* et *rōbigō* n'était plus senti et d'après *rūber* une forme avec vocalisme en *u* était née, que blâme l'Appendix Probi : « robigo non rubigo », *A.L.L.G.*, XI, 327. Un glossateur ignorait à ce point *rōbus* qu'il rapprochait *rōbigō* de *rodere*, *C.G.L.*, II, 591, 50 : « robigo liuor uel uitium rodens ferrum quasi rodigo ».

L'espagnol *robin* remonte à *rōbigō*.

Rōbigo ne désigne pas seulement la rouille des blés ; c'est aussi le nom de la déesse à laquelle on sacrifiait pour préserver les céréales, Ovide, *Fastes*, 907 sqq.

flamen in antiquae lucum Robiginis ibat
...aspera Robigo, parcas Cerealibus herbis,

A côté de la déesse a existé un dieu *Robigus*, mentionné par Varron, *L.L.*, VI, 16 « *Robigalia dicta a Robigo; secundum segetes huic deo sacrificatur, ne robigo occupet segetes* », et par le calendrier de Préneste « *Feriae Robigo uia Claudia ad miliarium V, ne robigo frumentis noceat. Sacrificium et ludi cursoribus maioribus minoribusque fiunt* ». Ces fêtes, célébrées le 25 avril, s'appelaient *Robigalia*.

rōpiō, -ōnis. — A *rōbus* enfin se rattache peut-être *rōpiō*, cité par Marius Sacerdos, *G.L.K.*, VI, 462 : « *quem non pudet et rubet, non est homo sed ropio; ropio autem est minium aut piscis robeus aut penis* ». *Rōpiō* peut provenir d'un parler où la sonore aspirée se change en occlusive sourde (comme en falisque, voir l'article *creper*), cf. Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.* p. 87. La leçon est contestée; M. Sonny, *A.L.L.G.*, X, 528 et XI, 275, se fondant sur un graffito de Pompéi, *C.I.L.*, IV, 1700, propose de lire *sopio*; il est néanmoins préférable de garder *rōpio* qui seul peut s'appliquer au rouget et qui, dans la phrase citée par Marius Sacerdos, fait allitération avec *rubet*.

rūfus, a, um. — Une autre variante dialectale est l'adjectif *rūfus*, dont la voyelle *ū* représentant un ancien *-ou-* est conforme à la phonétique romaine, mais dont *f* intervocalique atteste l'origine étrangère. *Rūfus* semble avoir été d'un emploi moins restreint et moins technique que son synonyme *rōbus*. Il est déjà dans Plaute, *Pseud.*, 1218,

rufus quidam, uentriosus, crassis suris, subniger

qui emploie aussi *subrufus*, *Capt.*, 648

subrufus aliquantum, cripus, cincinnatus.

Employé d'abord pour qualifier la couleur des cheveux d'un individu, il s'est ensuite appliqué aux choses: *rufus sal*, Plin., *Nat.*, 31,41 et aux bêtes: *rufa armenta*, Vitruve, *Arch.*, 8,3. *Rūfus* était un surnom romain très fréquent, cf. Quintilien, *Inst.*, *Or.* I, 4,25 : « *scrutabitur ille praeceptor acer atque subtilis origines nominum, quae ex habitu corporis Rufos Longosque fecerunt* ».

De *rūfus* dérivent

rūfulus, *a*, *um*. — Plaute. *Asin.*, 400

macilentis malis, *rufulus* aliquantum, *uentriosus*

subrūfus, *a*, *um*, et *obrūfus*, *a*, *um*.

rūfō, *ās*, *āre*. — roussir.

rufescō, *is*, *ere*. — devenir roux

inrūfō, *ās*, *āre*. — Hieron. *Ep.* II, 167, 5 ; *inrufatus*, Ter-tull., *Apol.* 22.

Le nom du loup-cervier *rūfius* donné comme gaulois par Pline, *Nat.*, 8, 19, 70 se rattache à cette famille. Enfin du thème *rūf-* dérive une série de noms et de surnoms *Rūfillus*, *Rūfilla*, *Rūfinus*, *Rufina*, *Rūfio*, *Rufrēnus*, *Rufrēna* ; des villes en ont également tiré leur nom : *Rufrae* en Campanie, Virgile *Aen.* 7, 739 ; *Rufrium* chez les Hirpini, *Liuv.*, 8, 25 ; *Rufri maceria* Caton *A.G.*, 22 et 135.

rōdus, *eris* (n) (*rūdus -eris*), *Rodusculana* < *porta* >. — Festus 356, *Th. P.* : « *rodus* uel *raudus* significat rem rudem et imperfectam + : nam *saxum* quoque *raudus* appellant poetae, ut Accius in *Melanippo* ¹ : « Constituit +, cognouit, sensit, conlocat se se in locum celsum. Hinc manibus rapere *raudus* + *saxeum* grandem et grauem + » ; et in *Chrysippo* ² : « Neque quisquam a telis uacuum, sed uti cuique + obuiam fuerat, ferrum alius + *saxio* rudem + ». Volgus quidem in usu habuit, non modo pro aere imperfecto, ut Lucilius, cum ait : « *plumbi paxillum*, *rodus* + *linique matexam* + ³ » « sed etiam signato, quia in man-

1. Texte de Ribbeck Trag. ³ Accius *Melan.* fr. x (335)

constitit cognouit, sensit, conlocat sese in locum

celsum : hinc manibus rapere *raudus* *saxeum* grande et graue.

2. Id. *Chrys.* fr. I (262)

neque quisquam a telis uacuum, sed ut cuique obuiam.

Fuerat, < ita > ferrum alius, < alius > *saxi* *raudus* m < iserat. >

3. Müller Lucilius, *lib.* III, xxxii, v. 44

plumbi paxillum *rudus* *linique matexam*.

cipando, cum dicitur : « rudusculo libram ferito », asse tangitur libra. Cincius de uerbis priscis sic ait : « Quemadmodum omnis fere materia non deformata rudis appellatur, sicut uestimentum rudem +, non perpolitum : sic aes infectum rudus cuium +. Apud aedem Apollinis aes conflatum iacuit, id ad rudus appellabant + inestimatione + Censoria aes infectum rudis appellatur. » Rudiarum ab eodem dicuntur qui + saga noua poliunt. Hominem imperitum rudem dicimus ».

P.F., 377, *Th. P.* « Rodusculana porta appellata, quod rudis et inpolita sit relicta, uel quia raudo, id est aere, fuerit uincta ».

Raudus est apparenté à v. sl. *ruda* « métal »; les deux mots remontent à un i.-e. **raud-* « minerai ». Le rapprochement de la racine **roudh-* d'où dérivent *ruber*, etc. est à rejeter, car si la diphtongue *ou* peut aboutir à *ō* en latin dialectal, il n'y a pas d'exemple de *dh* aboutissant à *d* dans cette position, cf. Meillet, *Etym. Voc. v. sl.*, 257. *Rodus*, *Rodusculana* sont dialectaux par la réduction de *au* à *ō*; *rudus* peut provenir d'un dialecte où *ō* (issu de *au*) était prononcé *ū*, le changement étant favorisé ici par l'étymologie populaire qui rapprochait *rodus* et *rūdis*. Varron emploie la forme avec *au* *L. L.*, V, 163 : « deinde Rauduscula quod aerata fuit. Aes Raudus dictum; ex eo [in] ueteribus in mancipiis scriptum raudusculo libram ferito ».

Rūsina, ae (f). — Nom d'une déesse champêtre, dérivé de *rūs*, dont l'*s* intervocalique atteste l'origine dialectale : « nec agrorum munus uni alicui deo committendum arbitrati sunt, sed rura deae *Rusinae*. » Aug., *Ciu. Dei*, 4, 8. Cette déesse n'est d'ailleurs connue que par le témoignage de saint Augustin.

samentum, ī (n). — M. Aurelius apud *Fronton.*, *Ep.* 4, 4 : « deinde in porta (Agnanina) cum eximus ibi scriptum erat bifariam sic : *Flamen sume samentum*. Rogauit aliquem ex popularibus quid illud uerbum esset : ait lingua Hernica pelliculam de hostia, quam in apicem suum flamen, cum in urbem intro eat, imponit. »

sancus, a, um. — Varron, *L.L.*, V. 66 : « Aelius Diu[m] Fidium dicebat Diouis filium, ut Graeci Διόσκορον Castorem, et putabat hunc esse Sancum ab Sabina lingua ». Lydus *Mens.* IV, 58, confirme le témoignage de Varron : « τὸ σάγκος ἔνομα οὐρανὸν σημαίνει τῇ Σαβίνων γλώσσῃ » ; de même Denys d'Halicarnasse, II, 49, 2 : « Κάτων δὲ Πέρκιος τὸ μὲν ἔνομα τῷ Σαβίνων ἔθνεϊ τεθῆναι φησιν ἐπὶ Σάβου τοῦ Σάγκου δαίμονος ἐπιχωρίου, τοῦτον δὲ τὸν Σάγκον ὑπὸ τινων πίστιον καλεῖσθαι Δία ». Ovide *Fastes*, VI, 213 sqq. attribue à la même divinité trois appellations différentes *Sancus*, *Fidus*, et *Semo pater*

quaerebam, Nonas Sanco Fidione referrem
an tibi Semo pater : tum mihi Sancus ait :
« cuicumque ex istis dederis, ego munus habebo.
nomina terna fero, sic uoluere Cures »,
hunc igitur ueteres donarunt aede Sabini
inque quirinali constituere iugo.

De *sancus* est dérivé l'adjectif *sanqualis* cité par *Festus*. *P. F.* 463, *Th. P.* « sanqualis auis, quae ossi fraga dicitur. » Le texte de Festus, p. 462, est très mutilé ; on rétablit : « Sanqualis auis ap< pellatur quae in com>mentaris augura < libus ossifra> ga dicitur quia in < dei Sancus> tutela est ; » et *P. F.*, 515, *Th. P.* : « Sanqualis porta appellatur porta proxima aedi Sancus ».

scirpus, i(m), sirpus. — Le groupe *-irp-* (sonante + sonante + consonne) ne peut exister en indo-européen, et doit représenter un ancien groupe *e* + sonante + consonne, qui demeure en latin ; la fermeture de *e* en *i* dans cette position est dialectale. M. Niedermann (*ě und i im Latein.*, p. 82) suppose *scirpus* apparenté au skr. *ṣarāḥ* « roseau ». Selon lui, *-pus* serait un représentant osco-ombrien ou sabin de i.-e. **-k^wos*, lat. *-quos*, *-cus*. Mais l'étymologie est très douteuse, et ne rend pas compte de l'alternance *sc-*, *s-* à l'initiale. On a vu, sans raison décisive, dans *scirpus* un mot d'origine étrusque (voir Introduction, p. 61) : tout ce qu'on peut dire de certain, c'est que *scirpus*, *sirpus* ne peuvent pas être latins.

De *scirpus* dérivent *scirpō*, *ās*, *āre* « tresser avec des joncs », *scirpeus*, *a*, *um*, *scirpiculus*, *a*, *um*, etc. En germanique, v.h.a. *sciluf* « roseau, jonc », bas all. *šelp* sont empruntés au latin, v. Kluge, *Etym. Wörterb.*⁶, s. v.

scrōfa, **ae** (f). — Aulu-Gelle, XIII, 6, 4 : « ex eo libro (liber Aelii Melissi « de loquendi proprietate ») uerba haec sunt : « Matrona », est quae semel peperit, quae saepius « mater familias »; sicuti sus, quae semel peperit « porcetra », quae saepius « *scrofa* ».

De *scrōfa* dérivent

scrōfinus, *a*, *um*, *scrōfina* glosé γρομζαινζ, C.G.L., III, 316, 41, *scrōfula*, *ae* (dans Végèce). M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. signale un rapport de sens analogue entre γροζος et γροζός, et d'après G. Meyer, *Alban. Wörtb.*, 91 entre alb. *θi* « porc », et *šūta* « glande, scrofule ».

L'étymologie du mot est obscure; mais il est par son *f* inter-vocalique d'origine non romaine. Il est peu vraisemblable que le mot ait quelque rapport avec *scrobis*, où les correspondants dans les autres langues indo-européennes semblent attester l'ancienneté du *b*, voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s.v. : néanmoins il faut noter que Du Cange signale « *scrofina*, quoddam instrumentum carpentarii, quod haerendo scrobem faciat », qui est à *scrobis*, comme **scofina* à *scobina*. Peut-être faut-il poser un i.-e. **skrobb-*, **skrob-* présentant une alternance de sonore et de sonore aspirée à la finale?

sculna, **ae** (m). — Aulu-Gelle, XX, 1 : « P. Lauini liber est non incuriose factus. Is inscriptus est de uerbis sordidis. In eo scripsit « *sculnam* » uolgo dici quasi « *seculnam* »; quem qui elegantius, inquit, loquuntur, « sequestrem » appellant. Vtrumque uocabulum a sequendo factum est, quod eius, qui electus sit, utraque pars fidem sequatur. *Sculnam* autem scriptum esse in logistorico M. Varronis, qui inscribitur Catus (*fr.* 37 R.), idem Lauinius in eodem libro admonet ». On trouve aussi *sculna*, glosé συνθηκαρούλζζ, cf. C.G.L., VII, 246, s. v.

L'étymologie de Lavinius n'est pas vraisemblable; M. Walde rapproche v. isl. *skilja* « couper, décider ». *Sculna* serait celui qui tranche un différend (?); mais *sculna* de **skel-na* en ce cas est dialectal par le maintien du groupe *-ln-*, que le latin assimile en *-ll-*, cf. *uallus* de **wal-no-*, lett. *walnis*, voir Vendryes, *Intensité initiale*, p. 211.

secula, ae, (f). — Le mot est campanien, d'après Varron, *L.L.*, V., 137 : « hae (falces) in Campania *seculae* a secando », et ne se trouve pas en dehors de ce passage. C'est l'ancêtre de l'italien *segolo* « serpe ».

seliquastrum, ī (n). — Voir l'article *solium*.

sifilō, ās, āre; sifilus, i (m), (sifilum, suiflum); sifilator, oris (m); sifilātiō, ōnis (f). Nonius, 531, 2 : « *sifilare* (quod nos uilitatem uerbi euitantes, sibilare dicimus : et est maledica uocis significatio uel contumeliosa popularium, cum *sifilationibus* quis exploditur) a graeco ducere originem inuenimus ». On lit également dans l'appendix Probi « *sibilus* non *sifilus* », de même dans Priscien, *G.L.K.*, II, 35, 20 « *sifilum* quoque pro *sibilum*, teste Nonio Marcello de doctorum indagine dicebant ». Le mot qui signifie « siffler » contient dans les diverses langues indo-européennes un même élément onomatopéique **swei-*, **swi-*, élargi différemment dans chacune d'elles, voir Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v. *sibilō*. Une trace de l'initiale **sw-* en italique figure encore dans la glose *suiflum* « *sifilum* », citée par Löwe *Prodromus*, 422, et étudiée par M. Niedermann, *B.B.*, XXV, 86. *Siffilus*, *sifilō* et les dérivés sont d'origine dialectale, comme le prouve le maintien de *f* intervocalique; *sibilus*, *sibilō* qui sont conformes à la phonétique romaine sont d'un emploi très classique. Enfin il existe une forme *subulo*, qui, d'après Varron, est d'origine étrusque, désignant le joueur de flûte : « *subulo* dictus quod ita dicunt tibicines Tusci; quocirca radices eius in Etruria, non in Latio quaerundae » Varron, *L.L.*, VII, 35. Il n'y a pas de raison de mettre en doute le témoignage de Varron, mais il est remarquable — et sans doute seulement fortuit — que *subulo* puisse

représenter un ancien **swoiflōn*, avec le degré *o* de la racine. L'hésitation entre les formes avec *f* et les formes avec *b* s'est maintenue dans les langues romanes. On a ital. *zufolare*, *zuffolare* (dont l'*u* est dû à l'influence analogique du vocalisme de *subulo* ou de *sufflare*), fr. *siffler*, wall. *hüflé*, norm. *siuse*, esp. *chiflar*; mais l'ancien français connaît la forme avec *b*, *subler*, de même roum. *suera*, ital. *subbiare*, v. prov. *siular*, esp. *silbar*, port. *silvar* remontent à **subulare*, *sibilare* (Meyer-Lübke, *Einführung*, p. 28). Mais les mots qui désignent le « sifflet » ont tous *f* intérieur : ital. *ciufolo*, *zúfolo*, prov. *chufia*, *chifla*, v. fr. *schufle*, esp. *chifla*, *chufia*. L'extension de la forme *sifilāre* est due à la valeur imitative que lui donnait la présence de deux spirantes consécutives *s* et *f*, valeur que *sibilāre* n'avait pas.

soleo, *ēs*, *ēre*(?). — D'après M. Schulze, *K. Z.*, 28, 266, *solēre* représenterait un ancien **swēdhēre* (comme *suēscō* un ancien **swēdh-skō*) apparenté à skr. *svadhā* « particularité, habitude, coutume », gr. *ἔθος*, *ἥθος*, lat. *sodālis* de **swedhālis*. *Solēre* aurait donc un traitement dialectal *l* de *d* issu de ancien **dh*. L'hypothèse est ingénieuse, mais très incertaine : elle se heurte de plus à une grave objection, qui n'a pas encore été faite jusqu'à présent : c'est que le traitement d'un ancien **dh* dans les dialectes italiques où *d* aboutit à *l* est complètement inconnu ; il est arbitraire de poser **dh* aboutissant à *d* à l'intervocalique plutôt qu'à *f* ou à *b*. Dès lors toute l'étymologie s'écroule.

solium, *ī* (n), *seliquastrum*, *-ī* (n). — Festus, 308, *Th.P.* : « *seliquastra sedilia antiqui generis appellantur, d litera in l conuersa, ut etiam in sella factum est, subsellio et solio quae non minus a sedendo dicta sunt* ». Les manuscrits de Varron, *L.L.*, V, 128 portent *seliquastrum*, « ab sedendo appellatae sedes, sedile, solium, sellae, siliquastrum ». *Sella* repose sur **sed-lā* et est conforme à la phonétique latine, *solium* et *seliquastrum* qui remontent à **sodiom*, **sediquastrum* présentent un changement dialectal de *d* intervocalique en *l*, qu'on retrouve dans les mots de la même famille :

solinō. — glosé *consulo* dans l'abrégé de Festus, 508, *Th.P.* et qui représente sans doute un ancien **sod-inō*.

praesilium, ī(n), — dont l'existence est attestée par Marius Victorinus, *G.L.K.*, VI, 9, 17 : « sed nos nunc... scribamus... et linguam per *l* potius quam per *d*, et praesidium per *d* potius quam per *l* ».

consules, consoles. — M. Petr, *B.B.*, XXV, 130 reprenant une hypothèse émise par lui dans le *Progr. des Kiewo-Pečersker gymnasium* compare v. sl. *sa-sědŭ* « voisin » et pose, avec M. Müller, *K. Z.*, V, 152, Eschmann, *K. Z.*, XIII, 106, et Conway, *I. F.*, II, 166, une forme **con-sod-es*, avec vocalisme *o* de la racine **sed-*; de *consules* on peut rapprocher ombr. *pru-zŭre* « praeside ». *Consoles, consules* sont proprement ceux qui siègent ensemble; la forme latine serait **consides* correspondant à *praesides*. Il est probable que le mot désignait primitivement les conseillers des rois sabins qui siégeaient au conseil sur le *seliquastrum*, tandis que le roi se tenait assis sur le *solium*. C'est un mot de civilisation introduit à Rome par des événements historiques. Le changement sabin de *d* en *l* se produisant à l'intervocalique, *l* de *consul* est dû à ce que le mot était d'abord employé au pluriel pour désigner un couple. De **consoles, consules* a été abstrait le nom sg. *consol, cosol, consul, et consul* a donné une série de dérivés qui ont tous maintenu le changement de *d* en *l* *consulō, consilium*, etc. On trouve néanmoins dans Plaute, *Cas.*, 966, la forme *considium* lue par Studemund dans le palimpseste Ambrosianus :

Nunc ego tecum aequom arbitrum extra *considium* captauero.

Le rapprochement de *consulere* avec gr. ἐλεῖν « prendre » d'une racine **sel-*, irl. *selb*, gall. *helw* « possession » (de **sel-wā*) proposé par M. Thurneysen *I.F.*, XXI, 180 n'est pas convaincant.

sollus, a um. — Festus, 426, *Th.P.* : « *sollo* Osce dicitur id quod nos totum uocamus. Lucilius : « *suasa + quoque omnino dirimit +, non sollo dupundi* », id est non tota. Item Liuius.

Sollicuria, in omni re curiora +. Et solliferreum genus teli, totum ferreum. Sollers etiam in omni re prudens, et solemne, quod omnibus annis praestari debet »; cf. id. 442 à propos de *solitaurilia* « ... quia *sollum* Osce totum et soldum significat. Vnde tela quaedam *solliferrea* uocantur tota ferrea, et homo bonarum artium *sollers*, et quae nulla parte laxata caucae sunt, *solida* nominantur... quod si a solio (= *sollo*) et tauris earum hostiarum ductum est nomen antiquae consuetudinis, per unum L enuntiari non est mirum, quia nunc nulla geminabatur littera in scribendo. quam consuetudinem Ennius mutauisse fertur... ».

De *sollus*, Festus, p. 426, cite le superlatif *sollistimum* qui appartient à la langue des augures : « *sollistimum* Ap+pulcher+in Auguralis disciplinae l.i ait esse tripudium, quod aut+excidit ex eo +, quod illa fert : saxumue solidum, aut arbos uiuiradix ruit, quae nec prae vitio humani+(lege *humanae ui*) caedantur uei+ aciantur ue, pellantur ue », cf. Cicéron, *Diuin.*, I, 15, *Fin*; 2, 34, *Li.* 10, 40, 4. M. Sommer, *I.F.*, XI, 214 sqq. a reconnu dans *sollistimum* un superlatif en *-*istimo*-, correspondant au suffixe de comparatif en *-*istero*- de *sinister*. *Sollistimum* est exactement comparable aux superlatifs *dextimum* et *sinistimum* cités dans l'abrégé de Festus 52, *Th.P.* : « *dextimum* et *sinistimum* antiqui dixerunt », cf. Festus, 502, *Th.P.* « *sinistrae aues sinistrumque est + sinistimum auspicium* ».

Lucilius chez qui se trouve l'adjectif au positif *sollus*, emploie la forme osque de nom. acc. pluriel *sollo* (cf. *comono* de la loi de Bantia, et Buck, *Osc. Umbr. Gramm.*, § 170) correspondant à lat. **solla*.

L'emprunt du simple *sollus* n'a pas été durable en latin, et Lucilius est le seul chez qui l'adjectif se rencontre ; mais *sollus* a persisté dans toute une série de composés dont il est le premier terme : *sollers*, *sollemnis*, *sollicitus*, *solliferreum*, *sol(l)itaurilia*. Dans les documents épigraphiques osques que nous possédons, on lit nom. pl. masc. *sullus* « omnes » ; nom. pl. fém. [*s*]ullas ; gén. pl. *sullum*, *sulum* ; on a en péligien dat. abl. plur. *solois*. L'osque a en outre les adverbess *suluh*

« omnino », [s]úllad « ubiqué ». Naturellement il ne faut pas considérer les composés où *sollus* est le premier terme, comme des emprunts directs à l'osque, mais comme des créations latines postérieures à l'emprunt du simple *sollus*.

solox, -ōcis. — De **solus*, *sollus*, M. Niedermann, *I.F.*, XI, 230, fait dériver l'adjectif *solox* « lana crassa », et pecus quod passim pascitur non tectum. Titinius in Barrato + (Barbato, Ribbeck) : « Ego ab lana soloci ad purpuram data. » et Lucilius : « Pastali pecore, ac montano, hirtio atque *soloce*. », Festus, 428, *Th.P.* *Solox* serait à *sollus*, comme *ferōx* à *ferus*, et aurait été formé avant l'époque où les consonnes ont été géminées dans l'écriture.

strebula, ōrum (n. pl.) — Festus, 452, *Th.P.* : « strebula Vmbrico nomine Plautus appellat coxendices hostiarum quas G... » L'abrégé de Festus, 353, dit simplement : « strebula lingua Vmbrorum appellabant partes carniū sacrificatarum ».

Varron, *L.L.*, VII, 67 le cite sous la forme *stribula*, qui peut être une variante dialectale avec *i* issu de *ē* : « < Plautus > in Cesistione.

De stribulo¹, aut de lumbo obscoena uiscera.

Stribula, ut Opilius scribit, circum coxendices sunt bouis; id graecum est ab eius loci uersura ». La définition d'Opilius est reprise par Arnobe, VII, 24 : « non enim placet carnem strebulam appellare, quae taurorum ex coxendicibus demitur ».

Strebula est un mot emprunté au rituel ombrien, où il désignait la chair des cuisses des victimes. Plaute, le seul auteur qui l'ait employé, est lui-même originaire d'Ombrie. Le mot ne semble pas se retrouver ailleurs.

strēna, ae (f). — est donné comme sabin par Lydus, *de Mens*, IV, 4 : « ὁ δὲ Ἑλληνιστὶς ἐν τῷ περὶ ἐσρτων στήνην τὴν ὑγείαν τῇ Σαβίνων φωνῇ λέγεσθαι φησι ». L'origine sabine du mot

1. *Dis stribula*, Lindsay d'après Bücheler.

est confirmée d'autre part par le témoignage de Symmaque, *Epist.*, X, 35 qui attribue au roi sabin Tatius l'introduction de l'usage des *strēnae* à Rome : « ab exortu paene urbis Martiae strenarum usus adoleuit auctoritate Tatii regis, qui uerbenas felicis arboris ex luco Strenuae anni noui auspices primus accepit ». Le mot avait d'abord le sens de « présage (heureux) » Plaute, *Stich.* 461

quom strena/obscaeuauit, spectatum hoc mihi st.

et 679

bona scaeua strenaque obuiam ocessit mihi.

La divinité qui présidait aux *strenae* s'appelait *Strenia*, Varron, *L.L.*, V, 47 : « Carinae postea Cerionia, quod hinc oritur caput sacrae uiae ab Streniae sacello quae pertinet in arcem, ... per quam augures ex arce profecti solent inaugurare ». Par extension, *strēna* a désigné le présent qu'on faisait à date fixe, et spécialement au nouvel an, comme présage de bonheur : Festus, 452, *Tb.P.* : « strenam uocamus, quae datur die religioso, hominis ¹ + boni gratia, a numero quo significatur alterum, initiumque ² + uenturum similis commodi, ueluti renam + ³, praepositas ⁴ + littera ⁵, aut ⁶ + in loco et lite solebant antiqui ».

L'étymologie de Festus est absurde et repose sur un simple calembour ; *strēna* est sans doute, comme l'indiquait Nonius, apparenté à *strēnuos*, Nonius, 46, 32 : « strena dicta est a strenuitate. Pomponius Piscatoribus (114) :

Adside si qua uentura est alia strena strenuae.

De *strēna* dérivent sard. *istrina*, esp. *estrena*, port. *estreia*, cat. *estrena*, prov. *estrena*. Français *étrenne*, ital. *strēnna* remontent à **strēnna*.

1. ominis. — 2. tertiumque. — 3. uelut trenam (trinam). — 4. praeposita. — 5. littera. — 6. ut.

struppus, ī (m); struppearia. — Festus 452, *Th. P.* : « strop-pus est, ut Adeius¹ Philologus existimat, quod Graece ΣΥΡΟ-ΦΙΟΝ+² uocatur, et quod sacerdotes pro insigni habent in capite quidam coronam esse dicunt, ant quod pro corona insigne in caput inponatur, quale sit strophium. Itaque apud Faliscos idem³ + festum esse qui uocetur Struppearia, qui, coronati ambulent, et a Tusculanis, quod in puluinari imponatur Castoris, struppum uocari ». *Stroppus* est une transcription latine du grec στρόφος, le redoublement du *p* servant à noter la sourde aspirée grecque (sur ces faits, voir Lindsay-Nohl, *Lat. Spr.*, p. 67); *struppus* et *struppearia* sont des emprunts dialectaux, qui présentent comme *ubba* en face de *obba*, le passage de *o* à *u* devant une explosive labiale géminée.

Livius Andronius cité par Isidore, *Orig.*, 19, 4, 19 a *strup-pus*

... tumque remos
iussit religare struppis

Odysée fr. 10, Baehrens.

de même C. Gracchus dans A.-Gell., 10, 3, 5 : « struppis, quibus lectica deligata erat, usque adeo uerberari iussit. »

suāsum, i (n). — Festus, 434, *Th. P.* : « suasum colos appellatur, qui fit ex tillicidio + fumoso in uestimento albo. Plautus : « quia tibi suaso infecisti, propudiosa, pallulam ». Quidam autem legunt in suaso. Nec desunt, qui dicant omnem colorem, qui fiat inficiendo, suasum uocari... ». Le vers de Plaute cité par Festus est tiré de *Truculentus*, 265 où M. Lindsay lit « quia tibi suaso infecisti propudiosa pallulam. »

Suāsum est apparenté à got. *swarts*, v. h. a. *swarz*, v. norr. *swartr*, ags. *sweart* et remonte à un ancien **sward-to-m*, **swars-som*. La réduction du groupe *-rs(s)-* à *-s-* est dialectale, et ne s'est réalisée en latin qu'à date très basse.

sulphur, -uris (n); sulphur, uris (n). — M. Much, *Zeits. f.*

1. Ateius. — 2. στρόφιον. — 3. diem.

deut. Allerth., 42, 163, cité par M. Walde, *Lat. etym. Wört.*, s. v., a rapproché de *sulpur* got. *swibls*, ags. *swēfel*, v. h. a. *swēbal*, westphalien *swegel*, haut palatin *schwelfel* qui représentent selon lui un ancien **swelk^wlo-*; *sulpur* serait donc dialectal par le traitement *p* de la labio-vélaire **k^w*. Malheureusement cette étymologie reste très douteuse : les labiales germaniques qui peuvent remonter à une labio-vélaire ont une origine compliquée et obscure ; le traitement *f, ð* de germanique commun *χ^w, γ^w* ne semble s'être réalisé que dans des conditions qui n'apparaissent pas dans *sulpur* ; sur cette question, voir Brugmann, *Abrégé de gramm. comp.*, 238, § 5, p. 183 de la trad. franç. et la bibliographie citée.

Mais en latin même on a une preuve de l'origine dialectale de *sulpur* dans l'existence d'une forme à labiale aspirée *sulphur* où le groupe *ph* est autre chose qu'une graphie et note une prononciation différente de *p*, puisqu'il a abouti dans les langues romanes à *f*, comme **golphus*, **golfus* attesté par it. *golfo* de *χόλπος* ; sur cette question voir Sommer *Hdb. d. lat. Laut u. Forml.*, § 151 rem., p. 288. « Le terme désignant « le soufre ne peut être romain, puisque ce produit ne se rencontre pas dans le Latium ; *sulpur* et *sulfur* appartiennent à des dialectes différents. Les deux mots se sont conservés en roman : eng. *suolper*, prov. *solpre*, champ. *s'pru* employé comme adjectif dans un sens figuré « sensible » à côté de « *s'fru* quigarde son sens propre « soufre » etc. On trouve en regard : it. *zolfo*, fr. *soufre*, esp. *azufre*, port. *enxofre*, alb. *sku'fur*. » Meyer-Lübke *Gr. L. R.*, § 19, p. 43 de la trad. franç. A cette liste on peut ajouter sard. *sulfuru*, cat. *sofre*.

supparus, ī (m), *supparum*, ī (n). — Varron *L. L. V*, 131 : « *indutui alterum quod subtus, a quo subucula ; alterum quod supra, a quo supparus, nisi id quod item dicunt Osce* ». Une définition plus complète se trouve dans Nonius 540,8 qui cite des exemples de Plaute, Novius, Afranius et Varron, et dans l'abrégé de Festus, 449, *Th. P.*

Supparus est emprunté du gr. *σίπαρος, σίχπαρος*, comme l'a

reconnu Varron, par un intermédiaire osque dans lequel le groupe *-ar-* en syllabe intérieure ne subissait pas l'apophonie. Si *σίφαρος* avait été emprunté directement par le latin, il aurait abouti à **supperus*, comme *σίσαρον* à *siser* ; *u* de *suppārus* est dû à un faux rapprochement avec *supra*. On trouve aussi dans les auteurs *siparum*, *sipharum*, *sipharus*, *siparium* qui sont de simples transcriptions littéraires du grec, voir Saalfeld *Tensaurus italograecus* s.v. *supparum*.

talea, **ae**, **intertaliō**, **ās**, **āre**. — Nonius 414,28 : « *taleas* scisiones lignorum uel praesegmina Varro dicit de Re Rustica lib. I (nam etiam nunc *rustica* uoce *intertaliare* dicitur diuidere uel excidere ramum) (40,4) : « ex utraque parte aequabiliter praecisum quas alii clauolas, alii *taleas* appellant ».

Talea, comme *labea*, est dialectal, par la substitution de *e* à *i* en hiatus ; mais *intertaliāre* est, au point de vue latin, phonétiquement régulier. Le simple **taliare* a eu une grande fortune dans les langues romanes : il a fourni it. *tagliare*, fr. *tailler*, esp. *tajar*, port. *talhar*, cat. *tallar*, prov. *tālhar*, rhét. *tagliar*, roum. *tăia* ; du verbe ont été abstraits respectivement les substantifs it. *taglia*, fr. *taille*, prov. *talha*, esp. *taja*.

talla, **ae** (**f**), — est une variante dialectale de *talia*, **ae** « peau d'oignon » dans laquelle le groupe *-ly-* est passé à *-ll-* ; cf. en osque de Bantia *allo* « alia », et la glose d'Hésychius ἄλλην· λάχανον Ἰταλοί en face de lat. *allium*. *Talla* est attesté dans Lucilius cité par Nonius 201,4 : « cepe generis neutri. Lucilius Satyrarum, lib. V (22) :

flebile cepe simul lacrimosaeque ordine tallae. »

Talla est glosé *κρομύου λέπυρον*, *C. G. L.*, II, 17, 195.

teba, **ae**. — Varron *R. R.*, 3,1,6 : « ... lingua prisca et in Graecia Aeolis Boeoti sine adflatu uocabant collis *tebas*, et in Sabinis, quo e Graecia uenerunt Pelasgi, etiam nunc ita dicunt, cuius uestigium in agro Sabino uia Salaria non longe a Reate, miliarius cliuos cum appellatur *tebae* ».

Le mot ne semble pas avoir été employé par les écrivains latins. On rencontre souvent dans la région sabine le nom propre *Tebanus* qui est dérivé de *teba*, voir Schulze, *Latein.Eigenn.*, 531, et *C. I. L.*, IX, 4, 838 : P. Thebanus (*sic*) Sabininius. De *teba* M. Bücheler, *Rhein. Mus.* ; 39, 421, le gr. *τήβεννος* désignant la toge romaine, qui serait la transcription d'un dérivé perdu **tebennus*; M. Bücheler cite comme types de cette formation *sociennus* qui a disparu avec Plaute, *leuenna* mot de Laberius, *Dossennus*. Mais l'identification reste très incertaine.

tesca, orum (n. pl). — Le mot figure dans une formule de délimitation du *templum* citée par Varron, *L. L.*, VII, 8 : « *templa tescaque me ita sunt quoad ego ea rite lingua nuncupauero... templum tescumque festo in sinistrum* ». Varron ajoute, *ibid.* 10 : « *quod addit templa ut sint tesca, aiunt sancta esse qui glossas scripserunt. Id et falsum; nam curia Hostilia templum est et sanctum non est; sed hoc ut putarent aedem sacram esse templum [et sanctum templum] esse factum quod in urbe Roma pleraeque aedes sacrae sunt templa, eadem sancta, et quod loca quaedam agrestia, quod alicuius dei sunt, dicuntur Tesca. Nam apud Accium in Philocteta Lemnio :*

quis tu es mortalis, qui in deserta et tesca te apportes loca?

etc... ».

Si les glossateurs ont pu se tromper sur le sens du mot, c'est qu'il n'appartenait pas au vocabulaire romain et qu'il avait été importé d'un dialecte voisin dans la langue religieuse. C'est ce que nous enseigne le pseudo-Acron glosant le vers d'Horace, *Epîtres* 1, 14, 19

.....nam quae deserta et inhospita tesqua credis.....

: « *t(h)esqua*] loca deserta et difficilia lingua Sabinorum sic dicuntur, inde deserta et completa sentibus sic nominarunt ». Comme le remarque Kiessling, Horace l'emploie dans cette épître adressée à son *uilius* sabin pour en imiter le langage, de même que dans l'Épître cinq, il imite le langage des juristes.

Tesca est une forme à phonétique patoise, par le passage de la labiovélaire *qu* à *c* devant une voyelle autre que *o* (voir s.v. *hircus* et Introduction p. 71 et suiv), tandis que *tesqua* est le doublet romain du mot. Il est remarquable que les auteurs archaïques Accius et Varron, et les formules rituelles anciennes emploient la forme patoise, tandis qu'Horace, se servant du même mot, le transcrivait d'une manière conforme à la phonétique romaine.

tifata, ōrum (n. pl). — Le mot se trouve deux fois dans l'abrégé de Festus : « tifata iliceta. Romae autem Tifata curia. Tifata etiam locus iuxta Capuam. ». *P.F.*, 558, *Tb. P.*, et *id.* p. 97 : « Mancina tifata appellabantur, quod Mancinus habuit insignem domum, quae publicata est eo interfecto ».

D'après la définition de Festus, *tifata* désigne donc une chênaie ; l'étymologie en est inconnue : le rapprochement avec le sab. *teba* proposé par Bücheler, *Rhein.Mus.*, 39, 421 a été repoussé avec raison par M. Schulze, *Latein.Eigenn.*, 531, a, 3. Mais le maintien de *f* intervocalique atteste l'origine dialectale du mot. *Tifata, ōrum* est le nom d'une montagne de Campanie située au nord-est de Capoue, cf. Tite-Live 23, 36, 1 ; 26, 5, 4 ; de là dérive l'adjectif *Tifatinus, a, um* appliqué à Jupiter qui avait un temple sur la montagne. C'est donc à l'osque que le latin a emprunté le mot ; et la *curia Tifata* avait à Rome même un qualificatif osque.

tōfus, tūfus, ī (m). — *tōfus* est la forme employée par les auteurs (on trouve aussi *tophus* par ex. dans Virgile *Georg.*, 2, 214 et *tophus scaber*, graphie grécisante) ; mais *tūfus* est dans les gloses, *C.G.L.*, III, 313, 61 ; II, 247, 17.

Le nom du « tuf » est venu, avec la chose, d'un territoire osque ou ombrien, cf. Vitruve *Arch.*, 2, 7 : « in Campania ruber et niger tofus, in Vmbria et Piceno et Venetia albus, qui etiam serra dentata, uti lignum, secatur ». Le maintien de *f* intervocalique, l'alternance *ō/ū* s'expliquent par une origine suditalique.

Le mot a passé dans les langues romanes, ital. *tufo tufa*, napol. *tufo*, esp. *toba*, rhét. *tuf* (le français *tuffe*, *luf* n'apparaît qu'au

seizième siècle et est emprunté de l'italien). M. d'Ovidio, *Grdr. d. roman. Philol.*, I, 520 a supposé que les dérivés romans proviennent d'une forme napolitaine, ce qui explique la présence de *u* au lieu de *ō* (cf. it. *pomo*, nap. *pumu* de lat. *pōmus*). Le texte de Vitruve qui atteste la présence du tuf en Campanie confirme l'hypothèse.

De *tōfus* dérivent en latin de nombreux adjectifs *tōfinus*, *tōfōsus*, *tōfāceus* etc.

tongeō, ēs, ēre, tongitiō -ōnis (f). — *P. F.*, 539, *Tb. P.* : « tongere nosse est, nam Praenestini tongitionem dicunt notionem. Ennius : alii rhetorica tongent ».

Tongēre est un mot osque introduit par Ennius dans le vocabulaire romain. Le substantif est attesté dans la loi de Bantia *tanginom* « sententiam », on n'a malheureusement pas dans les textes conservés le verbe osque qui correspondrait à got. *þagkjan*, *þugkjan*, ags. *þyncan*, all. *denken*, angl. *think*. Le substantif *tongitiō* était particulier au parler de Préneste et ne se retrouve pas à Rome ; en dehors du passage d'Ennius, il n'y a pas d'exemple de l'emploi du mot par les auteurs latins. *Tongēre*, *tongitiō* sont inexplicables en latin, où un *o* devant nasale + gutturale passe à *u*, voir Introduction p. 63 et suiv.

trabea, ae (f). — Lydus *Mens.*, I, 19 : [Νεῦρα] τὴν βασιλικὴν ἐσθῆτα ἐκ πορφύρας καὶ κόκκου κατὰ τελευτὴν εἶσθαι διατετώσων... καλέσας αὐτὴν τὴν στολὴν πατρὶως τραβαίαν... » Suivant Mommsen, *Unterit. Dial.*, p. 355, πατρὶως doit s'interpréter σαβίνη γλώσση, *trabea* serait une importation sabine. Cette hypothèse est confirmée par le vers de Virgile *Aen.*, VII, 612

ipse Quirinali trabea cinctuque Gabino

où l'alliance de *Quirinalis* avec *trabea* indique que Virgile considérait le mot comme sabin ; Ovide joint de même *trabeatus* à *Quirinus*, *Fastes*, I, 37 ; cf. *ibid.*, VI, 375... et *lituo pulcher*, *trabeaque Quirinus*, et 796, cum data sunt *trabae* templa, *Quirine*, tuae ; *Metam.*, XIV, 828... et qualis *trabeati* forma Quirini.

tragum, ī (n), tragula, ae (f). — *tragum* désigne un filet qu'on traîne, Isidore, *Orig.*, 19, 5, 3; *tragula* est le correspondant rustique de *traha*, cf. Varron, *L.L.*, V, 139: « de his quae iumenta ducunt, *tragula*, ab eo quod trahitur per terram », et la glose « *trahae* : quae rustici *tragula* uocant », citée par Löwe *Prodromus*, 418. *Traha* dans Columelle, 2, 20, 4, *trabea* dans Virgile, *Georg.*, I, 164, sont conformes à la phonétique romaine; *tragum*, *tragula*, avec *g* intérieur représentant un ancien **gh*, ne le sont pas et proviennent sans doute d'un parler rural dans lequel la gutturale sonore aspirée avait été traitée autrement qu'en latin. Une forme correspondante **trago* au lieu de *trahō* normal est exigée par it. *traggo*, roum. *trag-* (v. Puscariu, *Etym. Wört. d. rum. Spr. s. v.*), de même, it. *veggia* « charretée » atteste l'existence d'une forme dialectale **ueges* à côté de la forme normale *uehes*.

A *trag(u)la* remontent ital. *draġlia*, esp. *tralla*, port. *tralha*, cat. *tralla*, prov. *tralh*, prov. moderne *traio dralho*, fr. *traille*.

treblae, arum (?). — On lit dans Caton, *A. G.*, 135. 1 : « Suessae et in Lucanis plostra, treblae albae ». M. Keil, dans son Commentaire, p. 137, note : « treblae albae quae sint non constat. Pro tribulis dictas esse treblas Gesnerus interpretatur ». Si l'interprétation de Gesner est juste, *trebla* doit être une forme dialectale, ayant le vocalisme *ē* de la racine ¹, qui apparaît dans gr. *τρήμα, τρήτης*, v.h.a. *drājan* « tornare ». (Meillet, *Introduction*, 2^e éd., p. 137), tandis que les formes romaines *tribulum, tribulo* ont généralisé *ī* du perfectum *trīuī*.

1. On a songé à expliquer *trebla* par une confusion dialectale de *ī* et de *ē*. Mais celle-ci est très douteuse; le seul exemple qu'on en donne est celui du marrucin *regen[ai]* qu'on traduit par *reginae(?)*, Conway, *Ital. Dial.*, n° 243. Or, sur la même inscription qui fournit *regen[ai]* on lit *uenalinam*, accusatif féminin singulier d'un adjectif formé à l'aide du suffixe *-inus*, où *ī* n'est pas altéré. D'ailleurs si un *ē* tend à se rapprocher du son *ī* dans les dialectes italiques, la réciproque n'est pas vraie, et un *ī* ancien (non issu de la diphtongue *ei*) s'y maintient rigoureusement. Un passage de *ī* à *ē* est donc invraisemblable.

Trebla est à *tribulum* ce que *crēuī* est à *cribrum*. C'est à *trebla* que remonte l'italien *trebbia* « fléau à battre le blé ».

tūfer, -eris (n). — A côté de la forme *tuber*, on trouve dans les gloses une forme dialectale avec *f* intervocalique : « *tufera*, *idna* (sc. ὕδνα) », *C.G.L.*, III, 566,43; 591,63; 612,23; 625,35; cf. « *tufera benna* », *ibid.*, III, 587,66. C'est à cette forme osco-ombrienne que remontent ital. *tar-tufo*, *tar-tufolo*, fr. *truffe*. Dans Pétrone, *Sat.* 58, *terrae tuber* est employé comme terme d'injure : « uidebo te in publicum, mus, imo *terrae tuber* »; en napolitain *tartufolo* est encore usité pour désigner un imbécile, au témoignage d'Ignarra de *palaestra Neapolitana* cité par Cesareo de *Petronii sermone* Rome 1887. *Terrae tuber* est une « romanisation » de ce que Pétrone avait dû entendre à Naples, soit *terrae tufer*.

Tūfer n'a aucun rapport avec *tufa* « aigrette » qu'on trouve dans Végèce, *Mil.*, 3, 5 : « muta signa sunt aquilae, dracones. uexilla, flammulae, tufae, pinnae », et dans Lydus de *Mag.*, I, 8 : « καλοῦσι δὲ αὐτάς οἱ μὲν Ῥωμαῖοι ἰούβας, οἱ δὲ βάρβαροι τοῦρας ». Selon le témoignage de Beda que cite (d'après Grimm *Deutsche Rechtsalterthümer*, p. 241) M. Kempf (*Römische Lagersprache*, dans *Jahrb. f. klass. Philol.*, Suppl. XXVI, pp. 340-400), le mot est d'origine anglo-saxonne : « nec non et ubilibet illo (le roi anglo-saxon Edwin) incedente per plateas, illud genus uexilli, quod Romani tufam, *Angli uero appellant thūf*, ante eum ferri solebat ».

turdus, ī, (m). — (Il y a un féminin *turda* dans Perse *Sat.* VI, 24

nec tenues sollers turdarum nosse saluas

quoique Varron en conteste l'existence, *L.L.*, IX, 55 « non dici coruam, turdam »).

Turdus est apparenté à lit. *strāzdas* « grive », lett. *strazds*, v. pr. *tresde*, v. sl. *drozdū*, etc. (voir Walde, s. v.), et représente un i.-e. **tr̥zdos*. *u* de *turdus* est dialectal ; on attendrait **tordus*,

Introduction, p. 60 et suiv. Il n'est pas surprenant que les Romains aient emprunté le nom de la « grive » à quelque parler rural.

turpis, -is, -e. — D'après M. Fick I⁴ 63, 447 *turpis* est à rapprocher de skr. *trápate* « il a honte », *trapā* « pudeur, honte, confusion », apparenté lui-même à gr. *τρέπω* et lat. *trepit* « uertit », voir Walde, *Latein. etym. Wört.*, s. v. *Turpis* représente un ancien **tɣpyo-*, **tɣpis* et a dû signifier d'abord « dont on doit se détourner, repoussant ». Ce sens apparaît encore dans Cic. *Off.*, I, 126 : « natura quae partes corporis... aspectum essent deformem habiturae atque turpem, eas contexit atque abdidit », et dans Plaute, *Poen.*, 338, qui lubet spectare turpis, pulchram spectandam dare. Le traitement *ur* de **ɣ* indique que le mot est emprunté, cf. *turdus*.

uafer, -fra, -frum. — Nonius 19, 30 : « uafum est callidum et quasi ualde Afrum et urbanum. Pomponius Praecone Posteriore (139)

tergum uarium, linguam uafum.

M. Tullius de Republica, lib. III (26) : « non sunt in disputando uafri, non ueteratores, non malitiosi. » Afranius Diuortio (47)

qui conere noctu clanculum
rus ire, dotem ne repromittas uafer,
honeste ut latites et nos ludas diutius.

Le mot se trouve aussi dans Pomponius *Pannuceatis* (fr. 87, Ribbek *Com.*³).

sed meus
frater maior, postquam uidit me ui deiectum domo,
nupsit posterius dotatae, uetulae, uaricosae, uafrae.

Le rapprochement, proposé par M. Niedermann, *B.B.*, XXV, 88, avec lit. *gūdras* « fin, subtil » se heurte, entre autres difficultés, à l'objection que dans le dialecte osco-ombrien ou sabel-

lique d'où le mot a été emprunté, le représentant de i.-e. **g^w* initial n'est pas *u*, mais *b* ; le correspondant de *gūdras* ne pourrait donc être que *bafer*. Or il existe bien un adjectif *bafer*, dont il a été traité plus haut, mais le sens en est tout à fait opposé à celui de *uafer*, puisqu'il est glosé *grossus, ferinus, agrestis*.

Il faut donc rejeter cette étymologie admise par M. Walde dans son dictionnaire, et considérer *uafer* comme un adjectif apparenté à *uarius* et dialectal par son *f* intervocalique. C'est ce que M. Havet, *M.S.L.*, III, 416 avait déjà reconnu : «... Enfin « il y a parenté entre *uarius* (pour **uasios*) « divers », et *uabrum*, « traduit par *uarium* dans les Gloses d'Isidore (Bréal, les *Tables Eugubines*, 270) ¹. *Vabrum* est la forme spécialement romaine « d'un adjectif italique **uafros*, qui se retrouve dans l'ombrien « *uufro* (Bréal, *ibid.*, d'après Zeyss), et qui a été emprunté « par le latin à quelque dialecte voisin sous la forme *uafer* et « avec le sens de *retors*. Ceci nous montre que le passage de « *sr* à *br* s'est fait par un intermédiaire *fr*... On peut donc conjecturer avec vraisemblance que les Latins ont dit successivement **uasrom*, **uathrom*, **uafrom*, *uabrum* ». Ainsi *uafer* est phonétiquement comparable à *mufrō* étudié plus haut. On ne peut signaler que pour mémoire l'opinion de M. Birt, *A.L.L.G.*, XV, 157 sqq. qui considère *uafer* comme un doublet de *faber* !

uēcus, ī (m), *uēcīnus*, ī (m), *uēlla*, ae (f). — A lat. *uīcus* dont *ī* représente le traitement phonétique d'une ancienne diphtongue *ei*, correspond en territoire marse la forme dialectale *uecos*, avec *ē* représentant la diphtongue : *uecos*, *C.I.L.*, IX, 3849, *uecus*, *C.I.L.*, I, 3813, *ueci*, *C.I.L.*, IX, 3574. De *uēcus* dialectal dérive **uēcīnus*, auquel remontent les formes romanes roum. *vecin*, esp. *vecino*, fr. *voisin*. C'est ce qu'indiquait déjà Mohl dans ses *Origines Romanes*, et c'est à cette doc-

1. Cf. *C.G.L.* IV, 188 et 115 *uarba* (*uabra*) *callidus* uel *artificiosus* ; *uabrum uarium multiforem* ; de même, IV, 576, 33 et 34 et V, 612, 59 ; 613, 1.

trine que M. Thomas, *Romania* (1900), XXIX, 437, a semblé se rallier.

A la famille de *uīcus* se rattache *uilla* (de **uicsla*), dont Varron cite le doublet rustique *uella*, v. Introduction p. 57.

ūligō, -inis (f), ūliginōsus, a, um. — *Vlīgō* dérivé de *ūdus*, Varron, *L.L.*, V, 24 : « ager uliginosus humidissimus » présente le changement dialectal de *d* en *l*. Comme le remarque M. Grammont, *Dissimilation*, p. 128, **udigo*, qui était le seul mot latin finissant en *-dīgō*, avait peu de chances de subsister à côté de *cāligō* « brouillard » de sens voisin et des nombreux mots en *-līgō* : *fuligo*, *bolligo*, *lolligo*, *melligo*, *pulligo*, *siligo*, *uitiligo*, etc. On conçoit dès lors comment la forme dialectale *ulīgō*, qui semblait avoir un suffixe assez fréquent en latin, a pu triompher de **ūdīgō*, que son isolement rendait facilement vulnérable.

ungulus, ī (m). — *Festus*, 570, *Th. P.* : « ungulus Oscorum lingua anulus, ut... « si quid monumenti nacta est, qui eorum requireret est ungulus, quem ei detraxit ebrio. » Pacuvius in Iliona : « Repugnanti ego porro hunc ui detraxi ungulum » et in Atalanta : « Suspensum in laeuo brachchio ostendo ungulum ».

Il est remarquable que le seul auteur connu qui ait employé le mot osque, Pacuvius, soit lui-même originaire du sud de l'Italie. Le mot n'a pas pénétré dans la littérature classique où il est remplacé par son correspondant latin *anulus*. *Vngulus* est à rapprocher de skr. *āṅgūliḥ*, *āṅgūriḥ* « doigt », *āṅgūliyam* « bague », (cf. *āṅgam* « membre », *āṅguṣṭhāḥ* = zd *anguštō* « doigt »). Sur l'existence d'un i.-e. **angulo-*, **ongulo-*, dont le premier seul est représenté en latin de Rome par *angulus*, voir Meillet, *Étym. et vocab. du v. sl.*, p. 183.

uolēmum (uolaemum) ī (n). — A propos du vers de Virgile, *Georg.* 2, 88

nec surculus idem
crustumis Syriisque piris grauibusque uolemis

Servius note « grauibis uolemis, magnis : nam et uolema ab eo quod manum impleant dicta sunt, unde et inuolare dicimus. Volema autem Gallica lingua bona et grandia dicuntur ».

L'étymologie de Servius est un simple jeu de mots ; il vaut mieux, avec M. Walde, considérer *uolemum* comme un superlatif emprunté à l'osque, *ualaemom* « optimum » ; o de *uolēmum* serait dû au faux rapprochement avec *uola* indiqué par Servius.

ursus, ī (m). — L'origine dialectale du nom de l'ours est indiquée par Varron, *L. L.*, V., 100 : « ursi Lucana origo uel, unde illi, nostri ab ipsius uoce », et la phonétique confirme d'autre part cette indication. *Vrsus* remonte en effet à i.-e. **rk̑̑os* attesté par skr. *ṛk̑̑aḥ*. gr. *ῥκτος* dont le correspondant phonétique latin devrait être **orsus*, le traitement de *r* initial étant en latin **or-* et non **ur*, cf. skr. *ṛtāḥ* « mû, soulevé », lat. *ortus*, ombr. *ortom*. *Vrsus* est dialectal comme *furnus* en face de *fornax*, v. Introduction, p. 61. M. Lindsay, *Lat. Spr.*, p. 273, qui songe aussi à l'emprunt, a indiqué également que *u* pouvait être dû à l'influence de la gutturale vélaire. Mais celle-ci n'a pas eu à Rome l'influence qu'il suppose ; il suffit de citer en latin *orcus* et *torqueō*, *torsī*, *tormentum* de **torcs-mentom*, *fortis* de **forctis*, où le groupe *or* n'est pas modifié. Dans le cas de *ursus*, il y a eu simplification d'un groupe de trois consonnes.

Les langues romanes renvoient à *ŭrsus* : sard. *ursu*, esp. *oso*, cat. prov. *ors*, fr. *ours*, rhét. *uorss*, roum. *urs*, ital. *orso*.

ERRATA

- P. 3, l. 9 du bas, lire : *Tyrrhenum*
P. 4, l. 3 du haut, lire : αὐτόχθονες
P. 4, l. 13 du haut, lire : *Aequi*
P. 4, l. 17 du haut, lire : *horrida*
P. 4, l. 18 du haut, lire : *Aequicula*
P. 4, l. 20 du haut, lire : *Aen*
P. 6, l. 19 du haut, lire : *les bords*
P. 10, l. 18 du haut, lire : *Dion.*
P. 15, l. 11 du bas, lire : *Aen.*
P. 18, l. 1 du haut, lire : *magistratoribus*
P. 18, l. 12 du bas, lire : *agrandi*
P. 27, l. 6 du haut, lire : *aleum*
P. 27, l. 7 du bas, lire : *omentum*
P. 31, l. 5 du haut, lire : *animaduerti*
P. 32, l. 19 du haut, lire : *Vnum*
P. 33, l. 8 du bas, lire : *suom*
P. 34, l. 4 du haut, lire : *februom*
P. 34, l. 21 du haut, lire : *trimodia*
P. 35, l. 2 du haut, lire : *P. F. 89 Th. P.*
P. 44, dernière ligne de la note, lire : *desgleichen*
P. 46, l. 22 du haut, lire : *a priori*
P. 48, l. 4 du haut, lire : *moueō, foueō, uoueō*
P. 51, replacer la ligne 12 avant la ligne 11
P. 67, l. 16, supprimer la parenthèse après *datif*
P. 71, l. 6, lire *yákr̥t*
P. 71, l. 13, lire : *Caton, A. G.*
P. 73, l. 15 du haut, lire : *complètement*
P. 76, l. 7 du haut, lire : *en partant*
P. 77, l. 19, lire *ῥαπτω*
P. 80, ligne 1 de la note 3, lire : **medidiē*
P. 83, l. 7 avant la fin, lire *pibaner*
P. 97, l. 19 du haut, lire : *la graphie*
P. 109, dernière ligne, rétablir, *ῥq̥sis*
P. 114, l. 4 avant la fin, supprimer l'astérisque avant *asaratum*
P. 116, l. 21, lire *peut-être*

- P. 126, l. 25, lire $\epsilon\tilde{\iota}\delta\omicron\varsigma$
 P. 130, l. 21, après $*g^{w}$ rétablir un ;
 P. 131, l. 9 avant la fin lire *būris*
 P. 132, l. 19, lire $*g^{w}rd\tilde{o}n-$
 P. 136, l. 20, lire *tenuere*
 P. 138, l. 3, avant la fin, supprimer *initiale*
 P. 143, l. 7, lire *m. pl*
 P. 174, l. 19, lire *Niedermann*
 P. 177, l. 6, lire *grundio*
 P. 186, l. 16, lire *Vbi*
 P. 188, l. 16, lire *östfranzösischen*
 P. 195, l. 17, lire *lumpu*
 P. 197, l. 19, lire *indo-européens*
 P. 197, l. 2 avant la fin, lire *mizer*
 P. 199, l. 16, voir maintenant à propos de *merilas* l'article de M. Niedermann dans les *Mélanges Saussure*, p. 78
 P. 206, l. 6, lire *oletum*, $\bar{i}$
 P. 206, note 2, lire *où*
 P. 208, l. 15, lire *Conway*
 P. 211, l. 7 avant la fin, lire *la gutturale*
 P. 218, l. 12, lire $*k^{w}ek^{w}-$
 P. 221, l. 5 du bas, lire *rōbigō*
 P. 225, l. 20, lire *commentariis*
 P. 227, l. 10 du bas, lire *sifilus*
-

TABLE DES MATIÈRES

CHAPITRE I. Les conditions historiques de l'emprunt à Rome.	1
CHAPITRE II. Les témoignages anciens sur les dialectes italiques.....	30
CHAPITRE III. Phonétique.....	37
Apophonie des voyelles brèves intérieures.....	37
Traitement <i>ō</i> de la diphtongue <i>ou</i> (<i>eu</i>).....	45
Traitement <i>ō</i> de <i>au</i>	51
Traitement <i>ō</i> de la diphtongue <i>oi</i>	54
Réduction de <i>ei</i> à <i>ē</i>	55
Réduction de <i>ai</i> à <i>ē</i>	58
Traitement de <i>e</i> , <i>o</i> + <i>r</i> + <i>consonne</i>	60
Passage de <i>o</i> à <i>u</i> devant explosive labiale géminée.....	63
Maintien des groupes <i>enc</i> , <i>onc</i>	63
Fermeture des voyelles longues <i>ē</i> et <i>ō</i>	65
Labio-vélaires <i>*kw</i> , <i>*gw</i> , <i>*gwh</i>	67
Aspirées <i>*gh</i> et <i>*bh</i> , <i>*dh</i>	69
Perte de la labialisation de <i>*kw</i> devant voyelle autre que <i>ō</i> , <i>ū</i> ..	71
Altération des spirantes intervocaliques.....	73
Passage de <i>d</i> à <i>l</i>	80
Traitement des groupes <i>*dy</i> , <i>*ly</i> , <i>*ly</i>	81
Assimilation de <i>-nd-</i> à <i>-nn-</i>	83
Réduction des groupes <i>-ct-</i> , <i>-cs-</i>	85
Perte de <i>h</i>	86
Lexique.....	87
Errata.....	245

Vu, le 6 février 1908,
Le doyen de la Faculté des lettres de l'Université de Paris,
A. CROISSET.

Vu
et permis d'imprimer.
Le vice-recteur de l'Académie de Paris,
L. LIARD.

Vient de paraître :

COLLECTION LINGUISTIQUE

PUBLIÉE PAR

LA SOCIÉTÉ DE LINGUISTIQUE DE PARIS — I

LES
DIALECTES INDO-EUROPÉENS

PAR

A. MEILLET

PROFESSEUR AU COLLÈGE DE FRANCE

DIRECTEUR-ADJOINT A L'ÉCOLE DES HAUTES ÉTUDES



PARIS

LIBRAIRIE ANCIENNE HONORÉ CHAMPION, ÉDITEUR

Libraire de la Société de Linguistique de Paris

5, QUAI MALAQUAIS, 5

1908

Beau volume in-8, de 140 pages..... 4 fr. 50

TABLE DES MATIÈRES

	PAGES
INTRODUCTION.....	1
CHAPITRE I. Le vocabulaire du Nord-Ouest.....	17
— II. L'indo-iranien.....	24
— III. L'italo-celtique.....	31
— IV. Le balto-slave.....	40
— V. Les gutturales.....	49
— VI. Les voyelles <i>o</i> et <i>a</i>	54
— VII. Le groupe <i>tt</i>	57
— VIII. Traitement de <i>a</i>	62
— IX. Le groupe <i>wy</i>	71
— X. Les sonores aspirées.....	75
— XI. Les sourdes aspirées.....	78
— XII. La sifflante <i>s</i>	84
— XIII. Les mutations consonantiques du germanique et de l'arménien.....	89
— XIV. L'augment.....	97
— XV. Le parfait.....	102
— XVI. Le suffixe de présent <i>-ye-</i>	109
— XVII. De quelques suffixes nominaux.....	114
— XVIII. Les formes casuelles en <i>bh</i> et en <i>m</i>	119
— XIX. Le génitif pluriel des thèmes en <i>-ā-</i>	124
— XX. De quelques faits de vocabulaire.....	126
— Additions et corrections.....	137



MACON, PROTAT FRÈRES, IMPRIMEURS